

~~Bibliotheca Theol.
Congr. a. s. Familia
Grave (Holl.)~~

Le Culte et l'Imitation

DE LA SAINTE FAMILLE

BIBLIOTHECA
Schol. Apost.
B N° 71

Cum Superiorum veniã.

IMPRIMATUR

Haaren, 30 martii 1906.

A. F. M. SWEENS,
Librorum Censor.

Parisiis, die 16^a novembris 1906.

H. ODELIN,
vic. gén.

Le Culte et l'Imitation
DE LA SAINTE FAMILLE

*A l'usage des prêtres, des religieux des deux sexes
et des fidèles,*

Par le P. J. BERTHIER, M. S.

Réjouissez-vous, le paradis est
près de vous, l'échelle qui y con-
duit n'a que trois degrés : Jésus,
Marie, Joseph.

(S. LÉONARD DE PORT-MAURICE.)



PARIS
Maison de la Bonne Presse
5, RUE BAYARD, 5

GRAVE (HOLLANDE)
A
l'Institut de la Sainte-Famille.

042
6

DÉDICACE

A la Sainte Famille

Jésus, Marie, Joseph, Famille sainte, Famille divine, en laquelle Dieu a mis toutes ses complaisances et qu'il a montrée à la terre afin d'offrir à tous un modèle incomparable de vertu et de perfection, prosterné à vos pieds, nous vous offrons, avec l'hommage de tout notre cœur, ce livre que nous écrivons afin de vous faire mieux connaître et afin de persuader aux âmes de vous imiter.

Éclairez notre esprit de vos lumières, échauffez notre cœur de votre amour, dirigez notre plume, afin qu'elle retrace vos traits d'une manière si vive, que nos lecteurs, ravis de les contempler, s'appliquent à les reproduire dans leur âme, de telle sorte que tous les chrétiens, toutes les familles, toutes les communautés religieuses, deviennent des copies vivantes de Jésus, de Marie, de Joseph, et méritent par là de partager leur gloire au ciel.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons que si, dans le cours de cet ouvrage, nous avons donné quelquefois le titre de Saint ou de Bienheureux à quelques personnages recommandables par leurs vertus, c'est uniquement en témoignage de notre vénération pour eux, et nullement dans la pensée de prévenir le jugement du Saint-Siège. Nous déclarons pareillement que les grâces, révélations et faits extraordinaires que nous avons rapportés, n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté en ce qui a été approuvé et confirmé par ce même Siège apostolique, au jugement infallible duquel nous soumettons sans réserve aucune, et pour toujours, notre personne, nos paroles et nos écrits.

PRÉFACE

Le plus beau tableau qui ait été montré à la terre, c'est celui de la Sainte Famille de Nazareth. Là on trouve réunis Jésus, la splendeur de la gloire du Père et l'image de sa substance; Marie, la Vierge immaculée, prédestinée avant tous les siècles à nourrir, de son lait virginal, celui qui donne la nourriture à tout ce qui a vie; Joseph, l'émule de la pureté de Marie et l'instrument choisi par la Providence pour sauver le Sauveur du monde et protéger la virginité de Marie.

On honore partout aujourd'hui la Sainte Famille; il faut faire voir la légitimité et l'utilité de ce culte, afin que tous soient excités à l'embrasser et à grandir chaque jour en dévotion envers cette Famille divine : c'est ce que nous ferons dans la première partie.

Le fruit principal de toute dévotion; la marque la moins équivoque de sa sincérité, c'est, comme dit saint Augustin, *d'imiter ce que l'on honore*. C'est pourquoi nous traiterons dans la seconde partie de l'imitation de la Sainte Famille, croyant avoir fait une

œuvre très agréable à Dieu et très utile aux âmes, si nous pouvions persuader à tous de retracer dans leur conduite les vertus admirables qui éclatent dans cette Famille trois fois sainte.

Enfin, sous forme d'appendice, nous plaçons à la fin du volume les prières et les exercices de piété les plus pratiques.

Puisse ce livre pénétrer dans toutes les familles chrétiennes, devenir le manuel des associés de la Sainte Famille et des communautés religieuses qui se sont consacrées à elle!

Puisse-t-il aussi servir aux prêtres qui dirigent ces associations et ces communautés et leur annoncent la parole de Dieu! Mais surtout notre vœu le plus ardent c'est qu'il inspire l'esprit de la Sainte Famille aux jeunes gens qui, réunis sous son vocable, se préparent à devenir prêtres missionnaires. C'est dans la Sainte Famille qu'a grandi le Prêtre éternel, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Missionnaire du Père, pour répandre la lumière de l'Évangile parmi ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Ce n'est donc pas hors de raison de vouloir former des missionnaires en leur présentant les exemples de la Sainte Famille, qui est la véritable source de tout apostolat chrétien.

Comme nous l'espérons et le désirons, si, un jour, la piété catholique consacre un mois entier à honorer la Sainte Famille (1), ce livre pourra fournir, pendant trente et un jours, des sujets de lectures, suivies toujours d'un exemple. Nous traçons dans l'appendice le plan de ces lectures.

Pour écrire cet ouvrage nous nous sommes servi d'abord des actes du Saint-Siège relatifs au culte de la Sainte Famille, et aussi des ouvrages qui ont traité ce sujet avant nous, surtout de ceux qui ont pour auteurs les RR. PP. Rédemptoristes, qui sont depuis plus d'un demi-siècle les apôtres de la Sainte Famille par leur parole et par leurs écrits. Nous n'avons pas craint de leur faire de nombreux emprunts sans même l'indiquer, car, ce livre n'étant pas œuvre d'érudition mais de dévotion, il nous a paru superflu de le charger de notes. Nous confessons volontiers que tout ce qu'on y trouvera de bien ne lui vient pas de nous, mais des sources auxquelles nous avons puisé.

(1) Cela se pratique déjà dans diverses localités, notamment en Italie et en Espagne; et c'est le mois de janvier qu'on consacre à ce culte béni.

PREMIÈRE PARTIE

LE CULTE DE LA SAINTE FAMILLE

¶ Rien de plus légitime, rien de plus salubre que ce culte. Ce sera la matière des deux sections suivantes.

SECTION PREMIÈRE

RIEN DE PLUS LÉGITIME QUE LE CULTE DE LA SAINTE FAMILLE

Pour le démontrer, il suffit de faire connaître séparément, d'abord Jésus, Marie, Joseph, ensuite de les contempler réunis dans la Sainte Famille de Nazareth, et enfin de publier ce que les Souverains Pontifes et la piété catholique ont fait pour honorer la Sainte Famille. C'est ce qui fera le sujet des chapitres suivants.

CHAPITRE PREMIER

JÉSUS, L'INCARNATION

Jésus, c'est le Verbe de Dieu, le Fils éternel du Père, de la même substance que lui. Il est avec le Père et le Saint-Esprit le seul vrai Dieu; car il ne peut y avoir qu'une nature divine. Avant que tout ce qui est créé eût commencement, de toute éternité le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Tout a été fait par lui et rien n'a été fait sans lui. En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être.

Mais il habitait dans les cieus une lumière inaccessible aux regards des mortels. Les anges seuls en le contemplant face à face pouvaient connaître sa grandeur, sa puissance, sa bonté, sa science, sa sagesse, sa justice, sa sainteté, sa beauté, sa béatitude, toutes ses perfections infinies dont la vue fait dans le ciel le bonheur ineffable des élus.

Mais, afin de se mettre à la portée des hommes, afin de se faire connaître de plus près à eux, de porter lui-même la peine qu'ils avaient méritée par leurs péchés, de les instruire par ses enseignements, de leur présenter en sa personne le modèle de la vie sainte qu'ils doivent mener pour reconquérir leurs droits au ciel, le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Qu'est-ce à dire? Le Fils de Dieu est le Seigneur et il ne change pas, « le ciel et la terre passent et s'usent comme un vêtement, mais vous, Seigneur, vous êtes toujours le même et vos années

ne vieillissent point. » C'est le propre de tout être créé, nécessairement imparfait, de tendre vers ce qui lui manque, et d'être toujours en mouvement pour y arriver, de passer par conséquent d'un état à un autre et de changer par là même; mais Dieu qui a la plénitude de l'être n'a besoin de rien, il reste par conséquent dans l'immobile repos de sa béatitude parfaite.

La divinité du Fils de Dieu n'a donc subi aucune altération ni aucun changement; mais, dans son amour infini, le Fils de Dieu a attiré à lui, par miséricorde, la nature humaine et se l'est unie de telle manière qu'elle ne fait avec lui qu'une seule personne, la personne du Fils de Dieu, Dieu de toute éternité mais fait homme dans le temps.

Ce Dieu fait homme, nous l'appelons Jésus, c'est-à-dire Sauveur, car il a sauvé son peuple du péché. Il est Dieu parfait et homme parfait, il a, avec l'âme raisonnable, un corps humain. Comme le corps et l'âme ne font qu'un homme, ainsi en Jésus-Christ la divinité et l'humanité ne forment qu'un seul Christ, une seule personne divine.

Il faut remarquer toutefois que l'âme humaine et le corps pris séparément ne font pas une nature humaine complète, il faut l'âme unie au corps pour faire l'homme : tandis qu'en Jésus-Christ se trouve toute la nature divine et en même temps la nature humaine intègre, et les deux natures complètes sont réunies si étroitement qu'elles ne forment qu'une même personne, la personne du Fils de Dieu, à laquelle appartiennent tous les actes de la nature humaine en Jésus-Christ, car la nature humaine en lui n'a pas de personnalité propre, pas plus que le corps en nous; de même donc que nous ne disons pas : mes pieds marchent, ma bouche parle, mais bien : je marche et je parle, car notre corps n'a pas l'in-

dépendance de ses actes propres, de même quand Jésus-Christ agit par sa nature humaine, c'est au Fils de Dieu qu'il faut attribuer les actions de son humanité, c'est lui qui en est le maître; tous les actes de son humanité appartiennent à sa divinité; quand il parle, c'est Dieu qui parle; quand il prie, c'est Dieu qui prie; quand il opère des miracles, c'est Dieu qui les opère; quand il souffre, ses souffrances sont celles d'un Dieu; et par conséquent chaque action de Notre-Seigneur a une valeur incomparable et infinie à cause de la personne divine qui l'accomplit et à laquelle on doit attribuer tous ses actes.

C'est ce qui explique l'enseignement de la théologie catholique, que par un seul soupir de sa poitrine, par une seule larme de ses yeux, Notre-Seigneur aurait pu racheter des milliers de mondes. Que s'il a voulu travailler et souffrir pendant trente-trois ans et mourir sur une croix, ce n'est pas que ce fût absolument nécessaire à notre salut; mais ce qui suffisait à notre rédemption ne suffisait pas à son amour; et il a voulu par un excès de souffrances nous faire comprendre quels tourments nos péchés nous avaient mérités, quel prix ont les âmes pour lesquelles il a tant souffert et jusqu'où nous devons pousser l'amour pour un Dieu qui nous a tant aimés.

Jésus-Christ, voilà le chef-d'œuvre de Dieu. Voilà l'objet des complaisances du Père céleste, voilà le trait d'union des créatures avec le Créateur. L'homme est un petit monde, son âme est spirituelle comme les anges, son corps est solide comme la matière, il végète comme la plante, il a la sensation comme les autres animaux, il résume donc en lui tous les êtres et ceux qui lui sont supérieurs et ceux qui lui sont inférieurs; le Fils de Dieu en prenant notre nature recueille en lui toute la création et la ramène

au Dieu qui est son principe pour rendre avec elle gloire à son Père céleste.

O merveille de la sagesse divine, qui a fait l'admiration de tous les grands docteurs de l'Église!

L'homme coupable était impuissant à payer à la justice divine la dette contractée envers elle. L'injure grandit avec la dignité de la personne offensée. L'insulte faite à un pauvre est une faute; mais si elle s'adresse à un magistrat elle a une plus grande gravité; si elle s'attaque à un grand monarque, c'est un crime de lèse-majesté. Qu'en est-il donc d'une offense faite à Dieu, la grandeur infinie! Elle a une malice infinie en quelque sorte; et les expiations de toutes les créatures, de tous les anges, de tous les hommes unis ensemble ne peuvent pas la compenser. Car toutes les créatures devant Dieu ne sont que comme un grain de sable et un néant.

Le Fils de Dieu ne pouvait, sans se faire homme, souffrir pour expier les péchés des hommes; il se revêt de la nature humaine, et, selon cette nature, il pourra souffrir et mourir pour nous; la justice de Dieu sera satisfaite par ses mérites infinis, et la miséricorde s'exercera d'une manière si admirable que l'Église chantera jusqu'à la fin des siècles : « O heureuse faute d'Adam qui nous a procuré un tel Rédempteur. » Et saint Paul pourra dire : « Là où le péché a abondé, a surabondé la grâce. »

Jésus, voilà le vrai Dieu avec le Père et le Saint-Esprit; mais, avec les amabilités divines qui ravissent les anges, il a pris pour nous, mortels, les charmes de l'humanité, afin que si nous n'étions pas assez attirés à son amour par ses perfections divines, nous fussions du moins captivés par les attraits de son humanité!

C'est dans la nature que chaque être aime son semblable, c'est pourquoi Dieu s'est fait semblable à nous, afin de nous obliger plus efficacement à

l'aimer. Et certes, quel mortel pourrait-on égaler à Jésus? Vous que captivé l'amour des créatures, que pouvez-vous rencontrer et ambitionner parmi elles qui puisse être mis en comparaison, je ne dis pas avec la divinité du Sauveur, mais avec son humanité? Vous ne connaissez pas les dons que Dieu a mis en elle, incroyables qui prétendez qu'il était indigne de Dieu de s'unir une créature infime comme l'homme!

Toutes les œuvres de Dieu sont dignes de sa puissance. Il n'est pas plus grand dans les grandes choses et il n'est pas plus petit dans les moindres. Sa sagesse se montre aussi admirable dans le corps d'une mouche ou d'un ciron que dans la structure d'un éléphant. Quand, d'un mot, il eut fait jaillir l'univers du néant, il regarda ses œuvres, et lui, qui s'y entend, les trouva très bonnes.

Or, son chef-d'œuvre parmi les créatures visibles, c'est l'homme, fait à son image et à sa ressemblance. Vous ne le contesterez pas, impies orgueilleux, qui voulez faire de l'homme une parcelle de Dieu, ou le dieu de ce monde. Votre superbe vous aveugle; mais elle nous donne raison du moins, quand nous disons avec vérité que l'homme est le roi de la création.

Il est bien vrai qu'il a perdu une partie de sa dignité par sa chute et qu'il a défiguré en lui par sa révolte l'image de son auteur, mais ce n'est pas l'humanité déchue que le Fils de Dieu a épousée. Il a choisi une humanité sainte et pure, plus pure que celle d'Adam au sortir des mains de Dieu; cette humanité a été formée par le Saint-Esprit lui-même dans le sein virginal de l'immaculée Marie, et elle a été ornée dès lors de tous les dons de la nature et de la grâce.

En sorte que, pour ravir nos cœurs, Notre-Sei-

gneur nous offre à la fois, et toutes les perfections infinies de Dieu, et tous les charmes de l'humanité la plus enrichie des dons divins.

O Jésus, ils ont mauvais goût et mauvais cœur ceux qui ne vous aiment pas ! Pour moi, je veux vivre et mourir pour l'amour de vous.

EXEMPLE

LE BIENHEUREUX HENRI SUZO

Comprenant par les Saintes Écritures que l'éternelle Sagesse n'est autre que Notre-Seigneur, le bienheureux Henri Suzo, dans sa jeunesse, se disait en lui-même :

— Mon cœur est ardent, je ne puis vivre sans aimer ; les créatures ne sauraient me plaire et ne peuvent me donner la paix. Je m'en vais tenter fortune et chercher à conquérir les bonnes grâces de cette divine et sainte amie.....

Et il savourait avec ivresse ces paroles de la Sagesse :

« La Sagesse est plus éclatante que le soleil, plus belle que l'harmonie des étoiles ; et comparée à la lumière elle l'emporte : aussi je l'ai aimée, je l'ai recherchée dans ma jeunesse, je l'ai demandée pour épouse et j'ai été ravi de ses charmes..... Je me reposerai avec elle, car sa conversation n'a point d'amertume et les rapports que l'on a avec elle n'engendrent point le dégoût. »

Et la Sagesse se montrait à lui, tantôt sous la forme d'un jeune homme d'une grande beauté, tantôt sous celle d'une vierge majestueuse et pure, s'offrant à lui, ou comme une maîtresse savante en toutes choses, ou comme une céleste amie qui lui souriait en lui disant :

— Mon fils, donne-moi ton cœur !

Et Henri, tout embrasé d'amour, saisit un canif et grava sur sa poitrine le nom de Jésus en disant :

— Je vous ai imprimé sur ma chair, mais je voudrais aller jusqu'à mon cœur. Supplétez à ce qui me manque et écrivez dans mon cœur votre nom avec des lettres éternelles que rien ne puisse effacer !

Jeunesse, qui rêvez à un bonheur que ne donnent pas les créatures, donnez votre cœur à la Sagesse divine, et elle le remplira.

CHAPITRE II

JÉSUS, SON HUMANITÉ

Nous devons dire ici ce que la théologie catholique enseigne de l'excellence de la nature humaine à laquelle le Fils de Dieu s'est uni pour l'amour de nous. L'âme de Notre-Seigneur, dès son entrée en ce monde, a eu en partage la science bienheureuse. Son intelligence contemplait l'essence divine face à face comme les Bienheureux au ciel, et d'une manière plus parfaite.

Elle a eu en même temps une science répandue en elle par Dieu comme celle des anges ; et par cette science, avant même qu'elle eût usé des sens pour acquérir des connaissances expérimentales, l'âme de Jésus connaissait, dès le premier instant de son existence, et sans se tromper jamais, tout ce qui est du domaine de l'intelligence humaine et toutes les vérités révélées, et cela plus pleinement que tous les autres. Elle connaissait l'essence des anges et tous les êtres particuliers, passés, présents et à venir.

Aussi l'Apôtre a-t-il pu dire qu'en Notre-Seigneur sont « tous les trésors de la science et de la sagesse », bien que « cachés » aux yeux des mortels.

Mais les dons de la grâce n'étaient pas moins admirables. L'âme de Notre-Seigneur a reçu un privilège unique qui n'a jamais été communiqué à aucune créature et qui ne le sera jamais, pas même à la Vierge immaculée dans la gloire du ciel, c'est

la faveur d'être unie à la Divinité dans l'unité de personne.

Mais il est une autre grâce dont Jésus-Christ a eu la plénitude, c'est la grâce sanctifiante, qui rend l'âme juste sainte et amie de Dieu, digne de la gloire éternelle et appelée à partager au ciel la béatitude de Dieu même. La grâce, c'est une participation à la nature divine, c'est une vie surnaturelle ajoutée à la vie naturelle de l'homme, vie qui le rend capable d'atteindre une fin supérieure à tout ce à quoi il pourrait prétendre par ses propres forces.

Quels prodiges la vie naturelle n'opère-t-elle pas dans les végétaux, et dans l'homme lui-même!

C'est la vie naturelle qui revêt les plantes de fleurs et d'une verdure si riche que, comme l'Évangile lui-même nous l'apprend, Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu avec autant d'éclat que le lis des champs.

C'est la vie naturelle qui donne à une Esther cette beauté qui ravit le cœur d'Assuérus. Enlevez la vie à cette Esther, c'est un cadavre hideux; rendez-lui la vie, c'est une merveille de grâce.

Si donc la vie naturelle a de tels effets dans un corps humain et dans une plante, quels effets doit avoir la vie surnaturelle dans une âme! Par elle cette âme acquiert une beauté tout intérieure, il est vrai, et par conséquent invisible aux yeux des mortels, mais merveilleuse aux yeux de Dieu et de ses anges. Qu'elle est belle l'âme d'un enfant régénéré par le baptême, tant qu'il a gardé son innocence! Quelles âmes admirables que celles de la séraphique Thérèse, du séraphin d'Assise saint François et de tant d'autres saints et saintes dont s'honore l'Église et qui peuplent aujourd'hui le ciel!

Qu'est-ce qui leur donne tant d'éclat? La grâce; et cette grâce, d'où la tirent-elles? De l'âme de Notre-

Seigneur qui est la grande source d'où découle, comme par des ruisseaux, toute la grâce des saints.

La grâce dans les justes, et dans Notre-Seigneur surtout, orne l'âme de toutes les vertus dont elle est toujours accompagnée et qui sont d'autant plus belles que la grâce est plus abondante. Or, Notre-Seigneur ayant une plénitude de grâces, telle qu'il peut en communiquer à tous les hommes, toutes les vertus ont été en lui à un degré, non seulement héroïque, mais plus qu'héroïque, c'est-à-dire divin, comme parle saint François de Sales. Son âme était donc pour la divinité un sanctuaire plus magnifique que le ciel lui-même.

Aussi le Père, au baptême de Jésus-Christ et au jour de sa transfiguration, faisant entendre sa voix, dit-il : « C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Dieu aime ceux qui l'aiment ; il nous l'a appris lui-même : mais il n'est aucun cœur créé, pas même celui des anges, qui ait aimé Dieu d'une manière comparable à celle dont le Cœur de Jésus, comme homme, aima son Père céleste ; et comme Dieu il l'aime d'un amour infini ; aussi le Père a-t-il pour son Fils adorable une complaisance et un amour sans bornes.

Le corps de Notre-Seigneur fut comme son âme l'œuvre du Saint-Esprit, et les « œuvres de Dieu sont parfaites », dit la Sainte Ecriture. Mais les œuvres sont en rapport avec leur fin. Quand on bâtit dans un camp une cabane pour un soldat, on n'y met pas grand soin, on sait qu'il faudra bientôt la démolir pour la transporter ailleurs ; il en est autrement quand on doit construire un palais destiné à être la demeure perpétuelle des souverains. Les plus habiles architectes en font le plan et en surveillent l'exécution, afin que tout soit digne des hauts personnages qui doivent l'habiter. Notre corps fait par Dieu

pour servir de demeure à notre âme, pendant notre vie de lutte et de combat, et qui sera détruit bientôt par la mort, est cependant d'une structure admirable, qui, à elle seule, quand on en considère les merveilleuses harmonies, prouve la sagesse et la puissance du Créateur.

Mais le corps de Notre-Seigneur, qui ne devait jamais connaître la corruption du tombeau, et qui était destiné à servir de palais immortel à son âme divine et de temple à sa divinité, avec quel art n'a-t-il pas dû être façonné par le Saint-Esprit, non pas du limon de la terre comme le fut celui d'Adam, mais du sang très pur de l'Immaculée? Aussi pouvons-nous lui appliquer les paroles prophétiques de David : « Vous êtes le plus beau des enfants des hommes, la grâce est répandue sur vos lèvres. Montrez-vous dans l'éclat de votre beauté, avancez triomphalement et réglez » sur les cœurs.

Ce corps a été, il est vrai, meurtri par les fouets des bourreaux; et dans sa passion Jésus a pu dire : « Je suis un ver de terre, et non un homme. » Mais c'est là précisément ce qui fait l'admiration des saints et ce qui ravit leur cœur. Quand donc a-t-on regardé comme une bassesse de supporter pour ceux qu'on aime l'humiliation, les supplices et la mort elle-même?

Chez tous les peuples ce fut toujours une gloire pour un soldat de mourir pour sa patrie, pour un père de se sacrifier pour ses enfants, pour un ami de verser son sang pour défendre son ami; et on oserait regarder comme indigne d'un Dieu de souffrir et de mourir pour arracher ses enfants, non seulement à la mort, mais aux supplices de l'enfer!

Dieu est infini dans son amour; il n'est pas étonnant qu'il nous en donne des marques éclatantes et qu'il porte le dévouement plus loin que toutes les

créatures. C'est là ce qui convient à sa bonté; et les hommes, au profit duquel un Dieu souffre et meurt, pourraient-ils être assez ingrats pour le trouver mauvais? Que dirait-on d'un enfant qui ferait un crime à son père de ce qu'il a sacrifié sa vie pour le sauver?

Les saints ont eu plus de cœur, et rien ne les a pressés d'aimer Dieu sans mesure comme de voir qu'un Dieu les a aimés à l'excès. *Charitas Dei urget nos*. « Mon Jésus m'est d'autant plus cher qu'il s'est humilié davantage », disait saint Bernard. Un roi sur un champ de bataille est loin de dédaigner les blessures qu'un soldat a reçues pour défendre sa cause. Plus le corps du blessé est mutilé, plus le roi s'en attendrit, et nous qui sommes les sujets de ce grand Roi meurtri pour l'amour de nous, nous ne l'irions pas, à travers les plaies de ses pieds et de ses mains, l'amour infini avec lequel il s'est sacrifié pour nous!

Du reste, si durant la Passion la beauté de Notre-Seigneur avait subi une éclipse, cette éclipse n'a été que de quelques heures.

Vainqueur de la mort, Jésus est sorti vivant du tombeau et s'est montré à diverses reprises à ses Apôtres, aux saintes femmes, et en une autre circonstance à plus de cinq cents témoins réunis, dont un grand nombre ont enduré le martyre pour confirmer leur témoignage sur la résurrection du Sauveur.

C'est en présence de ses apôtres qu'il est remonté au ciel avec cette humanité ornée des gloires ineffables de la résurrection.

Avec elle il est allé s'asseoir à la droite de son Père avec une puissance égale à celle du Père. C'est avec cette humanité, qui lui restera unie à jamais, qu'il viendra juger tous les hommes à la fin des

temps : car Dieu lui a donné toute puissance de juger, et ceux qui auront tiré parti de ses mérites pour se sanctifier, et ceux qui auront abusé de ses grâces.

C'est dans cette humanité qui brillera comme un soleil dans le firmament des cieux qu'il recevra éternellement les adorations des anges et des hommes ; car au nom de Jésus « tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers ».

C'est la beauté du corps de Jésus ressuscité qui fera la béatitude de nos yeux quand ils le contempleront, comme la vision de sa divinité fera la félicité de nos âmes. Jésus, c'est donc notre Dieu, c'est notre Créateur, qui en se faisant homme s'est fait notre Rédempteur. C'est notre principe et notre fin dernière ; il s'est fait lui-même la voie pour nous y conduire.

« Je suis, a-t-il dit, la voie, la vérité et la vie » : à lui nos adorations ; à lui nos louanges ; à lui nos actions de grâces ; à lui l'amour de nos cœurs ; à lui les adorations des esprits angéliques, qui tous d'une commune voix chantent :

« Il est digne, l'Agneau qui a été immolé pour le salut du monde, de recevoir l'honneur, la gloire et la bénédiction. »

C'est lui que nous nommons le premier quand nous énumérons les membres de la Sainte Famille, dont il est le centre et le cœur, comme il est celui de l'Eglise de la terre et du ciel, comme il est le centre du monde.

L'ancien monde soupira après lui pendant quatre mille ans, attendant en lui le Rédempteur promis ; c'est lui qu'annonçaient les prophètes ; c'est lui que désiraient toutes les nations.

Et, depuis sa venue, le monde nouveau croit en lui et l'adore.

Nous, les fruits de sa rédemption, les enfants de son Eglise, comment ne pas lui offrir, en honorant la Sainte Famille, nos adorations, nos actions de grâces et tout l'amour de nos cœurs ? (1)

EXEMPLE

CHRÉTIENNE DE JANSON

Elle était la cinquième enfant du marquis de Janson. Dès son enfance, elle montra tant d'inclination à la piété, que la marquise sa mère la prenait toujours avec elle pour faire oraison. A quatre ans, la nuit de Noël, elle avait prié longtemps; on lui demanda sur quoi elle avait médité.

— Sur la pauvreté de l'Enfant Jésus, dit-elle, et, pour l'imiter, j'ai déchiré ma robe.

A six ans elle ne parlait que de se faire religieuse.

— Je veux, disait-elle, devenir l'épouse du saint Enfant Jésus.

Et, en effet, elle entra jeune au monastère de la Visitation. O admirable efficacité des exemples de Notre-Seigneur! Après sa profession, au monastère de la Visitation de Forcalquier, elle voua une haine implacable aux maximes du monde. Elle en bannit le souvenir, ne voulant plus entendre parler ni de guerre ni de grandes alliances, pas même de celle du marquis de Janson, son frère, disant qu'elle ne voulait pas plus s'occuper de sa famille que de ce qui concernait le Grand Turc. Sa plus grande peine était de voir ses parents élevés aux honneurs et aux dignités.

On lui demanda un jour si elle ne serait pas heu-

(1) Voir, pour plus de développements sur ce grand sujet, notre livre intitulé *Notre Seigneur Jésus-Christ, ce que nous lui devons.*

reuse si l'abbé de Janson, son frère, était élevé à l'épiscopat.

— J'en aurais tant de chagrin, dit-elle, que, si je pouvais lui supposer des fautes, je voudrais les faire connaître au roi pour éviter ce malheur. Je ne serais pas chrétienne et je n'aimerais pas mon frère si je pensais autrement.

Apprenant qu'un de ses oncles avait grandi en dignité,

— Hélas! dit-elle, il faut avouer que la main de Dieu s'appesantit sur ma pauvre famille, puisque tous les biens d'ici-bas viennent fondre sur elle.

Après seize ans de profession, à l'âge de trente-six ans, elle arriva à son heure dernière. Elle tenait à la main un crucifix de bronze.

— Je le tiens, disait-elle, ce Bien-Aimé, et je ne le laisserai point échapper qu'il ne m'ait introduite dans la patrie céleste.

Lorsque le crucifix lui échappait, elle le cherchait de sa main défaillante.

— Il s'enfuit, s'écriait-elle, mais je saurai bien le rappeler.

Se sentant accablée de sommeil, elle dit à l'infirmière :

— Je ne voudrais pas que l'Epoux me surprenne en cet état, éveillez-moi pour le recevoir.

L'infirmière, aux pulsations, reconnaît que le moment suprême approche :

— Voici l'Epoux qui vient, l'éternité qui approche, dit-elle.

— Ah! répond la mourante, elle ne vient pas vite! Hé quoi, vous pleurez, ma sœur; je meurs si heureuse, pourquoi vous affliger de mon bonheur?

Ainsi mourront ceux qui de bonne heure auront imité Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CHAPITRE III

MARIE PLEINE DE GRACES

Marie, c'est la Vierge très pure, choisie dans les décrets éternels pour être la Mère de Dieu. Si un Dieu devait naître, il convenait qu'il naquît d'une vierge, mais d'une vierge préparée de loin à une dignité si sublime. C'est par un miracle obtenu par les prières de saint Joachim et de sainte Anne, ses pieux parents, que Marie, cette fille bénie entre toutes les femmes, comble de joie par sa conception ces époux jusque-là désolés de leur stérilité.

Par un autre miracle plus grand encore, le flot de corruption qui infecte, à leur conception, tous les enfants d'Adam, est refoulé, de telle sorte qu'il ne peut atteindre la conception de la divine Vierge. Seule entre les humains, elle est immaculée, c'est-à-dire préservée de la tache du péché originel à son entrée en ce monde. Ce privilège est unique. Eve, notre première mère, fut aussi revêtue de la grâce à son entrée dans la vie, mais elle eut le malheur de la perdre. Jérémie et saint Jean-Baptiste furent sanctifiés dès avant leur naissance, mais conçus pourtant dans l'iniquité; Marie seule, pure depuis le premier instant de son existence, l'a été jusqu'à la fin et le sera éternellement. C'est ainsi qu'elle est la parfaite image du Dieu éternellement saint.

L'Église a raison de chanter : *Sola sine exemplo*, ô Marie, vous êtes seule et sans pareille! Et le Saint-

Esprit lui dit : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et aucune tache n'est en vous. » Il ne convenait pas, en effet, que celle qui devait donner le jour au Fils de Dieu eût été, ne fût-ce qu'un instant, sous le joug du démon. Ne fallait-il pas qu'elle fût plus pure que les anges, celle qui était appelée à devenir leur reine ?

Dès sa conception la Vierge fut revêtue de la grâce sanctifiante. Mais quelle fut cette grâce ? Elle dut être telle qu'elle fût capable de préparer Marie à la dignité de Mère de Dieu ; car, comme l'enseigne saint Thomas, la grâce est donnée à chacun selon la nature des fonctions auxquelles il est appelé. L'enseignement commun des théologiens, au dire de saint Liguori, nous apprend que la grâce de Marie a été supérieure à celle de tous les anges et de tous les saints ensemble ; et le saint docteur ajoute : « Il est très probable que cette grâce a été telle dès la conception de la Sainte Vierge. Les fondements de la sainteté de Marie sont donc établis sur les montagnes, c'est-à-dire qu'ils sont plus élevés que les sommets de sainteté où parviennent les justes, après une vie remplie de mérites. Il faut mesurer en effet sa grâce par la nature de la mission à laquelle elle fut destinée. Car quelle abondance de dons célestes la maternité divine n'exigeait-elle pas ? Et du reste, pour être Médiatrice de tous les hommes, ne devait-elle pas avoir plus de grâces qu'eux tous ensemble ? Sans cela, comment aurait-elle pu intercéder pour tous les hommes ? Pour qu'un intercesseur puisse obtenir la grâce d'un prince en faveur de tous ses sujets, il est absolument nécessaire qu'il en soit plus aimé qu'eux tous. »

Le grand pontife Pie IX, dans la Bulle par laquelle il définit l'Immaculée Conception de Marie, va plus loin encore : « Dieu, dit-il, a comblé Marie d'une

abondance de dons célestes, puisés dans les trésors de sa divinité, bien plus que tous les esprits angéliques et que tous les saints, de telle sorte que cette Vierge, étant toute belle et parfaite, laissât voir en elle une plénitude d'innocence et de sainteté telle qu'après celle de Dieu il n'en est point de plus grande, et que personne autre que Dieu ne peut concevoir. » Après de si graves paroles tombées des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ, de l'organe de la vérité divine sur la terre, il est facile de comprendre et de goûter l'enseignement des théologiens qui disent d'une commune voix que, pourvu qu'on n'attribue pas à Marie ce qui répugne à une pure créature, comme les perfections qui ne conviennent qu'à Dieu ou l'union à la divinité dans l'unité de personne qui est le privilège de Notre-Seigneur Jésus-Christ seul, on ne risque pas de tomber dans l'exagération. On peut donc, sans crainte d'errer, lui appliquer tous les dons de nature, de grâce, de gloire, que Dieu a faits à toutes les autres créatures. Car il n'est ni croyable ni pieux de penser que le Seigneur, qui est libéral de ses dons envers les plus petits des êtres sortis de ses mains, se soit montré avare envers sa divine Mère, envers la Reine du ciel et de la terre.

L'abondance de grâces que reçut Marie la préserva durant toute sa vie de tout péché. Il est de foi qu'elle n'a jamais fait de faute même légère, et une providence particulière de Dieu et une assistance intérieure la rendaient incapable de pécher, non absolument, car toute créature peut faillir; mais il était moralement impossible qu'elle tombât dans quelque faute, tant était grand l'amour qu'elle portait à son Dieu et la vigilance avec laquelle ce Dieu si bon gardait et soutenait efficacement le cœur de sa Fille chérie, de son Epouse, de sa Mère.

Dès son immaculée conception, Marie eut l'usage parfait de la raison et connut Dieu si clairement qu'elle s'attacha parfaitement à lui et commença dès lors à mériter; car les dons du ciel, loin de nuire à sa liberté, ne firent que la rendre plus parfaite.

« Les intentions de Marie ont été si pures, dit le bienheureux Grignon de Montfort, qu'elle a plus donné de gloire à Dieu par la moindre de ses actions, par exemple en filant sa quenouille, en faisant un point d'aiguille, qu'un saint Laurent sur son gril, par son cruel martyre, et même que tous les saints par leurs actions les plus héroïques : ce qui fait que, pendant son séjour ici-bas, la Sainte Vierge a acquis un comble si ineffable de grâces et de mérites, qu'on compterait plutôt les étoiles du firmament, les gouttes d'eau de la mer et les sables du rivage que ses mérites et ses grâces, et qu'elle a procuré plus de gloire à Dieu que tous les anges et les saints ne lui en ont donné ni ne lui en donneront. »

Le grand docteur de l'Église et le serviteur fidèle de la Vierge Marie, saint Liguori, va nous apprendre dans quelles proportions se multipliaient les mérites de la Vierge. « Plusieurs graves théologiens, dit-il, Suarez en particulier, disent que l'âme qui a une habitude de vertu (et Marie les avait toutes) produit toujours un acte égal en intensité à l'habitude qu'elle possède, toutes les fois qu'elle correspond fidèlement à la grâce actuelle qu'elle reçoit de Dieu; d'où il suit qu'elle acquiert à chaque acte un mérite égal à la somme des mérites déjà acquis, laquelle est ainsi doublée. » D'après cela, qu'on calcule s'il est possible la progression des mérites de Marie, surtout si on songe que son esprit était sans cesse appliqué à Dieu, qu'en elle la grâce était toujours agissante, n'étant paralysée ni par la concupiscence, ni par les ténèbres de l'erreur, ni par la plus légère infidélité.

On conçoit donc que Marie a acquis de bonne heure une certaine plénitude de grâce qui lui mérita la salutation de l'archange Gabriel : « Je vous salue, pleine de grâces », et qui la rendait digne de devenir la Mère de Dieu ; non pas qu'une créature puisse mériter une telle faveur, mais Marie, étant plus sainte que toute créature, méritait plus que toute autre d'être élevée à cette dignité incomparable.

EXEMPLE

MARIE L'ÉGYPTIENNE

Jeune encore, et cependant depuis dix-sept ans engagée dans une vie criminelle, Marie l'Égyptienne, au jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, se rend à Jérusalem et veut entrer dans l'église à la suite des fidèles nombreux qui s'y pressent pour vénérer le bois auguste sur lequel mourut le Sauveur ; mais une main invisible la repousse. Persuadée que sa vie criminelle la rend indigne de pénétrer dans l'assemblée des saints, elle jette un regard suppliant sur une image de la Vierge exposée dans le vestibule du saint lieu.

« Je ne suis pas digne, dit-elle, ô Vierge immaculée, de lever vers vous des yeux souillés par tant de crimes ; mais puisque vous avez donné le jour à celui qui est venu sur la terre pour sauver les pécheurs, ne dédaignez pas ma prière. Laissez-moi entrer dans le temple pour vénérer la Croix de votre Fils, et, dès que j'aurai vu ce bois sacré, je renoncerai au monde et je me remettrai entre vos mains pour faire tout ce que vous voudrez de moi. »

Après cette prière, elle entre dans l'église sans trouver de résistance, se prosterne, adore la croix,

puis revient de nouveau devant le tableau de la Vierge pour conjurer Marie de lui apprendre ce qu'elle doit faire.

Alors retentit à son oreille une voix qui lui crie : « Franchis le Jourdain et tu trouveras le repos. — Je pars, dit-elle, mais vous par qui est venu le salut du monde, ne m'abandonnez pas ! »

Aussitôt elle se met en route ; un passant lui donne trois deniers avec lesquels elle achète trois pains, et elle se dirige en toute hâte vers le fleuve.

Elle passe la nuit dans une église bâtie sur ses rives, et le lendemain elle entre dans le désert. Impossible de dire les assauts du démon qu'elle eut à soutenir pendant dix-sept ans. Quand la tentation l'assailait, elle se prosternait en esprit aux pieds de celle qui a mis au monde le Dieu de toute pureté. Alors une lumière céleste inondait son âme, et elle ne se relevait qu'après avoir été consolée par son éclat.

Pendant quarante-sept longues années passées au désert, la Mère de Dieu fut sa force et son soutien. Après ces quarante-sept ans, le Seigneur envoya le moine Zozime à la pécheresse, devenue sainte par la puissance de la Vierge immaculée.

Zozime porta le Saint Viatique à Marie l'Égyptienne, qui bientôt après alla recevoir au ciel la couronne réservée à sa pénitence.

Pécheurs, recourez à Marie et vous deviendrez saints.

CHAPITRE IV

MARIE MÈRE DE DIEU

Dès que la Vierge eut donné en tremblant son consentement à la proposition de l'ange qui lui offrait de devenir Mère de Dieu, le Saint-Esprit la couvrit de son ombre et le Verbe se fit chair dans son sein virginal, et Marie devint vraiment la Mère de Dieu.

Jésus-Christ, en effet, le Fils de Dieu, s'étant revêtu de notre nature, a eu pour Mère la Sainte Vierge Marie, comme l'Évangile nous l'assure, comme l'attestent tous les symboles, Marie est donc Mère de Dieu. Sans doute elle n'a pas donné à Jésus sa nature divine, qui est éternelle, pas plus qu'une mère ordinaire ne donne l'âme à l'enfant qu'elle met au jour. Mais de même que cette dernière est la vraie mère de son enfant, bien que Dieu ait créé l'âme de ce petit être, ainsi Marie est la vraie Mère de l'Homme-Dieu. Car s'il y a deux natures en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine, il n'y a qu'une personne, celle du Fils véritable et non adoptif de Dieu. Et c'est ce Fils unique de Dieu qui est né de la Vierge Marie. Elle est donc sa véritable Mère. C'est une vérité de notre foi, professée par l'Église dans tous les siècles.

Marie est Mère de Dieu, c'est-à-dire qu'elle a fourni elle-même à Jésus-Christ, le Fils de Dieu, une partie de sa propre substance qui est devenue la substance

même de l'humanité du Sauveur ; elle est même sa Mère d'une manière plus complète que la mère vulgaire ne l'est de l'enfant qu'elle met au monde ; car seule cette Vierge très pure a concouru à la génération, à la naissance de Jésus-Christ, qui comme homme n'a point eu de père. Marie a nourri de son lait virginal celui qui donne à tous les êtres leur pâture. O prodige admirable ! O merveille que la poésie tant vantée n'aurait pu imaginer ! Aussi le P. Ventura dit-il qu'il n'y a rien d'aussi ravissant dans toutes les inventions du paganisme et de la littérature profane que ces sublimes paroles du bréviaire romain ; « O Virginité sainte et immaculée, par quels éloges pourrai-je vous exalter assez : vous avez porté dans votre sein celui que les cieus ne pouvaient contenir ! Par un privilège sans pareil la Vierge offre le lait de son sein, que le ciel lui-même a rendu fécond, au Rédempteur des siècles, au Roi même des anges. »

Marie par sa maternité divine est unie de la manière la plus intime à Dieu le Fils, qui devient son Fils véritable : et après l'union de la nature humaine à la nature divine dans l'unité de personne, telle qu'elle s'est opérée en Notre-Seigneur, il est impossible que la nature humaine s'allie plus étroitement à Dieu que par la maternité divine. La dignité de Mère de Dieu surpasse donc toutes les dignités possibles, et en un sens elle est infinie, comme l'enseigne saint Thomas ; car le fruit de cette divine maternité est véritablement infini, puisqu'il est Dieu, et sous ce rapport Dieu ne peut rien de meilleur, car rien ne peut être meilleur que Dieu ; et puisqu'un arbre se connaît à ses fruits, que d'après le Fils de Dieu devenu Fils de Marie on calcule, si l'on peut, quelle a dû être la perfection de sa Mère.

Marie étant Mère du Fils de Dieu est unie de la

manière la plus intime à Dieu le Père. Le Créateur n'a déployé en aucune des créatures qui l'appellent Père autant de puissance, ni déversé autant de dons de nature et de grâce qu'en Marie; elle est donc sa fille de prédilection.

N'est-elle pas aussi l'Épouse du Saint-Esprit, puisque c'est au Saint-Esprit que l'Évangile et l'Église attribuent le mystère d'amour qui s'est opéré en Marie, quand elle a conçu le Rédempteur du monde? Il est donc permis de dire que Marie est la parente, l'alliée de la Trinité, comme l'ont fait les Pères.

On estime comme une grande fortune ici-bas quand une femme est fille, épouse et mère de roi. Mais que sont ces fortunes de la terre comparées à la gloire de la divine Vierge, fille, épouse et Mère de Dieu? Pour comprendre la grandeur de Marie, il faudrait connaître ce qu'est Dieu, le Roi des rois, le Dominateur des dominateurs, celui devant lequel les nations sont comme si elles n'étaient pas. Il faudrait concevoir l'infini en gloire, en puissance, en bonté, en sagesse, en justice, en science, en toutes les perfections; mais l'intelligence elle-même des anges est impuissante à comprendre Dieu entièrement. Qui donc pourra concevoir la grandeur de la Mère de Dieu, sinon Dieu lui-même qui se l'est donnée?

En concevant dans son sein virginal le Fils de Dieu, Marie reçut encore une augmentation merveilleuse de grâces; car, d'après l'enseignement de saint Thomas, plus un être s'approche de son principe, plus il participe à sa vertu. C'est ainsi que plus on s'approche du feu, plus on est réchauffé; plus on s'approche de la lumière, plus on est éclairé; or, Jésus est le principe et la source de toute grâce; et Marie pouvait-elle s'en approcher plus près qu'en devenant sa Mère, qu'en lui fournissant son sang.

qu'en le portant dans son sein virginal ? Oh ! quelle affluence de dons célestes se déversa du Cœur de Jésus dans celui de sa Mère, pendant les neuf mois qu'il passa dans ce tabernacle vivant !

Et après la naissance de Jésus, Marie ne resta-t-elle pas unie à lui de la manière la plus intime, le nourrissant de son lait, le prenant sur son cœur, ne s'en séparant pas même au Calvaire ? Elle a donc cueilli les plus beaux fruits de la Rédemption du Sauveur ; elle a donc puisé à plein bord à la divine source de la grâce, et elle a grandi tous les jours en sainteté par ses mérites, par ses prières, par les sacrements qu'elle reçut plus tard avec des dispositions plus qu'angéliques, par les vertus qu'elle a pratiquées toutes à un degré héroïque ; car, comme le remarque saint Thomas, les autres saints ont excellé chacun dans quelque vertu particulière : l'un a été humble ; l'autre d'une pureté parfaite ; un troisième plein de miséricorde pour le prochain ; mais la Bienheureuse Vierge peut servir de modèle de toutes les vertus.

C'est par là que Marie a mérité d'être élevée dans la gloire du ciel en corps et en âme par-dessus tous les anges et tous les saints. Personne ne contemple aussi complètement qu'elle l'essence divine qui rend parfaitement heureux les élus. Personne qui boive aussi abondamment qu'elle à ce torrent de volupté qui réjouit la cité de Dieu. Personne qui participe aussi pleinement aux richesses, à la gloire, à la béatitude, aux perfections divines. Assise là-haut à la droite de ce Fils qui lui obéit sur la terre, qui la respecta et l'aima plus que toutes les créatures ensemble, elle a tout crédit sur son cœur. Sa prière a plus de pouvoir que celle de tous les élus ensemble ; aussi les saints l'ont-ils appelée « la toute-puissance suppliante ».

Et ce crédit de Marie est tout en notre faveur :

car, en devenant Mère de Dieu, elle est devenue notre Mère. Nous sommes, en effet, les membres de Jésus-Christ qui est notre chef; et, comme le dit le bienheureux Grignon de Montfort, c'est la même Mère qui donne la vie à la tête et aux membres.

Du reste notre vie surnaturelle, c'est Jésus-Christ; et c'est Marie qui nous l'a donné. Jésus lui-même l'a d'ailleurs constituée notre Mère au Calvaire, en nous disant à tous en la personne de saint Jean : « Voilà votre Mère. » Depuis lors, l'Eglise tout entière se tourne vers Marie; et, en honorant dans tous les siècles la glorieuse Mère de Dieu, la Reine du ciel et de la terre, elle l'invoque comme une Mère pleine de tendresse, dont le Seigneur a fait le canal de ses miséricordes à l'égard des hommes.

Saint Liguori prouve longuement par l'enseignement des Docteurs et des saints que Marie est la dispensatrice des grâces, qu'elle les distribue à qui elle veut et comme elle veut, qu'un vrai serviteur de Marie ne saurait périr, que la dévotion à Marie est le sauf-conduit qui fait échapper à l'enfer. Personne par conséquent, après Dieu, qui ait plus de titres à nos hommages, à notre confiance, à notre amour que Marie. Parmi les pures créatures, point de modèle plus parfait qui puisse nous être offert. C'est son nom qui vient immédiatement après celui de Jésus, c'est elle que nous vénérons et que nous invoquons la première après lui, dans le culte de la Sainte Famille.

EXEMPLE

THIBAUT DE MARLY

Saint Thibaut avait été dans le monde un gentilhomme admiré. Personne n'était plus habile que lui à monter à cheval ou à lutter dans les tournois.

Il avait néanmoins une grande dévotion à Marie, qui lui obtint la vocation religieuse. Il entra au monastère de Vaux-de-Cernay et en devint abbé.

Sa dévotion à la Sainte Vierge était incomparable ; il pensait continuellement à elle, et il avait l'adresse de rapporter à sa gloire tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il disait.

Lorsqu'on écrivait des livres pour le cœur, il voulait qu'on formât toujours son nom en lettres rouges. Quand il l'entendait prononcer, son amour lui faisait dire ces belles paroles ; « Nom suave de la Bienheureuse Vierge Marie ! Nom véritablement béni ! Nom ineffable ! Nom aimable dans toute l'éternité..... »

S'il passait devant le grand autel où était le Saint Sacrement, il disait, d'un cœur plein de joie : « Béni soit Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui, par sa naissance temporelle, a rempli d'une gloire indicible Notre Dame, sa très digne et très glorieuse Mère ! »

On lui dit un jour qu'il pouvait y avoir de l'excès dans cette affection pour la Vierge Marie, parce qu'il semblait qu'il partageât son cœur entre Dieu et elle et que Jésus-Christ n'en eût pas l'entière possession. Mais il satisfit à cette plainte par une réponse aussi chrétienne que modeste : « Sachez, dit-il, que je n'aime la Sainte Vierge autant que je le fais, que parce qu'elle est la Mère de mon Seigneur Jésus-Christ, que si elle ne l'était point je ne l'aimerais pas plus que les autres vierges. Ainsi, c'est Jésus-Christ même que j'aime, que j'honore et que je révère en elle. » Il ajoutait qu'il ne doutait nullement qu'elle ne fût élevée au-dessus de tous les anges et de tous les élus et qu'elle ne méritât par conséquent d'être aimée par-dessus toutes choses, après Dieu.

Aimons Marie, et le ciel est à nous.

CHAPITRE V

SAINT JOSEPH, SA DIGNITÉ ET SA SAINTETÉ

« Le commun des hommes, dit le savant Corneille de Lapierre, et même beaucoup de sages selon le monde sont dans l'erreur sur saint Joseph, en qui ils ne voient qu'un simple ouvrier. Saint Joseph cependant a été ici-bas d'une dignité très éminente, d'une vertu très parfaite; et, dans la gloire du ciel, il est placé à une grande élévation et jouit d'un grand crédit auprès de Dieu. »

Il est bien vrai que saint Joseph fut ouvrier et qu'il travailla sur le bois, comme on le croit plus généralement, « mais il était de la famille royale de David et des aînés de cette famille, et c'est par lui, plutôt que par la Bienheureuse Vierge Marie, que Notre-Seigneur Jésus-Christ devint l'héritier du sceptre de Juda. »

Ce fut lui qui eut le privilège d'être choisi pour l'époux de la Sainte Vierge. « Dignité incomparable! s'écrie Gerson. La Mère de Dieu, la Souveraine du monde, n'a pas dédaigné de vous appeler son seigneur! »

Mais ce qui est plus admirable encore, c'est que Notre-Seigneur, le Fils de Dieu, le Roi du ciel et de la terre, l'a appelé père, non certes qu'il fût son père selon la chair, puisqu'il est de foi que Marie a été toujours vierge et que Notre-Seigneur en tant qu'homme n'a point eu de père ici-bas, mais saint

Joseph était son père nourricier, le soutien de sa divine enfance; et, par là même que la Vierge Marie appartenait à saint Joseph son virginal époux, Joseph avait des droits sur Jésus, le Fils de Marie.

C'est ainsi que le maître d'un champ aurait droit sur les moissons qui y mûrissent, lors même que la semence y aurait été jetée miraculeusement par Dieu.

Saint François de Sales rend cette même pensée avec sa grâce ordinaire. « Si une colombe portait dans son bec une datte qu'elle laissât tomber dans un jardin, ne dirait-on pas que le palmier qui en viendrait appartient à celui à qui est le jardin? Or, si cela est ainsi, qui pourra douter que le Saint-Esprit ayant laissé tomber Jésus-Christ, cette divine datte, dans le jardin clos et fermé de la Sainte Vierge, lequel appartenait à saint Joseph, qui doutera que (Jésus) ce divin palmier, qui porte des fruits qui nourrissent à l'immortalité, n'appartienne de cette sorte à ce grand saint Joseph? »

Aussi le saint Evangile nous dit-il que Jésus était soumis non seulement à Marie, mais encore à saint Joseph. Le ministère de saint Joseph sur la terre a donc été de la plus haute noblesse. Il y a des ministères, dit Suarez, qui ont pour but la sanctification des autres; et, dans cet ordre, les Apôtres occupent le premier rang; mais il y a d'autres ministères qui sont plus parfaits en leur genre, parce qu'ils se rapportent à l'union de la nature divine avec la nature humaine en Notre-Seigneur, comme il est évident dans la Maternité divine de Marie. Et le ministère de saint Joseph a sa place dans ces derniers, il l'emporte donc sur les autres, d'après Corneille de Lapierre.

Or, quand Dieu choisit quelqu'un pour lui confier une charge, dit saint Thomas, il le prépare de telle

sorte qu'il ait pour cette charge les dispositions voulues. Dieu a donc donné à saint Joseph une sainteté en rapport avec son sublime ministère. Mais laissons-le dire à saint François de Sales : « Si les princes de la terre ont tant de soins de donner un gouverneur qui soit des plus capables à leurs enfants, puisque Dieu pouvait faire que le gouverneur de son Fils fût l'homme le plus accompli du monde en toute sorte de perfection, selon la dignité et excellence de la chose gouvernée qui était son Fils très glorieux, prince universel du ciel et de la terre, comment se pourrait-il faire que, l'ayant pu, il ne l'ait pas voulu et ne l'ait pas fait ? Il n'y a donc point de doute que saint Joseph n'ait été doué de toutes les grâces et de tous les dons que méritait la charge que le Père éternel lui voulait donner, de l'économie temporelle et domestique de Notre-Seigneur et de la conduite de sa famille. »

Aussi l'Évangile nous dit-il que saint Joseph, quand Marie le choisit pour époux, était juste, c'est-à-dire qu'il possédait toutes les vertus ; mais quel accroissement ses vertus ne prirent-elles pas des exemples, des paroles de la Sainte Vierge et de l'amour virginal qu'il avait pour elle ? Si une seule visite de Marie sanctifia saint Jean-Baptiste dès avant sa naissance, quelle sanctification prodigieuse dut s'opérer dans l'âme de saint Joseph, qui passa trente années, comme on le croit communément, avec la divine Vierge !

« Il allait merveilleusement croissant en perfection, dit encore saint François de Sales, et c'est par la communication continuelle qu'il avait avec Notre Dame, qui possédait toutes les vertus à un si haut degré que nulle autre pure créature n'y saurait parvenir. Néanmoins, le glorieux saint Joseph était celui qui en approchait davantage.

» Ainsi que l'on voit un miroir opposé aux rayons du soleil recevoir ses rayons très parfaitement, et un autre miroir, mis vis-à-vis de l'autre, bien qu'il ne les reçoive que par réverbération, les représenter pourtant si clairement que l'on ne pourrait presque pas juger lequel c'est qui les reçoit immédiatement du soleil; de même en est-il de Notre Dame, laquelle était comme un miroir très pur opposé aux rayons du Soleil de justice, rayons qui apportaient en son âme toutes les vertus et perfections, et qui faisaient une réverbération si parfaite en saint Joseph qu'il semblait presque qu'il eût les vertus en un si haut degré comme les avait la glorieuse Vierge. »

Si les rapports que saint Joseph eut avec Marie eurent une si grande efficacité pour sa sanctification, qu'en dut-il être de ceux qu'il eut avec Notre-Seigneur pendant environ trente années? Qu'on en juge par le principe de saint Thomas que nous avons déjà posé plus haut, que plus un être s'approche de son principe, plus il participe à sa vertu. Après Marie, qui s'approcha de Jésus de plus près, plus longtemps et plus constamment que Joseph? On n'est pas étonné, après cela, d'entendre saint Bernard nous dire qu'il fut très pur en virginité, très profond en humilité, très ardent en charité, très élevé en contemplation. Et quand on considère sa dignité sublime, on n'est pas surpris de ce qu'affirme Gerson dont saint Liguori lui-même cite les paroles : c'est-à-dire que saint Joseph a été sanctifié dès avant sa naissance, confirmé en grâce et affranchi de l'entraînement de la concupiscence.

Saint François de Sales dit que le grand saint Joseph « devait, pour être le compagnon de Marie en sa pureté, surpasser tous les saints et même les anges et les chérubins en la vertu de virginité. »

EXEMPLE

UNE BONNE MORT

Il y a près de cinquante ans, car nous n'étions pas encore prêtre alors, mais déjà revêtu de l'habit ecclésiastique, nous eûmes le bonheur de voir mourir une mère de famille dans des sentiments admirables. Après avoir reçu les derniers sacrements en pleine connaissance, elle consola son mari qui pleurait ; elle adressa ses recommandations suprêmes à ses enfants qui entouraient sa couche et ne craignit pas de leur laisser voir avec quelle paix elle envisageait la mort.

Etonné de cette confiance en Dieu, de cette générosité dans le sacrifice, dans une femme du peuple, nous nous permîmes de lui demander le secret de son courage, et elle nous répondit :

« Voici vingt-cinq ans que je prie saint Joseph tous les jours, lui demandant la grâce d'une bonne mort, et je sens qu'il m'a exaucée ; c'est pourquoi je meurs en paix. »

Demandons tous les jours à saint Joseph la même grâce, et il nous l'obtiendra (1).

(1) Voir, pour plus de développements, notre livre intitulé. *La Vierge Marie, son culte, la dévotion envers elle.*

CHAPITRE VI

SAINT JOSEPH, SA GLOIRE ET SON CRÉDIT DANS LE CIEL

La sainteté en ce monde prépare pour l'autre une gloire proportionnée. Aussi le savant Corneille de Lapierre, comme Suarez et saint François de Sales, dit-il que saint Joseph a été ressuscité à la mort de Notre-Seigneur; et il ajoute, s'appuyant sur l'autorité de Suarez, dont saint Liguori trouve le sentiment très raisonnable, qu'il est probable que dans le ciel saint Joseph est plus élevé en gloire que tous les autres saints.

Son pouvoir auprès de Dieu est en proportion de sa gloire. Il ne faut pas douter, dit saint Bernardin de Sienne, que Jésus-Christ, loin de retirer à saint Joseph, n'ait plutôt perfectionné la familiarité filiale, le respect et la dignité dont il l'a entouré en ce monde. Saint Bernard, cité par saint Liguori, dit qu'il est des saints auxquels il a été donné de nous assister dans quelques cas particuliers; mais saint Joseph a le pouvoir de nous venir en aide dans tous nos besoins et de défendre tous ceux qui recourent à sa protection. Aussi Pie IX, de vénérée mémoire, l'a-t-il déclaré patron de l'Eglise universelle. Voici du reste ce que dit sainte Thérèse :

« Je ne me souviens pas de lui avoir rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé. Ce serait une chose merveilleuse de raconter les grâces sans

nombre que Dieu m'a faites et les dangers, tant du corps que de l'âme, dont il m'a délivrée par la médiation de ce grand Saint. Pour les autres saints, il semble que le Seigneur leur ait accordé le pouvoir de nous secourir dans quelque nécessité particulière seulement; l'expérience prouve au contraire que saint Joseph nous secourt dans tous nos besoins, qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous témoigner par là que, comme il a bien voulu être soumis sur la terre à l'autorité de ce grand Saint, il fait également dans le ciel tout ce qu'il demande. C'est ce qu'ont vu comme moi, par expérience, d'autres personnes auxquelles j'avais conseillé de se recommander à lui. Connaissant par une si longue expérience l'étonnant crédit de saint Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier. J'ai toujours vu les personnes qui ont pour lui une vraie dévotion faire des progrès dans la vertu...

» Depuis plusieurs années, je lui demande une faveur particulière le jour de sa fête, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis. Je conjure, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas d'en faire l'épreuve. Je ne comprends pas comme on peut penser à la Reine des anges et à tout ce qu'elle eut à souffrir pendant la sainte enfance de Jésus sans rendre grâces à saint Joseph pour les secours qu'il a prêtés durant ce temps à la Mère et au Fils. »

Saint Liguori nous indique, dans le remarquable passage que nous reproduisons ici, ce que nous avons à faire pour honorer saint Joseph et dans quel but nous devons surtout l'invoquer :

« Par la grâce de Dieu, il n'y a maintenant, dans le monde, aucun chrétien qui n'ait de la dévotion à saint Joseph; mais entre tous les autres, ceux-là certainement en reçoivent plus de grâces qui l'invoquent plus souvent et avec plus de confiance.

Ainsi ne manquons jamais, chaque jour et plusieurs fois par jour, de nous recommander à saint Joseph, qui après la bienheureuse Vierge est de tous les saints le plus puissant auprès de Dieu. Adressons-lui tous les jours quelque prière particulière, et célébrons spécialement sa neuvaine en multipliant nos exercices de piété en son honneur et en jeûnant la veille de sa fête. Demandons-lui des grâces; il nous les obtiendra toutes, pourvu qu'elles soient utiles à notre âme. Surtout, je vous exhorte à lui demander trois grâces spéciales, savoir; le pardon de vos péchés, l'amour envers Jésus-Christ et une bonne mort.

» Quant au pardon des péchés, voici ce que je dis : Pendant que Jésus-Christ vivait sur la terre dans la maison de Joseph, si un pécheur eût désiré d'obtenir du Seigneur le pardon de ses fautes, aurait-il pu trouver un moyen plus sûr d'être exaucé que l'intercession de Joseph? Si donc nous voulons être réconciliés avec Dieu, recourons à saint Joseph, qui, maintenant, dans le ciel, est encore plus aimé de Jésus-Christ qu'il ne l'était sur la terre.

» De plus, demandons à saint Joseph l'amour envers Jésus-Christ; car je tiens pour assuré que la grâce la plus singulière que Joseph procure à ses dévots serviteurs, c'est un tendre amour envers le Verbe incarné; il jouit de ce privilège en récompense de l'extrême affection qu'il a eue pour Jésus en ce monde.

» Demandons-lui enfin une bonne mort. C'est une chose connue de tous que saint Joseph est le patron de la bonne mort, parce qu'il a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie. Ceux qui l'honorent doivent donc espérer qu'il viendra, avec Jésus et Marie, les assister dans leurs derniers moments. On connaît plusieurs exemples de cette faveur. »

Saint Joseph, par sa virginité parfaite, a mérité

aussi d'obtenir à ses serviteurs la grâce de garder la chasteté, qu'il est bien de solliciter par son intercession. Les âmes pieuses lui demandent de leur obtenir la vie intérieure dont il est le modèle. Les communautés lui demandent aussi des vocations et les biens temporels dont elles ont besoin, car il fut l'économe de la Sainte Famille.

Nous disons donc à tous nos lecteurs ce que le roi d'Égypte disait à ses sujets mourant de faim, qui venaient lui demander des vivres : « Allez à Joseph, *ite ad Joseph.* » Quand, tentés par le démon, vous êtes sur le point de succomber, allez à Joseph ; il vous obtiendra les secours nécessaires pour triompher des ennemis de votre salut. Quand le souvenir de vos fautes et la pensée du jugement de Dieu vous portent au découragement, allez à Joseph, et par lui vous sentirez renaître la confiance et la paix. Quand le travail et les peines de la vie vous oppressent, allez à Joseph, et par sa protection et ses exemples vous retrouverez la force et la constance chrétienne, si vous n'êtes pas délivrés de l'épreuve. Justes et pécheurs, enfants, jeunes gens et vieillards, religieux et gens du monde, prêtres et fidèles, allez tous à Joseph ; et pour tous il sera un protecteur puissant, un modèle accompli de toute vertu et un bienfaiteur généreux.

Et on va à lui en honorant la Sainte Famille dont il fut le chef sur la terre.

EXEMPLE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Après Marie, saint Joseph occupait la première place dans la dévotion du saint et doux évêque de

Genève. L'image de saint Joseph était placée au lieu le plus apparent de sa chambre. Il jeûnait la veille de sa fête au pain et à l'eau, et il célébrait sa fête solennellement, y invitant les musiciens d'Anancy ; il prêchait à l'office du soir et s'étendait avec délices sur l'éloge du Saint qu'il appelait : le glorieux père adoptif de Notre-Seigneur, son premier adorateur après Marie, l'époux de la Reine du monde, le modèle le plus accompli de la fermeté chrétienne, le type de la virginité, de l'humanité et de la constance. O Dieu ! disait-il, il fallait que ce Saint fût bon et droit de cœur puisqu'il lui a été donné de posséder la Mère et le Fils ! Avec ces deux trésors, il pouvait faire envie aux anges et défier le ciel tout ensemble d'avoir plus de bien que lui ; car, qu'y a-t-il entre les anges de comparable à la Reine des anges, et qu'y a-t-il en Dieu plus que Dieu ?

C'est à saint Joseph que saint François de Sales dédia son traité de l'amour de Dieu ; il plaça sous son patronage l'Ordre de la Visitation qu'il fonda, et voulut que les novices de cet Ordre le prissent pour guide et pour modèle dans la vie intérieure.

Enfin, quand il vint mourir à Lyon, dans cette petite chambre du jardinier de la Visitation, la veille de son bienheureux trépas, le recteur de Saint-Joseph vint le voir, et le doux pontife lui disait encore : « Eh ! mon Père, ne savez-vous pas que je suis tout à saint Joseph ? » La nuit même où il expira, le religieux qui l'assistait prit son bréviaire et n'y trouva qu'une seule image, celle de saint Joseph.

A l'exemple de cet admirable Saint et de ce grand docteur de l'Eglise, ayons pour saint Joseph une tendre dévotion.

CHAPITRE VII

LA SAINTE FAMILLE

Ce que nous venons de dire de Jésus, de Marie, de Joseph, nous fait assez connaître la Sainte Famille dans laquelle se trouve réuni tout ce qu'il peut y avoir de plus saint et nous fait assez comprendre le culte qu'elle mérite. A Jésus seul, Fils de Dieu et Dieu véritable, le culte suprême d'adoration ; à Marie un culte qui dépasse celui que nous avons à rendre aux anges et aux autres saints, et à Joseph lui-même ; mais, après Marie, Joseph a droit à une vénération toute spéciale à cause des fonctions augustes dont il a été investi par Dieu à l'égard de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Vierge, sa Mère.

Le culte de la Sainte Famille comprend tous les devoirs à l'égard de Jésus, de Marie et de Joseph, et rend à chacun des membres de cette Famille divine l'honneur qui lui est dû. Il n'est donc rien de plus juste ni de plus élevé, rien de plus conforme à la foi et à la piété catholique que ce culte.

Aussi peut-on dire qu'il est aussi ancien que l'Eglise ; car dès le commencement les chrétiens ont adoré Jésus-Christ, ont honoré Marie et les saints du ciel et par conséquent saint Joseph, qui a parmi eux une place à part, et que l'Evangile lui-même a canonisé en disant de lui qu'il était juste : *Cum esset justus.*

Dans les ruines de l'église de Saint-Cyprien, à Car-

thage, on a retrouvé, au siècle dernier, un magnifique bas-relief parfaitement conservé. On y voit, dans un encadrement artistique, la Vierge assise, portant l'Enfant Jésus assis sur ses genoux, et, derrière la Vierge, saint Joseph debout, levant les yeux et les mains au ciel dans l'attitude de la prière. Devant ces trois saints personnages, un ange debout, les ailes déployées, montre Jésus et semble dire : « Voilà le Sauveur du monde. » Au-dessous du tableau on lit cette inscription latine : *Sct Maria ajuba nos.* « Sainte Marie, aidez-nous. » Aux premiers siècles de l'Eglise, la piété des fidèles de Carthage aimait donc déjà à retracer l'image de Jésus, Marie et Joseph et à l'honorer.

Il n'est donc pas surprenant qu'aujourd'hui le culte de la Sainte Famille se répande dans l'Eglise sous une forme précise et nette, en unissant les trois personnages les plus dignes de la vénération du ciel et de la terre pour les honorer tous à la fois, mais chacun cependant selon son excellence particulière, car il serait impie d'égaliser à Jésus Marie et Joseph, et même de mettre saint Joseph au même rang que la Sainte Vierge, mais rien de plus légitime que d'honorer les mystères de la vie cachée du Sauveur en compagnie de Marie, de Joseph, et c'est ce qui est le but du culte de la Sainte Famille ; et après avoir adoré Notre-Seigneur, rien de plus salutaire que de vénérer sa divine Mère, et après elle et avec elle saint Joseph. Écoutons saint François de Sales : « Cette Famille n'était composée que de trois, qui nous représentent le mystère de la très sainte et adorable Trinité ! Non qu'il y ait de la comparaison, sinon en ce qui regarde Notre-Seigneur qui est l'une des Personnes de la très sainte Trinité : car quant aux autres, ce sont des créatures ; mais pourtant nous devons dire aussi que c'est une trinité en la terre,

qui représente en quelque façon la très sainte Trinité : Jésus, Marie, Joseph, trinité merveilleusement recommandable et digne d'être honorée. »

Corneille de Lapièrre est plus explicite encore : « Evidemment, dit-il, Jésus-Christ était de la famille de sa Mère, et sa Mère était de la famille de Joseph, son époux. Il y avait donc sur la terre une famille très sainte, toute céleste et même divine, dont le père de famille et par conséquent le chef et le guide était Joseph, dont la mère de famille était la Sainte Vierge et dont le fils était Jésus-Christ. Dans cette famille se trouvaient les trois personnes les plus élevées et les plus excellentes de tout l'univers.

» La première était le Christ, Dieu et homme tout ensemble; la seconde, la Vierge Mère de Dieu, et par conséquent unie de là manière la plus intime à Jésus-Christ; la troisième était Joseph, qui était par le droit du mariage le père de Jésus-Christ.

» C'est pourquoi à Jésus-Christ est dû le culte d'adoration ou de latrie; à Marie le culte d'hyperdulie qui est au-dessus de celui qu'on rend à tous les saints, et à Joseph un culte de dulie suprême, c'est-à-dire qu'après Marie il mérite d'être honoré plus que tous les autres saints.

» Et qui s'en étonnerait, quand on sait qu'il a été le père de Jésus et l'époux de Marie, et par conséquent le chef et le supérieur de l'un et de l'autre ?

» La famille de Nazareth a été l'image de la Trinité : Joseph y représentait le Père éternel; la Bienheureuse Vierge, le Saint-Esprit, car elle était très sainte; Jésus fait plus qu'y représenter le Fils de Dieu, car il est le Fils de Dieu lui-même. De même que dans la Trinité il y a trois personnes dans une seule nature, ainsi dans une seule famille parfaite se trouvaient trois personnes augustes : Joseph, Marie et Jésus. De même que le Père éternel engendre

d'une manière toute spirituelle son Fils, ainsi Marie conçut et enfanta Jésus-Christ d'une manière surnaturelle par la vertu du Saint-Esprit. Dieu le Père engendre son Fils comme la lumière émet son rayon lumineux, c'est pourquoi nous chantons du Fils de Dieu qu'il est « lumière de lumière, vrai Dieu de » vrai Dieu. » Ainsi la Bienheureuse Vierge Marie, l'Etoile de la mer, a donné le jour à celui qui est la splendeur de la lumière éternelle. De même qu'une étoile envoie sa clarté sans se corrompre, ainsi la Vierge, sans que sa virginité en ait été atteinte, a donné le jour au Christ qui est la lumière du monde.

» Cette famille a donc été comme le ciel sur la terre ; elle s'est composée de trois membres qui étaient plutôt des anges revêtus d'un corps que des hommes, ou plutôt de trois personnages qui représentaient la Divinité. Il n'est pas douteux que cette maison sainte ne fût remplie d'anges qui venaient servir la Vierge, Reine du ciel, et Jésus-Christ, leur Seigneur et leur Dieu. Ils étaient dans l'admiration devant lui, et ils avaient un ardent désir de contempler le Verbe incarné. Cette maison était donc comme un ciel, cachant un admirable mystère. Elle paraissait obscure au dehors, mais elle était belle au dedans comme les tentes de Cédar et comme les fourrures de Salomon. Aussi Gerson s'écrie-t-il dans son étonnement : O combien elle est chère à la Trinité, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, la Trinité de cette terre : Jésus, Marie, Joseph ! Il n'y avait rien sur la terre de plus cher, rien de meilleur, rien de plus excellent. Le ciel envoyait à la terre ces habitants, qui étaient plus dignes de vivre au ciel que sur la terre. »

Saint Léonard nous dit à son tour : « Cette sainte Famille ne fut ni tout humaine ni toute divine, mais elle tint de l'un et de l'autre, ce qui fait que

quelques-uns l'ont appelée la trinité terrestre. Que n'ai-je, pour parler avec le pieux Gerson, que n'ai-je des paroles capables de dépeindre cette admirable trinité de Jésus, Joseph et Marie ! Rendez donc de fréquents hommages à l'adorable Trinité dans le ciel, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, mais honorez aussi la trinité sainte qui a habité visiblement parmi nous sur la terre : Jésus, Marie et Joseph. Gravez dans votre cœur, en lettres d'or, ces trois noms, ces noms célestes, prononcez-les souvent, écrivez-les partout : Jésus, Marie, Joseph ; que ce soient là les premières paroles que vous enseignerez à vos enfants. Répétez plusieurs fois par jour ces noms sacrés, et qu'ils soient encore sur vos lèvres au moment où vous rendrez le dernier soupir. »

Mais nous écouterons dans le chapitre suivant une voix plus autorisée encore ; car elle est celle de Léon XIII, le Pasteur suprême de l'Eglise, chargé par Dieu lui-même de conduire dans les pâturages de la vérité et de la vraie piété les brebis et les agneaux, c'est-à-dire les pasteurs et les fidèles du troupeau de Jésus-Christ.

EXEMPLE

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE CASTELLO

C'était une Tertiaire de l'Ordre de Saint-Dominique qui s'est distinguée durant sa vie par la contemplation assidue de l'Enfant Jésus, de sa divine Mère et de saint Joseph.

A sa mort bienheureuse, on embauma son corps virginal, on trouva dans son cœur trois pierres précieuses merveilleusement ciselées, dont l'une représentait l'Enfant Jésus, l'autre la Sainte Vierge et la

troisième saint Joseph. Un grand nombre de clercs, de religieux et même de séculiers furent témoins de ce miracle. Et tous comprirent le sens des paroles qu'ils avaient entendu souvent répéter à Marguerite pendant sa vie :

— Oh ! si vous connaissiez le trésor que je porte et que je garde dans mon cœur !

Ces perles furent conservées dans le trésor du couvent de Castello, où la Bienheureuse fut ensevelie.

Puissent tous les cœurs, comme celui de cette Sainte, être remplis de l'amour de Jésus, de Marie et de Joseph !



CHAPITRE VIII

LE CULTE DE LA SAINTE FAMILLE SANCTIONNÉ PAR L'ÉGLISE

« C'est à bon droit, a écrit Léon XIII, que le culte de la Sainte Famille, introduit à propos parmi les catholiques, prend de jour en jour le plus grand accroissement.

» C'est là ce que prouvent, soit les Associations établies sous le vocable de la Sainte Famille, soit les honneurs particuliers qu'on lui rend, soit surtout les privilèges et les faveurs que nos prédécesseurs ont accordés afin d'exciter la dévotion et la piété des fidèles à son égard.

» Ce culte a été en grand honneur dès le xvii^e siècle, et il s'est propagé largement, en Italie, en France, en Belgique et dans toute l'Europe; il a franchi les vastes espaces de l'Océan et a pénétré en Amérique, dans la contrée du Canada, où, par les soins du vénérable serviteur de Dieu François de Montmorency-Laval et de la vénérable servante de Dieu Marguerite Bourgeois, il s'est propagé et a fleuri sous d'heureux auspices. En ces derniers temps, notre cher fils, Philippe-François Francoz, de la Société de Jésus, a établi à Lyon une pieuse Association de la Sainte Famille qui, avec l'aide de Dieu, promet d'heureux et abondants fruits de salut. Le but de cette Association, tout à fait opportune, est de lier étroitement les familles chrétiennes à la Sainte

Famille par le lien de la piété, ou plutôt de les consacrer à la Sainte Famille, afin que Jésus, Marie, Joseph défendent et protègent comme leur appartenant en propre les familles qui leur sont consacrées.

» Ceux qui entrent dans cette Association doivent, d'après le règlement qui leur a été donné, se réunir, avec tous ceux de leur maison, devant l'image de la Sainte Famille, pour lui rendre les devoirs qui leur sont marqués, et travaillent avec son secours à ce que tous, ayant l'esprit uni par la foi et le cœur uni par la charité, cherchent à conformer leur vie à ce modèle parfait.

» Déjà notre prédécesseur, Pie IX, d'heureuse mémoire, avait approuvé une Association semblable, établie à Bologne, et l'avait comblée d'éloges. Nous-même, dans une lettre à l'archevêque de Florence, nous avons déclaré qu'une Association de ce genre est utile, salutaire et parfaitement appropriée aux besoins de l'époque où nous sommes; nous avons approuvé la formule de consécration des familles chrétiennes et la prière à réciter devant la Sainte Famille, et nous avons eu soin de les transmettre aux Ordinaires des divers diocèses. Nous approuvons les règlements de cette Association, et nous voulons que toutes les Sociétés de même nom, à moins qu'elles ne soient des Congrégations religieuses ou des Confréries proprement dites, entrent dans cette Association unique et universelle.

» Nous avons bon espoir que tous ceux à qui est confié le salut des âmes, et les évêques surtout, s'uniront à nous et partageront notre zèle pour la diffusion de cette Association. Ceux qui connaissent et déplorent avec nous le changement et la corruption des mœurs, l'affaiblissement et la ruine de l'amour de la religion et de la piété dans les familles, l'ardeur des convoitises pour les choses terrestres, souhai-

teront du moins qu'on apporte un remède salutaire à tant et de si grands maux.

» Et, en vérité, on ne peut rien imaginer de plus salutaire et de plus efficace pour les familles que l'exemple de la Sainte Famille qui embrasse la perfection de toutes les vertus domestiques. C'est pourquoi ils auront soin d'enrôler dans cette pieuse Association le plus grand nombre de familles, surtout les familles des ouvriers, auxquels on s'efforce surtout de tendre des pièges.

» Que Jésus, Marie, Joseph, ainsi invoqués dans le sanctuaire domestique, y nourrissent la charité, règlent la conduite, provoquent par leurs exemples à la vertu, et que, adoucissant les misères inévitables de cette terre, ils les rendent plus faciles à supporter. »

Ainsi parlait Léon XIII, de vénérée mémoire, dans son Bref du 14 juin 1892.

Six jours plus tard, ce même Pontife enrichissait cette Association d'indulgences, afin d'exciter par l'appât des trésors célestes à s'y enrôler et par conséquent à honorer la Sainte Famille, à se consacrer à elle et à prier chaque jour devant son image.

Ce qui prouve le désir que ce Pape avait que cette Association devienne universelle, c'est sa parole formelle, il a dit, en effet : « Que cette Association fleurisse, qu'elle croisse tous les jours en nombre. » Il a exhorté ceux qui ont la charge des âmes à y enrôler le plus de familles possible; de plus, il a rendu les pratiques de l'Association faciles : il ne s'agit que de consacrer sa famille à la Sainte Famille, de faire inscrire sa famille dans le registre de l'Association, et de réciter tous les jours en famille une prière devant une image qui représente Jésus, Marie, Joseph. Voilà qui peut se faire partout, dans les pays mêmes où la foi menace de s'éteindre; et notre conviction est que le Souverain Pontife a eu en

vue ces pauvres contrées en simplifiant aussi le règlement de cette Association, tout en laissant subsister les autres Confréries de la Sainte Famille, dont les règlements plus compliqués, mais aussi plus efficaces, opèrent un bien merveilleux dans les pays qui savent s'y-conformer, comme nous le dirons brièvement plus loin.

Le Saint-Père a manifesté encore son désir de voir cette Association devenir universelle, en faisant adresser le Bref par lequel il l'a louée et établie, celui par lequel il l'a enrichie d'indulgences, les règlements qui la dirigent, à tout l'épiscopat catholique, en accompagnant ces actes d'une lettre du cardinal préfet de la Sacrée Congrégation des Rites dans laquelle Son Eminence disait à chaque évêque :

« Il appartiendra à Votre Grandeur de promouvoir avec zèle, parmi les fidèles qui vous sont confiés, une si salutaire institution, de telle sorte que cette Association s'établisse dans chaque église paroissiale de votre diocèse qui ait un curé pour la diriger. »

Du reste, les statuts de l'Association, approuvés par Sa Sainteté elle-même, portent qu'un cardinal nommé par le Pape, à Rome, dirige l'Association dans toutes les parties du monde, veillant à ce qu'elle conserve son esprit et le caractère propre de son institution et à ce qu'elle se propage de plus en plus.

Dans chaque diocèse ou vicariat apostolique, l'Ordinaire, afin de développer plus efficacement la pieuse Association parmi les fidèles, s'aidera du concours d'un ecclésiastique à son choix, avec le titre de directeur diocésain de l'œuvre.

Les directeurs diocésains correspondront avec MM. les curés, à qui seuls est confiée l'inscription des familles de leurs paroisses respectives.

Au mois de mai de chaque année, MM. les curés

donneront communication du nombre des familles agrégées aux directeurs diocésains, et ceux-ci, d'accord avec l'Ordinaire, en rendront compte au centre de l'Association, à Rome.

Chargé par Sa Sainteté de compléter les règlements de l'Association et de la promouvoir, Son Eminence le cardinal vicaire, en date du 8 janvier 1893, décréta ce qui suit :

« Il appartient au directeur diocésain d'aider de ses conseils et de son assistance les directeurs paroissiaux, afin qu'ils agissent en tout avec activité et prudence. Il leur demandera souvent le nom et le nombre des familles inscrites. Il tiendra un registre de ces familles et des paroisses où elles résident et enverra un double de ce registre à Rome.

» Chaque curé de paroisse prendra le nom et la fonction de directeur à l'égard de ses ouailles et entrera en communication avec le directeur diocésain, afin de recevoir ses conseils et son assistance. Il inscrira le nom des familles associées et en enverra le double au directeur diocésain.

» Chaque année, à un jour fixé, il fera le recensement des familles de sa paroisse et en fera inscrire, si c'est possible, quelques-unes de plus dans l'Association. Afin que le culte de la Sainte Famille de Nazareth croisse de plus en plus, il en fera de temps en temps le sujet de ses instructions, soit dans les fêtes particulières de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de saint Joseph, soit au jour où les associés auront à renouveler leur consécration. S'il le juge bon, il pourra se faire aider par des hommes ou des femmes remarquables par leurs mœurs et leur probité, qui s'appliqueront de tout cœur à cette œuvre.

» Ceux et celles que le directeur aura choisis dans ce but, d'après les instructions de leur pasteur,

travailleront avec un grand zèle accompagné de prudence, à développer l'Association, employant à cette fin les moyens les plus efficaces, les prières, les exhortations, les exemples de vertu. »

Il serait difficile de montrer plus clairement le désir que le Souverain Pontife avait de voir le culte de la Sainte Famille pénétrer dans toutes les familles chrétiennes, pour y renouveler l'esprit de l'Evangile.

Il ne restait plus qu'à établir dans l'Eglise une fête en l'honneur de la Sainte Famille.

Léon XIII l'a compris et l'a exécuté, fixant cette fête au troisième dimanche après l'Epiphanie et permettant de la célébrer à tous les évêques et à tous les Ordres religieux qui lui en feraient la demande. C'est de tous côtés que de telles demandes lui ont été adressées; et aujourd'hui la fête de la Sainte Famille se célèbre dans l'univers entier.

CHAPITRE IX

FAVEURS ACCORDÉES PAR LE SOUVERAIN PONTIFE AUX ASSOCIÉS DE LA SAINTE-FAMILLE

Léon XIII, dans son Bref du 20 juin 1892, dit :
« Comme les hommes sont excités d'ordinaire au bien par les récompenses, nous leur proposons, pour les inviter à cette Association, non une récompense fragile et caduque, mais les faveurs spirituelles qui sont en notre pouvoir. Du reste, que les associés en attendent de plus grandes encore de Jésus, Marie, Joseph, à qui ils se seront dévoués, et qui, nous le souhaitons, leur seront présents pour les protéger dans tout le cours de la vie, et qui feront que leurs noms si saints et si doux se trouveront sur leurs lèvres, à l'heure de la mort. »

Vient ensuite le catalogue des indulgences et des faveurs spirituelles.

Indulgences plénières.

Le jour de la réception et de la consécration à la Sainte Famille, le jour de l'Assemblée générale des associés pour renouveler leur consécration, selon la coutume du lieu. — Aux fêtes de la Noël, de la Circoncision, de l'Épiphanie, de Pâques, de l'Ascension, de l'Immaculée Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Purification, de l'Assomption, de saint Joseph (19 mars), du Patronage de saint Joseph, des Fiançailles de la Sainte Vierge (23 janvier), en

la fête de la Sainte Famille. — Une fois le mois au jour de leur choix, pourvu qu'ils aient récité ensemble chaque jour du mois des prières devant l'image de la Sainte Famille; enfin, à l'article de la mort.

Indulgences partielles.

Une indulgence de 7 ans et 7 quarantaines, à la condition qu'ils visiteront l'église paroissiale ou un oratoire public et y prieront pour le salut du peuple chrétien, le jour de la Visitation, de la Présentation, du Patronage de la Sainte Vierge, et tous les jours où les associés s'assemblent, et tous ceux où ils récitent ensemble en famille les prières devant l'image de la Sainte Famille.

Indulgence de 300 jours chaque fois qu'ils récitent la prière : « O Jésus très aimant, etc. »

Indulgence de 200 jours, une fois le jour, en récitant l'invocation : « Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous. etc. »

100 jours, chaque fois qu'ils s'emploieront à faire inscrire les familles chrétiennes dans l'Association.

60 jours : 1^o chaque fois que dans l'église paroissiale où l'Association est établie, ils assistent à la Messe ou aux autres saints offices; 2^o chaque fois qu'ils y récitent cinq *Pater* et *Ave* pour les associés défunts, ou qu'ils apaisent ou font apaiser les différends qui divisent les familles, ou qu'ils cherchent à ramener dans le droit chemin les familles qui s'en écartent, ou qu'ils apprennent la doctrine chrétienne aux enfants, ou qu'ils font une œuvre pie quelconque qui tourne au bien de l'Association.

Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

Quant aux Messes célébrées pour les défunts de l'Association, l'autel auquel elles se disent devient pour ce cas privilégié.

Les curés qui ont dans leurs paroisses l'Association de la Sainte Famille jouissent trois jours dans la semaine de l'autel privilégié personnel, pourvu qu'ils ne l'aient pas déjà à un autre titre.

Au jour où les familles entrent dans l'Association, et à celui où elles renouvellent leur consécration, ils peuvent

en dehors de Rome bénir; en faveur des associés, les cha-pelets, les rosaires, les statues et les médailles et leur appli-quer les indulgences apostoliques.

C'en est assez, aux yeux des fidèles qui com-prennent le prix des indulgences et qui ont à cœur de soulager les âmes du Purgatoire, pour les déter-miner à entrer dans l'Association de la Sainte Famille.

C'est au curé à inscrire sur le registre de l'Asso-ciation le nom du chef de famille avec le nombre des membres de la famille. Le directeur diocésain ne peut pas inscrire lui-même toutes les familles du diocèse. On ne peut non plus se faire inscrire dans une autre paroisse que la sienne propre, à moins qu'on n'y ait un quasi domicile.

Malgré le père, la mère ou une des personnes prin-cipales de la famille, par exemple le grand-père, peut faire inscrire la famille.

Quand les parents négligent de faire inscrire leurs familles, les enfants peuvent se faire inscrire eux-mêmes.

Les collèges, les Séminaires, les communautés peuvent se consacrer à la Sainte Famille.

Les prières devant l'image de la Sainte Famille sont recommandées sans être imposées.

CHAPITRE X

L'ARCHICONFRÉRIE DE LA SAINTE-FAMILLE DE LIÈGE

Léon XIII, tout en obligeant à se rattacher à l'Association universelle de la Sainte-Famille, qu'il désirait voir se répandre partout, toutes les Sociétés qui existaient sous ce vocable, a laissé subsister, avec leurs règlements propres, non seulement les Congrégations religieuses d'hommes et de femmes consacrées à la Sainte Famille, mais encore les confréries régulièrement établies en son honneur. Ainsi donc, aujourd'hui encore, ces Congrégations religieuses et ces confréries concourent avec l'Association universelle pour répandre le culte de la Sainte Famille dans le monde.

Or, parmi les confréries qui subsistent et propagent la dévotion à la Sainte Famille, il en est une que nous ne pouvons passer sous silence. C'est celle qui fut érigée, dès 1844, dans la chapelle des Rédemptoristes de Liège (Belgique).

Non seulement cette archiconfrérie ne nuit pas à l'Association générale des familles, mais elle l'aide puissamment, car les pères et mères qui en font partie sont les plus empressés à consacrer leur famille à la Sainte Famille de Nazareth.

Nous devons dire l'origine et les progrès de l'archiconfrérie de Liège, son organisation et les avantages qu'elle procure.

ARTICLE PREMIER

Origine et développement de cette Archiconfrérie

Un soldat, un tailleur et un menuisier, trois hommes résolus, conçurent le plan d'une arche de salut offerte aux hommes de toute condition, mais surtout aux ouvriers, pour les préserver du déluge de corruption et d'impiété qui inonde le monde. « Employé à la fonderie de canons, leur avait dit le soldat, le capitaine Belletable, je vis au milieu des ouvriers et je leur porte beaucoup d'intérêt; mais depuis longtemps je suis vivement affligé d'en voir un grand nombre malheureux par leur faute, adonnés à la boisson, vivant sans religion, travaillant le dimanche, buvant le lundi, ne prenant aucun soin de leurs enfants; vous ferez un grand bien, vous contribuerez à l'amélioration de leur sort et de celui de leurs familles, si vous amenez vos compagnons et vos amis à notre réunion: nous les ferons parler à Dieu par la prière, et nous leur parlerons de Dieu par une bonne lecture. » Après mûres réflexions, le capitaine Belletable avait arrêté ce plan, le 23 mai 1844, en sortant de l'office du mois de Marie.

Nos trois chrétiens commencèrent à l'exécuter quelques jours plus tard, le lundi de la Pentecôte. Jongen, le menuisier, avait, dans une chambre de sa maison, une statue de la Sainte Vierge, sculptée par lui; ce fut dans cet humble local, au pied d'un modeste autel, orné de quelques géraniums, que se tint la première réunion.

Déjà le tailleur et le menuisier avaient fait des adeptes: l'assemblée comptait sept hommes. Bientôt les deux salles de la maison de Jongen ne purent contenir les associés, à chaque réunion plus nombreux. D'ailleurs, le R. P. Dechamps, alors recteur

des Rédemptoristes de Liège, et plus tard Cardinal-archevêque de Malines, avait été prié de donner son concours à l'œuvre naissante, et il avait chargé le R. P. Leroy d'aller de temps en temps adresser quelques paroles d'encouragement à ces âmes de bonne volonté.

Bref, à leur grande joie, les membres de la réunion furent convoqués dans l'oratoire de Saint-Alphonse, contigu au chœur de l'église des Pères, le jour de l'octave de l'Immaculée-Conception. Depuis, l'arbre de la Sainte-Famille, planté par trois laïques en 1844 et cultivé par les Pères Rédemptoristes, n'a fait que grandir et se développer.

En 1877, le pape Pie IX, de sainte mémoire, l'approuva comme une « œuvre très efficace de salut », l'érigea en archiconfrérie et la dota de fort nombreuses indulgences. Le 4 mai 1892, Léon XIII confirma ces privilèges et les accrut en faisant des vœux pour sa plus grande diffusion.

D'un compte rendu du R. P. Blérot, directeur général de l'Association, adressé au Souverain Pontife à l'occasion des fêtes jubilaires de l'année 1894, nous extrayons les lignes suivantes qui feront juger de la rapide extension de cette nouvelle plante du jardin de l'Eglise : « A peine sortie du sol liégeois, elle a poussé ses rameaux sur la Belgique, les étendant bientôt, forts et vigoureux, sur les nations voisines. Et après un demi-siècle d'existence, devenue un arbre puissant, l'archiconfrérie fleurit sous tous les cieux dans ses treize cents affiliations, et abrite près de quatre cent mille membres sous son bienfaisant feuillage, devenu pour eux tous comme le parvis des cieux. »

Les RR. PP. Rédemptoristes, héritiers de la piété de saint Alphonse envers Jésus, Marie et Joseph, ont répandu cette confrérie, d'abord en Belgique,

où, après un demi-siècle d'existence, elle comptait 575 affiliations; en Hollande où elle en comptait 184, dans les Iles Britanniques où elle en comptait 284, en France où il y en avait 60, et dans les deux Amériques.

Ceux qui n'ont pas été témoins des fruits merveilleux qu'elle produit dans les pays de foi, comme en Belgique, en Hollande, etc., croiront que tout se borne dans cette confrérie à recueillir quelques noms dans un registre, comme cela a lieu dans des régions où règne l'indifférence religieuse. Qu'ils se détrompent. Le fait, dont nous sommes les heureux témoins, est qu'en Belgique, en Hollande, etc., cette confrérie est une véritable armée parfaitement organisée, qui, grâce au zèle de ses directeurs, à la bonne volonté de ses membres, oppose une résistance victorieuse à l'esprit du mal et sait défendre ses soldats contre les attaques de l'impiété, de la corruption des mœurs et de l'indifférence. Qu'elles sont belles, dans les paroisses du Brabant hollandais, ces réunions régulières des hommes, des femmes, des jeunes gens qui font partie de la confrérie, de la Sainte-Famille! On les voit remplir les églises comme aux jours de fêtes, chanter ensemble, prier ensemble, entendre ensemble la parole de Dieu et porter ensuite au sein de leur famille cet esprit chrétien qui semble banni d'un trop grand nombre de pays catholiques.

Ces fruits ne sont pas moins consolants en Irlande; nous en avons pour témoin le Souverain Pontife Léon XIII lui-même. Voici en effet ce que, dans un Bref du 5 avril 1880, il écrivait au R. P. Henri Berghmans, Rédemptoriste, et aux associés de la Sainte-Famille de Limerick en Irlande: « L'efficacité de ce culte (de la Sainte Famille), votre Association l'expérimente bien visiblement; au milieu

des efforts et des machinations chaque jour grandissants de l'impiété, elle aurait dû s'amoinrir; mais, tout au contraire, elle prend sans cesse de nouveaux accroissements, en sorte que dans votre seule patrie, elle compte déjà soixante-cinq mille membres, au milieu desquels elle voit les vices détruits, les mœurs réglées, la piété excitée, l'amour du prochain allumé et la tranquillité rétablie là où auparavant les flots des passions étaient soulevés.

» Allez donc à Marie, ô chers fils; allez à Joseph, et par eux allez à Jésus. Allez, et avec vous amenez-en d'autres : ce sera procurer un grand bien aux âmes de vos frères en danger; travaillez de toutes vos forces à rendre de plus en plus grande la gloire que vos prodigieux succès ont procurée à notre religion, et que les dissidents eux-mêmes ont hautement proclamée; faites voir, à la lumière des faits, qu'il n'y a rien de plus propre à rétablir l'ordre bouleversé que la vertu de la religion catholique; que la paix ne peut être ramenée que par le respect dû à Dieu et à l'autorité légitime et par une charité mutuelle.

» Que Dieu favorise votre zèle, pour la gloire de son Eglise, pour le bien de votre patrie, pour le salut des âmes et pour l'accroissement de votre éternelle récompense. Et comme gage de cette divine faveur, recevez la bénédiction apostolique que Nous sommes heureux de vous donner à tous, bien chers fils, en témoignage de Notre paternelle bienveillance! »

Quand donc nos paroisses de France mériteront-elles de tels éloges du Souverain Pontife?

ARTICLE II

Organisation de cette Archiconfrérie

Se distinguant des œuvres purement sociales et humanitaires, l'archiconfrérie de la Sainte-Famille

est avant tout une Association spirituelle. Cependant, elle contribue dans une large mesure au vrai bonheur de ses membres ; rien n'empêche du reste qu'on lui adjoigne, quand le directeur le trouve bon, des œuvres qui se rapportent plus directement aux intérêts temporels, pourvu que ces œuvres ne soient considérées que comme annexes distinctes, favorisant le bien spirituel, mais non comme parties intégrantes.

§ I^{er}. LE BUT.

1° Former et encourager de vrais chrétiens qui, en honorant et s'efforçant d'imiter Jésus, Marie, Joseph, se distinguent de la masse par « une connaissance » et « une pratique plus parfaites » de notre sainte religion. En d'autres termes, viser à former des chrétiens fervents et à les maintenir dans la ferveur. A cet effet, les tirer de l'isolement et leur communiquer, en les groupant, le courage de braver le respect humain.

2° Transformer en apôtres les membres de l'archiconfrérie, afin d'arriver par eux à réformer et à sanctifier le sanctuaire de la famille, en y faisant fleurir les vertus de Nazareth, surtout la piété, la pureté, la tempérance ; l'amour du travail et l'esprit d'union, atteindre par eux non seulement le sanctuaire de la famille, mais la paroisse tout entière, en leur faisant défendre et propager l'esprit de foi et exercer autour d'eux un fécond apostolat tant par l'exemple que par des conseils.

3° Unir par les liens de la plus douce charité tous les membres de l'Association, riches et pauvres, patrons et ouvriers ; rétablir ainsi dans la société le vrai esprit du christianisme, faire cesser l'antagonisme des classes, tout en respectant la distinction des rangs établis par la divine Providence.

§ II. LES MOYENS.

Les moyens employés par l'archiconfrérie pour atteindre un but si élevé sont : la prière en commun, l'audition de la parole de Dieu, l'assiduité aux réunions, la fréquentation des sacrements, la pratique de la charité fraternelle et enfin le sectionnement en groupes qui correspondent, autant que possible, à l'âge, au sexe, à la situation de chacun.

L'archiconfrérie ne recevait d'abord dans son sein que les hommes et les jeunes gens ; et on peut dire qu'elle leur est spécialement destinée. Cependant, on a bientôt compris qu'il était important de s'emparer aussi des adolescents, c'est-à-dire des jeunes garçons, depuis la Première Communion jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Ils sont la pépinière de l'œuvre.

Les dames ont voulu participer aussi aux immenses avantages de l'archiconfrérie. Mais leurs réunions ont toujours été séparées de celles des hommes, au moins dans les villes et les localités peuplées.

Le sectionnement, quant à ses subdivisions, est laissé à l'approbation du directeur.

Celui qui semble le plus naturel et vraiment préférable, là où il est possible, c'est le suivant : section des hommes et des grands jeunes gens, à partir de seize ans ; section des adolescents, depuis la Première Communion jusqu'à l'âge de seize ans ; section des dames ou mères chrétiennes ; section des jeunes filles.

Il est facile de comprendre combien est salutaire un tel sectionnement. Il répond aux besoins et aux devoirs particuliers de chacun. Tout en poursuivant le but général de l'archiconfrérie, il atteint un but immédiat, la diversité d'âge et de position.

§ III. LE FONCTIONNEMENT.

Le siège central de l'archiconfrérie est établi par le Souverain Pontife dans l'église qui lui a servi de berceau, à Liège, chez les Pères Rédemptoristes, dont le supérieur local reste à perpétuité le directeur général de l'œuvre.

Dans chaque diocèse, l'Association est placée sous l'autorité et le patronage de M^{sr} l'évêque, qui en nomme le directeur ordinaire.

Dans les communautés de Rédemptoristes, le recteur remplit de droit cette fonction, avec faculté de déléguer un autre religieux pour le remplacer.

Les associés se réunissent à l'église, au moins une fois par mois (plus souvent, s'il y a possibilité), au jour et à l'heure fixés par le directeur. Le temps de ces réunions est consacré à la prière, à la prédication, au chant de pieux cantiques. Il y a chaque fois bénédiction du Très Saint Sacrement.

Quiconque demande son admission dans l'archiconfrérie s'engage par là même à ce qui suit :

a) Assister à la Sainte Messe tous les dimanches et les fêtes d'obligation.

b) Se confesser et communier au temps pascal, et l'une ou l'autre fois dans l'année.

c) Se rendre recommandable par sa probité, sa tempérance et la pureté de ses mœurs.

d) Eviter les sociétés dangereuses, la lecture des mauvais livres et des mauvais journaux.

e) Assister aux réunions à moins de raisons sérieuses, et, en cas d'impossibilité, faire avertir le directeur par le chef de section.

f) L'admission d'un nouveau membre est toujours précédée d'une information sérieuse. Le postulant se fera présenter par un des associés ou par une personne estimable, afin que le directeur soit à

même de connaître son domicile, sa profession, sa conduite. Si les renseignements sont favorables, le postulant est admis en qualité d' « aspirant ».

Après un temps déterminé par le directeur, l'aspirant qui aura donné toute satisfaction par sa conduite et son assiduité aux réunions, sera admis comme membre de l'archiconfrérie. Le jour de son admission, il prononce l'acte de consécration à Jésus, Marie, Joseph, après s'y être préparé par la réception des sacrements. Alors, il lui est remis un diplôme de membre de l'archiconfrérie.

Tout associé dont la conduite, loin d'être édifiante, serait sérieusement répréhensible, et qui, après avoir été averti plusieurs fois par le directeur, ne se corrigerait pas, serait prié de se retirer de l'œuvre.

La fête titulaire de l'archiconfrérie est fixée au premier dimanche de juillet. Toutefois, un Bref du 23 juin 1863 permet de transférer cette fête avec les indulgences à un jour quelconque de l'année, à désigner par l'Ordinaire.

Le jour de la fête titulaire, a lieu la communion générale et la réception solennelle des nouveaux associés par l'acte de consécration à Jésus, Marie, Joseph.

Il appartient au directeur d'adopter le sectionnement qu'il juge opportun selon les circonstances, par exemple, section des hommes, section des femmes, etc.

Chaque section se partage en groupes de six à vingt membres, suivant les localités ; et à la tête de chaque groupe il y a un zéléteur (ou une zélétrice). Ce zéléteur a un suppléant. Les membres d'un même groupe sont pris autant que possible dans le quartier où habite le chef de groupe.

Les zéléteurs ou zélétrices et leurs suppléants n'ont

aucune autorité sur les membres de l'Association, ils remplissent seulement des devoirs de charité et de pur dévouement. Ils sont les intermédiaires indispensables entre le directeur et les associés; ils transmettent à ceux-ci les lettres de convocation, maintiennent l'ordre dans les places assignées à l'église, avertissent le directeur quand un associé tombe malade, s'efforcent de gagner discrètement à l'Association quelques nouveaux membres et d'y ramener ceux qui manqueraient d'exactitude, etc. En un mot, ils se prêtent volontiers, de concert avec le directeur, à tout ce qui peut favoriser la ferveur et le développement de l'Œuvre.

Chaque groupe occupe à l'église la place qui lui a été assignée par le sort. Aux réunions, les associés portent ostensiblement leur médaille de la Sainte-Famille.

Les exercices de piété qui ne pourront jamais être omis dans les réunions sont : la récitation du chapelet, l'invocation des saints patrons, la prière à la Sainte Famille, le *Memorare*, l'examen de conscience et la communion spirituelle.

Bien que, pendant les réunions, les chants soient le plus souvent des chants d'ensemble, c'est-à-dire exécutés autant que possible par tout le monde, il y a néanmoins un groupe de chantres qui cultivent la musique d'une manière spéciale, et qui se font entendre dans certains morceaux de choix. Ce groupe occupe la place la plus rapprochée de l'harmonium.

Chaque année une retraite est prêchée aux associés; tous s'empressent de la suivre avec bonheur.

Quatre fois l'année, aux Quatre-Temps, et plus souvent si le directeur le juge nécessaire, les zéloteurs et leurs suppléants se réunissent afin de rendre compte de l'état de leurs groupes et de recevoir les

avis propres à maintenir l'Archiconfrérie dans la ferveur. Une réunion du même genre a lieu pour les zélatrices et leurs suppléantes.

On conçoit sans peine les fruits de salut que produit une semblable organisation dans les pays où les fidèles ont assez de religion pour respecter ces règlements et les suivre avec ponctualité, comme cela se pratique en Belgique et en Hollande. Puisse ce que nous en disons persuader à quelques pasteurs des âmes la pensée d'établir et de faire fonctionner ainsi cette confrérie dans leurs paroisses et à quelques fidèles de s'y enrôler !

§ IV. MANIÈRE D'ÉRIGER CETTE CONFRÉRIE.

Pour l'établir canoniquement, il n'est pas absolument nécessaire d'adopter tous les statuts mentionnés ici. On peut y introduire des modifications selon les exigences des lieux et des personnes. Les statuts que nous avons spécifiés sont ceux qui nous paraissent propres à être acceptés le plus généralement. L'essentiel, si l'on veut participer aux grâces accordées par le Saint-Siège, est de conserver le titre et le but de l'archiconfrérie, de la faire ériger et, d'en faire approuver les statuts par l'évêque diocésain, et de recevoir le diplôme d'affiliation à l'archiconfrérie dont le siège est établi à Liège (Belgique).

ARTICLE III

Avantages de cette Archiconfrérie

Ce qui a été dit précédemment les fait assez comprendre. Qui ne voit que Dieu doit avoir pour agréable que des hommes, des jeunes gens, des femmes et des jeunes personnes s'enrôlent sous la

bannière de la Sainte Famille et fassent profession de l'honorer et d'imiter ses exemples ?

Les hommes surtout y trouvent un puissant moyen de salut.

Que se passe-t-il en effet dans la Sainte Famille ? On se soutient, on s'édifie mutuellement, grâce à la puissance de l'union et du bon exemple. Comme des charbons isolés se refroidissent, tandis que rapprochés ils s'enflamment mutuellement et augmentent leur chaleur, ainsi les fidèles, dont la charité s'éteint dans l'isolement, redeviennent fervents par les liens des Associations qui les rapprochent.

Oh ! que cette force de l'union est nécessaire de nos jours ! Hélas ! la foi diminue, les courages faiblissent, les caractères s'énervent. Que de chrétiens ont peur de bien faire ! Combien se cachent ou se taisent devant l'impiété qui s'affiche ! Comptez ces hommes dont le respect humain a paralysé la vie religieuse et qu'il éloigne de nos églises. Voilà où aboutit l'isolement. Organisés, rassemblés, marchant la main dans la main, les membres de la Sainte Famille se sentent de l'énergie et du courage. En face de l'impiété ils ne rougissent pas de Jésus-Christ, et Jésus-Christ ne rougira pas d'eux devant son Père.

Que se passe-t-il encore dans la Sainte Famille ? On prie, on prie en commun. La Sainte Famille est le sanctuaire par excellence de la prière. L'exercice périodique commence par la récitation du chapelet, le cantique qui suit est une prière. Et toutes ces prières se font en commun. Or, la prière, dit saint Jean Chrysostome, est la clé des trésors de Dieu. Et elle est d'autant plus efficace qu'elle a lieu entre plusieurs réunis. Quelle abondance de grâces, par conséquent, est départie à chacun des associés ! Mais — qui ne le sait ? — plus la grâce est abondante, plus le salut devient facile et assuré.

Que se passe-t-il enfin dans la Sainte-Famille ? On y entend la parole de Dieu dans la prédication du prêtre. Sans doute, cette divine parole, les associés peuvent l'entendre comme les autres lorsqu'elle est distribuée à la masse des fidèles. Mais ils l'entendent une fois de plus dans les réunions. Et alors la prédication revêt un caractère propre à leur faire plus de bien encore : par là même qu'elle leur est adressée à eux en particulier, elle a un cachet plus personnel, mieux adapté à leurs besoins. Comment ne serait-elle pas pour eux un principe reconfortant et vivifiant à un degré supérieur ?

Est-il besoin de dire que la Sainte-Famille favorise la réception des sacrements par les communions générales ou particulières qu'elle recommande avec instance ? Par là encore elle rend à ses membres le salut plus sûr et plus facile. Nous disons qu'elle « recommande », car la liberté reste sauve, « Les zéloteurs ainsi que leurs aides doivent, dit le manuel, *engager* les associés de leur groupe à s'approcher des sacrements de temps en temps. »

Ce sont ces considérations qui ont fait dire à saint Alphonse : « Généralement parlant, on trouve plus de péchés dans une seule personne qui ne fréquente aucune Association pieuse que dans vingt qui en font partie. »

De là encore les paroles encourageantes que fit entendre un jour un évêque en s'adressant à la section de la Sainte-Famille des hommes établie dans sa ville épiscopale :

« Mes chers amis, leur dit-il, c'est une consolation pour mon cœur d'évêque de me trouver au milieu de vous..... Dans d'autres assemblées, dans les paroisses où je vois réunis de nombreux fidèles, je me pose cette question : Combien y en a-t-il ici qui seront sauvés, qui se trouveront un jour au ciel dans l'as-

semblée des saints? Et cette question me laisse dans un doute cruel. Mais ici, parmi vous, cette pensée, au contraire, me réjouit, parce que je sais que la Sainte Famille est une arche de salut, parce que ceux qui meurent dans l'Association de Jésus, Marie, Joseph font généralement une bonne et sainte mort.

» Persévérez donc, mes chers amis, ajouta le prélat, persévérez. Bien plus, soyez apôtres, recrutez de nouveaux membres pour augmenter encore votre belle Association. »

*
* *

Un autre avantage présenté par l'archiconfrérie de la Sainte Famille : elle assure de puissants secours spirituels en cas de maladie et aussi après la mort.

D'après un usage qui fait loi dans l'archiconfrérie, tout associé malade reçoit la visite de ses confrères, de ceux du moins qui font partie de son groupe. Le zélateur ou son suppléant a pour mission, non seulement de le visiter, mais encore de faire connaître sa maladie au prêtre directeur, afin que celui-ci s'empresse de lui apporter les consolations et les secours de son ministère. C'est encore une coutume que, dans les réunions, les associés malades soient publiquement recommandés aux prières de leurs confrères.

Le membre de l'Archiconfrérie a-t-il été moissonné par la mort, il n'est pas abandonné, comme cela se voit trop souvent, hélas! pour d'autres chrétiens. Les confrères s'empressent de lui rendre les derniers devoirs et de prier pour lui. Tous ou du moins une délégation assistent à ses funérailles. Il est généralement reçu que le groupe auquel appartenait le défunt accompagne le corps à l'église et ensuite à sa dernière demeure. Enfin, à la première réunion

qui suit le décès, on prie publiquement pour le repos de son âme.

Enfin, la confrérie de la Sainte Famille de Liège est enrichie de très nombreuses indulgences dont voici les principales :

INDULGENCES PLÉNIÈRES

- 1° Le jour où l'on devient membre de l'archiconfrérie.
- 2° A l'article de la mort.
- 3° Le 6 janvier, fête de l'Épiphanie.
- 4° Le 17 février, fête de la Fuite de la Sainte Famille en Egypte.
- 5° Le 19 mars, fête de saint Joseph.
- 6° Le vendredi après le dimanche de la Passion, fête des sept Douleurs de la Très Sainte Vierge.
- 7° Le jour de Pâques.
- 8° Le 3^e dimanche après Pâques, fête du Patronage de saint Joseph.
- 9° Le jeudi, fête de l'Ascension.
- 10° Le jeudi de la Fête-Dieu.
- 11° Le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, fête du Sacré-Cœur.
- 12° Le 3^e dimanche de juillet, fête du Très-Saint-Rédempteur.
- 13° Le 2 août, fête de saint Alphonse de Liguori.
- 14° Le 15 août, fête de l'Assomption de la Très Sainte Vierge.
- 15° Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge.
- 16° Le 2 octobre, fête des Saints Anges Gardiens.
- 17° Le 1^{er} novembre, fête de la Toussaint.
- 18° Le 2 novembre, Commémoration des défunts.
- 19° Le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception.
- 20° Le 25 décembre, fête de Noël.
- 21° Le jour du Patron de l'année.

Toutes ces indulgences sont applicables aux défunts. On les gagne moyennant les conditions ordinaires.

INDULGENCES PARTIELLES

Les associés gagnent cent jours d'indulgence :

1° Chaque fois qu'étant au moins contrits ils assistent aux pieuses réunions de l'archiconfrérie.

2° En offrant, chaque matin, les actions de leur journée à la Sainte Famille : Jésus, Marie, Joseph.

3° En récitant, matin et soir, en l'honneur de Marie Immaculée, les trois *Ave Maria*, pratique si recommandée par saint Alphonse.

4° En faisant chaque soir leur examen de conscience.

5° En faisant la communion spirituelle.

6° En adressant une prière quelconque à la Sainte Famille.

7° En assistant au Saint Sacrifice de la Messe dans la semaine.

8° En assistant les malades à domicile ou dans les hôpitaux.

9° En accompagnant le Saint Sacrement lorsqu'on le porte aux malades.

10° En priant pour les associés qui sont en danger de mort.

11° En accompagnant à la sépulture les corps des associés ou des autres fidèles.

12° En faisant la visite au Saint Sacrement.

13° En assistant au sermon.

14° En pratiquant quelque acte de zèle ou de charité envers l'Association ou les associés.

15° En enseignant aux ignorants les vérités de la religion, ou en s'efforçant de ramener dans la bonne voie ceux qui se sont éloignés de Dieu.

C'en est assez pour faire connaître cette confrérie qui, en peu d'années, a déjà fait et continue de faire tant de bien, partout où elle est établie et fonctionne régulièrement. Si, vu les circonstances de lieu et de temps, il n'est pas possible de l'ériger dans une paroisse, du moins rien n'est plus facile que d'établir l'Association de la Sainte-Famille érigée par Léon XIII. Du reste, dans les paroisses mêmes où elle

n'est pas établie, les familles elles-mêmes peuvent se consacrer à la Sainte Famille, en récitant ensemble la formule de consécration approuvée par Léon XIII, et se faire inscrire dans un couvent de Rédemptoristes français qui ont reçu du Saint-Siège le pouvoir d'inscrire dans ce cas.

Pour relever cette fille aînée de l'Eglise qui semble oublier son glorieux passé, on a tenté bien des expédients qui jusqu'ici n'ont pas réussi. Il n'est, hélas ! que trop facile de s'en convaincre. Le mal est grand dans la société française. Tous les remèdes seront impuissants, tant qu'ils ne l'atteindront pas dans sa source. La source du mal est dans la famille, et c'est là qu'il faut par conséquent porter le remède. C'est là qu'il faut faire germer l'esprit chrétien, la vie surnaturelle. Sans cela, on peut obtenir à grands frais un succès d'un moment, mais rien ne se soutient ; et le résultat obtenu par de grands et de très dispendieux efforts s'écroulera à la première occasion. Les chefs des familles qui n'ont point de conviction religieuse, qui ne prient plus, qui n'ont plus de vie surnaturelle, ne peuvent qu'être ballottés par les flots des doctrines perverses, trahir par conséquent les intérêts religieux et sociaux de leur patrie, si peu qu'on fasse miroiter à leurs yeux une espérance de prospérité dont ils ont constaté cent fois les mensongères illusions. Un tel mal ne peut donc se guérir par des moyens humains. Seuls les moyens surnaturels et divins peuvent être efficaces. Il n'y a que la grâce qui change les esprits et les cœurs.

Léon XIII a vu le remède dans l'Association de la Sainte-Famille. Qui oserait dire qu'il s'est mépris ? Nous pensons qu'il y a vu plus clair et plus loin que ceux qui, en employant d'autres moyens, négligent celui qu'il a indiqué et recommandé lui-même.

CHAPITRE XI

LA FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE

Rien n'exprime mieux la foi de l'Église que ses prières liturgiques. Rien n'est donc plus capable de nous donner des idées justes sur le culte de la Sainte Famille que la Messe et l'office en son honneur approuvés par le Saint-Siège. Il est par conséquent dans notre sujet d'en extraire quelques passages,

Les antiennes nous présentent les textes de l'Évangile sur l'histoire de la Sainte Famille :

Jacob engendra Joseph, époux de Marie, de qui est né Jésus, qui est appelé le Christ.

L'ange du Seigneur apparut à Joseph, pendant son sommeil, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de garder Marie votre épouse ; car ce qui est né en elle vient du Saint-Esprit.

Les bergers vinrent en toute hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'Enfant couché dans la crèche.

Les Mages entrèrent dans la maison et ils trouvèrent l'Enfant avec sa mère.

Son père et sa mère admirèrent les choses qui se disaient de lui.

Lorsque ses parents conduisirent l'Enfant Jésus au temple, Siméon le prit dans ses bras et bénit Dieu.

Quand ils eurent accompli toutes choses selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth.

Et l'Enfant croissait et se fortifiait, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

Joseph, se levant, prit l'Enfant et sa Mère pendant la nuit et se retira en Egypte.

En Egypte, l'ange du Seigneur apparut à Joseph dans son sommeil et lui dit : Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère et allez dans la terre d'Israël.

Et en revenant il habita Nazareth afin d'accomplir la parole dite par le prophète : Il sera appelé Nazaréen.

Les parents de Jésus allaient tous les ans à Jérusalem au jour solennel de Pâques.

Lorsqu'ils revenaient, l'Enfant-Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas.

Ne trouvant pas Jésus, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher.

Après trois jours, ils trouvèrent Jésus dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.

La Mère de Jésus lui dit : Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? Voici que votre père et moi nous vous cherchions dans la douleur.

Jésus descendit avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis.

Et Jésus grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. On disait : D'où lui viennent cette sagesse et ces vertus ? N'est-il pas ouvrier et fils d'ouvrier ?

On le voit, l'Eglise nous met dans un tableau raccourci toute l'histoire de la vie cachée du Sauveur. Puis elle chante dans ses hymnes cette Famille admirable, qui offrait au ciel, et à la terre un spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes.

O lumière bienheureuse des élus et espérance suprême des mortels, Jésus qui, dès votre naissance, fûtes accueilli avec joie par l'amour de votre famille.

O Marie, riche en grâces, vous à qui seule il a été donné de réchauffer Jésus sur votre sein, lui offrant avec des baisers votre lait virginal.

O vous qui avez été choisi entre tous les patriarches de l'ancienne loi pour être le gardien de la Vierge, et que l'Enfant divin appelle du doux nom de père.

Tous trois issus de la noble tige de Jessé, pour le salut des nations, écoutez-nous ; car nous entourons, suppliants, vos autels.

Faites que nous puissions reproduire dans notre vie domestique toutes les vertus que la grâce a fait fleurir dans votre maison sainte. N'est-il pas doux de célébrer par nos chants la naissance royale du Fils du Père céleste, l'éclat de la maison de David et la gloire de cette antique race. Mais il est plus doux encore de rappeler cet humble toit de Nazareth et ses modestes ornements, et de chanter la vie silencieuse et cachée de Jésus !

Au retour du lointain exil des bords du Nil, sous la conduite de l'ange, l'Enfant divin, après avoir beaucoup souffert, se hâte de rentrer sain et sauf dans la maison paternelle.

En s'exerçant au pauvre métier de Joseph, Jésus passe sa jeunesse dans l'obscurité et s'offre de bon cœur à partager les labeurs de l'ouvrier.

La sueur inonde mes membres, dit-il, en attendant qu'ils soient inondés de mon sang. Il faut aussi cette expiation aux fautes du genre humain. Sa tendre Mère est à côté de son divin Fils ; l'épouse fidèle est à côté de son époux, prête à alléger de ses soins affectueux les fatigues de l'un et de l'autre.

O vous qui avez expérimenté le travail et la peine et qui n'en ignorez pas le poids, aidez les malheureux que la nécessité presse et qui luttent parfois à contre-cœur contre leur dure condition. Faites dis-

paraître le faste dont brille l'opulente prospérité. Donnez à tous une égalité d'âme que rien n'altère. Regardez d'un œil bienveillant tous ceux qui implorent votre protection.

Auguste demeure de Nazareth, heureuse à cause de la famille qui vous habite, vous avez abrité et protégé le berceau de l'Eglise.

Le soleil, dans sa course lumineuse à travers les espaces, n'a rien rencontré de plus beau ni de plus saint que cette demeure.

Là souvent volent les anges, pour porter les messages du ciel; ils visitent, puis visitent encore et vénèrent ce sanctuaire.

Avec quel cœur et avec quelle habileté de ses mains, Jésus exécute le travail que lui confie son père!

Avec quelle joie la Vierge accomplit ses devoirs de mère!

Joseph partage l'amour et les soins de Marie, lui que la grâce, source des vertus, a uni à elle par tant de liens.

L'affection qu'ils ont l'un pour l'autre converge à l'amour de Jésus, et Jésus donne à l'un et à l'autre la récompense de leur charité mutuelle.

Qu'ainsi la charité nous unisse d'une manière perpétuelle, et qu'entretenant la paix au foyer, elle adoucisse les amertumes de la vie.

Voilà les chants de l'Eglise; mais il faudrait ceux des anges pour dire tout ce qu'il y avait de grandeur, de beauté, de douceur, de résignation, d'amour, de dévouement dans cette sainte famille!

Qu'est-ce que la poésie tant vantée des auteurs profanes nous a dépeint d'approchant? Que le christianisme est grand et simple tout à la fois! Comme il élève l'homme, en nous montrant un Dieu qui s'abaisse jusqu'à lui! Comme il nous fait bien com-

prendre la bonté de ce Dieu, qui s'anéantit lui-même pour attirer à lui sa créature et remédier à ses maux !

Aussi çà et là, dans l'office de la Fête de la Sainte Famille, nous lisons :

« Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Etant riche, il s'est fait pauvre à cause de nous, afin que nous devinssions riches par sa pauvreté. Il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes. Il a dû se rendre en tout semblable à ses frères, afin d'être miséricordieux. Etant Fils de Dieu, il a appris l'obéissance par les souffrances qu'il a endurées. Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leur nid ; mais le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête. Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse.

» Vous êtes vraiment un Dieu caché, Dieu d'Israël, notre Sauveur. Vous enseignez aux hommes la science. Eclairez-nous, Seigneur, et dirigez nos pas dans les voies de la paix. Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison, ils vous loueront éternellement. »

Terminons ce chapitre par la prière que le prêtre récite à l'office et à la Messe :

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, soumis à Marie et à Joseph, avez sanctifié la vie de famille par d'ineffables vertus, faites que par le secours de l'un et de l'autre, nous soyons instruits par les exemples de votre Famille sainte, et que nous soyons admis éternellement dans sa compagnie. Ainsi-soit-il.

CHAPITRE XII

LA MAISON DE LA SAINTE FAMILLE

Bien avant que fussent instituées les confréries, les Associations, la fête de la Sainte Famille, le peuple chrétien l'honorait déjà par son empressement à vénérer la maison qu'elle a habitée.

Disons l'histoire de cette maison sainte, d'abord jusqu'en 1234; et celle de sa translation dans la marche d'Ancone, où elle se trouve aujourd'hui.

ARTICLE PREMIER

Histoire de la maison de Lorette avant 1234

Cette maison, comme tous les lieux saints qui ont été le théâtre de la vie et de la mort du Sauveur, reçut les hommages des fidèles dès le commencement de l'Eglise et même de la part des Apôtres, au témoignage d'écrivains dignes de foi.

C'est, du reste, ce qui s'explique facilement.

Après les persécutions, sainte Hélène, la mère de Constantin le Grand, l'enferma dans une église magnifique qui portait cette inscription : « C'est ici le sanctuaire où a été jeté le premier fondement du salut des hommes. » Ce sanctuaire fut visité plus tard par sainte Paule, et de siècle en siècle par un grand nombre d'illustres personnages; et ce lieu sera, jusqu'à la fin des temps, l'objet de la vénération des pèlerins de Terre Sainte.

Quand, par la chute de Ptolémaïs, les chrétiens perdirent leurs dernières possessions dans la Palestine, l'église construite par sainte Hélène tomba sous le marteau démolisseur des mahométans. La sainte maison de Nazareth était menacée de la même ruine, quand, le 10 du mois de mai 1231, les habitants de la Dalmatie, aujourd'hui Croatie, trouvèrent sur le bord de la mer, dans un lieu appelé Raunizza, entre Tersate et Fiume, sur le penchant d'une petite vallée, une maison en pierres rouges, inconnues dans le pays, de forme orientale et placée sans fondements sur le sol. La nouvelle s'en répand bientôt, on accourt, on examine ces pierres d'une couleur extraordinaire, reliées par du ciment; on s'étonne surtout de voir cet édifice se tenir debout sans fondations, mais la surprise augmente encore quand on pénètre dans l'intérieur. L'appartement formait un carré oblong. Le plafond, surmonté d'un petit clocher, était de bois, peint en couleur d'azur et divisé en plusieurs compartiments, parsemé çà et là d'étoiles dorées. Autour des murs et au dessus des lambris, on remarquait plusieurs demi-cercles qui s'arrondissaient les uns près des autres et paraissaient entremêlés de vases diversement variés dans leurs formes.

Les murs, épais d'environ une coudée, construits sans règle et sans niveau, ne suivaient pas exactement la ligne verticale. Ils étaient recouverts d'un enduit où l'on voyait en peinture les principaux mystères de ce lieu saint. Une porte assez large, ouverte dans une des parties latérales, donnait entrée dans ce mystérieux séjour. A droite s'ouvrait une étroite et unique fenêtre. En face s'élevait un autel construit en pierres fortes et carrées, que dominait une croix grecque antique, ornée d'un crucifix peint sur une toile collée au bois, où se lisait ce

titre : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Près de l'autel on apercevait une petite armoire d'une admirable simplicité, destinée à recevoir les ustensiles nécessaires à un pauvre ménage; elle renfermait quelque petits vases semblables à ceux dont se servent les mères, pour donner la nourriture à leurs enfants.

A gauche, une espèce de cheminée ou de foyer, surmonté d'une niche précieuse soutenue par des colonnes ornées et terminée par une voûte arrondie. Là était placée une statue de cèdre représentant la Bienheureuse Vierge debout et portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Les visages étaient peints d'une espèce de couleur semblable à l'argent, mais noircis par le temps et sans doute par la fumée des cierges brûlés devant ces saintes images. Une couronne de perles posée sur la tête de Marie relevait la noblesse de son front; ses cheveux, partagés à la Nazaréenne, flottaient sur son cou et sur ses épaules.

Son corps était vêtu d'une robe dorée, qui, soutenue par une large ceinture, tombait flottante jusqu'aux pieds; un manteau bleu recouvrait ses épaules: l'une et l'autre étaient ciselés et formés du même bois que la statue elle-même. L'Enfant Jésus, d'une taille plus grande que celle des enfants ordinaires, avait un visage qui respirait une divine majesté et qu'embellissait une chevelure partagée sur le front, comme celle des Nazaréens, dont il portait l'habit et la ceinture. Il levait les premiers doigts de la main droite, comme pour donner la bénédiction, et de la gauche maintenait un globe, symbole de son pouvoir souverain sur l'univers.

La foule grossissait d'heure en heure pour admirer ce monument, et la stupeur était générale, lorsque le curé de l'église paroissiale de Tersate, Alexandre de Giorgio, homme connu pour sa sainteté et sa dévotion à la Sainte Vierge et qui depuis trois ans

était retenu dans son lit par une hydropisie incurable, parut au milieu de la foule; il raconta que la Vierge, en le guérissant complètement, lui avait fait connaître que cette demeure est celle-là même où le Verbe s'est fait chair, que l'autel est celui qui a été dressé par saint Pierre pour y célébrer le Saint Sacrifice. Nicolas Frangipane, qui gouvernait alors cette contrée, était absent; il avait suivi à la guerre Rodolphe de Habsbourg : au milieu de cette expédition militaire, il reçoit la nouvelle de ce prodigieux événement. Le prince lui donne la permission de quitter le camp pour aller s'assurer de la vérité.

La longueur du chemin ne l'arrête point, il vient en personne à Tersate, où, sans se laisser entraîner par un premier enthousiasme, il prend les plus minutieuses informations. Ce n'est pas encore assez à ses yeux; quatre de ses sujets, choisis par lui, hommes sages et prudents, entre lesquels on remarquait le prêtre Alexandre, se transportèrent à Nazareth pour examiner et rapprocher les circonstances de ce fait extraordinaire.

Leur commission sera remplie avec autant de fidélité que de diligence. Leur rapport sera concluant : à Nazareth de Galilée, la maison natale de la Très Sainte Vierge ne se trouvait plus; elle avait été détachée de ses bases, qui existaient encore; nulle différence entre la nature des pierres restées dans les fondements et celles qui composaient le saint édifice; conformité parfaite dans les mesures, pour la longueur et la largeur du bâtiment. Leur témoignage est rédigé par écrit; il est confirmé par un serment solennel; il est authentiqué selon les formes voulues par la loi. Plus de doute, plus d'incertitude. La dévotion prit un rapide essor, les peuples accoururent de toutes parts. Les paroisses de la Bosnie, de la Serbie, de l'Albanie, de la Croatie semblent se

vider pour répandre leurs habitants sur cette terre favorisée du ciel. Pour faciliter l'empressement des pèlerins, Frangipane fit entourer ces murs bénis de grosses poutres recouvertes avec des planches, selon le goût du pays, où les constructions de ce genre étaient encore en usage, et prodigua de riches offrandes pour augmenter la splendeur de ce vénérable sanctuaire, à mesure que la renommée en répandait plus loin la connaissance.

Trois ans et demi après son arrivée à Tersate, la maison de Nazareth, portée par les mains des anges, s'éleva de nouveau dans les airs et disparut, au regret de ce peuple désolé.

Le prince fit construire à la même place et sur les mêmes dimensions une petite chapelle où on lit encore aujourd'hui : « Ici est le lieu où fut autrefois la très sainte demeure de la Bienheureuse Vierge, qui maintenant est honorée sur les terres de Récanati. » Sur le chemin on fit graver cette inscription en langue italienne : « La sainte maison de la Bienheureuse Vierge vint à Tersate, l'an 1231, le 10 mai, et se retira le 10 décembre 1234. » Les Souverains Pontifes accordèrent plusieurs grâces à la chapelle commémorative de Tersate. Le clergé et le peuple continuèrent d'y chanter cette hymne : « O Marie ! ici vous êtes venue avec votre maison, afin de dispenser la grâce comme Mère du Christ. Nazareth fut votre berceau, mais Tersate fut votre premier port, quand vous cherchiez une nouvelle patrie. Vous avez porté ailleurs votre demeure sacrée, mais vous n'en êtes pas moins restée avec nous, ô Reine de clémence ; nous nous félicitons d'avoir été jugés dignes de votre présence maternelle. »

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, on voit tous les ans les Dalmates traverser par troupe la mer Adriatique, et venir à Lorette, autant pour

déplorer leur veuvage que pour honorer le berceau de Marie. L'an 1553, plus de trois cents pèlerins de cette contrée avec leurs femmes et leurs enfants arrivèrent à Lorette, portant des flambeaux allumés ; ils s'arrêtèrent d'abord à la grande porte où ils se prosternèrent pour implorer le secours de Dieu et de sa Sainte Mère ; puis, tous à genoux, rangés en ordre par les prêtres qu'ils avaient amenés avec eux, ils entrèrent dans le temple en disant d'une seule voix ; dans leur langue nationale : « Retournez, retournez à nous, ô Marie ! Marie, retournez à Fiume. » Leur douleur était si vive que le témoin qui en écrivit l'histoire cherchait à leur imposer silence, craignant, dit-il, que de si ardentes supplications ne fussent exaucées, et que la sainte chapelle ne fût ravie à l'Italie pour aller à Tersate reprendre son ancienne position.

Aussi le Souverain Pontife voulut-il favoriser la dévotion de ce bon peuple, en fondant à Lorette un hospice pour recevoir plusieurs familles de la Dalmatie qui n'avaient pu se déterminer à retourner dans leur pays et à quitter la Vierge de Nazareth, et ne regardaient plus pour leur patrie que le lieu qu'elle avait elle-même daigné choisir pour sa résidence.

ARTICLE II

Translation de la sainte maison à Lorette

Le 10 décembre 1234, au milieu de la nuit, une lumière céleste vint frapper les regards de plusieurs habitants des rivages de la mer Adriatique, et une harmonie céleste réveilla les plus endormis pour leur faire contempler le prodige. Ils virent donc une maison rayonnante de clarté, soutenue de la main des anges et transportée à travers les airs. Les pay-

sans et les bergers stupéfaits tombèrent à genoux, et bientôt ils virent les anges déposer leur fardeau au milieu d'un grand bois de lauriers, d'où lui est venu le nom de Lorette qu'on a conservé depuis. De grand matin, les paysans s'empressèrent d'aller à Récanati pour raconter ce qui s'était passé, et tout le peuple d'accourir au bois de lauriers, pour s'assurer de la vérité de cette narration.

Parmi les nobles et le peuple, plusieurs restaient muets d'étonnement, plusieurs ne pouvaient se résoudre à croire au miracle. Les mieux disposés pleuraient de joie et disaient avec le prophète : « Nous l'avons trouvée dans les champs de la forêt », et encore : « Il n'a pas traité ainsi toutes les nations. » Ils honorèrent cette petite maison, et, pénétrant dans l'intérieur avec foi, ils rendirent leurs hommages à la statue de bois de la divine Vierge Marie qui tenait son Fils entre ses bras. De retour à Récanati, ils remplirent la cité d'une sainte joie.

Le peuple quittait souvent la ville pour aller vénérer la sainte chapelle, c'était un concours perpétuel de fidèles qui se croisaient sur la route. Cependant la Bienheureuse Vierge multipliait les prodiges. Le bruit d'une si grande merveille s'étendait dans les contrées lointaines, comme dans les paroisses voisines, et tous accouraient à la forêt des lauriers, qui se remplit bientôt de différentes habitations en bois pour servir de refuge aux pèlerins. Tandis que ces événements se passaient, le lion infernal qui rôde sans cesse cherchant quelque proie à dévorer, suscita des brigands dont les mains impies souillaient le bois sacré par des vols et des homicides, de sorte que la dévotion de plusieurs se refroidit par la crainte des malfaiteurs.

Au bout de huit mois, le premier miracle fut confirmé par un second prodige. La sainte maison quitta

la forêt profanée et fut placée par le ministère des anges au milieu d'une colline, appartenant à deux nobles frères, les comtes Etienne et Siméon Rainaldi de Antiquis de Récanati. Cependant la dévotion des fidèles croissait et la sainte demeure s'enrichissait par de grands dons. Les nobles frères en étaient les dépositaires ; mais bientôt, cédant à l'avarice, ils s'approprièrent les offrandes, en vinrent à de scandaleuses discussions pour savoir qui des deux l'emporterait sur l'autre. Alors la sainte maison se retira, quatre mois après son arrivée, de la colline des deux frères, et, par un troisième miracle, fut portée par les anges dans un nouveau site, distant à peu près d'un jet de pierre, du milieu de la voie publique qui conduit de Récanati au rivage de la mer. C'est là qu'elle est vénérée depuis 1235, c'est-à-dire depuis plus de sept siècles. C'est là que s'opèrent d'éclatants miracles, c'est là que s'accordent des grâces merveilleuses, et qu'accourent par milliers les pèlerins jusqu'à nos jours.

Nous avons eu le bonheur nous-même de faire ce saint pèlerinage et d'y rencontrer une caravane de la Dalmatie. Nous avons versé des larmes de joie dans cette basilique sous laquelle les Souverains Pontifes ont enfermé la sainte maison de Nazareth, et surtout dans cette maison elle-même qui rappelle les plus grands mystères de notre foi ; car c'est là, d'après les témoignages mêmes des Souverains Pontifes, que Marie a été conçue immaculée. Laissons-le dire à Pie IX lui-même dans son indult du 26 août 1852. « C'est à Lorette qu'on honore cette maison de Nazareth, si chère à Dieu. Bâtie autrefois dans la Galilée, ensuite arrachée de ses fondements et portée divinement à travers un immense espace de terres et de mers, d'abord en Dalmatie, puis en Italie ; maison où la Très Sainte Vierge, prédestinée

de toute éternité, et entièrement affranchie de la faute originelle, a été conçue, est née, a été élevée et saluée pleine de grâces par l'envoyé céleste. »

Bien avant Pie IX, Clément VIII avait fait graver sur le mur oriental de l'église de Lorette cette inscription : « Voyageur chrétien, qui venez ici accomplir les vœux de votre piété, vous voyez la sainte maison de Lorette, vénérable dans tout l'univers par les mystères qui s'y sont accomplis et par la gloire des miracles; c'est là que la Très Sainte Vierge, Mère de Dieu, est venue au monde, c'est là qu'elle a été saluée par l'ange, c'est là que le Verbe éternel s'est fait chair. »

Les Souverains Pontifes ont enrichi des plus grands privilèges ce sanctuaire célèbre, et ces faveurs spirituelles, ajoutées aux miracles et aux souvenirs que rappelle ce lieu à jamais vénérable, attirent et attireront toujours les fidèles de tous les points de l'univers.

Or, nous le demandons, qu'est-ce que les Apôtres, qu'est-ce que sainte Hélène et sainte Paule et tant d'autres allaient vénérer à Nazareth Qu'est-ce que les foules allaient honorer à Tersate; que vont-elles encore honorer à Nazareth et à Lorette? Les pierres de cette modeste maison? Les protestants peuvent en accuser les catholiques, mais il n'est aucun fidèle qui s'y méprenne. Personne plus que les catholiques n'a en horreur l'idolâtrie, qui ne vient à la pensée de personne parmi eux. Ils vont vénérer la Sainte Famille qui a sanctifié par sa présence cette pauvre maison. C'est à Jésus, à Marie, à Joseph, que s'adressent leurs prières, leurs vœux, leurs chants, leurs hommages. C'est la Sainte Famille qui leur accorde ou leur obtient ces miracles qui rendent ce lieu à jamais célèbre.

De tout ce que nous venons de dire, il est mani-

feste que le culte de la Sainte Famille, non seulement est ancien dans l'Eglise, sanctionné, autorisé et recommandé par les Souverains Pontifes, mais même que les fidèles ne peuvent donner à leur dévotion un plus noble objet que Jésus, Marie, Joseph : Jésus notre Dieu et notre Sauveur, dont la vie cachée est pleine de si grands enseignements; Marie, sa divine Mère et la nôtre; Joseph, le chef de la Sainte Famille, le patron de l'Eglise universelle.

Nous allons dire que ce culte est aussi salutaire que légitime, aussi utile qu'excellent.

SECTION II

RIEN DE PLUS UTILE QUE LE CULTÉ DE LA SAINTE FAMILLE

L'Eglise assistée de Dieu représente sur la terre Notre-Seigneur lui-même. De même que ce divin Sauveur, la Sagesse du Père, n'a rien fait que de digne de Dieu et que tous les mystères de sa vie et de sa mort sont au profit et à la sanctification des âmes ; de même l'Eglise, dans toutes ses institutions, n'a en vue que la gloire de Dieu et le salut des hommes. Par conséquent, le culte de la Sainte Famille, qu'elle approuve, qu'elle encourage, qu'elle sanctionne, est utile à chacun des fidèles, aux familles chrétiennes et à la société tout entière.

CHAPITRE PREMIER

UTILITÉ DE CE CULTÉ POUR CHAQUE AMÉ EN PARTICULIER

Honorer la Sainte Famille, c'est faire un acte de dévotion envers Jésus, Marie, Joseph. La dévotion à Notre-Seigneur est la fin de toute la religion catholique, le seul moyen de salut; car il n'est point au ciel ni sur la terre un autre nom que celui de Jésus par lequel nous puissions être sauvés. « La vie éternelle, ô mon Dieu, consiste à vous connaître et à connaître Jésus-Christ que vous avez envoyé. »

Nous n'avons point d'autre médiateur auprès de Dieu que Notre-Seigneur. « Personne ne peut poser un autre fondement (du salut) que celui qui a été posé, c'est-à-dire le Christ Jésus. » « Je suis la voie, la vérité et la vie, » a dit le divin Maître; la voie qui mène au ciel; la vérité qui chasse les ténèbres de l'intelligence, la vie qui nous affranchit de la mort du péché; la voie en dehors de laquelle on s'égare, la vérité en dehors de laquelle il n'y a qu'erreur et obscurité, la vie sans laquelle on est mort spirituellement.

Mais auprès du seul Médiateur de justice, Notre-Seigneur, en qui nous risquons encore de redouter la majesté divine, nous avons besoin d'une médiatrice de grâce, comme parle saint Bernard, et cette médiatrice c'est Marie, l'échelle des pécheurs, l'espérance des justes. C'est par elle que nous arrivons

à aimer Jésus. Elle est le sauf-conduit qui nous fait échapper à l'enfer, la Porte du ciel. Il est impossible que celui qui l'aime se perde.

Mais qui peut plus sûrement nous présenter à Marie que son virginal époux saint Joseph, dont nous avons dit le crédit auprès de la divine Vierge et même auprès de Jésus ? Le culte de la Sainte Famille qui associe cette triple dévotion à Jésus, à Marie et à Joseph, ne peut donc qu'être le plus puissant moyen de sanctification pour les âmes. Il les place, en effet, sous le patronage le plus puissant de tous qu'on puisse espérer au ciel et sur la terre, Dieu le Père ne pouvant rien refuser à son Fils, le Fils ne pouvant rejeter les suppliques de sa Mère; et Marie pourrait-elle repousser ceux que saint Joseph lui recommande ?

Aussi saint Léonard de Port-Maurice dit-il : « Réjouissez-vous, car le Paradis est près de vous; l'échelle qui y conduit n'a que trois degrés : Jésus, Marie et Joseph. Voici comment on monte et on descend par cette échelle; en montant, nos suppliques sont d'abord remises entre les mains de Joseph, Joseph les présente à Marie, et Marie les donne à Jésus. En descendant les rescrits émanent de Jésus qui les concède à Marie et Marie les remet à Joseph, Jésus fait tout pour Marie, parce qu'il est son Fils, Marie obtient tout en sa qualité de Mère; et Joseph peut tout en sa qualité de juste, d'époux et de père. »

On peut donc espérer qu'un vrai serviteur de la Sainte Famille ne saurait se perdre. Si Jésus, si Dieu est pour lui, qui sera contre lui ? On pourrait ajouter : si Marie et Joseph sont pour lui, n'est-il pas certain que Jésus lui sera favorable ?

Du reste, l'honneur rendu à la Sainte Famille, en plaçant l'âme sous le patronage le plus puissant,

lui présente les modèles les plus parfaits. Jésus est homme parfait en même temps que Dieu parfait, comme le dit l'Eglise dans le symbole de saint Athanase, *perfectus Deus, perfectus homo*. Jésus est donc la perfection divine et la perfection humaine à un degré qu'aucune créature ne pourra jamais atteindre. L'humanité de Notre-Seigneur est le chef-d'œuvre de la puissance divine. En elle sont les trésors de la sagesse, de la science, de la vertu. On n'est grand, on n'est saint qu'en lui ressemblant, et plus parfaite est la ressemblance, plus on est grand et saint. La copie la plus fidèle de Jésus, c'est Marie, élevée en grâce au-dessus de tous les hommes et de tous les anges. Elle est la Vierge très prudente, fidèle, immaculée, plus pure que les cieux ; et après elle, nous aimons à le dire, Joseph est le modèle de toutes les vertus, car il les a puisées abondamment dans le Cœur de Jésus dont il s'est approché de plus près et dans les exemples de sa chaste Epouse.

Jésus, Marie, Joseph seront à jamais le tableau de sainteté le plus éclatant qu'on puisse exposer au regard des chrétiens de toutes conditions et même de ceux qui ont le bonheur de vivre dans la vie religieuse. Où trouver tant d'esprit de détachement des biens de la terre, où une pureté si angélique, si divine même, où une obéissance si parfaite que dans la Sainte Famille ?

Rien de capable d'affermir notre foi, de fortifier notre espérance, d'embraser nos cœurs de charité comme le culte de la Sainte Famille.

Ce culte, en effet, nous rappelle les principaux mystères de la foi. Celui de la Trinité que nous voyons intervenir dans la venue du Fils de Dieu sur la terre. « Il sera appelé, dit l'ange qui annonce sa naissance, il sera appelé le Fils du Très-Haut. » Voilà déjà le Fils et son Père le Très-Haut. Si le

Fils devient le Fils de Marie, c'est par l'opération du Saint-Esprit, voilà donc les trois personnes divines : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Fils de Dieu fait homme, voilà le mystère fondamental de toute la religion. Il vient à nous pour nous élever jusqu'à Dieu. Il souffre et il travaille pour nous, en attendant qu'il meure pour nous racheter. Les signes de sa divinité éclatent à sa naissance comme à sa mort. Une multitude d'anges annoncent sa venue et chantent dans le ciel : « Gloire à Dieu au plus haut des cieus et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Pendant que les anges invitent les bergers à l'adorer, une étoile miraculeuse guide à son berceau les rois de l'Orient. Comment ne pas croire les vérités de la religion et ne pas en accepter les devoirs, quand un Dieu lui-même vient nous instruire, d'abord par ses exemples, en attendant qu'il le fasse par ses paroles ? Comment ne pas espérer de devenir fils de Dieu par adoption, quand Dieu se fait Fils de l'homme par amour pour nous ? Il lui est plus facile de nous élever jusqu'à lui que de s'abaisser jusqu'à nos infirmités.

Quel cœur, à la vue du Roi du ciel et de la terre s'offrant à lui avec les charmes, la douceur, les grâces, la faiblesse d'un enfant, ne dirait avec saint Bernard : « Il m'est d'autant plus cher qu'il s'est humilié davantage pour l'amour de moi » ; et avec saint Paul : « La bénignité et la miséricorde du Sauveur notre Dieu est apparue. » Dans la création nous avons vu se manifester sa sagesse et sa puissance, mais la tendresse de son cœur éclate dans l'Incarnation.

Aussi c'est à partir de l'accomplissement de ce mystère que Dieu sera aimé généreusement par une multitude d'âmes choisies, non seulement parmi les Juifs, mais encore parmi toutes les nations de la terre.

Heureux donc ceux qui, en invoquant Jésus, Marie et Joseph, s'assureront leur protection. Cent fois heureux ceux qui s'efforceront de les imiter. A cette école céleste ils iront de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'ils voient Dieu dans Sion, c'est-à-dire au ciel.

EXEMPLE

UN HEUREUX MARCHAND

Saint Vincent Ferrier rapporte qu'un marchand de Valence en Espagne avait coutume chaque année, à la fête de Noël, d'inviter à sa table un pauvre vieillard et, avec lui, une pauvre femme qui allaitait un petit enfant. Il voulait ainsi honorer l'indigence de la Sainte Famille à Bethléem. Il traitait donc le vieillard, la mère et l'enfant avec autant d'égards et de respect que si Joseph, Marie, Jésus eussent été véritablement présents.

La Sainte Famille l'aima d'une bienveillance singulière, pour cette piété charitable. Il fut béni dans sa vie, et, quand l'heure de son trépas fut proche, il vit venir à lui Notre-Dame avec son doux Fils et saint Joseph qui reçurent son âme pour la mener au ciel, lui disant : « Parce que vous nous avez logés en votre maison, nous vous logerons en la nôtre. »

Heureux marchand d'avoir su faire un trafic si avantageux !

CHAPITRE II

DE L'UTILITÉ DU CULTE DE LA SAINTE FAMILLE POUR LES FAMILLES CHRÉTIENNES, ET POUR LES FAMILLES RELIGIEUSES

Entendons tout d'abord la parole de Léon XIII.

« Il importe souverainement, dit-il, que la société domestique, non seulement soit saintement constituée, mais que de plus elle soit régie par de saintes lois, et qu'on alimente avec soin et constamment en elle l'esprit religieux et une manière de vivre chrétienne. C'est sans doute pour cela que Dieu, dans sa miséricorde, lorsqu'il décréta d'exécuter l'œuvre du salut du genre humain, attendu depuis des siècles, disposa de telle sorte le plan et l'ordre de ce grand ouvrage, que tout d'abord il présenta au monde le tableau d'une famille divinement constituée, afin que tous les hommes pussent voir en elle le modèle le plus achevé de toute société domestique et de toute vertu et de toute sainteté. Telle fut cette Famille de Nazareth dans laquelle le Soleil de justice cacha quelque temps ses rayons avant d'illuminer toutes les nations de sa pleine lumière. Ce soleil, c'est le Christ Dieu et Sauveur, avec la Vierge sa Mère, et Joseph, cet homme très saint qui remplissait à son égard les fonctions de père. Nul doute qu'ait brillé d'un éclat merveilleux dans cette Famille, qui devait être un enseignement pour les

autres, tout ce qui relève la société et les relations domestiques, comme les devoirs de la charité mutuelle, la sainteté des mœurs et l'exercice de la piété.

« C'est pourquoi, par un conseil de la bonté de la Providence, elle a été composée de telle sorte que tous les chrétiens, quels que soient leur rang et leur condition, puissent facilement, s'ils y appliquent leur attention, trouver en elle un motif et un encouragement pour la pratique de toutes les vertus. Les pères de famille trouvent en Joseph la règle la plus parfaite de la vigilance et des soins paternels. Les mères ont dans la Vierge Marie, Mère de Dieu, un modèle éclatant d'amour, de respect, de soumission d'esprit, de parfaite fidélité. Les fils de famille ont en Jésus, qui était soumis à ses parents, un modèle divin d'obéissance à admirer, à louer, à imiter. Les nobles apprendront de cette Famille de rang royal comment ils doivent être modérés et tempérants dans la prospérité, et comment ils doivent savoir garder leur dignité dans la mauvaise fortune. Les riches apprendront combien la richesse est peu de chose comparée à la vertu. Les ouvriers et tous ceux qui, de nos jours surtout, s'irritent avec tant d'aigreur d'une condition plus modeste et des difficultés qu'ils trouvent dans la famille, s'ils jettent les yeux sur les membres très saints de la Sainte Famille qui ont partagé leur sort, ne manqueront pas d'y trouver des raisons d'aimer leur position plutôt que de s'en attrister. Leurs travaux, en effet, sont les mêmes que ceux de la Sainte Famille, leurs soucis de la vie de chaque jour sont les mêmes. Joseph a dû comme eux pourvoir à ses besoins par le salaire de son travail. Bien plus, les mains divines elles-mêmes se sont exercées aux travaux de l'ouvrier. Il n'y a pas lieu, par conséquent,

de s'étonner de ce que des hommes très sages possédant d'abondantes richesses y ont renoncé, afin de choisir la pratique de la pauvreté en compagnie de Jésus, Marie, Joseph. »

Ainsi donc, c'est le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre qui nous révèle lui-même l'efficacité du culte de Jésus, Marie, Joseph, pour la sanctification de la famille. Cet auguste Pontife a eu soin de nous apprendre d'ailleurs que la Sainte Famille protégera, comme lui appartenant en propre, les familles qui se seront consacrées à elle. Et certes, si les particuliers trouvent dans le culte de Jésus, de Marie et de Joseph un puissant secours, dont ils ont du reste besoin, les familles dont les besoins sont plus grands encore doivent attendre de plus grands secours, quand tous leurs membres s'uniront ensemble pour invoquer la Sainte Famille de Nazareth. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Toutes les fois que deux ou trois s'accordent sur la terre pour me demander quelque faveur, je suis au milieu d'eux pour les exaucer. » Mais Jésus n'est pas seul au milieu des familles qui se sont consacrées au culte de la Sainte Famille; Marie et Joseph y sont aussi pour intercéder pour elles auprès de Jésus.

Les réflexions qui précèdent sont de tous les temps; mais nous devons ajouter que le culte de la Sainte Famille vient tout à fait à propos pour guérir la plaie que l'esprit moderne a faite aux familles chrétiennes. Tous ceux qui observent l'état présent des choses, et qui savent s'en rendre compte, gémissent sur l'affaiblissement de l'esprit de famille dans certaines contrées surtout. Les parents se déchargent le plus possible de l'éducation de leurs enfants. Un trop grand nombre de pères ne se trouvent bien qu'en dehors de leurs maisons; quand ils y rentrent, c'est pour faire entendre des menaces

ou recevoir des reproches. De là les divisions, les querelles, le scandale au foyer domestique, la ruine de l'estime mutuelle dans les esprits et de la charité mutuelle dans les cœurs. Quand on ne s'aime plus et qu'on ne se respecte plus, on n'est plus heureux ensemble, on s'éloigne de plus en plus les uns des autres. On se revoit sans bonheur, on se quitte sans regret. Les enfants abandonnent donc souvent le toit paternel, et ils sont, dès lors, sans guide, sans surveillance. De là la perte des mœurs, la ruine des pratiques religieuses et peut-être de la foi dans les enfants, la désolation, les larmes, l'abandon des parents dans leur vieillesse.

O Sainte Famille de Nazareth, venez donc apprendre aux familles de notre temps cette vie de famille si douce et si pure, quand elle se forme à votre exemple ; ramenez-y donc l'amour de la retraite domestique qui met à l'abri de tant de dangers, le respect et l'amour mutuel qui font les vraies consolations de la vie et qui aident à supporter toutes les épreuves. On souffre encore quand on s'aime mutuellement ; mais combien les larmes sont moins amères quand l'affection des nôtres les essuie ! L'union fait la force.

Ce que nous avons dit de l'utilité du culte de la Sainte Famille pour les familles chrétiennes s'applique aussi aux familles religieuses. Il est certain que le respect et l'amour mutuels, quand ils sont bannis du monde, trouvent leur refuge le plus assuré dans les monastères ; mais, d'autre part, comme dans un temps de peste, les murs du couvent ne ferment pas toujours l'accès aux miasmes contagieux, ainsi ils ne mettent pas complètement à l'abri de l'esprit délétère du monde. Ils ont donc été bien inspirés, les fondateurs de Congrégations qui ont eu la salutaire pensée de placer leur Institut sous le vocable de la Sainte Famille, lui assurant ainsi la protection spé-

ciale de Jésus, de Marie et de Joseph, et lui offrant en même temps le modèle le plus accompli des vertus qui font la gloire, la prospérité et le bonheur des familles religieuses.

Mais la protection et les exemples de la Sainte Famille ne sont pas réservés uniquement aux Congrégations placées sous son vocable.

Le Saint-Siège a déclaré que tous les Instituts religieux, tous les Séminaires pouvaient se consacrer à la Sainte Famille par la formule qu'il a approuvée; et nul doute que la pratique d'honorer avec dévotion la Sainte Famille, de méditer ses exemples, ne soit un puissant enseignement de pauvreté, même pour les fils de saint François; de chasteté, même pour les enfants de saint Dominique, et d'obéissance, même pour les disciples de saint Benoît et de saint Ignace.

En somme, l'idéal de la perfection religieuse est dans la Sainte Famille; il n'est point de couvent qui puisse jamais l'égaliser; et tous ont beaucoup à gagner à travailler avec une sainte émulation à s'en approcher le plus près possible. Dès lors, s'il en était besoin, on verrait renaître toute la ferveur, toute la régularité des premiers âges de chaque Ordre et de chaque Congrégation, et l'esprit du monde en serait banni, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'édification des âmes, pour le bonheur et la grande consolation des religieux des deux sexes. En vérité, les couvents où tous s'efforcent d'imiter la Sainte Famille sont le vestibule du ciel, et on y goûte déjà quelque chose des joies des élus.

EXEMPLE

LE P. GASPAR POON

C'était un religieux Minime qui avait toujours à la bouche les très saints noms de Jésus, de Marie et

de Joseph; il les portait dans son cœur, il commençait et finissait toujours ses discours par ces adorables noms.

Au moment de sa mort il voulut que les religieux qui s'y trouvaient présents prononçassent alternativement avec lui ces noms bénis pour former, disait-il, une douce mélodie et pour rendre son agonie moins amère et sa mort plus douce. En effet, il obtint par là ce qu'il désirait, et expira tranquillement en prononçant ces trois noms.

Tel est le fruit heureux que l'on peut espérer d'une si louable habitude et d'une si fructueuse et si sainte dévotion.

CHAPITRE III

UTILITÉ DE CE CULTE POUR LA SOCIÉTÉ

Ici encore, nous n'avons qu'à recueillir les solennelles paroles de Léon XIII.

« Personne n'ignore, dit-il, que la prospérité privée et publique dépend surtout de la formation morale de la famille. Plus la vertu aura poussé de profondes racines sous le toit domestique, plus habilement les parents auront inculqué dans l'esprit de leurs enfants, par leurs paroles et leurs exemples, les préceptes de la religion, plus abondants seront les fruits qu'en retirera le bien public. »

N'est-il pas clair que si vous sanctifiez chaque individu, vous aurez des familles saintes, et que si vous sanctifiez toutes les familles, la société, qui ne se compose, après tout, que des individus et des familles qui sont dans son sein, deviendra elle-même chrétienne et sainte? Ce sont les sources qui font les rivières et les fleuves. Ce sont les familles qui font l'Etat. Et c'est sans doute pour cela que Notre-Seigneur, le restaurateur, le réparateur de la société, a voulu, sur les trente-trois années qu'il a vécu sur la terre, en passer trente dans la maison de Nazareth, par laquelle il a donné au monde le modèle de toutes les autres, et a travaillé ainsi efficacement au salut de la société tout entière. Que les familles soient sans foi, sans pratiques religieuses, nous le répétons encore, toute tentative pour rétablir l'ordre

social ne peut avoir qu'un résultat nul ou provisoire. On peut arriver peut-être, par certains procédés, à faire produire à un arbre sans racine quelques feuilles, peut-être même quelques fleurs, mais on en attendra en vain des fruits qui parviennent à maturité. La société sans des familles chrétiennes est un arbre sans racines ou avec des racines vermoulues qui ne puisent plus le suc nourricier de la tige. Du reste, l'ensemble de la société elle-même, si elle veut guérir du mal qui la désole, a besoin de jeter les yeux sur la Sainte Famille. Laissons-le dire à la Sentinelle vigilante de l'Eglise, au Souverain Pontife qui, du haut de son trône pontifical, observe d'où vient l'ennemi, afin de crier à son troupeau de se garantir de ses atteintes :

« L'orgueil, qui commence par apostasier Dieu et qui est la source de tous les péchés, après avoir autrefois excité la guerre dans le ciel et apporté sur la terre la mort et la multitude de tous les maux, semble aujourd'hui aspirer à détruire l'ordre social en renversant toute autorité divine et humaine. Et de même qu'avec ces mots : « Vous serez comme des dieux », il séduisit nos premiers parents et leur fit manger du fruit défendu, de même, à notre époque, avec les promesses de licence, de plaisirs et de richesses, il pousse les peuples à tout renverser, excite leurs esprits et allume leurs cupidités à tel point que, pour les retenir, les apaiser et les ramener à de meilleurs sentiments, il n'y a plus qu'une force divine qui soit assez puissante.

» Mais pour obtenir ce changement de la droite du Très-Haut, changement qui surpasse de beaucoup tout miracle de l'ordre physique, on ne pouvait rien choisir de plus opportun que ce culte spécial de la Sainte Famille, inauguré il y a quelques lustres en Belgique et encouragé par les louanges des

évêques et du Saint-Siège lui-même. En effet, en même temps que, dans cette Très Sainte Famille, on voit briller, avec une splendeur admirable, l'exemple de toutes les vertus opposées à ces graves désordres, le culte spécial qu'on rend à Jésus, Marie et Joseph nous conduit encore à Dieu, source de toute puissance et de tout ordre, et il nous y conduit par l'intermédiaire de ceux qui, lui étant les plus chers entre tous les habitants de la cité céleste, ont reçu la garde des trésors de sa miséricorde. »

Ainsi parlait Sa Sainteté, dans un Bref adressé, le 4 avril 1880, aux associés de la Sainte-Famille de Limerick, en Irlande. Maintes fois elle a signalé comme le grand péril du jour le socialisme qui mériterait bien mieux le nom d'antisocialisme, car il mène à la destruction de tout ordre social. Il faut être par trop naïf pour croire que, depuis six mille ans et plus qu'existe le monde et durant lesquels l'homme a toujours vécu en société, il n'a pas encore su trouver la vraie forme de la constitution sociale et qu'elle va nous être donnée de nos jours, non par Dieu ni par son Fils Jésus-Christ, mais par quelques ouvriers en grève ou par les meneurs qui les dupent, afin de faire à leurs dépens leurs propres affaires, en leur présentant le partage des biens comme le commencement d'une prospérité universelle. Il y a longtemps que, sauf dans les déserts habités par les sauvages, tout est partagé sur la terre. Il n'est aucun bien qui reste à prendre.

S'il s'agit d'enlever aux autres ce qu'ils possèdent, ce n'est pas le socialisme, c'est le brigandage en grand qu'on veut établir. Le droit de propriété est sanctionné par le droit des gens aussi bien que par la nature de l'homme. L'homme a des besoins et il a des bras pour y pourvoir. Quand, par son travail, il s'est acquis le nécessaire; quand, par une

industrie légitime, il a assuré son avenir et celui de ses enfants, si vous lui ravissez le fruit de ses sueurs, vous le dépouillez injustement au profit de ceux qui n'ont rien fait. Vous donnerez en vérité au monde une prospérité enviable, vous développerez le travail, l'industrie, la richesse publique, en présentant à l'activité de l'homme comme perspective l'assurance d'être frustré par l'Etat ou par d'autres du fruit de ses labeurs ! Vous persuaderez de travailler à ceux qui ne font rien, en leur disant que ce qu'ont acquis les autres leur appartient ou appartient à l'Etat qui le partagera à leur profit ! Et ne voyez-vous pas qu'ils ne se mettront à l'œuvre que quand il s'agira de dévaliser ceux qui ont amassé quelque chose ?

Et si vous voulez faire légalement ce bienheureux partage, combien de temps durera l'égalité que vous aurez rétablie ; combien de temps ceux que vous flattez sauront-ils conserver leur part ou plutôt la part volée aux autres ? N'en est-il pas qui l'auront consommée avant le soir de ce jour fortuné, et on devine facilement à quel usage ils l'auront employée ! Il faudra donc recommencer le lendemain et tous les jours. Et dans ces partages incessants, combien faudra-t-il de géomètres et d'experts pour présider à la besogne ? Pendant qu'ils rempliront leur charge, chacun sera occupé à se faire donner un lot avantageux, et tout travail, toute industrie, tout commerce seront suspendus. C'est ainsi que le socialisme prétend établir la fortune publique et donner à chacun le bien-être aux dépens des possessions de tous. C'est rêver sans dormir que de caresser une telle illusion, et on se demande comment il est des hommes qui se laissent séduire par des doctrines aussi ridicules qu'immorales. Nous les appelons immorales à bon droit ; car elles sont subversives du droit de pro-

priété fondé sur la nature et sur toutes les lois humaines, et sanctionné par la loi divine. « Vous ne commettrez pas de vol », dit le Seigneur, et par ces paroles il défend toutes les injustices.

Tout ce que les législateurs humains tenteraient contre cette défense serait donc tyrannique et sans effet, car les autorités humaines ne sauraient prévaloir contre l'autorité divine. L'Etat n'est pas le maître des biens des particuliers; il peut en avoir besoin pour l'utilité publique, et, dans ce cas, il peut les employer à cette fin, mais en indemnisant le propriétaire. Autrement il se conduit en voleur de grand chemin.

On aurait beau faire des lois pour déguiser l'injustice, ces lois seraient une injustice nouvelle, et par conséquent elles seraient aussi nulles qu'iniques. On ne pourrait les exécuter sans crime. Et comme Dieu, le législateur d'une bonté et d'une sagesse infinies, n'a donné aux hommes sa loi que pour leur bonheur et celui de la société, les lois qui seraient contraires à celles de Dieu mèneraient à la ruine de la paix publique et de la société elle-même.

C'est ce que devrait comprendre tout esprit sensé; mais, hélas! les passions aveuglent.

La soif du bien-être fait oublier la raison. On regarde d'un œil d'envie ceux qui ont en partage les biens de la terre qu'on voudrait se procurer à tout prix, car on ne connaît pas la valeur des biens célestes que la résignation et la souffrance nous procurent. On n'ose pas se ruer sur la propriété d'autrui, plutôt par crainte des hommes que par crainte de Dieu. On voudrait que les hommes en vinsent à approuver l'injustice, afin de pouvoir la commettre impunément. C'est là tout le secret des succès de la doctrine du socialisme, qui met en péril l'Europe et le monde.

Si l'Église la combat, ce n'est pas pour défendre les biens qu'elle possède; il y a longtemps que les hérésies, les révolutions l'ont spoliée, elle est du reste habituée à vivre dans les catacombes, et ses espérances ne sont pas fixées sur cette terre; mais si Dieu, qui défend le vol, est Père, l'Église est Mère, et elle ne veut pas la perte de ses enfants ni la ruine de ces nations que Dieu lui a laissées en héritage et qu'elle a la mission de diriger vers le bien éternel qu'elle poursuit. Que les grands de la terre ne s'y méprennent pas. Quand le Souverain Pontife leur présente le socialisme comme la grande erreur à combattre, il parle à leur profit; et s'ils laissent cette peste s'infiltrer dans les esprits, ils en seront les premières victimes. L'histoire nous l'a appris; il y a des échafauds et des machines infernales, même pour les souverains.

Mais nous nous oublions..... Nous n'avons, nous, qu'à garer les bonnes âmes qui nous liront contre le fléau du socialisme, et pour cela nous leur disons : regardez Jésus, Marie, Joseph.

Jésus, c'est votre Dieu. Il aurait pu porter sur sa tête toutes les couronnes du monde, posséder tous les palais et tous les trésors. Il a préféré naître dans une étable, grandir dans l'exil et travailler et suer comme un ouvrier. C'est par là qu'il nous a acquis toutes les richesses de la grâce, prélude de celles du ciel. Ne pourrez-vous pas, pour l'amour de lui, supporter ce qu'il a embrassé de si bon cœur pour l'amour de vous, aimer comme lui le travail, la peine, la privation pendant quelques jours, quelques années au plus, pour vous procurer une éternité de richesses et de gloire dans le sein de Dieu?

Riches du jour, pour imiter votre Maître qui vous a pourvus si libéralement des dons de la terre, qu'à la mort vous n'emporterez pas, n'aurez-vous

pas la générosité de soulager de votre superflu la misère de vos frères ? Le meilleur usage que vous puissiez faire de vos richesses serait d'y renoncer pour l'amour de Dieu ; mais du moins ne refuserez-vous pas d'en employer une partie en aumônes, afin d'acheter par là le royaume des cieux. Certes, si vous considérez les exemples de la Sainte Famille, comment auriez-vous de la peine à être détachés de la terre et généreux au profit du prochain ?

C'est ainsi que le culte de la Sainte Famille bien compris ferait la consolation et le soulagement du pauvre, rendrait riches en mérites ceux qui le sont déjà des biens de la terre, romprait les barrières qui séparent les diverses classes sociales et unirait la société chrétienne dans les liens de la charité qui fait le bonheur de la terre comme celui du ciel. Que tous ceux qui ont quelque influence en ce monde le comprennent et le fassent comprendre autour d'eux ; qu'ils propagent le culte de la Sainte Famille ! C'est là que se trouvent le vrai socialisme, celui dont Dieu nous a présenté le modèle, celui que prêche l'Eglise, celui qui, respectant tous les droits, fait pratiquer tous les devoirs ; celui qui, étant dans l'ordre divin, ne peut manquer de faire régner dans les peuples la paix qui est la tranquillité de l'ordre.

CONCLUSION

DE LA PREMIÈRE PARTIE

Il est donc clair que le culte de la Sainte Famille est des plus salutaires pour chaque fidèle, pour les familles chrétiennes et religieuses, pour la société tout entière. Nous avons dit d'ailleurs qu'il est légitime, puisqu'il a pour objet les trois plus saints personnages qui soient au ciel et que l'Église l'approuve et le recommande.

Qu'il s'étende donc de plus en plus; qu'il pénètre partout où il y a des chrétiens; qu'il y porte l'amour de Jésus, de Marie, de Joseph! Qu'il soit en honneur dans toutes les paroisses chrétiennes, dans toutes les églises et dans toutes les chapelles des communautés religieuses! C'est ce qui se pratique déjà en Belgique et en Hollande. On y voit partout dans la maison de Dieu des groupes représentant la Sainte Famille. Et pour que les associés de la Sainte Famille, réunis à l'église, en récitant ensemble en son honneur la prière approuvée par le Souverain Pontife, puissent gagner l'indulgence, il est en effet nécessaire qu'ils le fassent devant l'image de la Sainte Famille, ce qui démontre le désir qu'a le Saint-Siège de voir exposée à la vénération dans les églises cette image bénie. Sans doute, dans toute église on trouve le crucifix et l'image de la Sainte Vierge, souvent aussi celle de saint Joseph; mais ce n'est pas là la représentation de la Sainte Famille telle qu'il la faut pour qu'on puisse gagner l'indulgence.

Il est donc à désirer que tous les prêtres qui honorent la Sainte Famille, qui ont à cœur de pro-

curer à leurs paroisses le bienfait dont ce culte est la source, fassent placer dans leur église, ou un groupe, ou une belle image de Jésus, Marie et Joseph. En allant tous les jours réciter à ses pieds une prière, ils apprendront à toutes les personnes pieuses de leur paroisse d'en faire autant à leur grand profit.

Si tous les ans, devant cette image, le troisième dimanche après l'Épiphanie, ils récitent la consécration à la Sainte Famille approuvée par Léon XIII, nul doute qu'ils n'obtiennent une bénédiction particulière pour tous leurs paroissiens.

Puissent-ils les amener tous à communier le jour de la fête de la Sainte Famille, comme le font tous les associés du Nord ! Du moins qu'ils célèbrent cette fête avec un éclat particulier et en profitent pour recommander la dévotion à la Sainte Famille. Nous connaissons tel diocèse où le directoire (ou l'*ordo*) indique, de par l'évêque, le jour où les prêtres devront faire un sermon sur la Sainte Famille.

Si la consécration des familles ne se fait point à l'Église, les communautés, les familles chrétiennes peuvent la faire chez elles, d'après la formule approuvée. Que l'image de la Sainte Famille ait une place d'honneur dans tous les foyers chrétiens. C'est devant elle que les membres des familles consacrées à la Sainte Famille, doivent aussi réciter une prière en commun. Léon XIII tenait tant à faire arriver cette image partout qu'il voulut la placer sur le diplôme de l'indulgence plénière qu'il accordait, pour l'heure de la mort, aux fidèles de l'univers qui lui en faisaient la demande. Cette image est le symbole, le cachet de l'Association, sa forme extérieure, son corps pour ainsi dire ; c'est le drapeau des familles associées, le témoin et la preuve de leur agrégation, le point de ralliement pour la prière.

A considérer la chose uniquement en elle-même,

et sans tenir compte de ses avantages au point de vue de l'Association, on comprend facilement le bien que doit opérer au foyer domestique le seul fait de la présence d'une telle image. Que ne dit pas à une âme baptisée, à une âme qui possède encore le moindre reste de foi, la vue de personnages aussi augustes, aussi saints que Jésus, Marie et Joseph? Quelles bonnes pensées n'éveille pas le souvenir d'une famille aussi exemplaire?

Il y a là, d'ailleurs, une protestation, une réaction salutaire contre un déplorable abus, abus qui tend à se propager de plus en plus, abus qui consiste à exclure de nos maisons les emblèmes religieux, à les remplacer par des emblèmes profanes, païens et trop souvent indécents.

Pénétrez dans certaines maisons; quel spectacle désolant s'offre au regard de la foi! Les yeux n'y rencontrent plus rien qui rappelle Dieu à l'homme, rien qui distingue ces demeures de celles de païens. Dessins, peintures, tableaux, tout y rappelle les idoles du monde; tout y favorise dès l'enfance l'esprit du monde, la vanité, le plaisir et les passions mauvaises. Pauvres familles! Pauvres enfants surtout, qui auraient si grand besoin de souvenirs chrétiens et d'impressions religieuses!

« Quoi! s'écriait le P. Félix devant son auditoire de Notre-Dame de Paris, vous avez sous les yeux les portraits de nos grands hommes; vos maisons se décorent de tableaux et de tableaux profanes, toutes les divinités du paganisme trouvent un asile au foyer chrétien; et sous ce toit qui abrite tant de héros humains, de divinités païennes, il n'y a plus de place pour le Christ, que Tibère lui-même ne refusait pas d'admettre avec ses divinités au Panthéon de Rome! Et quand viendra votre dernière heure, lorsque le ministre de ce Christ, votre roi et votre

modèle, cherchera pour vous la montrer l'image du Christ, la seule qui, dans les tristesses et les abattements de la mort, puisse encore vous parler de bonheur et d'espérance, peut-être on répondra au prêtre étonné de voir le Christ absent de la demeure d'un chrétien : « Il n'y a pas de Christ à la maison ! »

» Et pourquoi n'est-il pas dans la maison exposé aux adorations de tous ? Ah ! je vais vous le dire : c'est que le Christ n'a pas été gravé dans les âmes par une éducation profondément chrétienne. Le père n'est pas fait à la ressemblance de Jésus-Christ ; il n'adore pas Jésus-Christ, il n'aime pas Jésus-Christ, peut-être même il ne connaît pas Jésus-Christ ! La mère elle-même a laissé peu à peu emporter par le souffle du monde, ou du moins par les passions du cœur, cette image de Jésus-Christ, dont son enfance n'avait qu'une impression superficielle. Et dès lors, entre une paternité et une maternité qui n'ont rien gardé du Christ, si ce n'est un nom qui ment à la réalité, comment, je vous prie, l'enfant recevra-t-il cette impression ineffaçable, qui, seule, peut élever la vie à la hauteur du Christ ?

» O chrétiens, voulez-vous relever l'humanité en relevant la famille ? Ramenez dans votre maison, replacez sous vos regards, restaurez, dans vos âmes surtout, l'image de votre Dieu disparue ; et cette image, passant de vos âmes et de vos fronts dans l'âme et sur le front de vos enfants, les marquera devant la terre et le ciel du signe de leur vraie grandeur ! »

La seule présence de l'image de la Sainte Famille est une source de bénédiction pour une maison ; mais quel effet moral n'est-elle pas capable de produire, si, comme le porte le règlement de l'Association de la Sainte-Famille, on se réunit autour d'elle chaque jour, au moins le soir, pour prier ? Ainsi la sainte image ne reste pas solitaire et oubliée sous le

toit domestique ; elle est entourée, vénérée et comme animée par la famille réunie à ses pieds.

Supposons une famille tout entière, le père, la mère, les enfants se retrouvant chaque jour à genoux devant le tableau de la Sainte Famille de Nazareth, contemplant les traits bénis de Jésus, de Marie, de Joseph, implorant leur protection toute-puissante, sollicitant la grâce d'imiter leurs vertus. Il n'est pas possible que dans cette famille les esprits ne soient pas éclairés de mille bonnes pensées, les cœurs animés des meilleurs sentiments, les volontés excitées à la pratique de tous les devoirs. Autant vaudrait nier l'influence du soleil sur le monde physique que de nier l'heureuse influence de la sainte image sur une famille agrégée à l'Association.

Que les noms bénis de Jésus, de Marie, de Joseph soient à tout instant sur les lèvres des chrétiens et encore plus dans leurs cœurs ! Que ces noms sacrés soient pour tous à la fin de leur vie la porte du ciel ; il en sera ainsi, sûrement, au moins pour tous ceux qui se seront appliqués à imiter la Sainte Famille sur la terre.

C'est de cette imitation que nous allons traiter dans la seconde partie.

EXEMPLE

LA SAINTE FAMILLE N'ABANDONNE PAS SES ENFANTS

C'était 10 heures du matin. Sur la place publique de Berlin, les étudiants du collège, réunis à cette heure, prenaient leurs joyeux ébats.

Leur joie expansive contrastait singulièrement avec ce qui se passait dans la maison voisine, où une pauvre femme, avec ses deux enfants, contemplait, les larmes aux yeux, les meubles et ustensiles qui

leur appartenait, il y a quelques jours, et dont on les dépouillait.

La mère avait vu se lever de bien tristes soleils et passé des heures plus tristes encore. Son époux était un commerçant aisé, en possession d'un navire il y avait près de six ans que propriétaire et navire étaient devenus la proie des flots, et avec eux s'était évanoui le bonheur de la mère. Les deux enfants, minés par la misère et les privations, semblaient s'éteindre lentement; la mère elle-même tomba malade et en était venue à ne plus pouvoir acquitter le bail échu. Le propriétaire avait fini par chasser la mère et les enfants, retenant pour son compte ce qui restait de leur ancienne aisance. Le tout allait être vendu aux enchères..... Déjà de toutes parts les acheteurs se présentaient.

Vers 11 heures, l'huissier commença la vente. Les étudiants, attirés par la curiosité et le désir de se récréer, se joignirent aux assistants; mais ceux-ci augmentant insensiblement, ils ne purent bientôt plus sortir de la cour où ils s'étaient engagés, et, bon gré mal gré, ils durent y rester.

Les enchères furent longues. Quelques connaissances et quelques voisins, par pitié pour la veuve, achetèrent certains objets, afin de les lui rendre après.

Vers la fin apparurent quelques vieilles peintures qui, toutes ensemble, furent présentées aux amateurs.

2 marcks, 3 marcks furent offerts. (Le marck est une monnaie allemande de la valeur de 1 fr. 25.)

— 3 marcks, crie l'huissier, 3 marcks, personne ne mise plus ?

— 7 marcks, crie tout-à-coup un des étudiants.

— Personne ne renchérit sur le prix offert ?
7 marcks, 7 marcks, répéta l'employé. On offre

7 marcks, personne plus?... Adjugé..... Où est l'acheteur?

Notre étudiant ne s'était pas attendu à cela..... Que faire? Se sauver? S'excuser en disant qu'il avait voulu faire une farce? Impossible....., il ne restait qu'à donner son nom : Woldersen, étudiant en médecine.

Comptant les 7 marcks, il put se retirer avec son emplette malencontreuse. La foule prit plaisir à le voir ainsi désappointé. Ses condisciples le félicitèrent avec ironie de sa nouvelle fortune; mais lui, moitié courroucé, moitié embarrassé, tâcha de s'esquiver au plus vite, emportant huit peintures religieuses, bien communes, dont une représentait la Sainte Famille.

Vers le soir, on frappa timidement à la porte de l'étudiant.

— Cela ne peut être un condisciple, pensa-t-il, en disant : « Entrez. »

Et, en effet, il se trouvait en face de la pauvre femme dont il avait acheté les tableaux. Elle était accompagnée de ses deux enfants.

— Monsieur, dit-elle, si vous permettiez, je voudrais bien vous demander un service.

— Lequel, Madame? répondit Woldersen poliment, car, quoique parfois un peu farceur, il avait le cœur bon et religieux.

— Vous avez acheté ce matin nos peintures; or, il y en a une qui m'est extrêmement chère : c'est la Sainte Famille. Vous m'obligeriez beaucoup, si vous daigniez me la rendre; je ne puis la payer, car je n'ai rien, mais c'est justement pour cela que je voudrais l'avoir en ma possession, car la Sainte Famille aussi était pauvre.

— Avec plaisir, Madame, je vous rendrai ce tableau, et même les autres, car je ne sais qu'en

faire, répondit-il, en regardant l'enfant qui se tenait timidement à côté de sa mère et qui, de ses grands yeux bleus, semblait lui manifester sa reconnaissance.

— Donne la main à Monsieur et remercie-le, ordonna la mère.

L'enfant obéit, ce qui fit plaisir à l'étudiant.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il à l'enfant.

— François Woldersen, Monsieur.

— François Woldersen, répéta l'étudiant visiblement troublé.

La femme remercia et voulait se retirer.

— Un moment, s'il vous plait, reprit l'étudiant, permettez-moi de vous adresser une question.

— N'êtes-vous pas originaire de Marienwerder ?

Sur la réponse affirmative il continua :

— Votre nom est Emma Rodeker ?

— Oui, Monsieur, mais comment savez-vous cela ?

— Laissez-moi vous demander encore si vous n'êtes pas partie de Marienwerder vers l'âge de dix-huit ans ? Vous habitiez alors chez votre beau-frère, n'est-ce pas ? Ce dernier avait un fils d'environ cinq ans ?

— Comme vous le dites ; il s'appelait Arnault.

— Vous êtes ma tante, s'écria alors l'étudiant, tendant la main à la femme étonnée. Arnault Woldersen, c'est moi-même.

— Quelle rencontre !

Le généreux étudiant sut encourager la malheureuse femme ; il lui donna quelques marks pour pourvoir au besoin du moment et lui promit du secours.

— Ah ! dit la veuve en pleurant de joie, je n'ai cessé un seul jour d'invoquer la Sainte Famille, et ce n'est pas en vain que j'ai espéré en elle. Bénis soient Jésus, Marie et Joseph !

L'étudiant n'eut pas honte d'avouer que la pauvre femme dont on venait de vendre les meubles était sa propre tante. Une collecte faite parmi ses disciples permit de faire face aux premières nécessités ; et sur une lettre du jeune homme à ses parents, on pria la mère de se rendre avec ses deux enfants à Marienwerder où rien ne lui manquerait à l'avenir. Sa famille pourvoirait à tout.

La pauvre mère n'avait pas espéré en vain en la protection de Jésus, Marie et Joseph, C'est là une preuve de plus que la Sainte Famille n'abandonne pas ses enfants.

DEUXIÈME PARTIE

DE L'IMITATION DE LA SAINTE FAMILLE

Imiter la Sainte Famille, c'est la meilleure et la plus efficace manière de l'honorer. L'invoquer avec ferveur, célébrer sa fête, s'enrôler dans les Associations sous son vocable, c'est bien, nous avons dit que c'est salutaire, mais l'imiter, c'est meilleur et plus utile encore. Laissons-le dire au pape Léon XIII.

Dans son Bref du 20 juin 1892, où il enrichit de nombreuses indulgences l'Association de la Sainte-Famille, ce vénéré pontife déclare qu'il l'a comblée d'éloges et l'a souverainement recommandée aux familles, « dans le but de ramener à propos le peuple chrétien à la pratique des vertus chrétiennes, par l'exemple de la Sainte Famille » et par ses propres exhortations.

« Car, ajoute-t-il, la vertu chrétienne est si efficace et a une telle puissance qu'elle a la principale part dans la guérison des maux qui pressent l'humanité et dans l'éloignement des périls qui nous menacent.

» Or, ce qui excite surtout les hommes à la vertu, c'est l'exemple qui est d'autant plus puissant que ceux qui le donnent sont jugés plus parfaits et plus saints.

» Ce n'est donc pas étonnant que Nous, qui n'ambitionnons et ne désirons rien tant que de procurer, par le rétablissement des vertus chrétiennes, un

remède aux maux présents et de conjurer les dangers qui Nous menacent, Nous ayons mis notre zèle et une bienveillance particulière à favoriser l'Association de la Sainte-Famille qui se propose pour modèle la sainteté de cette divine Famille.

» Tous ceux, en effet, qui s'enrôlent dans cette Association, contemplant les vertus merveilleuses de Jésus, de Marie et de Joseph, doivent nécessairement acquérir quelque chose de semblable et s'appliquer, en les imitant, à devenir meilleurs.

» Qu'elle prospère donc et qu'elle fleurisse, cette Association, soit par le nombre de ceux qui en feront partie, soit par les bonnes actions qu'ils accompliront; qu'elle croisse et qu'elle se multiplie de jour en jour! Quand elle sera en pleine prospérité, on verra reluire facilement dans les familles la foi, la piété et toutes les vertus chrétiennes. »

Ainsi donc, le Souverain Pontife nous fait connaître clairement le but qu'il s'est proposé en cherchant à rendre universel le culte de la Sainte Famille : c'est d'amener à l'imiter tous les enfants de l'Eglise : c'est dans cette imitation que se trouve le remède à tous les maux; c'est elle qui nous fera éviter tous les dangers qui nous menacent. Nous trouvons, en effet, dans la Sainte Famille le modèle incomparable de tous les devoirs à remplir, de toutes les vertus à pratiquer. Jésus, c'est le Saint des saints; et que dire de Marie et de Joseph? S'il suffit de quelques jours au soleil pour donner leurs magnifiques couleurs au lis, à la rose et à toutes les autres fleurs, quel éclat de vertu n'a pas dû produire dans l'âme de Marie et de Joseph, Jésus, le divin Soleil de justice, qui les a éclairés pendant de longues années. C'est donc à l'école de la Sainte Famille qu'il faut apprendre les vertus que nous devons pratiquer envers Dieu, envers le prochain et envers

nous-mêmes : vertus qui feront la matière de trois sections suivantes.

EXEMPLE

LE P. JÉRÔME DE PISTOIE

La chronique des RR. PP. Capucins rapporte que le Fr. Jérôme de Pistoie, homme apostolique, étant parti de Rome avec un de ses compagnons pour aller à Candie, d'après les ordres du Souverain Pontife, s'égara pendant la nuit dans les environs de Venise. Epuisés par la fatigue du voyage, ils se mirent à genoux et implorèrent le secours de Jésus, de Marie et de Joseph, auxquels le Fr. Jérôme était extrêmement dévot, suppliant toute cette Sainte Famille de les aider dans une si pressante nécessité. Ils virent aussitôt une lumière toute brillante; ils s'y acheminèrent, et, après un court trajet, ils trouvèrent une fort petite maison, habitée par trois personnes seulement, un homme âgé, une femme et un jeune enfant, tous les trois d'une beauté inexprimable. Ils furent accueillis et traités avec la plus grande charité. Le matin suivant, s'étant levés pour se remettre en voyage, ils se trouvèrent au milieu d'un pré, et, en regardant de côté et d'autre, ils ne virent plus la maison qui leur avait servi de retraite; de manière qu'ils jugèrent que leurs hôtes avaient été Jésus, Marie et Joseph, auxquels ils rendirent de très humbles actions de grâces pour une faveur si singulière. Que ne doit-on donc pas espérer de l'assistance de Jésus, Marie et Joseph, soit dans les nécessités temporelles, soit dans les spirituelles, surtout si, ne se contentant pas d'invoquer la Sainte Famille, on s'applique à l'imiter!

SECTION I

VERTUS ENVERS DIEU

Ce sont celles qui ont pour objet Dieu lui-même ou le culte qui lui est dû. Les vertus qui ont Dieu lui-même pour objet sont les trois vertus théologiques : la foi, qui croit en Dieu à cause de sa véracité infinie ; l'espérance, qui tend vers la vision et la possession de Dieu qui doivent faire la béatitude de l'homme, et la charité, qui aime Dieu par-dessus tout, à cause de ses perfections sans limites. La religion a pour objet le culte de Dieu, et la prière est un de ses actes les plus nécessaires.

En étudiant la Sainte Famille, nous y trouverons le modèle de la foi, qui est le fondement de la vie surnaturelle ; de l'espérance, qui en est la colonne ; de la charité, qui en est le couronnement ; de la religion, qui est la plus excellente de toutes les vertus morales, et de l'esprit de prière, qui est la source de toutes les grâces. De là, les cinq chapitres suivants.

CHAPITRE PREMIER

LA FOI

Ici, nous devons d'abord mettre une distinction essentielle entre Notre-Seigneur et sa divine Mère et saint Joseph. Le soleil n'est pas éclairé par la lune ou par les autres planètes. C'est lui qui leur communique sa propre lumière. Jésus, notre Dieu, est la vraie lumière, c'est-à-dire la lumière non empruntée, mais essentielle, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Son âme humaine est constamment éclairée de la clarté divine, et elle voit l'essence de Dieu, l'unité de sa nature, la trinité de personnes, tous les attributs divins : la grandeur, la majesté, la puissance, la sainteté, la science, la justice, la bonté, la miséricorde ; toutes les perfections infinies avec plus de clarté que les bienheureux du ciel, que les anges, que les séraphins eux-mêmes. Celui qui voit n'a pas besoin de croire, car « la foi est la preuve de ce qui ne paraît pas », et on ne croit que sur le témoignage d'un autre ; et il est clair que Notre-Seigneur connaissait, même comme homme, plus parfaitement toutes les vérités surnaturelles que tous les élus du ciel.

Mais saint Joseph et Marie elle-même n'ont pu les connaître que par la foi. C'est Dieu qui a appelé à l'admirable lumière de la foi la divine Vierge, saint Joseph et tous les fidèles de tous les temps. Car la foi est un don surnaturel de Dieu, et point

de don surnaturel qui ne vienne des mérites de Jésus-Christ. C'est en vue de ses mérites que la foi a été accordée à nos premiers parents après leur chute, à tous les patriarches de l'ancienne loi, à Noé, à Abraham, à Moïse et à tous les saints qui n'ont été sauvés que par Jésus-Christ, par la foi qu'ils avaient en lui et par la grâce de croire que Dieu ne leur a accordée qu'en considération de son divin Fils.

Marie et Joseph, issus du sang des patriarches et des rois de Juda, étaient les héritiers de leur foi : ils étaient tous deux, aux jours de leur mariage, d'une sainteté incomparable et par conséquent d'une foi en proportion, puisque la foi est le principe de toute sainteté. Sainte Elisabeth n'attribua-t-elle pas à la foi de la Sainte Vierge le bonheur qu'elle avait eu de devenir la Mère de Dieu : « Heureuse, lui dit-elle, vous qui avez cru ! » Et l'Évangile nous apprend que saint Joseph était juste, et le juste vit de la foi.

Mais quand le Verbe se fut fait homme dans le sein de Marie ; quand il se fut montré à sa Mère et à saint Joseph sous la forme d'un doux et bel enfant ; quand à sa naissance les anges eurent chanté dans le ciel : « Gloire à Dieu au plus haut des cieus et paix sur la terre » ; quand l'étoile miraculeuse eut attiré à la crèche, devenue le berceau d'un Dieu, les rois de l'Orient ; quand Notre-Seigneur grandissant laissa, dans ses entretiens intimes avec Marie et Joseph, échapper les rayons de sa sagesse divine et leur révéla, à eux les premiers, les secrets divins, quelles lumières surnaturelles éclairèrent l'intelligence de Marie et de Joseph !

Il est dit de Moïse qu'il soutenait la présence de Dieu comme s'il le voyait. Vous le voyez, ô Sainte Vierge, ô Epoux vierge de l'Immaculée, vous le voyez de vos yeux, le Créateur des siècles, vous recueillez

les paroles qui sortent de sa bouche divine avec une sainte avidité, et vous les méditez en silence. *Maria autem conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.*

Par conséquent, éclairée de la lumière divine, cette Famille Sainte ne vivait pas pour la terre, mais pour le ciel. Jésus faisait tout pour plaire à son Père, qui mettait en lui toutes ses complaisances. Dès sa conception, il était toute lumière, toute vérité, toute perfection ; il ne pouvait donc grandir en avançant dans la vie, mais il laissait éclater plus clairement les clartés qu'il avait voilées d'abord. Marie et Joseph s'associaient à Jésus pour vivre de sa vie divine, se laissant guider en tout par les rayons de sa lumière. Point de ténèbres par conséquent, point de préjugés du monde dans leur esprit, point d'attaches désordonnées dans leur cœur. Ils marchaient donc librement dans les voies de la justice, allant de vertu en vertu, grandissant à chaque heure en lumière, pareils à l'astre du jour qui dore d'abord les sommets des montagnes et qui répand des rayons de plus en plus éclatants à mesure qu'il s'élève vers son midi.

O vie surnaturelle, ô vie véritable, vie qui es une participation à la vie divine, quand remplaceras-tu dans les âmes la vie animale, la vie des sens, la vie naturelle d'une raison ténébreuse, dont la lumière a été obscurcie par le péché ?

« L'homme animal, dit saint Paul, ne perçoit pas ce qui est de l'esprit de Dieu. Je perdrai, dit le Seigneur, la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents selon le siècle. »

Philosophes de tous les temps, qui n'avez pas connu la foi, ou qui, par votre orgueil, l'avez perdue, et qui maintenant êtes à jamais privés de la vue de la face de Dieu, que vous a servi votre superbe ? *Quid profuit superbia ?* On vous loue peut-être sur la

terre où vous n'êtes pas, et vous êtes tourmentés où vous êtes. Que j'aime mieux la foi humble et soumise de Marie et de Joseph que les conceptions de votre prétendue sagesse qui n'a pas su connaître la vraie lumière, ou qui, si elle l'a connue, n'a pu vous donner la force de glorifier Dieu comme il le mérite ! *Non sicut Deum glorificaverunt.*

« Celui qui ne croit pas est déjà condamné » par ce seul fait qu'il ne croit pas à Jésus-Christ, qu'il repousse la vérité divine que Dieu lui apporte pour son salut. Peut-on faire à Dieu une plus grande injure que de récuser son témoignage ? Nous acceptons celui des hommes tous les jours, et le témoignage de Dieu est plus grand. *Testimonium Dei majus est.* En faisant cette injure à Dieu, on se perd soi-même, on éteint en soi la lumière qui nous guide vers le ciel. Celui qui étouffe sa raison dans les excès est bien coupable ; l'est-il moins, celui qui laisse éteindre en lui la lumière de la foi sans laquelle « il est impossible de plaire à Dieu » et d'arriver à le posséder au ciel ; donc, si nous voulons ressembler à la Sainte Famille, vivons de la foi, ce qui suppose le soin de nous instruire des vérités de la religion et celui d'inculquer profondément dans nos esprits les maximes de la foi et de conformer notre vie aux enseignements et aux maximes de la foi ; c'est ce qui demande quelques développements que nous allons donner dans les trois articles suivants.

EXEMPLE

L'ÉPITAPHE D'UN ANGLAIS

On montre encore à Rome l'oratoire que saint Grégoire, Pape, éleva, encore simple religieux, en l'honneur de saint André, au temps où il trans-

forma sa maison patrimoniale en ce cloître d'où devaient sortir les apôtres de l'Angleterre. Dans l'église du monastère, qui appartient aujourd'hui aux Camaldules, on voit, outre la chaire où Grégoire prêchait, l'autel devant lequel il devait tant prier pour la conversion de l'Angleterre et les tombes de quelques généreux Anglais morts en exil, pour avoir voulu rester fidèles à la religion que leur avaient portée les apôtres sortis de ce monastère; entre autres inscriptions sépulcrales, on remarque et on retient celle que voici : « Ci gît Robert Pecham, Anglais catholique, qui, après la rupture de l'Angleterre avec l'Eglise, a quitté sa patrie, ne pouvant supporter d'y vivre sans la foi, et qui, venu à Rome, y est mort, ne pouvant supporter d'y vivre sans patrie. » Sachons tout perdre, plutôt que de perdre la foi.

ARTICLE 1^{er}

Le soin de s'instruire des vérités de la foi.

Les Livres Saints, inspirés par le Saint-Esprit et dictés par lui aux prophètes et aux saints qui ont précédé la venue de Jésus-Christ sur la terre, étaient l'objet des études continuelles du peuple de Dieu. Les Juifs n'avaient pas d'autres écoles publiques que la synagogue ou le lieu de leurs assemblées. Là, on lisait la Bible, c'est-à-dire la parole de Dieu, à des jours réguliers.

L'éducation se donnait dans la famille, et elle consistait à apprendre aux enfants la loi de Dieu, à leur rappeler les merveilles qu'il avait opérées en faveur de leurs pères, à leur inspirer la crainte et l'amour divins.

Ainsi fut élevé saint Joseph. Marie, qui alla, dès ses premières années, s'enfermer dans le temple,

méditait dans cette retraite la parole divine. Plus tard, à l'école de Jésus, Marie et Joseph puiseront de nouvelles lumières dans les Saintes Écritures. Si le divin Sauveur les interpréta aux deux disciples d'Emmaüs de manière à enflammer leur cœur de l'amour divin, il ne dut pas négliger d'en découvrir tous les secrets à sa divine Mère et à son père nourricier.

Aussi qui dira la sainte avidité de Marie et de son virginal époux à recueillir ces révélations de la bouche de Jésus, avant qu'il prêchât son Evangile à d'autres! Quels éclairs de lumières célestes les ravissaient! De quelles ardeurs leurs cœurs s'enflammaient alors! Voilà le modèle de la famille chrétienne. Les enseignements de la foi, voilà ce qu'il faut apprendre dans la famille, voilà la science de toutes la plus nécessaire, celle qui suffit au salut, celle sans laquelle toutes les autres ne servent de rien pour l'éternité. « Ils sont vains, dit le Saint-Esprit, tous ces hommes en qui n'est pas la science de Dieu », quelles que soient d'ailleurs leurs connaissances sur les choses de la terre. Le plus grand devoir des parents est d'apprendre aux enfants à connaître Dieu, et l'obligation des enfants, de toutes la plus grave, c'est de s'instruire des vérités chrétiennes. Il en est qu'on ne peut ignorer sans crime : l'existence d'un seul Dieu qui punit les méchants et qui récompense les bons, en se faisant voir tel qu'il est aux yeux de leur âme dans le ciel. En l'unité de nature divine trois Personnes distinctes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit; Dieu est un esprit qu'on ne peut voir des yeux du corps; mais le Fils de Dieu, sans cesser d'être Dieu, a pris un corps et une âme semblable aux nôtres, afin de se faire voir à nous, de nous instruire, de nous racheter du péché et de l'enfer par ses souffrances et par sa mort. Ressuscité le troisième jour

après son crucifiement, il est remonté au ciel, d'où il viendra pour juger tous les hommes. Il a établi son Eglise qui est assistée du Saint-Esprit, pour nous enseigner la vérité, et rien que la vérité et à laquelle nous devons obéir. Nos âmes sont immortelles et par conséquent seront éternellement heureuses ou malheureuses, selon que nous aurons fait en ce monde le bien ou le mal.

Pour mériter la vie éternelle nous sommes obligés de croire que Dieu nous a donné ses commandements, et c'est notre devoir de les connaître et de les observer. Pour les mettre en pratique d'une manière méritoire, nous avons le besoin absolu d'un secours que Dieu ne nous doit pas et qui s'appelle la grâce. Pour l'obtenir, la prière nous est absolument nécessaire; nous avons aussi, pour nous procurer la grâce, les sacrements, surtout le Baptême qui est nécessaire au salut, la Pénitence qui nous remet nos péchés, l'Eucharistie qui nous donne Notre-Seigneur Jésus-Christ avec l'abondance de ses grâces.

Voilà un abrégé des articles de notre foi les plus nécessaires à connaître. Qu'on apprenne, en en comprenant le sens, le « Je crois en Dieu », le « Notre Père », le « Je vous salue, Marie », les « commandements de Dieu et de l'Eglise »; qu'on cherche même à posséder toute la doctrine du catéchisme. Quelle salutaire pratique de lire en famille tous les soirs, surtout durant les longues veillées de l'hiver, un chapitre, ou du moins une page du catéchisme ou d'une doctrine chrétienne bien faite!

Rien ne grave mieux les vérités religieuses dans l'âme des enfants et même de tous les fidèles que les récits historiques de la Bible, lus dans une histoire abrégée de la religion. Saint Jean Chrysostome expliquait un jour à son peuple ce verset du

Psaume XLIII : « O notre Dieu, nous avons entendu de nos oreilles, nos pères nous ont raconté l'œuvre que vous avez opérée en leurs jours, dans les jours anciens. » Sur cette parole : « Nos pères nous ont raconté », le grand orateur s'écria :

« Ecoutez, vous tous qui négligez vos enfants, qui les laissez chanter des chants diaboliques et qui négligez ces récits divins. Tels n'étaient pas les hommes dont nous parlons, ils passaient toute leur vie à raconter les œuvres de Dieu ; et ils y gagnaient doublement. Car ceux qui avaient reçu de lui des bienfaits devenaient meilleurs par le souvenir qu'ils en conservaient, et leur postérité puisant dans ces récits une grande connaissance de Dieu, acquérait ainsi du zèle pour la vertu. Leurs livres, c'était la bouche des auteurs de leurs jours ; et toutes leurs études, tous leurs entretiens consistaient dans ces récits, dont rien ne surpassait le charme et l'utilité. En effet, si des narrations de faits ordinaires ou des fables et des fictions ont en général le don d'intéresser les auditeurs, à combien plus forte raison ne devait-on pas charmer et porter à la vertu, en retraçant les événements qui prouvaient la bienfaisance de Dieu, sa puissance, sa sagesse et sa sollicitude à notre égard. »

Fénelon exprime la même pensée, en l'accompagnant de détails que nous devons reproduire. « Il faut tâcher, dit ce grand évêque, de donner aux enfants plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiraient peut-être pas, mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. Celle de la création, de la chute d'Adam, du déluge, de la vocation d'Abraham,

du sacrifice d'Isaac, des aventures de Joseph, de la naissance et de la fuite de Moïse ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfants, mais encore, en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondements dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle est tout historique; c'est par un tissu de faits merveilleux que nous prouvons son établissement, sa perpétuité et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Dieu, qui connaît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires qui, bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir et à retenir les mystères. Par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature : à force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire. Mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que Jésus-Christ, sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du ciel : « C'est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis » ma complaisance; écoutez-le. » Ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe, vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions : vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires; quoiqu'elles semblent allonger l'instruction, elles l'abrègent beaucoup et lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont détachés des faits; ainsi voyons-nous qu'anciennement on instruisait par les histoires. »

La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruisse tous les ignorants n'était point une

méthode que ce Père eût seul introduite ; c'était la méthode et la pratique universelle de l'Eglise. Elle consistait à montrer par la suite de l'histoire la religion aussi ancienne que le monde, Jésus-Christ attendu dans l'Ancien Testament et Jésus-Christ régnant dans le Nouveau ; c'est le fond de l'instruction chrétienne.

Après les grands faits de l'Ancien Testament, « venez-en à la naissance miraculeuse de saint Jean. Racontez plus en détail celle de Jésus-Christ. Après quoi, il faut choisir dans l'Évangile tous les endroits les plus éclatants de sa vie, sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans, son baptême, sa retraite au désert et sa tentation ; la conversion de la pécheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ses larmes et les essuya avec ses cheveux. Représentez encore la Samaritaine instruite, l'aveugle né guéri, Lazare ressuscité, Jésus-Christ, qui entre triomphant à Jérusalem. Faites voir Jésus-Christ dans sa Passion, peignez-le sortant du tombeau. Ensuite, il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent montant au ciel ; la descente du Saint-Esprit, la lapidation de saint Etienne, la conversion de saint Paul, la vocation du centenier Corneille. Les voyages des Apôtres, et particulièrement de saint Paul, sont encore très agréables. Choisissez les plus merveilleuses des histoires des martyrs et quelque chose de la vie céleste des premiers chrétiens : mêlez-y le courage des jeunes vierges, les plus étonnantes austérités des solitaires, la conversion des empereurs et de l'empire, l'aveuglement des Juifs et leur punition terrible qui dure encore.

» Animez vos récits de tons vifs et familiers, faites parler tous vos personnages : Les enfants, qui ont

l'imagination vive, croiront les voir et entendre. Par exemple, racontez l'histoire de Joseph : faites parler ses frères comme des brutaux, Jacob comme un père tendre et affligé ; que Joseph parle lui-même ; qu'il prenne plaisir, étant maître en Egypte, à se cacher à ses frères, à leur faire peur, et puis à se découvrir. Cette représentation naïve, jointe au merveilleux de cette histoire, charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de semblables récits, qu'on les lui promette même pour récompense quand il sera sage, qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfants et leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires. »

Si vous avez plusieurs enfants, dit encore l'aimable archevêque de Cambrai, accoutumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises ; l'un sera Abraham, et l'autre Isaac. Ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penser et à dire des choses sérieuses avec plaisir et rendront ces histoires ineffaçables dans leur mémoire.

Ajoutons que les vieillards eux-mêmes, assis au coin du feu, sentiront leur foi se ranimer en entendant ces récits et en assistant à ces représentations.

Il y a donc là un moyen efficace d'établir la vie surnaturelle dans les familles. Toutefois, que les parents prennent garde, en implantant la foi dans l'âme de leurs enfants, de laisser étouffer cette précieuse semence par l'ivraie de l'impiété. Il y a des écoles où l'on enseigne le mépris de la religion, où l'on ne peut faire par conséquent des enfants que des impies et des libertins. Pour rien au monde les parents ne peuvent en conscience leur confier leurs enfants. Il vaudrait mieux mille fois qu'ils ne sussent

jamais ni lire ni écrire que d'aller apprendre là la science de l'incrédulité. Il y a des écoles neutres où on ne parle pas de Dieu ; malheur aux pays qui n'ont que de telles écoles ; mais là où il est possible de choisir entre l'école religieuse et l'école prétendue neutre, les parents pourraient-ils hésiter dans leur choix ? Oseraient-ils préférer ces maisons où l'on gardera le silence sur ce qu'il importe le plus de connaître à celles où l'on donnera à la religion, à la foi, la place qu'elles méritent ?

S'il est impossible dans certaines localités de trouver une autre école qu'une école neutre, l'obligation devient alors plus grave pour les parents de prévenir les suites funestes d'une telle éducation, en faisant assister leurs enfants aux catéchismes de la paroisse, et en les instruisant sérieusement. L'ignorance religieuse laisse l'homme sans défense contre l'impiété et contre ses propres passions. Que les parents y prennent garde, il y va de l'honneur de leur famille, du bonheur de leur vieillesse, de leur propre salut et de celui de leurs enfants (1).

EXEMPLE

UN PHILOSOPHE

Malgré ses erreurs, le célèbre philosophe Jouffroy savait apprécier la valeur du catéchisme. « Il y a, dit-il, un tout petit livre que l'on fait apprendre aux

(1) Pour remédier au grand mal de l'ignorance en matière de religion, nous avons publié la Méthode pour assister les mourants, la Méthode pour préparer les petits enfants au sacrement de Pénitence et même plusieurs ouvrages, entre autres *le Livre des petits enfants* et *le Livre de tous*. Ce dernier ouvrage a été traduit en diverses langues, et la seule édition française s'est écoulée à plus de 60 000 exemplaires. Nous aimerions le voir arriver dans toutes les familles.

enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, qui est le catéchisme, vous y trouverez la solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre petit enfant, qui de sa vie n'aurait pu y songer, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime. Origine de l'homme, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien de tout cela; et quand il sera grand il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens. Car tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du catéchisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion. Je la connais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune question qui intéresse l'humanité. »

ARTICLE II

Se convaincre des maximes chrétiennes

Notre-Seigneur, à Nazareth, dut répéter souvent à Marie et à saint Joseph, qui savouraient avec amour les sentences sorties de ses lèvres divines, ces maximes qu'il redit plus tard à ses Apôtres et aux foules qui le suivaient; maximes qui seront jusqu'à la fin des siècles la lumière des intelligences et qui traceront à toutes les générations la voie du ciel. « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? Le royaume des cieus souffre violence: et il n'y a que ceux qui se font violence qui le raviront. Personne n'est bon que Dieu. Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien; c'est mon Père qui me glorifie. Heureux les pauvres d'esprit, c'est-à-dire

ceux qui sont détachés des biens de la terre. Heureux les doux. Heureux ceux qui pleurent. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. Heureux les miséricordieux. Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Heureux les pacifiques. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Vous serez heureux lorsqu'on vous maudira et qu'on vous persécutera. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car une récompense abondante vous est réservée au ciel. »

Marie et Joseph nourrissaient leur esprit de ces sentences divines, et elles étaient pour eux plus douces que le miel, *dulciora super mel eloquia tua*.

Ce n'est pas assez dans une famille chrétienne qui veut imiter la Sainte Famille de Nazareth de connaître les vérités de la religion, il faut que tous ses membres se remplissent l'esprit de convictions fortes qui leur servent de règle de conduite.

Le monde a ses maximes dictées par l'esprit de mensonge et dont l'efficacité est désastreuse; car elles portent les mondains à excuser, à justifier leurs désordres, et par conséquent à s'y enfoncer de plus en plus et à descendre en enfer par conviction. Aussi le Seigneur lance-t-il des malédictions contre ceux qui osent proférer des sentences diaboliques comme celles-ci : « Il faut bien que jeunesse se passe; Dieu est trop bon pour nous damner; un péché qui ne nuit à personne n'a pas de gravité », et autres propos de ce genre qui excitent à faire hardiment le mal. « Malheur à vous qui appelez mal ce qui est bien, dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe; qui appelez bien ce qui est mal, qui présentez les ténèbres comme étant la lumière et la lumière comme étant les ténèbres; qui offrez comme doux ce qui est amer, et comme amer ce qui est doux. » (*Is. v, 20.*) Ce langage empoisonné, en effet, sème la mort; et s'il

se tient journellement dans les familles, s'il part surtout de la bouche des parents, les enfants sucent sans défiance un venin qui les mènera à la mort de l'âme, mille fois plus redoutable que celle du corps.

Autant les maximes du monde sont pernicieuses, autant celles de l'Évangile sont salutaires, si l'on a soin de se les graver profondément dans l'esprit. C'est la conviction qui mène les hommes, et il suffit d'être fortement convaincu d'une seule sentence de Notre-Seigneur pour réformer sa vie.

Ne sait-on pas qu'en répétant souvent ces paroles de Notre-Seigneur : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme ? » saint Ignace fit de saint François Xavier, jusque-là passionné pour la gloire humaine, un saint et un apôtre ?

Blanche de Castille ne fit-elle pas de son fils Louis IX le saint que l'on connaît, en lui redisant qu'elle aimerait mieux le voir mort à ses pieds que de le savoir coupable d'une faute grave ? Le saint homme Tobie ne rendit-il pas son fils unique l'héritier de ses vertus, en lui redisant des sentences comme celles-ci : « Nous menons une vie pauvre, il est vrai ; mais nous aurons beaucoup de biens si nous craignons Dieu ; ceux qui commettent le péché sont les ennemis de leur âme. »

Dans une famille chrétienne, donc, qu'on ait en horreur comme la peste les maximes du monde, et qu'on y répète souvent des sentences salutaires de manière à les graver dans les intelligences de tous. Par exemple : « C'est tout perdre que de perdre Dieu. Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas des malheurs ? Il en est arrivé comme il a plu à Dieu, que son saint nom soit béni ! » Voilà qui élève les âmes au-dessus de la terre, voilà qui leur donne une conviction capable de résister à tous les chocs. Voilà qui fait des cœurs

généreux, trempés dans les vérités de la foi et capables de se défendre contre les erreurs qui ébranlent les âmes faibles et contre les séductions qui les amollissent.

Parents chrétiens, ne vous préparez pas l'amer regret d'avoir perdu vos enfants, en leur répétant avec le monde : « Heureux les riches ; heureux ceux qui jouissent ; c'est être lâche que d'oublier un affront » ; et autres propos semblables qui rendent une âme avide des biens et des plaisirs de la terre et par conséquent sensuelle et vicieuse, et qui font germer en elle le désir de la vengeance et la haine ! Les passions n'ont pas besoin d'être excitées, surtout dans les premières années de la vie ; mais d'être combattues avec force par les maximes évangéliques. Ces maximes sont la base de toute éducation et de toute vie chrétienne et religieuse : C'est bâtir sur le sable que de négliger d'en convaincre les esprits.

EXEMPLE

VIRGINIE BRUNI

Il existe encore et en plus grand nombre qu'on ne pense, de nouvelles Blanché, écrit le père Ventura. Nous ne parlerons que d'une seule de ces mères héroïques que nous avons connues, c'est Virginie Bruni ; elle avait trois enfants : un garçon et deux filles. Or, tous les jours, après la prière qu'elle leur faisait faire en commun et en sa présence, elle élevait la voix et, d'un ton énergique, elle disait tout haut au Seigneur : « Mon Dieu, ne regardez pas à mon amour pour ces petits enfants, et faites qu'ils meurent tous les trois..... sous mes yeux, avant qu'ils aient le malheur de commettre un seul péché. » Elevés ainsi dans la crainte du Seigneur, il n'est pas

étonnant que ces heureux enfants soient devenus trois petits saints, après la mort de leur mère..... « Le garçon est prêtre maintenant, la cadette des deux filles est religieuse, l'autre édifie le monde par sa piété, la faiblesse de sa santé ne lui ayant pas permis de rester au couvent. » Si toutes les mères savaient graver dans le cœur de leurs enfants les vérités chrétiennes avec le même accent de foi, elles peupleraient le ciel d'élus.

ARTICLE III

Il faut vivre selon la foi

Ce n'est que pour guider nos pas dans la voie qui mène au ciel que Dieu nous a donné le flambeau de sa parole. *Lucerna pedibus meis verbum tuum.* Contemplant toujours dans la lumière bienheureuse la face de Dieu, Jésus, nous l'avons dit, faisait toujours ce qui plaisait à son Père céleste; Marie et Joseph, éclairés par la clarté de la foi, ne se laissaient conduire que par cette lumière surnaturelle, à l'aide de laquelle ils s'élevaient aux plus hauts sommets de la sainteté. Marchons à leur suite : « Celui qui me suit, dit Notre-Seigneur, ne marche pas dans les ténèbres »; il sait par conséquent où il va, ce que ne sait pas celui qui marche dans les ténèbres.

C'est la foi qui nous fait vivre d'une manière surnaturelle. La vie est le principe du mouvement. On appelle vivants les êtres qui sont capables de se mouvoir de quelque manière; la pierre, les minéraux, le fer, l'argent, l'or, étant incapables de mouvement, n'ont pas la vie. Les végétaux, les arbres, les plantes ont la vertu de se nourrir par leurs racines du suc de la terre, d'étendre par suite leurs branches et de se reproduire par la graine. C'est la vie végétale qui constitue le degré le plus inférieur

des êtres vivants. Les animaux ont de plus la faculté de se mouvoir, d'aller, de venir, d'éprouver des sensations de douleur ou de plaisir ; c'est la vie animale. L'homme, de plus que les brutes, peut raisonner, acquérir les sciences, étudier les lois, connaître Dieu. C'est la vie raisonnable qui lui est absolument propre et qui l'élève bien haut au-dessus de la brute..

Mais au-dessus de ces vies qui toutes sont d'un ordre naturel, il en est une à laquelle Dieu a appelé l'homme par une bonté toute gratuite ; et cette vie est plus élevée au-dessus de la vie d'un homme raisonnable, agissant naturellement, que la raison ne l'est par rapport aux brutes. Cette vie surnaturelle a la foi pour fondement et pour principe. Quand nos sens nous égarent, la raison les redresse. Quand, à nos yeux, les étoiles du firmament ne paraissent pas plus grandes qu'une lampe à pétrole, notre raison nous dit que c'est l'éloignement des étoiles qui nous les fait voir petites, mais qu'en réalité elles sont des corps immenses qui se balancent sur nos têtes.

Ainsi fait la foi par rapport à notre raison. Quand cette raison, obscurcie par les passions, nous présente comme importants les intérêts du temps et comme médiocres ceux de l'éternité, quand elle croit que les choses de la terre sont grandes et celles du ciel petites, que les choses créées ont de la valeur et que les choses divines ne valent pas la peine qu'on s'en occupe, la foi vient avec sa lumière surnaturelle, et elle corrige les écarts de la raison en lui disant que ses pensées viennent de sa courte vue qui, ne pouvant atteindre les choses, divines se persuade qu'elles sont petites, que Dieu est tout, que la terre n'est qu'un grain de sable, que le temps n'est qu'un passage d'un instant, que l'éternité demeure toujours.

Et de même que la raison est donnée à l'homme pour qu'il agisse d'une manière supérieure aux animaux sans intelligence, et qu'on appelle brutes ceux qui n'écoutent que les passions désordonnées, ainsi la foi ne nous est donnée de Dieu que pour nous conduire d'une manière plus élevée que ceux qui n'écoutent que la raison naturelle, comme ont fait les païens et comme font aujourd'hui des hommes honnêtes selon le monde, mais que les vues surnaturelles ne dirigent plus.

La raison ne suffit pas pour conduire l'homme. Elle suffit pour lui faire connaître que Dieu existe, qu'il est la perfection même et qu'il mérite d'être cru quand il nous enseigne, que c'est un devoir pour nous d'accepter sa parole dès que nous savons sûrement qu'il a parlé. Mais dès que cela nous est démontré, il faut accepter son enseignement, lors même que notre raison ne pourrait le comprendre. Le cavalier pour remporter le prix à la course n'écoute pas le besoin que son cheval a de se reposer ou de boire, il l'éperonne avec vigueur, n'ayant en vue que la gloire qui lui reviendra de sa victoire, ce dont l'animal ne se préoccupe guère. L'homme qui a la foi et qui peut comprendre le prix des intérêts éternels les poursuit, malgré tout, lors même que sa raison lui met devant les yeux les avantages terrestres qui seraient capables de ralentir sa course.

La foi nous apprend que, pour se procurer la félicité éternelle, il faut faire pénitence de ses péchés, pardonner à ses ennemis, porter sa croix avec résignation; la nature n'y comprend rien; il ne faut pas tenir compte de la nature et aller toujours en disciple de Jésus-Christ, en imitateur de la Sainte Famille.

Celui qui ne se conduit que par la raison n'ar-

rivera jamais à la possession de Dieu, pas plus qu'il ne remportera jamais le prix celui qui s'arrête dans la course pour laisser son cheval respirer ou se désaltérer à l'aise.

C'est la foi qui doit inspirer nos œuvres, si nous voulons qu'elles soient surnaturelles et méritoires; et il est nécessaire que notre foi soit agissante et pratique. A quoi sert de confesser Dieu de bouche si on le nie dans ses œuvres? « La foi sans les œuvres est une foi morte. » La foi est la semence des vertus, le remède aux maux de nos âmes, le talent avec lequel il faut nous procurer le ciel. Que sert la semence qu'on ne répand pas sur la terre, le remède qu'on n'applique pas au malade, l'argent dont on ne fait aucun usage? Autant vaudrait avoir dans un coffre de la boue que de l'or dont on ne tire aucun parti.

« Qui dit fondement, remarque Bossuet, dit le commencement de quelque édifice, le soutien de quelque chose. Que si la foi n'est encore qu'un commencement, il faut donc achever l'ouvrage, et si la foi doit être un soutien, c'est une nécessité de bâtir dessus. Le fondement, d'après les règles de l'architecture, doit être en rapport avec l'édifice, et l'édifice lui-même doit être en proportion avec le fondement. Or, ce fondement est grand et solide. Ce n'est autre chose que Jésus-Christ, sa divine parole, ses saints exemples; on ne peut bâtir là-dessus que de grandes œuvres. »

Un chrétien doit avoir de grandes pensées, des sentiments nobles, une vie sainte. Ayant de Dieu, de l'âme, de l'éternité une haute idée, qu'il estime tout ce qu'il a sur la terre comme une vile poussière, qu'il tende vers Dieu par l'observation des commandements, aimant mieux mourir que de les transgresser.

Ne sont-ce pas là les sentiments qui animaient les

premiers chrétiens qui sont nos modèles dans la foi? Pour eux Dieu était tout; le monde, rien; ils allaient à la mort avec bonheur, se réjouissant de ce qu'ils étaient trouvés dignes de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ. Leurs conversations étaient saintes; leur chant était celui des psaumes; leurs œuvres étaient celles de la charité chrétienne; leurs fêtes étaient leurs cérémonies religieuses; leur festin, la divine Eucharistie. Leur maison était un sanctuaire dont le père de famille était l'évêque. Là n'avaient point accès les séductions du monde; là on priait, on aimait, on servait Dieu, on n'était qu'un cœur et qu'une âme, comme dans la Sainte Famille de Nazareth.

Oh! heureux temps, quand vous verrons-nous reflleurir? Quand Jésus, Marie, Joseph seront devenus le modèle de toutes les familles chrétiennes, alors les pensées de la foi rempliront tous les esprits; elles animeront toutes les volontés; elles dirigeront toutes les actions; et ces actions offertes à Dieu deviendront saintes et dignes du ciel.

Ce que nous disons des familles chrétiennes s'applique, à plus forte raison, aux familles religieuses. C'est dans ces dernières, en effet, que la foi doit trouver un asile quand elle est bannie du reste du monde. C'est là qu'une foi vive fait voir dans les supérieurs Dieu lui-même dont ils tiennent la place et porte à leur obéir avec joie; c'est là qu'elle fait embrasser la pénitence et la pauvreté avec plus d'ardeur que les mondains n'en mettent à poursuivre les plaisirs et les richesses; c'est là qu'elle fait germer ces lis de pureté qui embaument le monde de leur parfum et qui le ravissent par leur éclat; c'est là qu'elle multiplie les prières, les oraisons, les œuvres saintes qui font acquérir de grands mérites pour l'éternité.

EXEMPLE,

UNE HÉROÏQUE GRAND'MÈRE

Sous Hunéric, roi des Vandales d'Afrique, près de cinq mille catholiques furent envoyés en exil : l'évêque Victor, l'un d'entre eux, raconte le trait suivant :

Un jour que nous marchions ainsi, avec l'armée de Dieu, nous apercevions une petite vieille femme portant un sac et d'autres vêtements et tenant par la main un petit enfant qu'elle encourageait par ces mots : « Courez, mon fils ! Voyez tous les saints, comme ils se pressent avec joie d'aller recevoir la couronne ! » Nous la grondâmes de ce que, étant femme, elle voulait aller avec tant d'hommes se joindre à l'armée du Christ. Elle répondit : « Bénissez-moi, seigneurs, et priez pour moi, ainsi que pour cet enfant qui est mon petit-fils ; car, quoique pécheresse, je suis fille du défunt évêque de Zurite. — Mais, lui dites-vous, pourquoi marcher dans un si chétif accoutrement et venir de si loin ? » Elle répondit : « Je vais en exil avec ce petit, votre serviteur, de peur que l'ennemi ne le trouve seul et l'entraîne de la voie de la vérité à la mort. » A ces mots nous fondîmes en larmes et ne pûmes dire autre chose sinon : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Puissent toutes les mères avoir le même zèle pour soustraire leurs enfants à l'hérésie et au péché !

CHAPITRE II

L'ESPÉRANCE

C'est la colonne qui soutient l'édifice du salut dont la foi est le fondement.

C'est par l'espérance que nous sommes sauvés, dit le Saint-Esprit. Ici encore la Sainte Famille est notre modèle. Notre-Seigneur toutefois ne pouvait espérer ce qu'il avait déjà. L'espérance ne porte que sur ce qu'on attend et on n'attend que ce que l'on n'a pas. C'est pourquoi dans le ciel il n'y a plus d'espérance parce qu'on y possède tout ce que l'on a attendu sur la terre; et, comme on jouit du bien suprême, on ne l'espère plus. Or, nous l'avons dit, l'âme de Notre-Seigneur, dès la conception, voyait l'essence divine aussi bien et mieux que les anges au ciel; elle ne pouvait donc espérer ce bien dont elle jouissait; mais Notre-Seigneur attendait avec assurance la gloire de son corps qu'il n'avait pas encore, et la glorification de son nom par toute la terre.

Aussi les ignominies et les tourments de sa Passion ne l'effrayaient-ils pas, et il disait à son Père : Vous ne permettrez pas que votre sanctuaire (qui est mon corps) soit livré à la corruption du tombeau. Je vous ai glorifié sur la terre. Glorifiez aussi votre Fils. Et il savait sûrement que cette prière serait exaucée : *Sciebam quia semper me audis*, et que ses désirs seraient accomplis.

Marie et Joseph ne possédaient pas en ce monde

le bien suprême qui consiste dans la vision de Dieu ; ils voyaient Jésus dans son humanité, c'était leur bonheur ; mais ce bonheur même leur faisait désirer davantage celui de contempler sa divinité. Que de fois Marie et Joseph devaient lui dire avec des soupirs embrasés : « Quand viendrons-nous et apparaîtrons-nous devant votre face » divine, vous qui déjà, sous ces traits de l'enfance, êtes si beau, si digne d'envie ! *Totus desiderabilis*. « O Dieu, notre âme a soif de vous. » Et Jésus leur promettait le ciel qu'il était venu procurer à tous, mais premièrement à sa Mère et à son père nourricier : car il les aimait plus que tous les autres hommes. Et ces promesses de Jésus, confirmant celles qui avaient été faites à nos premiers parents, aux patriarches et aux prophètes du peuple de Dieu, donnaient à Marie et à Joseph une espérance inébranlable, une confiance inaltérable au milieu de toutes les épreuves.

L'exil, les fatigues du travail, la pauvreté, rien n'était capable de leur arracher une plainte ni de troubler la tranquillité de leur âme. Ils se reposaient en Dieu et dormaient en paix sur son cœur.

L'attente d'un grand bien aide, en effet, à supporter tous les maux. On se console de ce qui manque par l'espérance de ce que l'on attend, surtout quand on n'a pas à craindre de déceptions.

Or, les promesses divines, qui sont le fondement de notre espérance, ne peuvent nous tromper. Dieu nous a promis d'être lui-même notre récompense, récompense trop grande, en vérité, pour nos mérites. Il nous a promis vingt fois dans les Saintes Ecritures tous les secours temporels et spirituels dont nous avons besoin pour arriver à la possession de lui-même. Qui pourrait empêcher Dieu de tenir ses promesses ? N'est-il pas tout-puissant ? Pourrait-il manquer de parole, lui qui est la vérité infinie ? Ces-

serait-il de vouloir nous donner ce qu'il nous a promis, lui qui est bon pour toutes ses créatures, qui aime tout ce qui est, *diligit omnia quæ sunt*, et qui ne peut changer? N'a-t-il pas d'ailleurs, dans les trésors sans bornes de ses perfections, de quoi combler la béatitude de tous les êtres intelligents?

Comment, quand on y réfléchit, se défier de Dieu, lui qui n'abandonne jamais à moins qu'on ne l'abandonne? « J'ai bien lu, dit saint Augustin, qu'il a ramené dans la bonne voie plusieurs de ceux qui l'abandonnaient, mais qu'il nous ait quittés le premier, c'est une chose entièrement inouïe. » Et on ajouterait foi à tout le monde, excepté à Dieu qui a fait le monde et qui donne la fidélité à tout ce qui en a sur la terre? On prend le bon grain qui pourrait servir à la nourriture et on le jette dans la terre en espérant qu'elle le rendra avec usure, car on compte sur sa fertilité; on confie son trésor à un coffre en se fiant à sa solidité et à sa serrure; on confie ses linges, son grenier, sa cave à un serviteur en comptant sur sa probité; on fait la paix avec un ennemi en se fiant à son serment; on risque ses biens dans le commerce en comptant sur la signature d'un associé, et on se défierait de Dieu qui donne à la terre sa fécondité, à un serviteur la probité, à un ennemi le respect de son serment, à un associé sa loyauté!

Comment, dit saint Augustin, vous vous reposez en sécurité sur votre serviteur et vous ne vous fieriez pas sur Dieu? Vous êtes tranquille sur votre maison et vous tremblez quand il s'agit du ciel? Votre ennemi peut envahir votre maison, pourra-t-il envahir le ciel? Un voleur peut tuer le serviteur qui garde votre argent, peut-il mettre à mort le Seigneur qui vous garde?

Celui qui est propriétaire d'un bien sur lequel

il n'a plus de dette ne craint pas d'être dépossédé, et pourtant les choses de la terre sont si fragiles! La promesse divine est bien plus assurée que toutes les possessions d'ici-bas. Quand quelqu'un a obtenu d'un prince bon et loyal la promesse solennelle et écrite d'une faveur, il y compte comme s'il en jouissait déjà, et nous nous défierions de Dieu!

Nous nous croyons si fort en sûreté, quand nos intérêts et notre fortune sont entre les mains d'un ami fidèle depuis longtemps éprouvé, et sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes; nous ne daignons pas même nous informer des raisons qu'il a dans le parti qu'il prend par rapport à nous : tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà précisément la consolation d'une âme fidèle qui a mis son sort entre les mains de Dieu : elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage; il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vues de bonté et de miséricorde pour sa créature; un Père qui ne se propose que le salut de son enfant; un ami tendre et fidèle et qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de celui qu'il aime. Quelle situation! En est-il ici-bas même de plus désirable pour la créature? (MASSILLON.)

Telle était, avec une perfection incomparable, la tranquillité de Marie et de Joseph, quand ils vivaient avec Jésus. Qu'elle soit la nôtre; car Dieu est avec nous dans l'épreuve, il la mesure à nos forces, il nous aide à la soutenir, il ne nous la laisse que pour nous donner l'occasion de lui montrer la fidélité de notre amour et pour nous en récompenser abondamment. Pour la Sainte Famille, les peines, si longues qu'elles aient été, sont passées depuis des siècles; la gloire et la béatitude les ont suivies et demeurent éternellement. Il en sera ainsi pour nous,

si nous savons mettre en Dieu notre confiance. « L'espérance, dit saint Jean Chrysostome, est une forte chaîne suspendue au ciel; elle soutient nos âmes, elle porte aux sommets de la gloire ceux qui savent la saisir fortement, et les arrache aux tempêtes des maux de la vie présente. »

EXEMPLE

SAINTE JEANNE DE CHANTAL

Cette Sainte portait toujours une image de la Sainte Famille, et, s'il lui survenait quelque chose de pénible à supporter, elle la mettait sur son cœur, disant « qu'il fallait bien avoir ses bons amis avec soi ».

Rien n'est, en effet, meilleur dans les peines et les désolations de cette vie que de s'unir à Jésus, à Marie et à Joseph, d'entrer dans leurs dispositions et d'implorer leur assistance.

CHAPITRE III

L'AMOUR DE DIEU

C'est la fin de toute la loi, c'est toute la perfection de l'être intelligent, c'est le chef-d'œuvre de l'homme et de l'ange. Mais nulle part, sur la terre, Dieu n'a été et ne sera aimé comme dans la Sainte Famille. Jésus comme Dieu aime éternellement son Père d'un amour infini; son âme humaine, pendant sa vie mortelle, contemplant face à face, d'une manière plus parfaite que les anges, les perfections de Dieu, les aimait librement, il est vrai, mais avec une ardeur et un mérite qu'aucune créature ne saurait atteindre. Jésus ne vit que pour son Père, c'est vers lui que tendent toutes les aspirations de son cœur. S'il parle, s'il travaille, s'il souffre, c'est pour la gloire de son Père, c'est pour accomplir sa volonté. « Ma nourriture, dit-il, est de faire la volonté de mon Père et d'accomplir parfaitement son œuvre. Je fais toujours ce qui lui plaît. »

Personne après Jésus n'a connu Dieu plus clairement que Marie, prévenue, dès sa conception immaculée, de grâces merveilleuses. Dès lors, elle n'aima que Dieu et grandit dans son amour tous les jours; mais quel accroissement de charité ne reçut-elle pas, quand, sous l'action du Saint-Esprit, elle conçut dans son sein celui que le Père engendra de toute éternité? Dès lors, son cœur devint une fournaise d'amour, embrasé qu'il était par la pré-

sence de Jésus. Seule, Marie a aimé Dieu comme son Créateur et en même temps comme son Fils. Sa vie n'a été qu'une chaîne non interrompue d'actes d'amour de Dieu, et c'est l'excès de cet amour qui, ne pouvant être contenu dans un corps mortel, a amené la mort de la divine Vierge.

Placé pendant trente ans environ à côté de Jésus et de Marie, Joseph a été, lui aussi, embrasé des mêmes feux. En sorte que le Père céleste, en se penchant du haut du ciel sur l'étable de Bethléem, sur l'atelier de Nazareth, pouvait dire : « C'est là ma Famille bien-aimée. Je n'ai point trouvé parmi les séraphins ni parmi les chérubins autant d'amour qu'en elle ; aussi c'est en elle que j'ai mis toutes mes complaisances ! »

Heureuses donc les familles ! Heureuses les communautés où Dieu est aimé par-dessus tout. Car il est écrit : « J'aime ceux qui m'aiment », et l'amour de Dieu est la source de tout bien. L'amour de Dieu couvre la multitude des péchés. Il faut donc que Dieu soit aimé de tous les cœurs. Il le mérite. Tous nous tenons de lui tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes : vie, santé, biens de la terre, lumière qui éclaire nos yeux, air qui rafraîchit notre poitrine, eau qui nous désaltère, pain qui nous nourrit, parents et amis qui nous consolent, tout vient de Dieu qui nous le donne d'une manière gratuite, sans qu'il nous le doive, sans que nous l'ayons mérité et sans qu'il ait besoin de nous, qui sommes impuissants à rien ajouter à ses perfectionnements et à sa béatitude. C'est donc uniquement par amour qu'il nous comble de bienfaits, c'est ce qui doit nous les faire apprécier, et si nous comprenions la grandeur de Dieu, la tendresse infinie avec laquelle il s'occupe de nous, nous nous fondrions de reconnaissance pour une seule goutte d'eau.

Il ne se contente pas toutefois de nous donner les biens naturels, il nous en accorde dont la valeur dépasse toute conception. Il nous a donné sa grâce qui est une participation à sa nature divine et qui nous prépare la gloire, c'est-à-dire la béatitude de Dieu lui-même, qui consistera à voir au ciel des yeux de notre âme la nature divine et à posséder toutes les richesses de Dieu, à jouir de son bonheur. Et pour nous procurer cette grâce, le Fils de Dieu s'est fait homme; il a souffert, il est mort sur la croix, et il nous a laissé avant de mourir son Corps et son Sang adorables dans l'Eucharistie, le Pain des anges qui alimente en nous la vie surnaturelle; il nous a donné sa Mère, la divine Marie, pour qu'elle soit la nôtre, pour qu'elle nous protège, nous défende contre les assauts de l'ennemi du salut et nous conduise au ciel.

Il nous a laissé son Eglise pour nous instruire par sa doctrine, qui est celle qu'il a apportée sur la terre, et pour nous guider par ses lois et par la direction de ses pasteurs. Ne peut-il pas nous dire avec vérité: « Qu'ai-je pu faire de plus que je n'aie fait? » Et l'homme aurait-il osé demander à Dieu ce que Dieu a daigné faire sans qu'il le demandât? Ne serait-ce pas avoir un cœur de tigre que de ne pas aimer un tel bienfaiteur? O mon Dieu, mon Père, si j'oublie vos bienfaits, que je m'oublie plutôt moi-même! Je vous aime de tout mon cœur, mais je vous aime, non seulement à cause des biens dont vous m'avez comblé, mais encore et surtout à cause de vos perfections.

C'est, en effet, un amour trop intéressé que celui qui ne considère en Dieu que ses dons, et qui ne s'attache à lui qu'à cause de ce qu'il en a reçu ou de ce qu'il en attend. Dieu est aimable indépendamment des faveurs qu'il nous accorde. Il a en lui

des charmes capables de ravir toute intelligence, et l'éternité ne sera pas assez longue pour admirer et bénir sa bonté, sa miséricorde, sa justice, sa sainteté, sa science, sa sagesse, ses perfections infinies. Ils n'ont ni bon goût ni bon cœur, ceux qui ne vous aiment pas, ô mon Dieu. Ils se privent par là de ce qui fait la plus grande gloire de l'homme en ce monde et en l'autre. Quoi ! on aime la terre, on aime l'or et l'argent, on aime une créature de boue que la mort demain réduira en cendres, et on ne vous aimerait pas, ô mon Dieu, vous le bien de tous les biens, en comparaison duquel toutes les créatures ne sont qu'un grain de poussière !

Quelle humiliation pour un être, que vous avez fait si grand, auquel vous avez donné un front élevé pour regarder le ciel, de détacher de vous ses affections pour les porter vers la boue des biens périssables. Si vous aimez la terre, vous êtes terre, dit saint Augustin : si vous aimez Dieu, vous devenez comme des dieux, car l'âme s'unit à ce qu'elle aime, et par l'amour s'élève jusqu'à Dieu, l'embrasser, s'unir à lui, c'est la vraie gloire de l'homme, en même temps que son bonheur. Oui, son bonheur ! Vous nous avez fait pour vous, Seigneur, et notre cœur est dans le trouble tant qu'il ne se repose pas en vous. Avides, votre or vous a-t-il donné le repos ? Hommes de plaisir, avez-vous trouvé dans vos hontes la joie parfaite ? Les amitiés humaines si instables qu'elles se rompent, non seulement par la mort, mais souvent par l'ombre d'un soupçon, ont-elles pu jamais remplacer dans un cœur l'amitié de Dieu ? Salomon avait goûté de toutes les délices du monde, et il était obligé de s'écrier : « Vanité des vanités, et tout est vanité », mais les Saints Pères ont eu soin d'ajouter : « excepté aimer Dieu et le servir lui seul. »

Voilà le bien solide ; aimer Dieu, voilà l'accom-

plissement du grand devoir du chrétien : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces » ; voilà la source de tous les mérites. Sans l'amour, l'âme est morte et incapable de produire des actes dignes de la récompense céleste. « Quand même j'aurais une foi à transporter les montagnes, dit saint Paul, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, et cela ne me sert de rien » pour le ciel qu'on ne peut mériter sans la charité, tandis qu'au contraire « tout acte de charité mérite la vie éternelle », dit saint Thomas. Quels trésors de mérites n'accumulent-ils pas, par conséquent, ceux qui multiplient les actes d'amour de Dieu, et qui, par amour, lui offrent toutes leurs peines, tous leurs travaux, toutes leurs actions !

Que les parents chrétiens n'aient donc rien tant à cœur que d'allumer dans le cœur de leurs enfants l'amour de Dieu. Que ceux qui sont à la tête des communautés et des paroisses chrétiennes mettent tout leur zèle à faire régner Dieu dans tous les cœurs. Le monde va à sa perte parce que la charité se refroidit. Allumer cette divine flamme, c'est sauver les âmes, c'est régénérer la famille, c'est renouveler la société.

EXEMPLE

RAYMOND LULLE

Raymond Lulle fut d'abord un courtisan libertin. Il ne rêvait que des amours profanes, il les chantait dans ses vers. Il s'éprit d'une passion insensée pour une dame de la cour, aussi vertueuse que belle, et un jour que, monté sur un beau cheval, il voulait en être admiré, comme elle se détourna pour entrer dans une église, Lulle osa entrer à cheval dans l'église pour se faire voir d'elle. Il en fut chassé igno-

minieusement par les fidèles, et cette dame, voulant guérir en lui cette criminelle passion, lui découvrit un affreux cancer qui la rongait, en lui disant : « Voyez donc, malheureux, ce que vous aimez en perdant votre âme. » Lulle fut atterré, il rentra en lui-même; et Dieu, touchant son cœur, l'attira à son amour. Il vendit tous ses biens, les distribua aux pauvres et se retira dans la solitude où il se livra tout entier à l'amour de Dieu. Il ne parla plus que de cet amour. Si on lui demandait d'où il venait, il répondait : de l'amour de Dieu; où il allait? à l'amour de Dieu. Il entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François et parcourut, pour prêcher l'amour de Dieu, la France, l'Espagne, l'Italie, la Grèce et l'Afrique, où il fut martyrisé par les musulmans.

Quand l'homme n'aime pas Dieu, il vit comme un insensé; tous les vices règnent en lui. Une fois qu'il s'est donné à l'amour de Dieu, son âme s'embellit de toutes les vertus.

CHAPITRE IV

L'AMOUR D'OBÉISSANCE

Quand on aime sincèrement, on cède volontiers à la volonté de celui qu'on aime. On aime mieux faire ce qui lui plaît que ce qu'on est porté à désirer soi-même. Quelle illusion que de prétendre aimer Dieu, quand on n'observe pas ses commandements!

« Ce ne sont pas ceux qui disent: Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père », a dit Notre-Seigneur. « Celui qui a mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime. » Mais la perfection de la soumission aux ordres de Dieu, c'est celle qui se fait par amour, car elle devient elle-même un acte d'amour des plus excellents, et c'est de cette manière que la Sainte Famille de Nazareth obéissait à Dieu.

Que Notre-Seigneur fit tout par amour pour son Père céleste, cela ne peut être douteux. Les textes que nous avons cités déjà le prouvent. Saint Paul nous le représente disant à son Père en entrant dans le monde: « Mon Dieu, voici que je viens pour faire votre volonté. Je l'ai dit, mon Dieu, et votre loi est au milieu de mon cœur », non à la surface, mais dans les profondeurs de mon cœur, car je l'aime avant toutes choses, et ma nourriture, mes délices sont de faire cette volonté souverainement aimable et adorable, car elle est la volonté de toutes la plus

juste, la plus douce, la plus miséricordieuse, la plus clément.

Marie et Joseph à l'école de Jésus, et embrasés par Jésus de l'amour de Dieu, aiment avec lui la volonté de Dieu. Aussi quel empressement à obéir à toutes les prescriptions de la loi divine ! Marie, la plus pure des vierges, dont la naissance de Jésus a consacré la virginité, loin de l'altérer, se soumet à la loi de la purification. Avec Joseph, elle va offrir Jésus au temple, sachant bien qu'elle le vouait au sacrifice. Non seulement ils obéissaient aux lois, mais même à toutes les inspirations célestes. Tous deux, à la voix de l'ange, partent sans ressources pour l'Égypte, emportant le divin Enfant pour le soustraire à la rage d'Hérode. Dès qu'un messenger céleste leur apprend la mort du tyran et les invite à revenir dans leur patrie, ils obéissent sans retard.

Dans ces péripéties douloureuses, jamais ne leur vient la pensée de se plaindre ; leur cœur uni à Dieu se repose dans son bon plaisir, et ils trouvent douces toutes les dispositions de sa paternelle Providence, malgré les difficultés qu'elles semblent amener. Quand la volonté divine se manifeste, rien n'est capable de les entraver ; ils ne tiennent à rien, sinon à témoigner à Dieu leur amour en s'empresant de lui obéir. Le bon plaisir de Dieu est leur règle, leur trésor, leur repos ; en lui ils mettent tout leur bonheur, et par conséquent rien ne les trouble. Ils s'en vont à la merci de la Providence, ici ou là, à l'exil ou à la patrie, ne redoutant rien et ne s'attachant à rien qu'à la très douce volonté de Dieu. Voilà l'amour parfait.

Certes, nous sommes obligés d'obéir aux ordres de Dieu. Il n'y a que Satan avec ceux qui sont les victimes de ses séductions qui osent dire au Seigneur : « Je ne vous servirai pas. » Mais une telle audace

vis-à-vis du Maître souverain du ciel et de la terre, du Roi des rois, du Législateur suprême, mérite les foudres de la colère divine. « Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements. » C'est un devoir strict, mais les observer par amour pour le Dieu qui nous les donne, comme l'a fait toujours la Sainte Famille, c'est la perfection de la charité qui nous assure des mérites abondants, car le motif d'une telle obéissance est le désir de plaire à Dieu, et, dès lors, on cherche à faire son adorable volonté par choix et par affection plutôt que par espoir des récompenses et par crainte des châtimens.

« Ne voyons-nous pas, dit saint François de Sales, qu'une jeune fille, par un libre choix, s'assujétit par affection à un époux qui n'avait d'ailleurs sur elle aucun droit? Ainsi se fait la conformité de notre cœur à celui de Dieu, lorsque nous déposons toutes nos affections entre les mains de sa divine volonté, afin qu'elles soient par elle pliées à son gré et moulées selon son bon plaisir, nous soumettant à lui, à cause de sa seule bonté infinie à raison de laquelle il mérite que toute volonté lui soit soumise. De là provient non seulement l'observation, mais aussi l'amour des commandemens qui sont en effet fort aimables. Le présent est toujours agréable quand il est offert par un ami; les commandemens deviennent doux, quand c'est l'amour qui les ordonne. Oh! qu'il est désirable le joug céleste qu'un roi si aimable a établi sur nous!

» Celui qui aime Dieu aime ses commandemens, et plus leur accomplissement est difficile, plus il les trouve doux, parce qu'il rencontre l'occasion de plaire davantage à son Bien-aimé et de lui faire plus d'honneur. Et comme le pèlerin qui chante ajoute, il est vrai, à la fatigue du chemin celle du chant, mais s'en trouve soulagé, ainsi celui qui aime

Dieu, trouve tant de douceur aux commandements, que rien ne le console plus que la gracieuse charge des préceptes de son Dieu. On n'a point de travail en ce qui est aimé; ou s'il y en a, c'est un travail bien aimé. Le travail mêlé du saint amour est un certain aigre-doux plus agréable au goût qu'une pure douceur. »

La loi de notre Dieu a été donnée par amour, c'est l'amour qu'elle commande et elle l'impose pour nous rendre heureux. Aimons-la à cause de l'amour que mérite celui qui nous l'a tracée avec une infinie bonté.

Ne nous contentons pas d'observer la loi par amour, aimons encore les conseils que Dieu n'impose pas, mais par lesquels il nous manifeste son bon plaisir. Il est des âmes héroïques qui ont aimé la chasteté parfaite jusqu'à sacrifier leur vie pour la conserver; d'autres, à l'exemple de Notre-Seigneur, ont mieux aimé perdre la vie que la perfection de l'obéissance. D'autres ont quitté des trésors et des couronnes pour se faire pauvres à l'exemple de Notre-Seigneur. Il est clair que l'amour qui va jusqu'à observer les conseils est plus grand que celui qui se contente d'accomplir les commandements.

« Vous n'êtes pas obligé par la rigueur de la loi, continue saint François de Sales, de donner à tous les pauvres que vous rencontrez, mais seulement à ceux qui ont très grand besoin; mais ne laissez pas pour cela, suivant le conseil du Sauveur, de donner volontiers à tous les indigents que vous trouverez, autant que votre condition et que les véritables nécessités de vos affaires vous le permettent. Vous n'êtes pas obligé de faire aucun vœu, mais faites-en pourtant quelques-uns qui seront, d'après l'avis de votre père spirituel, propres à votre avancement dans l'amour divin. Vous pouvez librement user de vin dans les termes de la bienséance; mais, selon le con-

seil de saint Paul à Timothée, n'en prenez que ce qu'il faut pour soulager votre estomac.

» Les vertus ont une certaine étendue de perfection; et, pour l'ordinaire, nous ne sommes pas obligés de les pratiquer dans la perfection de leur excellence; il suffit d'entrer si avant dans l'exercice de ces vertus qu'en effet on y soit. Mais passer outre et s'avancer dans la perfection, c'est un conseil, les actes héroïques des vertus n'étant pas pour l'ordinaire commandés, mais seulement conseillés. » Toutefois c'est dans la pratique héroïque des vertus que consiste la parfaite imitation de la Sainte Famille.

Saint François de Sales recommande encore avec tous les maîtres de la vie spirituelle d'avoir assez d'amour de la volonté de Dieu pour être docile aux inspirations de la grâce, qui en éclairant notre esprit sur un bien à faire, portent notre cœur à l'embrasser.

La volonté de Dieu se manifeste aussi par les événements heureux ou malheureux qui ne dépendent pas de nous. Le cœur vraiment aimant aime le bon plaisir divin, non seulement dans les consolations, mais aussi dans les afflictions; et il l'aime plus dans les croix, dans la peine et les travaux; car c'est la principale vertu de l'amour de faire souffrir pour la chose aimée. Ainsi parle saint François de Sales. « Le voyageur qui craint de ne pas suivre le grand chemin marche incertain dans sa route; il va regardant ça et là le pays où il est, et s'amuse, à presque chaque bout de champ, à considérer s'il ne se fourvoie point. Celui qui est assuré de sa route va gaiement, hardiment et vite. Ainsi, certes, l'amour qui veut aller à la volonté de Dieu parmi les consolations éprouve sans cesse une crainte, celle de prendre le change et d'aimer le plaisir propre qui est dans la consolation, au lieu d'aimer le bon plaisir de Dieu. Mais l'amour qui marche vers la

volonté de Dieu dans l'affliction, marche en assurance : car, l'affliction n'étant nullement aimable en elle-même, il est bien aisé de ne l'aimer que pour le respect de la main qui la donne. Si je ne veux que l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisqu'aussi bien je ne prendrai que l'eau? Mais je l'aimerai mieux dans le verre, parce qu'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau même, que j'y vois aussi beaucoup mieux. Qu'importe-t-il que la volonté de Dieu me soit présentée dans la tribulation ou dans la consolation, puisque, en l'une et en l'autre, je ne veux ni ne cherche autre chose que la volonté divine qui y paraît d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en elle que celle de ce très saint bon plaisir éternel.

» La volonté de Dieu est dans la maladie aussi bien que dans la santé. Que si nous préférons la santé, ne disons pas que c'est pour mieux servir Dieu : car qui ne voit que c'est la santé que nous cherchons dans la volonté de Dieu, et non la volonté de Dieu dans la santé. La volonté de Dieu peut être dans les aridités aussi bien et mieux que dans les consolations. Celui qui l'aime ne renonce pas aux pratiques de la piété parce qu'il y éprouve quelque dégoût. » Celui qui l'abandonne pour lors, prouve qu'il n'aime pas Dieu généreusement en pareil cas. « Plusieurs, dit encore le saint docteur, ne se plaisent point en l'amour divin, à moins qu'ils ne soient confits au sucre de quelque suavité sensible, et ils feraient volontiers comme les petits enfants qui, quand on leur donne du miel sur un morceau de pain, lèchent et sucent le miel et jettent ensuite le pain; car si la suavité était séparable de l'amour, ils quitteraient l'amour et garderaient la suavité. C'est pourquoi, ils suivent l'amour à

cause de la suavité; mais si la suavité manque, ils ne tiennent aucun compte de l'amour. Cependant de tels gens sont exposés à beaucoup de dangers : ils ont à craindre ou de retourner en arrière, quand les goûts et les consolations leur manquent, ou de s'amuser à de vaines suavités bien éloignées du véritable amour. Un cœur qui n'aime que la volonté de Dieu ne met point son amour dans les choses que Dieu veut, mais dans la volonté de Dieu qui les veut. C'est pourquoi, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choisit, à quelque prix que ce soit, celle où il y en a le plus. »

Heureux celui qui, selon l'expression de saint François de Sales, ne sait ni ne veut plus vouloir, et s'abandonne totalement au bon plaisir divin; de sorte que sa volonté ne paraît plus, mais est toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Il peut dire avec Notre-Seigneur : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, je fais toujours ce qui lui plaît. » Voilà le véritable fruit de l'amour; voilà l'union du cœur de l'homme au cœur de Dieu; voilà sa véritable union avec Dieu : par elle l'homme ne veut que ce que Dieu veut, il ne repousse que ce que Dieu repousse. Voilà la véritable imitation de la Sainte Famille capable de sanctifier non seulement les gens du monde, mais même les religieux les plus fervents.

EXEMPLE

CHARLEMAGNE

Cet empereur, le plus grand prince dont l'histoire de France et de l'Europe puisse se glorifier, grand par ses conquêtes, grand par son amour des sciences, grand par ses sages lois, grand par ses vertus, venait d'être frappé de la manière la plus cruelle, sur ses

vieux jours. Il avait vu mourir sa fille et deux de ses fils, il ne restait plus que Louis qu'il voulut associer à l'empire. Il lui dit donc : « Fils cher à Dieu, à ton père et à ce peuple, toi que Dieu m'a laissé pour ma consolation, tu le vois, mon âge se hâte; ma vieillesse même m'échappe, le temps de ma mort approche; me promets-tu de craindre Dieu, d'observer ses commandements, de protéger l'Eglise? » Louis le promit en versant des larmes. « Va donc prendre la couronne (elle était placée sur l'autel), mets-la sur ta tête et n'oublie pas tes engagements. »

Grandes et sublimes leçons que tous les parents devraient donner à leurs enfants avant de mourir!

CHAPITRE V

LA RELIGION ENVERS DIEU

Après la foi, l'espérance et la charité qui ont Dieu pour objet et que nous devons pratiquer à cause des perfections divines elles-mêmes, vient la religion qui est la plus noble de toutes les vertus morales, car elle a pour objet le culte, l'honneur de Dieu.

De nos jours, on a tant vanté les droits de l'homme qu'on a oublié ceux de Dieu. On fait parade d'honnêteté et de justice à l'égard des hommes, et, hélas ! par ce côté-là même, on n'est pas plus délicat qu'il ne faut ; car il se commet, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, des brigandages publics, dans les nations même chrétiennes ; mais supposé même que les droits de l'homme fussent respectés, qui ne voit que ceux de Dieu sont plus sacrés et plus inaliénables ? Dieu peut dispenser l'homme de certains devoirs à l'égard de ses semblables, car il est le maître absolu de la vie et des biens de l'homme ; mais il ne peut pas dispenser la créature intelligente de reconnaître sa dépendance à l'égard de son créateur. Il peut nous anéantir, mais s'il nous laisse l'existence, il ne peut pas faire que nous ne la lui devions pas, ni que nous ne soyons pas obligés d'avouer que nous la tenons de lui.

C'est donc la plus grande des injustices que de fouler aux pieds les droits de Dieu, et cette injustice ouvre la porte à toutes les autres. Comment les

parents eux-mêmes seront-ils honorés de ceux qui n'honorent pas Dieu? Comment les supérieurs seront-ils respectés et obéis de ceux qui méconnaissent le respect et l'obéissance à l'égard de celui par qui règnent les rois, et de qui découle toute puissance et toute autorité?

Il est donc urgent d'aller apprendre la religion à l'école de la Sainte Famille. Jésus n'est venu sur la terre que pour faire connaître son Père céleste et lui rendre et lui faire rendre par les hommes l'honneur qui lui est dû. Aussi dira-t-il à la Samaritaine : « L'heure est venue, et nous y sommes, l'heure est venue à laquelle les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Toute sa vie est consacrée à adorer, à remercier son Père, à lui offrir ses souffrances, ses travaux, sa pauvreté en expiation des crimes des hommes : c'est dès sa conception qu'il accomplit d'une manière parfaite cette tâche sublime. Dans la prison du sein de la Vierge, dans la crèche qui lui sert de berceau, dans l'atelier de saint Joseph, il adore, il loue, il remercie Dieu son Père, il apaise sa justice, mieux que n'ont pu, que ne pourront jamais le faire tous les anges et tous les hommes réunis. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse honorer Dieu comme il le mérite, il n'y a qu'un Dieu qui puisse réparer l'outrage que les péchés de la terre font à Dieu.

Marie et Joseph unis au Cœur divin de Jésus entraient dans ses sentiments de respect pour Dieu, d'actions de grâces, de réparation pour les péchés du monde, et cela tout le long du jour, dans les occupations et dans les travaux quotidiens, en sorte que les louanges de Dieu étaient sans cesse dans leur cœur sinon sur leurs lèvres. Mais souvent aussi les sentiments de leur cœur se traduisaient dans leurs paroles et dans leurs actes, de telle sorte qu'on peut dire avec assurance que les vrais adorateurs en

esprit et en vérité étaient par excellence Jésus, Marie, Joseph. C'est de cette Famille que Dieu recevait des hommages d'une valeur infiniment plus grande que de tout le ciel à la fois, à cause surtout du prix des adorations, des louanges, des actions de grâces, des réparations de Notre-Seigneur.

Voilà le modèle achevé de toute famille, de toute communauté religieuse. Toute maison chrétienne devrait être, selon le langage de saint Paul, « une église domestique » où Dieu fût connu, respecté, loué, béni, remercié et apaisé par les hommages de tous. Il en fut ainsi chez nos pères dans la foi. Ils avaient reçu de saint Paul ces conseils : « Parlez entre vous par des psaumes, des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant dans vos cœurs en l'honneur de Dieu. » C'est pourquoi les premiers chrétiens redisaient, non des chansons profanes, mais des cantiques en l'honneur de Jésus-Christ. Heureux les pays où règnent de tels usages ! Heureuses les familles où les parents respectent, louent, bénissent et servent Dieu avec leurs enfants se faisant ainsi les imitateurs de Jésus, Marie, Joseph ! Mais malheur, trois fois malheur à celles où les parents apprennent aux enfants, non à bénir Dieu, mais à le blasphémer ! Malheur à ces parents, et malheur à ces enfants qui font à leur école l'apprentissage de la langue de l'enfer, où ils iront mêler leurs blasphèmes à ceux des démons !

Saint Augustin a dit : La prière monte et la miséricorde descend ; mais on peut dire avec autant de vérité : Le blasphème monte et la malédiction descend. La Vierge en venant à la Salette annoncer aux hommes les fléaux de la justice divine, nous a dit qu'elle ne pouvait plus retenir le bras de son Fils, tant il était appesanti par la profanation du dimanche et par le blasphème, deux crimes contraires l'un et l'autre à la vertu de religion.

Mais cette vertu, fût-elle bannie du reste du monde, trouve un asile dans les communautés religieuses. C'est là qu'on fait profession d'honorer Dieu, de le servir, de le louer, de chanter ou de psalmodier les divins offices, d'exécuter les cérémonies sacrées, de remplir enfin sur la terre les fonctions des anges dans le ciel. Quel surcroît de ferveur puiseront encore dans l'union avec Jésus, Marie, Joseph, les religieux des deux sexes, dans tous les exercices pieux ! O Sainte Famille, admettez-nous à unir nos voix à vos voix, nos cœurs à vos cœurs, pour exalter, honorer, remercier Dieu comme il convient !

EXEMPLE

LES PREMIERS CHRÉTIENS

Saint Basile dit que de son temps les laboureurs eux-mêmes chantaient en l'honneur du Christ le *Gloria Patri*. Saint Jérôme écrivait à sainte Paule que, parmi les paysans de Bethléem, le silence n'était rompu que par le chant des cantiques. Partout où vous vous tournez, disait-il, le laboureur en tenant le manche de sa charrue, chante l'*alleluia* ; le moissonneur suant se délasse en chantant des psaumes ; le vigneron en taillant la vigne avec sa faucille recourbée, fait entendre quelques accents empruntés à David. Ce sont là les chansons qui sont en usage dans la province. A peine les enfants commençaient à balbutier qu'on leur apprendait à dire *alleluia*, c'est-à-dire, louez Dieu. C'est par ce mot *alleluia* que les moines et les vierges du Seigneur étaient appelés pendant la nuit à l'église. C'est par lui que les martyrs étaient excités à subir avec joie les tourments les plus atroces.

En rappelant les cantiques des premiers chrétiens, saint Jean Chrysostome exhortait à chanter des psaumes, de pieux cantiques, les laboureurs, les ouvriers, les matelots, les tisseurs. « Je vous recommande cette pratique, disait-il, non seulement afin que vous louiez Dieu, mais encore pour que vous appreniez à vos enfants et à vos femmes à chanter des cantiques en tissant, en faisant un autre travail, et à table en particulier. »

Et saint Paul voulait que ces chants partissent plutôt du cœur que des lèvres. Dieu mérite de notre part autant d'hommages que de la part des premiers chrétiens, car il est toujours le même.

CHAPITRE VI

DE LA PRIÈRE

L'acte de religion le plus nécessaire à l'homme, c'est la prière proprement dite, par laquelle, reconnaissant que nous n'avons rien de nous-mêmes, nous recourons à Dieu comme à l'auteur de tous les biens, pour lui demander ce qui nous manque à nous-mêmes et ce dont le prochain a besoin, soit pour le corps, soit pour l'âme. A la louange de Dieu, aux actions de grâces envers lui, Jésus mêlait la prière. Il convenait, dit saint Thomas, que Jésus-Christ, selon la nature humaine, priât pour demander à son Père ce qui manquait à son humanité, comme la gloire de son nom, la glorification de son corps, et surtout il convenait qu'il priât pour nous. Au reste, en priant pour lui-même il priait aussi pour nous : car tous ses mystères, et par conséquent sa Résurrection, son Ascension glorieuse, la prédication de son Evangile, sont à notre profit.

Aussi le sein virginal, dans lequel il avait été conçu, fut le tabernacle où il pria pendant neuf mois. Bethléem, l'Egypte, le long séjour de Nazareth furent sanctifiés par ses prières continuelles, et du jour et de la nuit. Jésus est un docteur qui a commencé par faire, pour enseigner ensuite. Quand plus tard il dira : « Il faut toujours prier et ne pas se lasser », il ne recommandera à ses fidèles que ce qu'il aura accompli lui-même.

Marie est la copie la plus complète de Jésus ; pour elle, pas d'interruption dans son union à Dieu, dans ses élans vers lui, dans ses supplications pour le salut du monde ; on lui applique avec raison la parole du cantique sacré : « Je dors, mais mon cœur veille. » L'âme de Marie, inondée de lumières surnaturelles, ne perdait pas Dieu de vue et était toujours vigilante pour l'aimer et le prier.

Et saint Joseph, le témoin journalier des prières de Jésus et de Marie, n'y unissait-il pas les siennes à toute heure ? Si la vie de tous les saints a été une vie de prière, qu'en a-t-il dû être de celle de saint Joseph, le juste et le saint par excellence ?

De là comprenons la nécessité de la prière et apprenons les dispositions avec lesquelles nous devons prier.

ARTICLE PREMIER

Nécessité de la prière.

Jésus, Marie, Joseph prient pour notre salut. C'est là l'objet continuel de leur sollicitude : et nous, si misérables, si impuissants, si coupables, nous ne nous en préoccuperions pas ; nous abandonnerions la prière, ou nous la ferions d'une manière languissante ? Ne l'oublions pas, le grand moyen de salut, c'est la prière. Rien n'est à la vie chrétienne plus nécessaire qu'elle. Si Dieu, à qui nous devons une entière obéissance, nous la commande en tant de passages des Saintes Ecritures, c'est à notre profit et non au sien. C'est parce que la négligence ou l'oubli de la prière nous laissent sans le secours qui nous est indispensable pour mériter le ciel. Ce secours, c'est la grâce, un don gratuit de Dieu, sans lequel nous ne pouvons ni croire, ni espérer, ni aimer Dieu comme il convient. Nous ne pouvons

pas même, sans elle, avoir une bonne pensée, ni prononcer le nom de Jésus d'une manière méritoire pour le ciel, ni surmonter les grandes tentations du démon. Le ciel est trop haut pour que nous puissions l'atteindre, si Dieu ne nous soulève de sa main. La possession de Dieu, le souverain bien, est une récompense si élevée, qu'il nous est impossible de la mériter sans une grâce divine.

Sans cette grâce, le pécheur ne peut se relever de sa chute et le juste ne peut conserver la justice ni persévérer jusqu'à la fin. De même qu'un œil parfaitement sain ne peut voir s'il n'est aidé par l'éclat de la lumière, de même l'homme parfaitement justifié ne peut vivre bien s'il n'est aidé par l'éternelle lumière. « Sans moi, a dit Jésus-Christ, vous ne pouvez rien faire. » Il n'a pas dit, comme le remarque saint Augustin, vous pouvez faire peu, mais bien : vous ne pouvez rien faire. On ne peut donc faire ni peu ni beaucoup, sans le secours de celui sans lequel on ne peut rien. La grâce est donc nécessaire à tous pour éviter le mal et faire le bien.

Nous sommes suspendus sur l'abîme de tous les péchés par le fil de la grâce; sans elle nous y tomberions de notre propre poids; il n'est aucune méchanceté, aucune abomination que nous ne fussions dans le cas de commettre; la grâce fait dans notre âme, pour l'empêcher de se dissoudre dans la corruption des vices, ce que le sel fait dans la chair morte pour l'empêcher de tomber en pourriture. De plus, la longueur du temps passé dans la pratique des bonnes œuvres, les faveurs extraordinaires, les hautes connaissances, les affections embrasées, les bonnes habitudes acquises depuis un grand nombre d'années par une foule d'actes excellents, n'affranchissent point l'homme de cette nécessité. Quoique l'élément de l'air ait été éclairé tous les jours, depuis plus de six

mille ans que le monde existe, il n'a pas acquis la puissance de s'éclairer lui-même, il a un aussi grand besoin du soleil aujourd'hui qu'au commencement. Notre corps ne peut pas plus se passer de l'âme, pour être vivant, après quatre-vingts ans, qu'au premier instant où il fut animé; parce que le corps n'a pas la vie par lui-même, ni l'air la lumière, c'est pour cela qu'ils sont dans une égale impuissance, l'air de s'éclairer et le corps de se vivifier.

De même, quoiqu'un homme ait, avec le secours de la grâce, vécu fort longtemps dans l'observance parfaite des commandements de Dieu, qu'il ait pratiqué des actes héroïques de vertu, remporté de glorieuses victoires sur ses ennemis, qu'il soit parvenu à un haut degré de sainteté, il ne s'est pas rendu pour cela capable de produire par lui-même la plus petite œuvre surnaturelle ni de vaincre les grandes tentations. La grâce lui est encore nécessaire pour persévérer jusqu'à la mort, parce qu'il n'a pas cette force par sa nature. L'expérience nous montre tous les jours cette vérité. Ne voyons-nous pas que des âmes, jusque-là généreuses dans le service de Dieu, sont quelquefois ébranlées et sur le point de succomber à une imagination qu'elles ont méprisée souvent et dont elles avaient horreur en d'autres temps? Dieu leur fait voir par là ce dont elles seraient capables s'il ne les assistait pas.

Les saints eux-mêmes, qui ont reçu tant de lumières sur les vérités de la foi, qui les ont goûtées avec tant de consolations, ont aussi éprouvé des moments d'impuissance, où leur esprit était envahi de ténèbres, où leur cœur était en proie à une désolation inexprimable. Dans cet état, ils doivent convenir que leurs lumières et leurs consolations passées venaient, non de leurs propres forces, mais de la grâce de Dieu. La nature de l'homme reste la même,

qu'il fasse bien ou mal, qu'il jouisse de Dieu ou qu'il l'abandonne. S'il lui est fidèle, cela vient donc de la grâce.

Faibles et impuissants comme nous sommes, nous avons à combattre les ennemis les plus redoutables. Le premier, c'est le démon, armé contre l'homme d'une haine implacable, qui n'emploie son intelligence et sa longue expérience qu'à nous tendre des embûches. Sa puissance est telle qu'au dire du Saint-Esprit il n'y en a point sur la terre qui lui soit comparable. Ce qui accroit son audace, ce sont les victoires qu'il a remportées et qu'il remporte tous les jours sur un grand nombre d'hommes qui lui cèdent. « Il tourne autour de nous comme un lion rugissant, cherchant à nous dévorer. » Il a pour l'aider le monde avec ses vanités qui charment, ses honneurs qui enivrent, ses richesses qui amollissent ; et presque toutes les créatures deviennent un piège tendu sous les pas de ceux qui sont assez insensés pour ne pas s'en défier. Il a encore, comme auxiliaire dans la guerre qu'il nous fait, un allié d'autant plus terrible qu'il est au-dedans de nous. Ce traître dans la place, c'est notre propre chair avec ses inclinations perverses, avec ses attrait pour le plaisir, ses infirmités prétendues, ses passions rebelles avec lesquelles elle combat contre nous, renverse nos résolutions les plus fermes et énerve notre courage.

Faut-il s'étonner après cela de voir renverser les cèdres du Liban et de voir tomber des hommes d'une haute sagesse et même d'une grande sainteté ? Qui fut plus sage que Salomon ? Il en vint à adorer les idoles. Qui fut plus saint que David ? Il tomba dans l'adultère et l'homicide. Qui fut plus fort que Samson ? Il céda aux attrait perfides de Dalila. Que sommes-nous nous-mêmes à côté de tels

hommes, nous dont une expérience, si souvent faite, a révélé la faiblesse ?

Si les géants sont terrassés, que deviendront de petits enfants ? Si des colonnes qui semblaient inébranlables s'écroulent, que deviendrons-nous, faibles roseaux que nous sommes ? Quand la tempête engloutit ou brise contre les rochers des grands vaisseaux, que deviendront de petites barques, si une puissance supérieure ne les protège et ne les fait échapper au naufrage ? Nous dépendons donc si absolument de la grâce que sans elle le plus grand saint peut devenir le plus grand criminel, qu'avec elle le plus grand pécheur peut devenir un élu.

Puisque la grâce nous est indispensable à tous pour le salut ; puisque, pécheurs ou justes, nous en avons un pressant besoin ; puisque dans l'ordre de la Providence elle ne se donne régulièrement qu'à la prière, « qui, dit saint Liguori, ne tirera la conséquence que la prière est absolument nécessaire au salut ? Selon la Providence ordinaire, il est impossible à un fidèle de se sauver sans se recommander à Dieu en lui demandant les grâces nécessaires au salut. » La prière est donc une question de vie ou de mort. Renoncer à la prière, c'est renoncer au ciel. Prier, c'est user de la clé avec laquelle on l'ouvre. O vous, qui ne voulez pas vous perdre à jamais, priez, priez, priez !

La grâce s'accorde à la prière. « Demandez et vous recevrez », a dit Notre-Seigneur ; et sainte Thérèse commente cette parole en disant : « Si vous ne demandez pas, vous ne recevrez pas. » Saint Alphonse de Liguori est plus formel encore ; il répète çà et là dans ses ouvrages que celui qui ne prie pas se damne, que celui qui prie se sauve, qu'à part les enfants qui n'ont pas eu l'usage de la raison, tous les saints qui sont au ciel y sont arrivés par la prière, que les

damnés ne sont en enfer que parce qu'ils n'ont pas prié. Aussi sainte Thérèse aurait-elle voulu monter sur une montagne et crier là, de manière à être entendue de tous les hommes : priez, priez, priez (1).

Il faut le dire à tous, aux familles, aux communautés religieuses. Malheur aux familles où l'on ne prie plus ! Heureuses celles où règne l'esprit de prière ! Heureuses les communautés où l'on est obligé de se plaindre comme Marthe de ce que l'application à la prière fait oublier les œuvres extérieures ; c'est là que se forment les saints.

Mais venons-en à la pratique.

EXEMPLE

MADAME DE CHANTAL

M^{me} de Chantal, tous les matins, lorsqu'elle avait fait son oraison, à peu près vers les 6 heures en hiver, et un peu plus matin en été, entrait dans la petite chambre de ses enfants, les éveillait et les habillait elle-même ; et, lorsqu'ils étaient prêts, elle les faisait placer en cercle autour d'elle et leur apprenait à prier.

Après la prière, elle faisait faire aux plus grands un quart d'heure d'oraison mentale. Tout le monde assistait à la Messe, même les plus petits enfants. Notre Sainte, persuadée qu'une journée est bien vide, lorsqu'on n'a pas assisté à ce Sacrifice ado-

(1) Nous voudrions nous-mêmes faire comprendre à tous l'absolue nécessité de la prière. C'est dans ce but que nous avons publié un ouvrage sous le titre : *La Clé du ciel*. On y trouve des développements sur ce sujet, le plus important de tous, ainsi que les principales prières indulgenciées et des exercices pratiques de dévotion en assez grand nombre pour que ce livre arrive comme manuel de prière entre les mains de tous les fidèles.

nable, n'épargnait ni peines ni fatigues pour leur apprendre à y assister saintement.

Elle leur enseignait à élever de temps en temps leur cœur à Dieu, surtout quand les heures sonnaient, et elle leur faisait faire tout haut leur prière avant et après le repas. C'est ainsi qu'elle déposait dans leur cœur ces habitudes de prière qui ne sont pas la vertu, mais qui en sont tout à la fois l'ornement et la garantie.

ARTICLE II

Pratique de la prière

De peur de mériter le reproche que saint Alphonse de Liguori fait aux auteurs qui, dans leurs livres spirituels, ne parlent pas assez de la prière, nous dirons, aussi brièvement que possible, où, quand et comment il faut prier, tout en ne perdant pas de vue la Sainte Famille, qui doit être toujours notre modèle.

§ 1^{er}. — OU FAUT-IL PRIER ?

Jésus, Marie, Joseph priaient partout, dans l'étable de Bethléem, sur la route de l'Égypte ou de Nazareth, dans l'exil et dans la patrie. Ils allaient prier comme tous les Juifs fidèles dans la synagogue du pays qu'ils habitaient; ils allaient prier au temple de Jérusalem aux jours de fête, où c'était un devoir pour tous de se rendre.

L'univers est un temple où Dieu, en effet, est partout présent pour écouter nos vœux, et partout nous avons besoin de son assistance. Partout nous sommes attaqués, partout nous pouvons l'appeler à notre secours. Toutefois les prières régulières

peuvent avec profit se faire, selon le conseil de Notre-Seigneur, dans un endroit retiré où l'on sera plus recueilli. « Quand vous priez, dit le divin Maître, entrez dans votre appartement; et, en fermant la porte, priez votre Père dans le secret, et votre Père qui voit dans le secret vous le rendra. » Par là, il n'a certes pas voulu nous inviter à ne pas prier en commun, puisque, au contraire, il a eu soin de nous dire : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux »; et sans doute qu'à Nazareth, Marie et Joseph s'unissaient à lui pour prier avec lui. En sorte que l'atelier de Nazareth était un sanctuaire solitaire, où la Sainte Famille priait fréquemment en commun. C'est pourquoi les hommes de Dieu qui s'occupent aujourd'hui de propager le culte de la Sainte Famille recommandent instamment que, dans toutes les familles, il y ait un sanctuaire ou un oratoire orné avec goût, où l'image de la Sainte Famille soit placée convenablement, et où chacun puisse aller de temps en temps déverser ses peines et ses joies dans les Cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph et réclamer leur bénédiction. Que de familles sont assez aisées pour se réserver une chapelle domestique, et y réciter en commun la prière le matin, ou du moins le soir !

D'ailleurs, si on ne peut affecter un appartement de sa maison à cette unique fin, il n'est pas de famille, si étroit que soit son logement, qui ne puisse orner un appartement, y exposer un crucifix et de pieuses images, et en faire le lieu de la prière commune. N'est-ce pas, du reste, ce que le Saint-Père a voulu, en donnant pour pratique aux membres de l'Association de la Sainte Famille de prier ensemble devant une image qui la représente ?

Quand tous prient ensemble, outre que la prière a plus de crédit devant Dieu et que Notre-Seigneur

lui a promis une particulière efficacité, personne dans la famille n'abandonne ce devoir capital du chrétien. Les enfants, les serviteurs sont là avec les parents et les maîtres, à genoux devant le Père de la grande famille humaine, et lui adressent leurs vœux.

Si quelqu'un refuse un jour de s'associer aux siens pour prier avec eux, les autres le ramènent le lendemain aux pieds du crucifix ou de l'image de la Sainte Famille. Si cet usage n'existe pas dans une maison, souvent le père, les enfants ou les serviteurs omettront ce grand devoir, et pour leur malheur ; en vain les parents renouvelleront-ils la recommandation de ne pas manquer la prière, leur voix sera impuissante, tandis que leur exemple eût eu un succès assuré. Il importe donc que les époux, dès les premiers jours de leur mariage, prennent cette sainte habitude qu'ils garderont ensuite toujours et qui sera pour eux un gage d'union et de bonheur.

Le cardinal Guibert a écrit : « Il n'y a rien de plus propre à entretenir les liens d'une sincère affection entre les époux que la fusion des cœurs dans une adoration commune, aux pieds de Celui qui a reçu leurs serments sacrés. Dans le cours d'une longue union, tous les jours ne se ressemblent pas ; il y en a d'heureux, il y en a d'autres moins sereins. Quelquefois même de sombres nuages s'élèvent là où l'on avait espéré une paix et une joie que rien ne devait troubler. Ces inévitables misères de la condition humaine, qui ne sont rien quand elles ne font que passer, deviennent pleines de périls si elles persistent ou se renouvellent. Alors l'imagination grossit les torts mutuels ; les esprits s'aigrissent, la plaie s'envenime, et les choses même les plus indifférentes sont empoisonnées par cette mauvaise disposition. On a commencé par un langage froid, on

se renferme ensuite dans un langage affecté, on en vient aux procédés blessants; et des griefs, qui à l'origine n'avaient aucune importance, mènent à des divisions éclatantes et scandaleuses, d'où sortent bien souvent le déshonneur et la ruine des familles.

» Que de malheurs eussent été évités, si dès le début d'une légère mésintelligence, il se fût rencontré un ami fidèle, dévoué, assez influent pour en arrêter les progrès et pour empêcher les tristes et déplorables conséquences qui en ont été la suite! Cet ami, époux chrétiens, vous le trouverez tous les soirs à cet autel domestique où vous priez tous deux avec vos enfants. Si, pendant la journée qui finit, quelques dissentiments se sont manifestés, vous vous ferez condonation réciproque de vos torts, en présence de ce Dieu à qui nous avons tous à demander l'oubli de nos fautes. Chaque jour, vous recommencerez cette indulgence mutuelle. Ainsi vous ne laisserez pas s'amasser les uns sur les autres les longs mécontentements, et vous vous renouvellerez sans cesse dans cette affection vraie et chrétienne, qui commença au premier jour de votre alliance. Nous ne connaissons rien de plus efficace, de plus puissant pour entretenir la force et la sainteté de l'union conjugale que la prière et l'adoration qui partent en même temps du cœur des époux pour monter vers le Dieu de la miséricorde. »

Il n'est pas besoin de recommander la prière commune aux communautés religieuses. C'est là que le règlement ramène tous les habitants de ces saints asiles aux pieds de Dieu pour le prier ensemble; aussi est-ce là que les grâces d'en haut pleuvent avec une plus grande abondance. Mais que la routine soit bannie de ces prières, et que les âmes qui risqueraient de s'attiédir, se laissent réchauffer par la ferveur des autres et par l'exemple de la Sainte Famille, de telle

sorte que leurs supplications attirent les grâces de Dieu, non seulement sur la communauté, mais encore sur toutes les âmes rachetées par le sang de Jésus. La prière fervente des religieux et des religieuses est le paratonnerre des villes et des nations. Hélas ! qu'il est à craindre que la foudre ne frappe demain les pays d'où on les bannit !

Si la prière commune faite en famille est si salutaire, qu'en est-il de celles qui se font dans les églises !

C'est dans les églises, c'est dans les chapelles des communautés que Notre-Seigneur réside réellement dans la Sainte Eucharistie. C'est là qu'il nous appelle et qu'il nous attend. « Venez à moi, dit-il; vous tous qui êtes dans la peine ou sous le fardeau de la douleur, et je vous soulagerai. » Quelles paroles ! Ce sont elles, sans doute, qui ont fait dire à saint Liguori que Notre-Seigneur dispense plus abondamment ses grâces et ses lumières à ceux qui le prient devant le Saint Sacrement.

Mais quand les églises et les chapelles sont remplies d'âmes qui mêlent leurs supplications et les font monter vers le trône de la grâce, comment Notre-Seigneur, si miséricordieux pour le pauvre pécheur qui le prie seul, n'ouvrirait-il pas son cœur pour en laisser déborder sur la foule des torrents de faveurs célestes ?

Y pensent-ils, ces malheureux qui ne vont presque jamais à l'église, qui s'excommunient en quelque sorte eux-mêmes en se séparant de l'assemblée des fidèles !

Nous tremblons pour eux ; qu'ils tremblent pour eux-mêmes, s'ils ont quelque souci de leur âme, et qu'ils prient en particulier, qu'ils prient avec leur famille, qu'ils prient avec le peuple fidèle dans le saint lieu.

EXEMPLE

LA PRIÈRE EN FAMILLE

Les parents de sainte Angèle Mérici, fondatrice de l'Ordre de Sainte-Ursule, élevaient avec soin leurs enfants dans la crainte de Dieu ; et pour cela ils faisaient chaque jour en commun les prières du matin et du soir ainsi qu'une lecture spirituelle, puisée ordinairement dans la vie des saints. Ils avaient soin de faire assister à ces exercices, non seulement les enfants les plus avancés en âge, mais encore ceux de l'âge le plus tendre, dans le but de les accoutumer de bonne heure aux exercices de la piété chrétienne. Angèle recueillit des fruits abondants de ce pieux usage, qui fut sans doute le principe de sa sainteté.

§ 2. — QUAND FAUT-IL PRIER ?

Demandons-le à la Sainte Famille. Jésus, Marie, Joseph priaient sans cesse. Ils priaient le jour, ils priaient la nuit ; le sommeil lui-même n'interrompait pas la prière de Jésus ni celle de sa Mère, comme nous l'avons déjà remarqué : leur intelligence n'avait pas besoin du secours des sens pour connaître Dieu et s'entretenir avec lui. Saint Joseph les suivait de près. C'est dire par conséquent que tous les moments sont bons pour prier Dieu, qu'on peut réclamer son secours à tout instant. Mais il y a des temps où la prière est strictement obligatoire ; d'autres dans lesquels elle est convenable : et toujours elle est salutaire.

Il est certain, d'abord, que ceux qui passeraient un temps considérable de leur vie sans assister aux saints offices et sans prier pécheraient gravement. Ils

refuseraient de rendre à Dieu un tribut auquel il a droit et qu'il exige, et de plus ils se suicideraient eux-mêmes spirituellement, en se privant des grâces dont ils ont besoin pour vivre de la vie surnaturelle, grâces que Dieu n'accorde régulièrement qu'à la prière. Comment expliquer qu'en plein christianisme on puisse trouver des hommes qui en abandonnant la prière se séparent de Dieu? Pourraient-ils oublier que ceux qui s'éloignent de lui périront? Que ceux donc qui connaîtraient quelques-uns de ces malheureux qui courent à leur perte emploient toutes les industries du zèle pour leur persuader de prier.

C'est pour nous un devoir grave de prier dans les grandes tentations, car il est impossible à l'homme d'en triompher sans le secours de Dieu. Un souverain regarderait comme traître un commandant de place qui, étant cerné par une armée ennemie, ne demanderait pas du secours. C'est trahir Dieu que de ne pas solliciter son appui quand on est attaqué par le démon. Il est vrai qu'on peut faire diversion aux tentations en s'appliquant au travail, en ne restant pas seul, en recherchant une conversation honnête et surtout en recourant à un prêtre et en lui découvrant avec franchise l'état où on se trouve. Quand on crie au voleur, le voleur prend la fuite. Mais qu'on ne néglige pas la prière, sans laquelle tous les autres moyens risqueraient d'être sans effet, tandis que par la prière on est sûr de triompher de tous les assauts. « Car Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, et il nous accordera sûrement son secours si nous le réclamons. »

Un ancien Père du désert disait : Quand un homme est poursuivi par les bêtes féroces, il se met à l'abri de leurs atteintes en montant sur un arbre; de

même, en s'élevant vers Dieu par la prière, nous échappons aux attaques du démon.

Jetons un regard sur notre passé et nous constaterons facilement que nos chutes sont venues de ce que nous n'avons pas prié quand nous étions tentés ; si nous avons pu nous maintenir dans la grâce, c'est parce que nous avons prié. Il en sera de même à l'avenir.

C'est aussi un devoir sérieux de prier pour le bien de la société dont nous sommes membres, quand quelque grand malheur la menace, et pour un de nos semblables, quand il se trouve dans quelque besoin pressant, et que ne pouvant venir autrement à son aide, nous pouvons le secourir du moins par nos prières.

Enfin personne n'ignore qu'il y a obligation grave d'assister les jours de dimanche et de fêtes de précepte à la Sainte Messe, qui est la grande prière publique de l'Eglise.

Après avoir dit quand le précepte de la prière oblige rigoureusement, il est bon de dire à quels moments il est surtout à propos de prier.

David disait : « Le soir, le matin et à midi, je raconterai et j'exposerai (mes besoins à Dieu) et il m'exaucera. » De là, sans doute, est venue la coutume des premiers chrétiens de réciter le « Notre Père » le matin, à midi et le soir, coutume qui a fait place à celle de réciter l'*Angelus* trois fois par jour. Nous faisons ordinairement trois repas pour la réfection de notre corps, n'avons-nous pas besoin de donner trois fois par jour à notre âme l'aliment de la prière ?

Toutefois, dans une famille chrétienne, on ne se met point à table sans prier, ou du moins sans faire un signe de la croix ; et c'est de toute convenance à l'égard de Dieu qui nous donne le pain de chaque

jour. Un chien fidèle nous caresse pour un os que nous lui jetons, ne serait-ce pas nous montrer plus ingrat que lui, que de ne pas lever les yeux vers Celui qui nous donne, avec la viande qui entourait cet os, toutes sortes d'aliments de choix ?

Mais la pratique de prier à chaque repas étant supposée, il reste à recommander celle de faire la prière le matin et le soir, et cette recommandation a été faite par la Vierge elle-même à tous les chrétiens, sur la montagne de la Salette. « Il faut bien faire la prière, a-t-elle dit, soir et matin. » Que de tentations en effet et que de périls peuvent offrir une journée et une nuit sur lesquelles la prière n'a pas appelé la bénédiction de Dieu !

Les prémices de la journée appartiennent de droit à celui qui nous l'a donnée ; et ne convient-il pas de diriger dès le matin par la prière nos actions vers Dieu, afin que toutes lui soient consacrées et deviennent ainsi méritoires pour nous ? Saint Jean Climaque dit que la journée appartient à celui qui l'a occupée le premier.

La prière du soir n'est pas moins salutaire que celle du matin. On a besoin, à la fin du jour, de remercier Dieu des grâces reçues, de demander pardon des fautes commises, d'implorer son assistance pour les tentations de la nuit qui ne sont pas moins redoutables que celles du jour.

Nous l'avons dit, rien n'est meilleur que de faire ces prières en famille ; et pour y réussir de manière à ne pas lasser les moins dévots, il est bon de les faire courtes. Le matin on récite le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*, le *Je crois en Dieu*, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, et l'offrande de ses actions à Dieu. Voici pour cette offrande la formule qui nous paraît la plus pratique et la plus efficace : « Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment

aimable, je vous aime de tout mon cœur; et pour l'amour de vous je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui. »

Le soir on y ajoute les commandements de Dieu et de l'Eglise et un *Pater* et un *Ave* pour les défunts. Le tout ne prend que cinq minutes, et il est clair, pour quiconque a un peu de foi, que ces cinq minutes sont les mieux employées de la journée. Dans les familles où la foi est plus vive, on peut réciter la prière en usage dans le diocèse et même y ajouter la récitation d'un chapelet et une lecture de piété capable d'instruire et de faire réfléchir.

Sans doute, ce que nous avons dit jusqu'ici sera compris de tous les fidèles, si peu qu'ils aient de religion; mais les imitateurs de la Sainte Famille, se souvenant de la parole de Notre-Seigneur : « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser », tendront à élever leur cœur vers Dieu le plus souvent possible. C'est le propre des Bienheureux dans le ciel d'être toujours appliqués à Dieu. Pauvres mortels, nous en sommes souvent détournés par les nécessités de la vie présente. Mais il est certain que plus nous approcherons des Bienheureux, plus souvent nous ferons de courtes aspirations vers Dieu qui nous entend toujours, qui nous est toujours présent et du secours duquel nous avons toujours besoin, plus nous recevrons de grâces, et plus nous ferons de progrès dans la perfection.

La pratique de prier presque continuellement est possible même dans le monde. On y rencontre, en effet, des âmes qui ne perdent presque jamais de vue la présence de Dieu. Puissent tous les chrétiens en être là! La terre alors serait peuplée de saints.

Que du moins ceux que Dieu a appelés au sacerdoce et à la vie religieuse, et qui, par conséquent, ont à cœur de faire oublier à Notre-Seigneur la

négligence des gens du monde, se pénètrent de l'esprit de la Sainte Famille, et que leur cœur devienne un encensoir embrasé d'où s'élève sans cesse vers le trône de Dieu le parfum de la prière.

EXEMPLE

MARIE LECZINSKA

Cette pieuse reine de France aimait à assister aux offices des Carmélites de Compiègne; et, après l'office, elle restait encore en prière après que les religieuses étaient sorties. Le Dauphin, son fils, qui l'attendait un jour, lui dit : « Oh! ça, maman, vous allez vous brouiller avec sainte Thérèse, car vous priez plus longtemps que ses filles. — Ah! mon fils, c'est que mes besoins sont plus grands que ceux de ces saintes âmes, » répondit la pieuse reine. Elle avait raison. Il y a tant de périls dans le monde.

§ 3. — COMMENT FAUT-IL PRIER ?

Jésus, Marie, Joseph, tantôt en silence remerciaient, bénissaient, priaient Dieu; tantôt ils mêlaient ensemble leurs voix qui formaient un concert de supplications plus harmonieuses que celui de tout le ciel, car les dispositions de leur cœur étaient d'une perfection incomparable. La prière peut donc revêtir diverses formes, et, pour être efficace, elle doit être faite dans certaines conditions. Ces formes et ces conditions de la prière demandent quelques développements.

I. Des formes diverses de la prière.

Quand on prie dans le cœur seulement, sans prononcer des paroles, et sans remuer les lèvres, la

prière prend le nom d'oraison ou de méditation ; c'est ainsi que la Sainte Famille pria le plus souvent, donnant par là à tous les chrétiens l'exemple de la vie intérieure, de cette vie cachée aux yeux des hommes, mais riche devant Dieu. Les créatures ne sont rien, Dieu est tout. Les créatures tombant sous nos sens nous distraient et nous attirent de telle sorte, que nous oublions Dieu que nous ne voyons pas. Quel malheur pour nous ! Il en résulte que nous nous occupons de beaucoup de choses et que nous oublions la plus importante, la seule nécessaire, le soin de plaire à Dieu.

« Le monde est dans la plus grande désolation parce que personne ne réfléchit. » De là vient qu'on ne sent ni la grandeur de Dieu, ni la malice du péché, ni le prix de l'âme. Dès lors on perd Dieu, on perd son âme pour une bagatelle. Un enfant qui n'a pas la raison échange volontiers un diamant précieux, qu'il a entre les mains, contre une pomme qu'on lui présente. C'est la méditation, c'est l'oraison qui nous retire des créatures, nous ramène dans notre intérieur, pour nous faire trouver Dieu et comprendre les vérités de la religion et la valeur des biens éternels.

Aussi est-elle pour tous, pour les gens du monde, comme pour les religieux et les prêtres, le moyen le plus efficace d'éviter le péché, d'acquérir les vertus, d'atteindre la perfection et d'y grandir jusqu'à la fin. C'est là l'enseignement de tous les saints et de tous les maîtres de la vie spirituelle. Quand le comprendra-t-on partout ?

Qu'on ne dise pas que le temps manque, il y a du temps pour tout, et personne n'en perd autant que ceux qui l'emploient mal, précisément parce qu'ils ne réfléchissent pas.

Qu'on ne prétexte pas non plus qu'on ne sait pas

méditer ; car il est facile de se faire instruire par un bon confesseur ou par une personne pieuse, ou d'apprendre dans un bon livre la méthode d'oraison. Du reste, quoi de plus simple que de prendre un livre de méditation, d'en lire un chapitre le soir, en se pénétrant d'un sujet ; puis le lendemain, de reprendre le même livre, de le relire posément en réfléchissant sur chaque pensée et en entremêlant ces réflexions de la résolution de vivre conformément à ce qu'on lit et de prier pour en obtenir la grâce.

La lecture spirituelle est du reste la sœur de l'oraison et elle produit les plus heureux fruits dans ceux qui s'y appliquent. Il serait facile d'en établir l'usage dans toutes les familles chrétiennes, à la condition qu'elle fût très courte aux époques où les travaux sont pressants, sauf à la rendre plus longue quand ils le sont moins.

Jésus, Marie, Joseph exprimaient parfois ensemble à Dieu les sentiments dont leur cœur était rempli, et les supplications qu'ils adressaient au ciel pour le salut de la terre. C'était la prière commune et vocale de la Sainte Famille. Nous avons dit déjà l'importance de cette prière commune, le matin et le soir.

Qu'il nous suffise de remarquer que la prière est nécessairement une élévation de l'âme vers Dieu. Quand le cœur prie sans le secours des lèvres, c'est une prière excellente : mais quand les lèvres prononcent des formules sans que le cœur y soit, avec des distractions volontaires, ou sans l'intention de prier, il n'y a plus de prières ; et ceux qui n'ont pas l'habitude de faire oraison sont très exposés à en venir là, et par conséquent à ne point prier du tout, ce qui, comme nous l'avons dit, est la source de tous les maux.

C'est donc avec grande raison que Léon XIII a voulu que les membres de l'Association de la Sainte-Famille fissent une prière devant l'image représentant Jésus, Marie, Joseph, afin qu'à cette vue ils missent à leur prière l'attention requise, en se souvenant de la ferveur avec laquelle pria la Sainte Famille.

Les images saintes, en attirant nos regards, fixent en effet l'esprit et en empêchent les divagations. Mais peut-être n'en est-il point de plus efficace dans ce but que celle où Jésus, Marie et Joseph se trouvent réunis, et n'y a-t-il pas lieu de penser que ces trois saints personnages assistent de leur protection ceux qui prient devant elle?

EXEMPLE

LE BIENHEUREUX CURÉ D'ARS

« Quand j'étais tout seul aux champs avec ma pelle et ma pioche, disait souvent le bienheureux Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars, je priais tout haut; mais quand j'étais en compagnie, je priais à voix basse. Si maintenant que je cultive les âmes j'avais le temps de prier comme lorsque je cultivais mon champ, comme je serais heureux! On se reposait après dîner, avant de se remettre à l'ouvrage, je m'étendais par terre comme les autres. Je faisais semblant de dormir et je priais Dieu de tout mon cœur. Ah! c'était le plus beau temps! Et donnant mon coup de pioche, je me disais : Il faut cultiver son âme, en arracher la mauvaise herbe. »

C'est ainsi que ce jeune cultivateur se disposait sans le savoir à devenir un saint prêtre. Ceux qui l'imiteront, s'ils ne deviennent pas prêtres, deviendront saints.

II. Les conditions qui donnent l'efficacité à la prière.

Jésus, Marie, Joseph demandaient avant tout le règne de Dieu sur la terre comme au ciel. La prière de Jésus s'appuyait sur la connaissance parfaite qu'il avait de son Père, celle de Marie et de Joseph sur leur foi incomparable. Tous demandaient avec une confiance assurée d'être exaucés. « Je savais, disait Notre-Seigneur à son Père, que vous m'exaucez toujours. » Ils demandaient avec un souverain respect pour la grandeur de Dieu, et par conséquent avec une profonde humilité; enfin ils priaient sans cesse et par conséquent avec persévérance. Ils nous enseignent par là ce que nous devons demander à Dieu et avec quelle disposition nous devons prier.

1° QUE FAUT-IL DEMANDER ?

Jamais une chose mauvaise. Car une telle demande serait gravement injurieuse à Dieu; jamais non plus sans raison une chose qui n'est ni bonne ni mauvaise; car, en la demandant, on n'a d'abord aucun droit de l'obtenir, et si Dieu accordait ce qui peut être un obstacle à notre salut, il le ferait pour nous punir; et c'est par miséricorde qu'il nous le refuse. Combien d'âmes, qui trouvent l'occasion de leur perte éternelle dans les biens de ce monde, seraient saintes si elles en étaient privées! Il est cependant bien permis de demander à Dieu les choses nécessaires à la vie présente. Notre-Seigneur lui-même nous l'a appris dans le « Notre Père » où nous disons tous les jours : « Donnez-nous notre pain de chaque jour »; mais, dit saint Alphonse de Liguori, quand nous demandons les biens temporels, nous devons toujours le faire d'une manière soumise et résignée; et si le Seigneur nous les refuse, soyons persuadés qu'il le fait par

amour et parce qu'il y voit un écueil pour notre bien spirituel. A un Dieu si grand et si riche, demandons de grandes choses. Un roi s'offenserait si un de ses sujets lui demandait une épingle. Tous les biens de la terre devant Dieu sont moins qu'une épingle ne l'est pour un roi. Prions-le donc instamment de nous donner sa grâce qui est la semence de la gloire éternelle, son saint amour qui, après avoir fait le bonheur de cette vie, fera celui du ciel, et enfin la persévérance dans cet amour jusqu'à la mort. Voilà les vrais biens. Voilà ce qu'ont ambitionné les saints. Voilà ce qui nous prépare à la vision et à la possession de Dieu.

2° PRIONS AVEC LES DISPOSITIONS DE LA SAINTE
FAMILLE

C'est-à-dire avec une âme éclairée par la lumière d'en haut sur la bonté, la richesse, la Providence de Dieu. Comment prier celui en qui on ne croit pas? Comment s'adresser à lui, si on n'est convaincu qu'il peut nous accorder ce qui nous manque et qu'il est assez miséricordieux pour ne pas nous le refuser? Et un chrétien pourrait-il ignorer ou révoquer en doute la promesse que Notre-Seigneur a faite d'accorder tout ce qu'on lui demandera dans l'ordre du salut, pourvu qu'on le fasse comme il convient?

Cette promesse de Notre-Seigneur, souvent répétée par lui, engendre dans l'âme la confiance qui est nécessaire pour que la prière soit efficace. Celui qui ne l'a pas hésité, il n'ose demander, il se défie en quelque sorte de Dieu; il ne lui fait point honneur par conséquent et ne le dispose pas à écouter favorablement ses demandes. Comment? Si un prince riche, puissant, bon, fidèle à sa parole, nous promet-

tait par écrit une faveur, nous croirions déjà la tenir; et quand c'est Dieu qui nous a promis plusieurs fois sa grâce, son secours, si nous le lui demandons, quand il a fait consigner ses promesses dans nos saints Livres, comment ne compterions-nous pas sur elles?

Y a-t-il un père, un époux, un ami, un grand de la terre en qui nous puissions nous confier avec autant d'assurance qu'en Dieu? Allons donc à lui à cœur ouvert, comme un enfant à son père; allons-y, justes, car nous sommes vraiment ses amis; allons-y, pécheurs, car les bras de ce bon Père sont grands ouverts pour accueillir le prodigue qui revient à lui. Soyons assurés que la confiance est la mesure des grâces que nous recevons. Dilatons notre cœur et Dieu le remplira selon toute l'étendue de sa capacité.

Cette confiance ne doit pas toutefois nous faire oublier notre misère. Que sommes-nous en nous présentant devant la majesté de Dieu, devant laquelle tremblent les anges? Saint Bernard nous compare à une grenouille sortie de son marais, et qui voudrait entrer dans le palais d'un grand roi. Si elle s'y présentait avec arrogance, comment y serait-elle reçue? Aussi est-il écrit que « Dieu résiste aux superbes et qu'il donne sa grâce aux humbles ». Quand nous prions, nous n'allons pas demander le paiement d'une dette, mais les faveurs auxquelles nous n'avons aucun droit et que nous attendons de la miséricorde divine. Si le pauvre s'avisait de commander au riche dont il réclame le secours, ne se rendrait-il pas odieux et ne mériterait-il pas d'être repoussé? Nous sommes les mendiants de Dieu; soyons modestes devant lui. Au temple, le pharisien faisait valoir ses mérites dans ses prières; le publicain disait avec humilité: « Seigneur, soyez-moi propice, car je suis un pécheur »; le premier s'en alla condamné et le

second justifié. Le bon larron, reconnaissant qu'il méritait bien le supplice qu'on lui avait infligé, disait humblement à Notre-Seigneur : « Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume » ; et Notre-Seigneur lui répondit : « Aujourd'hui vous serez avec moi en paradis. » L'humilité introduit un larron au ciel même avant les Apôtres. Si elle a une telle puissance quand elle est accompagnée du péché, quel doit être son crédit quand elle est accompagnée de la justice ? L'orgueil joint à la justice peut perdre une âme, que ne fera-t-il pas quand il est joint au péché ?

« La prière de celui qui s'humilie pénétrera jusqu'au ciel, » dit le Saint-Esprit, « elle n'aura pas de repos qu'elle ne s'approche du trône de Dieu, et elle ne descendra pas que le Très-Haut ne l'ait regardée favorablement. »

Dieu nous apprend par ces paroles que dans la prière on doit joindre la persévérance à l'humilité. En promettant de tout accorder à la prière, Dieu ne nous a pas garanti qu'il nous exaucerait aussitôt. Celui donc qui, après avoir demandé quelque temps une grâce, cesse de prier par découragement ou par négligence, risque de ne rien obtenir. « Il faut donc, selon le conseil de Notre-Seigneur, toujours prier et ne jamais se lasser. » Quand nous demandons surtout des grâces spirituelles, si Dieu tarde de nous les donner, c'est pour nous les faire apprécier davantage et nous fournir l'occasion de les mériter en les demandant. S'il nous refuse ce que nous sollicitons persévéramment, il nous donnera sûrement quelque chose de plus utile que ce à quoi nous tenons. Donc persévérons dans la prière, et cela jusqu'à la fin de notre vie. Ne devrions-nous obtenir par là que la grâce d'une sainte mort que tout serait gagné.

O Sainte Famille ! nous prierons toujours jusqu'au

dernier soupir en union avec vous. Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous, secourez-nous, sauvez-nous. Ainsi soit-il.

Nous avons assez dit que nous trouvons dans la Sainte Famille le modèle de nos devoirs envers Dieu, elle ne nous enseigne pas moins éloquemment les vertus que nous avons à pratiquer à l'égard du prochain.

EXEMPLE

UNE LEÇON DE SAINT DOROTHÉE

Saint Dorothée rapporte que la première leçon qu'il donna à son disciple chéri Dosithée, ce fut de graver en lettres d'or au fond de son âme ces belles paroles : que Dieu ne sorte jamais de l'intérieur de votre cœur ; pensez toujours qu'il est sous vos yeux et que vous êtes présent devant lui. Dosithée se conforma à cette leçon ; et en tout temps, soit en marchant, soit en mangeant, soit en se livrant au travail de ses mains, il avait continuellement sous les yeux la présence de Dieu. Au milieu même des maladies très graves dont il fut affligé dans le monastère, il ne perdit jamais de vue cette divine présence. Par ce moyen, Dosithée, de soldat licencieux, de jeune homme débauché, perdu de vices et esclave des vanités mondaines, devint, dans l'espace assez court de cinq années qu'il passa dans le cloître, un moine parfait. Après qu'il eut rendu le dernier soupir, on le vit rayonnant de gloire, assis dans le ciel, au milieu des plus illustres anachorètes. Tant est bien fondé sur la vérité ce que dit saint Grégoire, que ce moyen pratiqué avec persévérance et sans interruption peut presque suffire à nous rendre parfaits.

Toutefois ce qui rend particulièrement efficace le

souvenir de la présence de Dieu, c'est quand, à l'exemple des anciens solitaires, on élève souvent à lui son cœur par de fréquentes oraisons jaculatoires entremêlées à ses travaux, à ses occupations de chaque jour et même à ses récréations et à son sommeil, dans les heures d'insomnie. Ces sortes de prières sont courtes, elles ne prennent point de temps. Il suffit de dire souvent, sinon des lèvres, du moins du cœur : « Mon Dieu, venez à mon aide ! » ou bien : « Mon Jésus, miséricorde ! » ou : « Jésus, Marie, Joseph, » etc., et par là on acquiert cet esprit de prière qui assure le salut éternel.

SECTION II

VERTUS ENVERS LE PROCHAIN

Par le prochain, nous entendons d'abord les membres de notre famille qui sont vraiment nos proches, dans la stricte signification du mot, et ensuite tous les hommes qui, ayant Dieu pour Père, sont appelés comme nous à son héritage éternel.

Aux membres de notre famille nous sommes unis par les liens de la piété, qui a sous elle trois vertus : l'amour, le respect et l'obéissance ; à tous les hommes nous devons la charité, à laquelle se rapportent le zèle et la douceur, quand nous avons à traiter avec eux. Nous trouverons dans la Sainte Famille le modèle de toutes ces vertus, comme il sera facile de s'en convaincre par les chapitres suivants.

CHAPITRE PREMIER

DE LA PIÉTÉ OU DE L'AMOUR SPÉCIAL QUI DOIT UNIR LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Ici nous avons à admirer la tendresse virginal qu'avaient l'un pour l'autre Marie et Joseph, l'amour que tous deux portaient à Jésus, et enfin celui que Jésus avait pour ses parents.

ARTICLE PREMIER

L'amour virginal de Marie et de Joseph.

Contemplons d'abord l'union sainte de ces deux époux incomparables, et parlons ensuite de la concorde dans la famille.

§ 1^{er}. — DE L'UNION DES COEURS ENTRE MARIE ET JOSEPH

L'union naturelle la plus intime que Dieu ait faite sur la terre est celle des époux entre eux. C'est pourquoi il est écrit : « L'homme quittera son père et sa mère et il s'attachera à son épouse. » Mais cette union devient d'autant plus ferme qu'elle est plus pure. C'est le bien qui unit, c'est le mal qui sépare et divise. Marie et Joseph s'étaient donnés l'un à l'autre par les liens d'un mariage virginal. Qui pourrait donc dire l'affection tendre et ferme qu'ils avaient l'un pour l'autre ?

« Sainte virginité, s'écrie Bossuet, vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées : et le feu de la convoitise qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrassements des esprits que l'amour de la pureté lie ensemble. »

L'illustre évêque ne cherche pas à prouver cette vérité, mais il l'établit en citant un grand miracle raconté par saint Grégoire de Tours. Nous le rapportons dans son intégrité : Saint Injurieux, sénateur de Clermont en Auvergne, épousa sainte Scholastique et vécut avec elle dans la pratique de la chasteté parfaite. Ces deux époux s'aimaient tendrement. Leur humilité leur faisait cacher cet héroïsme ; mais Scholastique étant venue à mourir, Grégoire de Tours rapporte qu'Injurieux, en déposant dans le tombeau son corps sacré, dit : « Je vous rends grâce, Seigneur, de ce que je remets entre vos mains ce trésor sans tache tel que je l'ai reçu. » Alors, le corps de la sainte se mit à sourire, et dit : « Pourquoi dites-vous ce qu'on ne vous demande pas ? » Injurieux mourut peu après et fut enseveli à quelque distance de Scholastique ; mais le lendemain leurs tombeaux se trouvèrent miraculeusement réunis.

« Dieu, continue Bossuet, Dieu le permit pour nous montrer par cette merveille que ce ne sont pas les plus belles flammes que celles où la convoitise se mêle ; mais que deux virginités bien unies par un mariage spirituel en produisent de bien plus fortes et qui peuvent, ce semble, se conserver sous les cendres de la mort. C'est pourquoi saint Grégoire de Tours, qui nous a décrit cette histoire, dit que les habitants de cette contrée appelaient ordinairement ces sépulcres les sépulcres des deux amants ; comme si ces peuples eussent voulu dire que c'étaient de véritables amants, parce qu'ils s'aimaient par l'esprit.

» Mais où est-ce que cet amour spirituel s'est jamais trouvé si parfait que dans le mariage de saint Joseph ? C'est là que l'amour était tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendaient qu'à conserver la virginité ; et il est aisé de l'entendre. Car, dites-nous, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimiez en Marie ? Ah ! sans doute, ce n'était pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie qui faisait le chaste objet de ces feux : et plus il aimait cette pureté, plus il la voulait conserver, premièrement en sa sainte épouse et secondement en lui-même par une entière unité de cœur ; si bien que son amour conjugal, se détournant du cours ordinaire, se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie. » C'était un trésor que le ciel lui avait confié. Il était saintement fier du dépôt dont il avait la charge. Aussi s'attache-t-il à Marie pour toujours ; il passe sa vie avec elle, il l'assiste à Bethléem, en Egypte, à Nazareth. Il est sa consolation dans ses peines, sa ressource dans le besoin, son compagnon inséparable dans tous les états de douleur comme de joie, de pauvreté comme d'abondance. Il protège son honneur, sa réputation, sa virginité et sa vie. La mort seule sera capable de rompre cette union sublime.

Marie, de son côté, aime Joseph. Elle y est obligée comme épouse ; et elle, la plus parfaite des créatures, omettrait-elle l'accomplissement d'un de ses plus grands devoirs ? Elle l'aime par estime : car Joseph, que le ciel même lui a donné pour époux d'une manière miraculeuse, est digne d'elle. Le Saint-Esprit ne prépare pas des mariages mal assortis. Il est son époux ; mais par la virginité il est son frère et il partage tous ses sentiments et se fait l'émule de

toutes ses vertus. Elle l'aime par reconnaissance ; car elle reçoit chaque jour de lui des marques d'un héroïque dévouement et toujours elle le voit fidèle à lui garder la virginité à laquelle elle tient plus qu'à la vie.

Ah ! certes, l'union de nos premiers parents dans le paradis terrestre, tant que dura l'état d'innocence, était loin d'être aussi parfaite que celle de Marie et de Joseph. Marie et Joseph avancement donc dans la vie, à travers les épreuves, trouvant leur consolation dans leur affection mutuelle, dans leurs entretiens célestes, dans les mutuels services qu'ils se rendent avec un dévouement sans égal. Ensemble ils prient ; ensemble ils travaillent ; ensemble ils souffrent ; ensemble ils bénissent Dieu des bienfaits qu'ils en reçoivent. Quel modèle à offrir aux époux chrétiens !

Qu'ils apprennent à cette école que le bonheur n'est pas dans la richesse, dans la prospérité, dans les honneurs de ce monde, mais dans l'union des cœurs, et que cette union est le fruit de la vertu et non de la satisfaction des sens. On est uni quand on s'estime. C'est la vertu qui concilie l'estime et l'affection. Que les époux donc respectent les lois de la chasteté qui convient à leur état. Que les maris aiment leur épouse comme Jésus-Christ aime son Eglise, selon le langage de saint Paul ; ou comme saint Joseph aimait la Sainte Vierge. Que les femmes soient soumises à leur mari comme au Seigneur ou comme Marie l'était à saint Joseph. Que, loin de se séparer, au scandale des enfants et du public, ils partagent la joie, les tristesses et les travaux l'un de l'autre, se prévenant mutuellement par toutes sortes de bons offices, supportant les défauts l'un de l'autre, de telle sorte que les enfants grandissent dans une atmosphère de paix et non dans les disputes et les emportements qui leur aigrissent le caractère, les

préparent à des querelles entre frères et sœurs et risquent de ruiner le respect qu'ils doivent aux auteurs de leurs jours. Le manque d'union devient pour tous les membres d'une famille une source de perpétuels chagrins; il divise ceux que Dieu avait liés ensemble; ils ne trouvent plus de joie dans la prospérité, plus de consolation dans le malheur.

Une communauté religieuse est une famille qui n'est pas fondée sur la nature, mais sur la grâce. Elle est par conséquent le séjour de l'affection mutuelle. Heureuses les maisons dont les supérieurs peuvent dire ce que nous disait de ses filles la supérieure d'un couvent où nous donnions la retraite : « Nous nous aimons trop ! » Quand l'affection vient de Dieu, qu'on se rassure et qu'on ne craigne pas qu'elle soit excessive. La charité peut toujours grandir tant que nous sommes sur la terre, et avec elle grandissent les mérites pour le ciel.

EXEMPLE

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

Elle avait épousé Louis, duc de Thuringe. C'était un époux digne d'elle, dit Montalembert :

« Elisabeth joignait à sa tendre affection pour son mari un grand respect; elle mettait un soin scrupuleux à ce qu'aucune de ses actions, de ses paroles insignifiantes, ne pût le blesser ou même l'importuner.

» Le joug auquel elle se soumettait était du reste, comme le veut l'Eglise, un joug d'amour et de paix, car Louis lui accordait pleine liberté dans l'exercice des œuvres de piété et de miséricorde qui seules l'intéressaient. Il l'encourageait et la soutenait même dans ces salutaires exercices, avec une pieuse solli-

citude, se bornant à l'arrêter quand son zèle lui semblait l'entraîner trop loin, en lui adressant des avertissements toujours dictés par une affectueuse prudence et toujours reçus avec docilité. Aux témoignages si fréquents qu'ils se donnaient de leur mutuelle tendresse, tous deux mêlaient de douces exhortations à avancer ensemble sur le chemin de la perfection. Cette sainte émulation les fortifiait et les maintenait dans le service de Dieu.

» Le caractère grave et pur de leur affection se révélait surtout par la touchante habitude qu'ils conservèrent de s'appeler frère et sœur. L'union de leurs âmes était si intime qu'ils ne pouvaient souffrir d'être séparés l'un de l'autre. Aussi quand le duc faisait des courses dans ses États, il prenait toujours sa chère Elisabeth avec lui, et elle l'accompagnait avec bonheur, bien qu'elle eût souvent à parcourir des chemins âpres et dangereux; tant elle tenait à n'être jamais éloignée de celui qui jamais ne l'éloignait de Dieu. Il arrivait cependant quelquefois que Louis était obligé par son devoir de souverain d'entreprendre des voyages au loin, de sortir de ses États et de ne pas emmener sa femme : alors, aussitôt qu'il était parti, elle se dépouillait de ses vêtements de princesse et se revêtait du costume des veuves en se voilant la tête comme elles. Elle restait ainsi pendant toute la durée de son absence, attendant son retour dans la prière, les veilles et les plus sévères mortifications, mais dès qu'on venait lui annoncer l'arrivée de son époux, elle s'empres-
sait de se parer avec tout le soin et tout l'éclat que pouvait exiger son rang.

» Unis ainsi par une concorde sainte, pleins d'humilité et de pureté devant Dieu, pleins d'amour l'un envers l'autre, ils offraient au ciel et à la terre le plus doux, le plus édifiant exemple. »

§ 2. — DE LA CONCORDANCE DANS LES FAMILLES

Sur ces paroles de nos Saints Livres : « Il y a trois choses dans lesquelles se plaît mon esprit et qui sont agréables à Dieu et aux hommes : la concorde entre les frères, l'amour de son prochain, et l'homme et la femme qui vivent en un parfait accord », Corneille de la Pierre dit :

« La concorde, la charité est la vertu principale qui concilie à ceux qui la pratiquent la grâce de Dieu et la faveur des hommes. Elle doit régner d'abord entre ceux qui sont unis par les liens d'un même sang, entre les parents par conséquent; ensuite entre les proches, c'est-à-dire entre ceux qui vivent dans la même maison, dans le même voisinage ou qui s'occupent des mêmes emplois, et enfin entre l'homme et la femme qui partagent les mêmes habitudes, la même table, les mêmes affaires, à qui tout est commun, de telle sorte qu'ils ne font qu'une même personne civile. C'est pourquoi, s'ils sont d'accord, ils mèneront une vie très agréable et très sainte; mais s'ils sont en désaccord leur existence sera très pénible et semblable à celle des démons de l'enfer. C'est pourquoi le Saint-Esprit veut voir entre les époux un amour très parfait qui les porté à supporter de bon cœur le caractère, les infirmités, les défauts de l'un et de l'autre, et à s'accommoder en tout l'un à l'autre comme les roues d'un char. Quand une roue tourne, l'autre roue qui lui est jointe tourne en même temps et dans le même sens.

» Voici donc le sens de ce passage des Saints Livres : Le mari et la femme doivent s'accorder de telle sorte que là où l'un se porte, soit par sa propre volonté, soit par infirmité, soit par quelque néces-

sité, l'autre s'y porte également (pourvu que Dieu n'en soit pas offensé). Le mari veut exercer un métier : que la femme l'exerce avec lui, ou du moins le seconde; le mari tombe sous les coups de la maladie, de la paupreté, de la perte de ses biens, de la persécution : que la femme lui tienne compagnie, le console, compatisse à ses douleurs et lui rende toutes sortes de services. Que la femme se laisse emporter par le même vent de la fortune qui pousse son mari, et qu'à son tour celui-ci lui rende la pareille.

» Or, l'amour réciproque est la racine et la source de cet accord. La paix domestique, dit saint Augustin, c'est la concorde harmonieuse avec laquelle ceux qui vivent ensemble commandent ou obéissent. Ceux qui pourvoient aux besoins des autres commandent, comme le mari à la femme, les parents aux enfants, les maîtres aux serviteurs. Ceux aux besoins desquels on pourvoit, obéissent; les femmes obéissent donc à leurs maris, les enfants aux parents, les serviteurs aux maîtres. Mais vivant tous dans la justice et selon la loi, et étant encore éloignés de la cité de Dieu, ceux qui commandent servent ceux auxquels ils paraissent commander; car ils n'ordonnent pas en vue de dominer, mais bien avec le dessein d'être utiles; non par orgueil du pouvoir, mais en vue d'accorder des bienfaits.

» Dieu aime à trouver une telle concorde, il s'en réjouit, car elle fait le salut des maisons, des villes et même des royaumes.

» Saint Grégoire de Nazianze dit avec raison que la stabilité et la beauté de l'univers viennent de la concorde des éléments contraires qui s'y rencontrent. Le monde, tant qu'il est paisible et tranquille, tant qu'il se tient dans les limites que lui a fixées la nature, tant qu'aucun de ses éléments ne se heurte

contre un autre et ne rompt les liens de la bienveillance naturelle par lesquels le Verbe créateur les a enchainés, le monde, dis-je, est vraiment monde, c'est-à-dire beau. Sa beauté est même incomparable; mais dès qu'il cesse d'être en paix, il cesse d'être monde, c'est-à-dire qu'il perd toute sa beauté. Il en faut dire autant de l'homme, que les anciens ont appelé un petit monde, et aussi de sa maison et de sa famille; toute leur beauté, tout leur bonheur est dans la concorde et tout leur opprobre et tout leur malheur dans la discorde.

» En voici la raison : Dieu est la concorde suprême, increée et très parfaite; il aime donc d'une manière particulière ceux qui vivent dans la paix, car ils lui sont semblables, ils sont son ouvrage parfait. Dans la Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont en parfait accord, non pas d'une manière accidentelle, mais d'une manière essentielle, car ils ont une seule et même nature, conséquemment un même esprit, une même volonté, une même concorde. Ce que le Père veut, le Fils et le Saint-Esprit le veulent essentiellement; et c'est cette Trinité sainte qui a communiqué et imprimé quelque chose de sa concorde dans le ciel, dans les éléments et dans toutes les créatures. Et c'est cette harmonie des cieux dans une multitude d'astres, d'étoiles et de mouvements variés qu'admirait un des amis de Job, quand il disait : « Dieu a fait la concorde dans les choses élevées qu'il a créées. » Ainsi donc Dieu a imprimé dans chacune de ses créatures des vestiges de la Trinité dans l'unité; car il a tout fait avec nombre, poids et mesure. Ce qu'il a fait dans le monde, il l'a fait aussi dans chaque famille : car là le père représente en quelque sorte Dieu le Père, l'enfant représente Dieu le Fils et la femme représente le Saint-Esprit. C'est ce qui a été vrai surtout dans

la céleste et divine Famille du Verbe incarné, où la concorde a été si parfaite, et que tous les époux et toutes les familles ont tant d'intérêt à considérer et à imiter.

» Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour me demander une chose, quelle qu'elle soit, a dit le Sauveur, mon Père qui est au ciel la leur accordera. Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. Là donc où règne la concorde, là se trouve Jésus-Christ, là se trouve la Trinité tout entière qui opère dans les âmes la trinité dans l'unité, c'est-à-dire l'union et l'accord dans les esprits, dans les cœurs et dans les œuvres. Qu'y a-t-il de plus admirable dans le ciel, qu'y a-t-il de plus divin que les trois Personnes divines? Qu'y a-t-il de plus admirable sur la terre, dans une maison, dans une famille que de voir tous ses membres unis et conspirant au bien commun? Or, c'est la concorde qui fait que tous n'ont qu'un cœur et qu'une âme.

» La concorde est donc une chose divine qui découle de Dieu comme de sa source. Au contraire, la discorde qui divise, qui déchire et qui fait que plusieurs se font la guerre, est infernale et diabolique, car elle est le produit de Lucifer qui a le premier semé la division dans le ciel, et qui à cause de cela a été précipité comme un carreau de foudre dans les enfers. C'est donc la discorde qui a fait l'enfer, tandis que la concorde a fait le ciel. La discorde a produit les démons; la concorde, les anges; la discorde fait les réprouvés; la concorde, les élus et les saints. De là le mot si connu de Sénèque : Par la concorde, les plus petites choses grandissent; par la discorde les plus grandes tombent en ruine. »

Ne voit-on pas des familles d'une condition pauvre prospérer par la concorde? Il arrive plus

souvent encore que des communautés, qui commencent sans ressources, par l'union des cœurs, deviennent des institutions florissantes qui se répandent au loin pour la gloire de Dieu et au grand profit des âmes. Si la discorde parvenait à s'y introduire, elle en préparerait la chute. « Tout royaume divisé contre lui-même, a dit Notre-Seigneur, ne pourra subsister. » Pour garder la concorde, il faut, selon saint Bernard, mesurer les mouvements de son cœur, ses paroles et ses actes : les mouvements de son cœur, pour ne céder ni à la colère ni à l'impatience; sa langue, pour qu'elle ne laisse échapper aucune parole blessante; ses actes, afin d'éviter tout procédé qui puisse aigrir ou humilier le prochain. « Tout ce que vous voulez que les autres fassent vis-à-vis de vous, faites-le à l'égard des autres. » La concorde est un assez grand bien pour qu'on n'ait pas peur de le payer trop cher, en évitant tout ce qui peut la troubler.

EXEMPLE

SAINTE ÉLISABETH DE PORTUGAL ET THOMAS MORUS

S'il arrive parfois que la concorde soit rompue par la faute de l'un des époux, que l'autre ne désespère point. Il y a parfois plus de mérite à souffrir qu'à jouir des avantages de la concorde. Il y a une autre Elisabeth que celle de Hongrie, également sainte, également honorée par l'Eglise, qui eut pour époux Denis, roi de Portugal, prince de mœurs dissolues. Elle porta la patience jusqu'à élever elle-même dans la piété les enfants que le roi avait eus d'autres femmes.

Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, et plus tard martyr, étant devenu veuf après six ans de

mariage, épousa, deux ans après, Alice Middleton, veuve, qui n'était ni jeune ni belle. Il songea à cette seconde union afin de donner une mère à ses enfants. Erasme a écrit : « La femme que Morus a épousée est une ménagère active et soigneuse, et son mari lui témoigne autant d'égards et d'affection que si elle était jeune et jolie. Telle est l'heureuse puissance d'un caractère aimable, qu'il répand sa douce influence sur tous les êtres qui l'entourent, quelque faibles que soient leurs qualités ou leurs moyens de plaire. Aucun mari, continue-t-il, n'a jamais obtenu par la rigueur et la sévérité autant de preuves de soumission de la part de sa femme que Morus en obtient par sa douceur et ses manières aimables. » Quoiqu'elle fût d'un certain âge et d'un caractère presque intraitable, il la détermina à prendre tous les jours une leçon de musique. La vérité est qu'Alice était malheureusement grondeuse, défaut qui aurait paru insupportable à tout mari moins philosophe que Morus. Mais celui-ci savait toujours conjurer l'orage par quelque plaisanterie ou par un jeu de mots. Cependant la bonne dame reconnaissait quelquefois ses torts et s'efforçait alors de se corriger. C'est par la bonté et l'indulgence plutôt que par la dureté qu'on obtient ce résultat.

ARTICLE II

L'amour de Marie et de Joseph pour Jésus.

Bientôt la virginité de Marie et de Joseph reçut sa récompense, récompense en vérité infinie. Elle attira le Fils de Dieu sur la terre. Il convenait que, si un Dieu devait naître, il n'eût pour mère qu'une vierge et que, si une vierge devait enfanter, elle n'eût pour fils qu'un Dieu. C'est la pensée de saint

Bernard. Et voilà que la Vierge, devenue Mère par l'opération du Saint-Esprit, nourrit de son sein, que le ciel a rendu fécond, le Rédempteur des siècles, le Roi même des anges. O religion chrétienne, que tes mystères sont beaux ! La poésie tant vantée n'a rien pu imaginer qui soit comparable à ce que tu présentes en réalité à notre foi, à nos hommages et à notre admiration ! Quoi de plus capable d'élever l'homme et de le purifier !

Marie concentre donc les affections de son cœur si virginal et, par conséquent, si aimant, sur celui qui est son Dieu de toute éternité et qui est devenu son Fils dans le temps. A elle seule il a été donné d'aimer Dieu comme Fils, car la maternité divine est un privilège unique qui n'a jamais été et qui ne sera jamais accordé ni à ange ni à homme. Qui pourrait dire les ardeurs du cœur de Marie pour ce divin Enfant ? A toutes les tendresses maternelles se joint, dans son cœur, l'amour divin de tous le plus fort et le plus grand, qui surnage sur tout autre amour, car il n'existe pas s'il ne domine toute autre affection ; mais en Marie il est proportionné à la connaissance suréminente qu'elle a des perfections divines et à la grâce qu'elle a reçue. Or, dès son immaculée conception, elle a reçu plus de grâces que tous les anges et tous les saints ensemble, et depuis elle a toujours grandi en amour de Dieu. En devenant sa Mère et en s'approchant de la source de la grâce de la manière la plus intime, elle y a puisé encore une plus grande plénitude de grâce et par conséquent d'amour. O Jésus, personne ni au ciel ni sur la terre ne pourra jamais vous aimer autant que vous a aimé votre Mère. Son amour est pour vous plus précieux que celui de tous les élus ensemble.

Et que dire de Saint Joseph ? Il n'est pas le père de Notre-Seigneur selon la nature, mais il le devient

par adoption. Joseph regarde comme sien le Fils de Marie puisqu'il est le fruit de la virginité dont il a le dépôt et dont il est en quelque sorte maître, par les droits que lui donne le mariage. Jésus n'a point de père sur la terre, mais son Père céleste le confie à Joseph.

« Que fera ici ce saint homme ? demande Bossuet. Qui pourrait dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné et s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin. Depuis ce temps-là, chrétiens, il ne vit plus que pour Jésus-Christ ; il n'a plus de soin que pour lui ; il prend lui-même pour ce Dieu un cœur et des entrailles de père, et ce qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection. Ainsi, comme le remarque saint Jean Chrysostome, dans l'Évangile partout Joseph apparaît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnaient alors ; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'Enfant et c'est à lui qu'il annonce le temps du retour. Jésus le révere et lui obéit : C'est lui qui dirige toute sa conduite comme en ayant le soin principal, et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela ? disait saint Jean Chrysostome. En voici la raison véritable : c'est, dit-il, que c'était un conseil de Dieu de donner au grand saint Joseph tout ce qui peut appartenir à un père, sans blesser la virginité. Joseph ne sera pas le père de Jésus selon la nature, la virginité s'y oppose ; mais elle ne peut empêcher que Joseph ait pour Notre-Seigneur les soins, la tendresse, l'affection d'un père.

» Mais comment Joseph qui n'est pas père selon la nature aura-t-il un amour de père ? La puissance divine agit en cette œuvre, dit encore Bossuet, c'est par un effet de cette puissance que saint Joseph a un cœur de père, et si la nature ne le donne pas,

Dieu lui en fait un de sa propre main, car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. »

Du reste comment se défendre d'aimer ce divin Enfant? A mesure qu'il laissait paraître ses charmes adorables, avec quel bonheur Marie et Joseph le portaient-ils sur leur sein, combien de baisers imprimaient-ils sur son beau visage et sur ses innocentes mains? Combien de fois pendant son sommeil ne se tinrent-ils pas à genoux devant son berceau, les yeux et le cœur fixés sur ce tendre objet de leurs affections? Quand il commença à parler et à leur révéler les secrets de son Père, le plan de la Rédemption du monde, les beautés de l'héritage éternel, de quelles ardeurs Marie et Joseph n'étaient-ils pas enflammés? Certes, pour l'avoir entendu une fois, les disciples d'Emmaüs disaient : « Notre cœur n'était-il pas ardent pendant qu'il nous parlait en chemin? » C'est pendant de longues années que Marie et Joseph entendirent ses paroles, et l'Évangile dit que la Vierge les conservait toutes dans son cœur.

Tous deux ne vivaient donc que pour Jésus, ils ne travaillaient que pour lui. Pour le soustraire aux périls qui le menaçaient, ils abandonnaient tout, ne craignant rien pour eux-mêmes, pourvu qu'ils le missent à l'abri, et n'ambitionnant d'autre prix de leurs travaux et de leurs souffrances que la conservation de la vie de Jésus, si nécessaire au salut du monde. Voilà le modèle des parents chrétiens. Ils doivent aimer leurs enfants, travailler pour eux, savoir au besoin souffrir pour eux, afin de leur procurer le nécessaire pour le corps et surtout pour l'âme. Il est clair, en effet, que c'est une obligation pour les parents de fournir à leurs enfants la nourriture, les vêtements et une instruction convenable

et de leur préparer un avenir conforme à leur condition ; mais leur devoir capital, c'est de procurer le salut de leur âme, de cette âme qui l'emporte autant sur le corps que le ciel l'emporte sur la terre.

Pour cela il faut instruire les enfants des vérités de la religion, les former aux vertus chrétiennes, les écarter des occasions de péché, réprimer les germes des mauvaises passions qui se manifestent en eux, leur donner de saints exemples, et demander à Dieu de les bénir ; car la grande œuvre de l'éducation ne peut réussir sans le secours du ciel. Quel malheur si, en flattant les inclinations perverses de leurs enfants, en favorisant en eux la gourmandise, la mollesse, la vanité, l'orgueil, les parents en venaient à préparer la perte éternelle de ces enfants ; si, en voulant leur épargner toute souffrance, ils les laissaient par leur faute exposés aux occasions de perdre Dieu ! De tels parents sont, au dire de saint Bernard, non des pères, mais des bourreaux. Et certes, le bourreau ne retranche que la vie du corps, et de tels parents ruinent la vie de l'âme de leurs enfants.

Quand les parents sont véritablement chrétiens, ils considèrent les serviteurs de la maison comme une seconde famille, sur laquelle ils étendent leur affection, cherchant, en retour du dévouement et des travaux qu'ils en reçoivent, à procurer à leurs domestiques l'instruction religieuse, la préservation des périls du monde et les avantages de la piété et de la vertu. « Si quelqu'un n'a pas le soin des siens, surtout de ceux qui habitent sa maison, il a renié sa foi et est pire qu'un infidèle, » dit le grand Apôtre.

Ceux qui, ayant embrassé la vie religieuse, consacrent leur vie à l'éducation de l'enfance ou aux soins des malades, n'ont rien de mieux à faire que d'avoir sous les yeux l'amour que Marie et Joseph

portaient à Jésus, pour s'exciter à se dévouer à leur tâche. N'est-ce pas Jésus qu'il s'agit de former dans l'âme de l'enfant, dont il faut faire un chrétien, c'est-à-dire un héritier du ciel? Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit que c'est lui-même qu'on assiste dans le pauvre et dans l'infirmes? Ceux donc qui s'emploient avec générosité à ces œuvres saintes s'entendront dire par le juste Juge : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. »

EXEMPLE

UN PÈRE MODÈLE

Saint Louis, roi de France, eut dix enfants : cinq fils et cinq filles. Il prenait la peine de les instruire lui-même et de les porter au mépris des plaisirs et des vanités du monde et à l'amour de la vertu, ce qu'il faisait ordinairement le soir après Complies, dans sa chambre, où il les faisait venir pour recevoir de sa bouche ses excellentes leçons. Il les menait avec lui au sermon ; il leur enseignait à réciter tous les jours le petit office de Notre-Dame, il les obligeait d'assister tous les jours de fête aux Grand'-Messes et aux divins offices chantés ; il voulait qu'ils s'accoutumassent dès l'enfance à la mortification et à la pénitence, et dans cette vue il ne souffrit pas que les vendredis ils portassent sur leur tête aucun ornement, parce que c'est en ce jour que Notre-Seigneur a été couronné d'épines.

Mais rien de plus touchant et de plus instructif que les conseils qu'il donna, peu de temps avant sa mort, à son fils Philippe, qui devait lui succéder sur le trône de France : « Je te recommande avant toutes choses, mon cher fils, de t'appliquer de tout ton cœur

à aimer Dieu ; car celui qui ne l'aime point ne peut être sauvé. Garde-toi de rien faire qui lui déplaît, de commettre aucun péché mortel, et souffre plutôt toutes sortes de peines et de misères que de tomber dans ce malheur. Si Dieu t'envoie des adversités, reçois-les avec humilité et endure-les avec patience, étant persuadé que tu les as bien méritées et qu'elles te seront avantageuses. S'il te remplit de prospérités, n'en tire pas sujet d'orgueil, mais reconnais la main secourable de ton bienfaiteur et lui en rends de très humbles actions de grâces. Confesse-toi souvent, et choisis pour cela des confesseurs sages et expérimentés, qui aient de la lumière et de la vigueur pour te porter au bien et te détourner du mal ; entends le service divin sans causer ni regarder de côté et d'autre. Prie Dieu de cœur et de bouche avec grande ferveur, surtout à la Messe. Sois pieux et humain surtout envers les pauvres et les affligés et favorise-les selon ton pouvoir. Je te supplie, mon cher fils, lorsque je serai décédé, que tu me fasses assister par des Messes, des oraisons et des aumônes..... Dans cette attente, je te donne toutes les bénédictions qu'un bon père peut donner à son fils, priant la Sainte Trinité de te garder de tous les maux et de répandre sur toi la plénitude des grâces. »

Que les parents et les pères de famille en particulier apprennent de ce saint roi les recommandations qu'ils doivent faire à leurs enfants.

ARTICLE III

L'amour de Jésus pour Marie et pour Joseph.

C'est de toute éternité que le Fils de Dieu a aimé celle qui devait être sa Mère et celui qu'il devait appeler, dans le temps, du nom de père. C'est avant tous les siècles qu'il prédestinait l'un et l'autre à

leur grande mission. C'est par amour qu'il embellit Marie à sa conception immaculée de grâces et de vertus et qu'il disposa le cœur de Joseph de telle sorte qu'il ne fut pas indigne d'être l'époux de la divine Vierge. Mais une fois que le Verbe se fut fait chair et eut habité parmi nous, le cœur du divin Enfant aima surtout, après son Père céleste, d'abord sa divine Mère et ensuite son père nourricier.

Jésus avait pris tout de notre nature, excepté le péché. Etant Dieu parfait, il était en même temps homme parfait. Or, ce sont les qualités du cœur qu'on apprécie le plus dans l'homme. Le cœur de Jésus était donc d'une bonté, d'une tendresse, d'une reconnaissance, d'une générosité ineffables à l'égard de tous, mais surtout à l'égard de sa sainte Mère et à l'égard de saint Joseph, dont il recevait tous les jours les caresses et les soins.

Et c'est bien cet amour que Jésus témoignait à ses parents qui leur faisait oublier toutes les fatigues, toutes les épreuves qu'ils subissaient à cause de lui. O Marie, ô Joseph, « heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Heureuses les oreilles qui entendent ce que vous entendez ! » Vos yeux voient Jésus, tout empressé à vous témoigner son affection filiale ; vos oreilles entendent les paroles de remerciement et de tendresse qu'il vous adresse à toute heure. Dès ces tendres années, il a à cœur de vous épargner la peine, en partageant vos labeurs. A votre dernière heure, ô Joseph, avec quel amour il vous assiste, vous promettant de vous introduire avec lui au ciel !

Heureux les parents dont les enfants ressemblent à Celui qui s'est fait enfant pour servir de modèle à l'enfance et à la jeunesse ! Comme les travaux du père sont allégés, comme les douleurs de la mère sont vite oubliées quand des enfants bien nés

témoignent à l'un et à l'autre leur reconnaissance par des paroles aimables et par des procédés affectueux ! Comme les enfants s'honorent par le cœur qu'ils manifestent à l'égard des auteurs de leur jour ! Et, d'autre part, est-il un spectacle plus triste que celui qu'offrent les maisons où des enfants, au cœur dur et mal élevé, reçoivent de leurs parents avec la vie les soins les plus assidus, sans en être touchés, sans avoir à leur dire une parole de reconnaissance, sans rien faire pour alléger leur fardeau et les soulager dans leurs fatigues, sans les assister dans leur vieillesse ? Pauvres parents ! Qui ne les plaindrait ? Mais plus malheureux encore sont ces enfants, car ils attirent sur leur tête la colère de Dieu, et à leur tour ils subiront de la part de leurs propres enfants les mêmes procédés odieux dont ils ont usé à l'égard de leurs parents.

Dans une communauté religieuse les supérieurs sont pères, les supérieures sont mères, et on leur donne ce nom. Que ceux et celles qui sont sous leur conduite aient à leur égard des sentiments filiaux de reconnaissance et d'amour. Les supérieurs veillent en effet avec sollicitude sur leurs inférieurs « comme ayant à rendre compte à Dieu de leurs âmes » ; il faut donc, comme le dit saint Paul, qu'ils le fassent « avec joie et non pas comme en gémissant ». Pour porter cette responsabilité des âmes, la plus lourde de toutes, on a besoin de quelque allègement. Celui que l'on goûte le plus, vient sans contredit de la reconnaissance et de l'affection de ceux pour qui on se dévoue jour et nuit, et les plus grandes peines viennent de ceux dont on a la charge, quand on les voit ne point répondre à l'amour qu'on leur porte et aux soins qu'on leur prodigue. L'imitation de la Sainte Famille, en bannissant des foyers chrétiens et des communautés religieuses l'égoïsme qui désole,

en y développant l'affection mutuelle, en écarte par là même les douleurs les plus cuisantes et y apporte les plus douces consolations.

EXEMPLE

MADAME LOUISE DE FRANCE

Après une vie livrée à de honteux désordres, Louis XV fut atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau.

Cette nouvelle jeta dans l'affliction la plus profonde Madame Louise de France, sa fille, devenue prieure du Carmel de Saint-Denis. Aussitôt, sans s'arrêter à considérer ses douleurs, la princesse s'occupa activement de procurer au roi tous les secours spirituels. Elle obtint de M^{sr} l'archevêque de Paris la permission de faire exposer le Saint Sacrement dans l'église du monastère, et pendant dix jours elle se tint au pied des autels, ne cessant de solliciter pour le monarque les dispositions qui rendent la mort précieuse devant Dieu. Si les occupations de sa charge l'arrachaient souvent du sanctuaire durant le jour, elle s'en dédommageait la nuit en ne le quittant presque pas.

Elle réclama, non seulement les prières de la communauté, mais encore celles de toutes les religieuses du royaume et des personnes pieuses avec lesquelles elle était en relations. A la prière elle joignait toutes les rigueurs de la pénitence. Ses filles, qui remarquèrent l'altération de ses traits, s'alarmèrent avec raison et recoururent à l'autorité des supérieurs pour arrêter les pieux excès de son zèle. L'un d'eux lui ayant adressé des reproches à ce sujet, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « J'obéirai, mon Père, à tout ce que vous me prescrirez ; mais songez, je vous prie,

que le roi se meurt; songez que je suis venue ici pour son salut comme pour le mien, et dites-moi si je puis en trop faire pour une âme qui m'est si chère. » Le supérieur, admirant un tel courage, n'eut pas celui de lutter plus longtemps et abandonna cette âme généreuse à l'Esprit divin qui l'avait conduite si avant dans la voie de l'abnégation.

Dieu entendit les ferventes prières de la princesse carmélite. Bientôt le monarque, animé du plus sincère repentir, demanda avec humilité la grâce des sacrements, et voulant que son regret fût connu de tous, comme l'avaient été les égarements de sa vie, il rédigea lui-même la formule par laquelle il demandait pardon à Dieu et à son peuple d'une conduite si peu conforme aux sentiments de foi qui l'avaient toujours animé, et ordonna que cet acte fût publié par toute la France.

CHAPITRE II

LE RESPECT ENVERS LES SUPÉRIEURS

Le respect comprend l'estime que l'on a pour ceux qui ont une autorité sur nous et les marques qu'on leur donne de cette estime par des paroles et par des actes qui les honorent. Jésus, Marie, Joseph se connaissaient les uns les autres d'une manière parfaite. Comment dès lors n'eussent-ils pas eu l'estime la plus haute pour les dons que Dieu avait mis en eux ? Quelle vénération la Vierge Marie n'avait-elle pas pour Joseph, qu'elle regardait comme le guide et le protecteur que Dieu lui-même lui avait donné ! Et Jésus voyait en Joseph le représentant sur la terre de son Père céleste ; aussi lui donnait-il le nom de Père, et se montrait-il à son égard le fils le plus respectueux. Joseph, le témoin, le dépositaire des secrets de Dieu, à qui l'ange lui-même avait révélé le mystère du Verbe de Dieu fait Homme et les prodiges opérés en Marie, offrait avec elle à Jésus des adorations et il rendait à Marie un véritable culte de vénération ; aussi tous les membres de cette divine Famille se prévenaient-ils d'honneurs et d'égards, autant que de procédés affectueux. Voilà le modèle de la famille chrétienne. La foi fait voir, en effet, dans les parents les instruments de la Providence de Dieu, les représentants de son autorité auprès des enfants, et dans les enfants des âmes immortelles, filles de Dieu et destinées à sa

gloire éternelle. Ces grandes pensées ne peuvent manquer, quand elles sont comprises, d'inspirer à tous le respect mutuel ; d'abord aux enfants la vénération à l'égard des auteurs de leurs jours, puisque leur autorité vient de Dieu, et même un certain respect aux parents, vis-à-vis de leurs enfants, respect de leur âme, respect de leur innocence. Les païens eux-mêmes l'avaient compris : « L'enfant, a dit l'un d'entre eux, mérite un grand respect ; si vous méditez quelque projet honteux, ne méprisez pas les tendres années d'un enfant. »

Hélas ! de nos jours, ce respect est amoindri par la division qui trop souvent désole la famille ! Un des parents est chrétien ; l'autre ne l'est plus. Les recommandations de l'un sont neutralisées par les moqueries que l'autre en fait. Les enfants entendent tout et remarquent tout. Ils méprisent celui de leurs parents qui, en méprisant Dieu, ruine la base de tout respect et ils ne respectent plus celui qui craint Dieu parce qu'ils voient qu'un autre de leurs parents s'en moque. Du reste, partout on leur fait entendre les mots d'égalité, de liberté, de progrès moderne ; et ils n'ont pas de peine par conséquent à se croire au même niveau que les auteurs de leurs jours, affranchis de tous égards envers eux, par conséquent, et peut-être supérieurs à eux, à cause d'une certaine instruction laïque qu'ils ont reçue plus abondamment qu'eux. Dès lors plus d'estime les uns pour les autres ; de là, par conséquent, les airs dédaigneux, les paroles blessantes, les procédés hautains, peut-être les insultes pour ne rien dire de plus.

C'est là un mal hideux qui ronge la famille et la société. Comment le guérir ? Nous le répétons en honorant et en cherchant à imiter la Sainte Famille de Nazareth. Jésus était bien supérieur à Marie et

à Joseph qui, après tout, étant créatures, tenaient tout de lui; mais il voyait en eux les représentants de son Père céleste. Cela suffisait pour qu'il les comblât de marques d'estime et d'honneur. Et il ne suffirait pas à l'enfance et à la jeunesse d'aujourd'hui de savoir que leurs parents, à qui elles doivent tout, tiennent la place de Dieu? Et cependant, qui en pourrait douter? C'est de par la nature et de par Dieu par conséquent, qui en est l'auteur, que les parents sont supérieurs aux enfants et la foi vient nous dire qu'« il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu », que toutes les autorités « qui existent, ont été établies de Dieu ».

Ce que nous disons aux enfants a son application aux serviteurs qui, par leur condition même, sont tenus à respecter leurs maîtres. Que tous ceux qui sont dans cette condition « pensent que leurs maîtres sont dignes de tout honneur », dit saint Paul, *dominos omni honore dignos arbitrentur*.

Mais c'est dans les communautés religieuses surtout, les vraies émules de la Sainte Famille, que chacun doit estimer ses supérieurs comme les dépositaires à son égard de l'autorité divine, et les honorer dans toute occasion en paroles et en œuvres. Rien n'assure la prospérité d'un Institut et le bonheur de ses membres comme le respect à l'égard des supérieurs en vue de Dieu. Rien n'attire la bénédiction du ciel sur les enfants comme l'honneur qu'ils rendent à leurs parents. N'est-il pas écrit : « Honorez votre père et votre mère, afin d'avoir une longue vie sur la terre ».

Dans ses commentaires sur les Saintes Ecritures, le savant Corneille de La Pierre, appuyé sur la parole de Dieu, fait les réflexions suivantes : « La bénédiction du père affermit la maison des enfants, et la malédiction de la mère en arrache les fondements. » La

bénédition du père fait que les enfants ont une famille nombreuse, riche et prospère. La malédiction du père et celle de la mère au même titre ruinent la famille des enfants. On voit des exemples de l'efficacité de la bénédiction paternelle dans Sem et dans Japhet, que bénit Noé, leur père. Le premier remplit l'Asie de sa postérité; le second peupla l'Europe. On voit aussi quelle prospérité procura à Isaac la bénédiction d'Abraham et à Jacob celle d'Isaac. Jacob devint le père des douze chefs des tribus du peuple de Dieu. C'est ce qui montre que la source et le fondement de la prospérité et de la durée des familles, c'est l'honneur que les enfants rendent à leurs parents, honneur qui leur attire la bénédiction des parents et de Dieu lui-même; et la source du malheur et de la ruine des familles, c'est le manque de respect pour les parents.

On a aussi des exemples qui prouvent combien est funeste la malédiction des parents. Cham fut maudit par Noé et la postérité de Cham fut vouée à l'esclavage. Saint Augustin rapporte qu'une mère maudit ses dix enfants et qu'ils furent aussitôt tous saisis d'un tremblement convulsif, qui les obligea à quitter leur pays et à s'enfuir à travers le monde, portant partout l'horrible spectacle de leur châtement. Aujourd'hui encore nous voyons disparaître des familles illustres qui semblaient devoir durer jusqu'à la fin des siècles. Vous en demandez la cause; la voici : les enfants n'ont pas honoré leurs parents comme il convenait, et n'en ont pas été bénis. Dieu se sert des parents comme d'un instrument, pour rendre heureux les enfants ou pour les perdre, comme il se sert du soleil pour éclairer le monde; ainsi il affermit les familles et les rend illustres par la bénédiction des parents. Tout païen qu'il était, Platon lui-même avait compris que la

malédiction des parents porte malheur aux enfants et qu'il n'est rien de plus terrible pour eux (1).

O enfants, méritez par le respect la bénédiction de vos parents! Et vous, parents, si vous voulez être respectés, prenez la sainte habitude de bénir vos enfants. Comme l'a remarqué M^{sr} Baunard, par la bénédiction paternelle et maternelle, le respect des enfants pour les parents se renouvelle et grandit chaque jour dans ce spectacle auguste, où les parents apparaissent comme les représentants de Dieu et les ministres de sa bénédiction. Cette croix que vous avez tracée sur le front de vos enfants vous assure à jamais leur vénération. Sous votre bénédiction aussi, l'enfant apprend à se respecter lui-même. Ne se dirait-il pas que le front sanctifié par le signe de la croix ne doit pas avoir à rougir le soir, sous la question silencieuse de votre regard? Cette heure de la bénédiction est l'heure salutaire des aveux, des pardons, des avis solennels : l'on n'est pas béni, si l'on n'est pas repentant.

Enfin cette bénédiction est bienfaisante à celui qui la donne : elle le rend meilleur et plus chrétien ; elle le sanctifie. Quand un père voit ses enfants s'incliner devant lui, ne sentira-t-il pas que Dieu lui a donné charge d'âmes, qu'il doit aux siens l'exemple de la foi et de la vertu?

Qu'on ne manque donc point d'établir dans toutes les familles chrétiennes un usage si salutaire. Voici comment on peut le pratiquer.

Quand, après la prière du soir, ou avant de se retirer, vos enfants se seront approchés de vous, pour vous donner le salut, vous placerez un instant votre main sur leur tête et vous tracerez du doigt la croix sur le front de chacun d'eux, en disant :

(1) CORN. in *Eccli.* III, 11.

« Dieu te bénisse, mon enfant ! » ou bien : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » ; ou même silencieusement. C'est le bonsoir des chrétiens, un bonsoir religieux qui rappelle les pensées de l'éternité.

Vous n'êtes pas riches, peut-être, vous n'avez pas une grande fortune à laisser à vos enfants, vous avez du moins l'héritage de votre bénédiction. Et il vaut beaucoup mieux être bienheureux que riche.

EXEMPLE

DE LA BÉNÉDICTION DES PARENTS

Les pères et les mères des martyrs bénissaient dans les prisons leurs fils et leurs filles, et cette bénédiction les remplissait d'un nouveau courage.

Sainte Macrine bénissait ses petits-fils qui devaient devenir plus tard le grand saint Basile et saint Grégoire de Nysse. Près d'elle, Nonna bénit son fils Grégoire de Nazianze et le consacra tout enfant à Jésus-Christ, en lui plaçant les deux mains sur les Saintes Ecritures.

« Beau cher fils, disait saint Louis près d'expirer sur le rivage de Tunis, je t'ai donné toutes les bénédictions qu'un bon père peut donner à son fils. »

Le jeune Jean Gerson, plus tard chancelier de l'Université de Paris, défilait chaque jour à la tête de ses onze frères et sœurs devant la bénédiction de son père et de sa mère.

Saint François de Sales s'agenouillait aussi tous les jours devant ses parents, en attendant qu'ils se missent à leur tour à genoux, devant leur fils consacré par l'onction épiscopale.

« Après le souper, dit l'historien de sainte Chantal, cette sainte mère se retirait de bonne heure avec ses

enfants, leur faisait réciter les prières du soir, auxquelles elle ajoutait toujours un *De profundis* pour feu le baron leur père, puis ils faisaient l'examen, prenaient la bénédiction du bon ange, disaient tout haut et tous ensemble : « Mon Dieu, je remets mon » âme entre vos mains » ; après quoi elle donnait de l'eau bénite et sa bénédiction à ses enfants, et les faisait coucher modestement. »

On lit dans l'historien de Thomas Morus : « Les enfants, parmi nous, ont coutume de demander soir et matin, à genoux, la bénédiction de leur père et de leur mère ; c'est en Angleterre l'usage général. Mais je dois dire que, devenus grands, mariés ou élevés à quelque dignité de l'Eglise ou du siècle, ils ne s'astreignent pas à la même coutume, ou ne la suivent que rarement. La fidélité de Morus en fut d'autant plus remarquable ; car, tant qu'il eut son vieux père, et même pendant qu'il était chancelier d'Angleterre, Thomas ne manqua jamais de venir humblement lui demander chaque soir sa bénédiction. »

Puissent de si grands exemples être suivis dans toutes les familles !

CHAPITRE III

DE L'OBÉISSANCE

L'amour mutuel fait qu'on conforme avec bonheur sa volonté à celle de ceux qu'on aime; l'estime et le respect mutuels font qu'on défère volontiers au sentiment des autres et qu'on leur cède sans peine. Si on a compris ce que nous avons exposé de l'amour qui unissait les membres de la Sainte Famille, et de l'estime et du respect qu'ils avaient les uns pour les autres, on concevra facilement l'obéissance admirable qui y régnait. C'est dans cette Famille bénie que se réalise la parole des Livres saints : « Les fils de la Sagesse sont l'assemblée des justes, et le peuple qu'ils composent n'est qu'obéissance et amour. » (1)

C'est Joseph qui commande, car il est le chef de la Famille et le représentant de Dieu. Mais Joseph en commandant aurait voulu obéir, et il ne commandait que pour se soumettre au plan de la Providence et à la volonté du Dieu qui avait placé son divin Fils sous sa direction, et à Jésus qui lui disait sans doute : « Il convient que nous accomplissions toute justice, vous en commandant, et moi en obéissant. »

Il commandait à Marie, à la Reine des anges et des hommes, et, au moindre signe, la Vierge exécutait et avec amour ce qui lui était commandé. Marie

(1) *Eccl.* III, 1.

et Joseph commandaient à Jésus, le Roi immortel des siècles, et lui, qui s'était fait obéissant jusqu'à la mort, exécutait ponctuellement, avec un empressement capable de ravir les anges, tout ce que lui marquaient sa divine Mère et son Père nourricier. Ensemble ils obéissaient au prix des plus grands sacrifices aux ordonnances de l'empereur Auguste, pour nous apprendre à respecter les lois civiles, quand elles sont justes, car l'autorité des législateurs vient de Dieu et doit être respectée toutes les fois qu'ils ne prescrivent rien contre les lois de Dieu et de l'Eglise. S'ils abusaient de leur pouvoir contre Dieu ou contre la religion, il vaudrait mieux « obéir à Dieu qu'aux hommes ».

Jésus, Marie et Joseph obéissent ponctuellement à toutes les prescriptions de la loi de Moïse touchant les cérémonies, l'observation des fêtes, le voyage au temple de Jérusalem. Par là ils nous enseignent la fidélité avec laquelle nous devons observer les commandements de l'Eglise, accomplir par conséquent le devoir pascal, observer l'abstinence et le jeûne prescrits, sanctifier les fêtes d'obligation et le dimanche, en entendant la Messe et en nous abstenant des travaux défendus.

L'obéissance de la Sainte Famille, voilà la condamnation de la révolte de l'homme contre Dieu; voilà l'éternelle réprobation de l'orgueil qui porte à ne pas se soumettre à l'autorité légitime des parents et des supérieurs. Voilà la réponse péremptoire donnée à tous les vains prétextes derrière lesquels se retranche la désobéissance.

Après tout, dit-on, j'en sais autant que ceux qui me commandent, ils ne sont pas d'une autre nature que moi. Notre-Seigneur en savait infiniment plus que Marie et que Joseph; il était, comme Dieu, d'une nature infiniment supérieure à la leur, et il obéis-

sait, et par son obéissance il sauvait le monde. Nous désobéissons, nous; nous résistons à l'ordre de Dieu, et avec notre prétendue sagesse nous nous perdons. *Qui autem resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt.* A l'école de la Sainte Famille, que les hommes apprennent l'obéissance aux ordres de Dieu à l'exemple de Joseph, qui, à la voix des envoyés célestes, sait tout quitter, même sa maison et sa patrie. L'homme est le chef de la femme; mais il a pour chef Jésus-Christ dont il doit respecter les ordres. Que les femmes soient soumises à leur mari comme au Seigneur, dans tout ce qui est juste, comme Marie l'était à saint Joseph. Que les enfants obéissent à leurs parents comme Jésus à Marie et Joseph, sauf cependant les cas où les parents leur commanderaient le mal ou voudraient les empêcher de suivre leur vocation. Voilà l'ordre, voilà la source du bonheur domestique, car la paix est la tranquillité de l'ordre. L'esprit de révolte, c'est le désordre, la cause par conséquent de tous les troubles, de toutes les discussions, de toutes les aversions qui rendent la vie si amère. C'est parfois même la source empoisonnée de tous les crimes, des divorces scandaleux qui ruinent la famille, des égarements des enfants qui font la honte des parents, et le malheur des enfants eux-mêmes.

C'est en effet au profit de ceux qui ont à obéir que Dieu, qui fait tout avec une souveraine sagesse, a établi au-dessus d'eux une autorité pour les gouverner. Il savait qu'ils avaient besoin de ce frein pour les empêcher de se précipiter dans des abîmes. Si donc ils secouent le joug de l'autorité et se laissent mener par leurs caprices et par leurs passions, ils courent à leur perte. Que d'enfants, dès leurs premières années, contractent des habitudes vicieuses, en allant dans des compagnies ou

dans des lieux qu'on leur a défendu de fréquenter ! Que de jeunes filles se déshonorent en entretenant certaines relations que leurs parents leur interdisent ! Que de jeunes gens surtout deviennent libertins, parce qu'ils ont commencé par être insoumis !

Ils sont donc les ennemis d'eux-mêmes ceux qui se confient au guide de tous le plus insensé, c'est-à-dire à leur propre présomption. Il y va donc de leur salut de se soumettre à l'obéissance, de le faire de bon cœur en vue de Dieu à qui on désobéit en désobéissant aux supérieurs. Qu'ils soient bien persuadés qu'ils font ce qu'il y a pour eux de plus utile quand ils se soumettent, car « l'homme obéissant racontera des victoires. »

C'est dans les communautés religieuses surtout que l'obéissance de la Sainte Famille est imitée ; c'est là que les supérieurs sont les serviteurs de leurs frères ; c'est là que les sujets font par vœu, et par conséquent avec un mérite particulier, l'abnégation de leur propre volonté. C'est là qu'on pratique le plus parfait des conseils évangéliques, en donnant à Dieu sa liberté, sa volonté, ce qu'il y a en nous de plus intime et ce à quoi on tient le plus. Mais c'est par là aussi qu'on s'affranchit de l'embarras de disposer de ses propres actes, du danger de prendre sa propre volonté pour celle de Dieu. C'est par là, par conséquent, qu'on marche en sûreté, car les supérieurs se trompassent-ils en commandant, les inférieurs ne peuvent se tromper en obéissant, pourvu que ce qu'on leur ordonne ne soit pas clairement contre les lois de Dieu ; enfin, c'est par là qu'on acquiert des trésors de mérites et qu'on attire sur la communauté dont on est membre de grandes bénédictions. Plus l'esprit d'obéissance règne dans une maison religieuse, plus elle est prospère et plus on est heureux d'y vivre, car la volonté de Dieu s'y

fait déjà comme dans le ciel, et par conséquent on y trouve un avant-goût du paradis.

EXEMPLE

SAINTE ROSE

Rose est la première fleur de sainteté qui se soit épanouie dans l'Amérique méridionale. Elle ne sortait jamais, elle ne prenait pas la moindre nourriture sans la permission de sa mère. Celle-ci voulut un jour éprouver la docilité de sa fille et lui commanda de faire à rebours une fleur dans un ouvrage de broderie. Rose obéit aussitôt. Après qu'elle eut rempli sa tâche, sa mère la réprimanda fort de ce qu'elle l'avait fait d'une manière si ridicule : « Ma mère, répondit Rose avec douceur, il m'est assez indifférent de faire une fleur de telle ou telle manière, mais je ne saurais manquer à la soumission que je vous dois. » De combien de périls les enfants se préserveraient s'ils obéissaient ainsi à leurs parents !

CHAPITRE IV

DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Si l'on pensait que la Sainte Famille, tout absorbée par les consolations qu'elle trouvait dans l'union des cœurs, dans l'harmonie et la paix qui régnaient dans son sein, ne songeât pas à faire part à d'autres des biens dont elle jouissait, on serait dans une grande illusion. La charité n'est pas égoïste; fille de Dieu, dont la nature est la bonté qui tend à se répandre, elle cherche à faire le bien autour d'elle. Plus on aime Dieu, plus on aime le prochain en vue de Dieu, de même qu'on attache d'autant plus de prix au portrait de son père qu'on a plus de tendresse pour lui. Or, nulle part Dieu n'a été ni ne sera autant aimé sur la terre qu'il l'a été dans la Sainte Famille; donc, dans cette Famille divine, le prochain a été aimé en proportion.

O Jésus, qui vous a attiré du sein de votre Père dans le sein de la Vierge? L'amour des hommes. Qui vous a fait subir les rigueurs de la pauvreté, de l'exil, des travaux obscurs d'un ouvrier? L'amour des hommes.

Marie était embrasée aussi de cet amour. Aussi la voyons-nous, dès qu'elle apprend que sa cousine Elisabeth a besoin de ses soins, s'en aller en toute hâte à travers les montagnes pour l'assister. Et Joseph, l'héritier des patriarches, habitué à méditer les divines Ecritures, n'y avait-il pas appris mieux que Tobie le

prix de l'aumône ? Et la présence de Jésus et de Marie n'allumait-elle pas en lui les ardeurs de la charité envers le prochain ? Sans doute la pauvreté de tous mettait une limite à la libéralité, mais jamais au bon cœur ni au désir d'être utile. Sans doute que les plus saints des pauvres partageaient souvent avec d'autres pauvres le morceau de pain qui leur restait ; sans doute que souvent ils firent asseoir à leur foyer les voyageurs qui leur demandaient l'hospitalité, si souvent recommandée dans les Saints Livres et si bien pratiquée dans le peuple de Dieu. Assurément, jamais la demande du pauvre ne trouva Jésus, Marie, Joseph insensibles. Jamais ils ne virent couler une larme de douleur sans l'essuyer. Jamais ils ne rencontrèrent des peines sans y compatir et sans chercher à les alléger. Selon le conseil de Tobie, si par moment ils avaient beaucoup ils donnaient beaucoup, s'ils avaient peu ils donnaient peu, mais ils donnaient de bon cœur ; de telle sorte que le pauvre s'en allait ravi de leur générosité ou de leur bienveillance.

Nous avons besoin de ces exemples dans un temps où la charité d'un grand nombre se refroidit sous les glaces de l'égoïsme. Il en est qui, avides de jouissances et trouvant qu'ils n'ont jamais assez pour se les procurer, ne réservent point à Dieu, en la personne du pauvre, une part de ce que la Providence leur prodigue. Ils oublient la parole de Notre-Seigneur : « Donnez et on vous donnera. » Le moyen de beaucoup recevoir, c'est d'être libéral envers les autres : « Celui qui a pitié des pauvres prête à Dieu, qui le lui rendra à son tour », et Dieu paye de gros intérêts à ceux qui ont su le constituer leur débiteur en faisant l'aumône. En vérité, « il vaut mieux donner que recevoir », selon la parole de Notre-Seigneur lui-même.

L'aumône purifie du péché ; elle dispose Dieu

à exaucer nos prières, elle délivre de la mort et elle nous fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. C'est la parole de Dieu elle-même qui nous fait connaître ces effets de l'aumône. Et elle ajoute : « Que votre main ne soit pas étendue pour recevoir, et fermée pour donner. Dans tout don que vous faites, épargnez à votre prochain la tristesse que lui causerait une parole blessante. Est-ce que la rosée ne tempère pas agréablement la chaleur ? De même une bonne parole vaut mieux qu'une aumône. »

C'en est assez pour exciter toutes les familles chrétiennes à exercer la charité sous toutes ses formes, selon la mesure de leurs ressources et de leur crédit. Qu'elles aient à cœur de visiter les malades, de donner à manger à ceux qui ont faim, à boire, à ceux qui ont soif, de procurer la liberté aux prisonniers, des vêtements à ceux qui en sont dépourvus, un gîte à ceux qui en manquent, et même la sépulture aux morts, comme le faisait sainte Catherine de Gènes.

Les âmes religieuses, qui approchent de Dieu de plus près, retracent aussi plus exactement les exemples de charité de la Sainte Famille. Elles font vœu de pauvreté ; mais si elles s'imposent des privations, ce n'est que pour soulager les pauvres. C'est de tout temps que les monastères ont été la providence des malheureux ; et quand toutes les portes sont fermées à ceux qui mendient leur pain, celles des couvents leur sont encore ouvertes. Sous la loi d'amour, il y aura toujours des cœurs qui sauront s'attendrir sur la misère de leurs frères. Heureux ces miséricordieux, ils obtiendront miséricorde, et, au jour de sa justice le Seigneur leur dira, en présence de ses anges et de ses élus, ces paroles : « Venez, les bénis de mon Père. Possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. »

EXEMPLE

MARIE LECKZINSKA

Jeune encore, elle se promenait dans le jardin du château de son père, quand elle entendit de l'autre côté de la palissade une voix plaintive. Elle s'approche et voit une pauvre femme qui la suppliait de venir au secours de sa misère. Marie attendrie lui donne une pièce d'or. C'était tout ce qu'elle avait. En remarquant dans sa main cette pièce d'or, la pauvre femme s'écrie : « O ma bonne princesse, Dieu vous bénira, vous serez reine de France ! » Au moment où cette parole fut dite, le mariage de Louis XV était décidé avec l'infante d'Espagne ; mais six mois plus tard, il épousait Marie Leckzinska.

Quand elle fut devenue reine de France, on la vit se refuser une robe qui lui plaisait, en disant : « C'est trop cher, j'ai assez de robes, et nos pauvres manquent de chemises. » Elle donnait tout ce qu'elle avait, et quand il ne lui restait plus rien, elle vendait ses bijoux. « Si je refuse l'aumône à un pauvre, disait-elle, qui ne se croira pas dispensé de la lui faire ? » Aussi quels témoignages d'affection ne lui donnait-on pas ! Elle n'arrivait jamais à Compiègne qu'au milieu d'un peuple innombrable qui, dans l'ivresse de sa joie, se livrait à d'aimables folies. On l'obligeait à s'arrêter, on lui barrait le chemin, on écartait ses gardes, on caressait ses chevaux. La reine se prêtait à tout comme une mère ; elle se montrait avec un gracieux sourire, et les cris de joie redoublaient.

Le dauphin, son fils, imita sa mère ; il disait : « Pour qu'un prince pût goûter quelque joie dans un festin, il faudrait qu'il pût y inviter toute la nation ou que du moins il pût se dire : aucun de mes sujets n'ira ce soir se coucher sans souper. »

CHAPITRE V

DU ZÈLE DES AMES

La charité envers le prochain a pour couronnement le zèle, qui n'est autre chose qu'un désir ardent de procurer la gloire de Dieu en lui attirant les âmes que le démon lui ravit. « C'est pour nous, hommes, et pour notre salut que Jésus-Christ est descendu du ciel, qu'il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, et s'est fait homme. » Si Marie et Joseph soupiraient après la venue du Messie, c'était par amour pour les âmes qu'il devait racheter et par amour pour Dieu dont il devait établir le règne sur la terre. Mais quand le cœur de Marie eut été au contact de celui de Jésus, quand Joseph eut pressé sur sa poitrine le Salut qui vient de Dieu, quand ils l'eurent entendu révéler les richesses du ciel, le prix des âmes pour lesquelles il venait se sacrifier, Marie et Joseph se laissèrent embraser plus ardemment du désir de sauver les hommes et de s'y employer toujours par la prière et les exemples d'une vie parfaite, et en exerçant, dans l'occasion, autour d'eux tous les actes de la charité spirituelle, qui l'emporte autant sur la charité corporelle, que l'âme l'emporte sur le corps.

Aussi la visite de Marie à sainte Elisabeth avait-elle principalement pour but la sanctification de saint Jean-Baptiste afin d'en faire le précurseur de Jésus. Nul doute que Jésus, Marie, Joseph ne répandissent

un parfum de vertu sur tous ceux qui les abordaient, qu'ils ne mêlassent des actes de zèle à leurs aumônes, donnant de saints conseils, reprenant avec bonté ceux qui offensaient Dieu, instruisant les ignorants, consolant les affligés, pardonnant de bon cœur les injures qu'on leur faisait, supportant avec douceur les affronts et priant pour le salut de tous, avec une ferveur que nous ne saurions concevoir et encore moins exprimer.

Il n'est aucun apôtre, aucun saint qui ait été passionné pour la gloire de Dieu et le salut des âmes à l'égal de Jésus, de Marie, de Joseph. C'est dans leur cœur que tous les hommes apostoliques, que tous les prêtres peuvent puiser ce feu sacré que Jésus est venu apporter sur la terre et dont il désire embraser l'univers. Il n'était pas dans les desseins de Dieu que le zèle se manifestât en Marie et en Joseph par la prédication publique. Notre-Seigneur du reste se tenait encore caché et le moment de la promulgation de l'Évangile n'était pas encore venu. Mais le vrai zèle n'est-il pas celui qui sait se soumettre à l'ordre de la Providence et ne rien entreprendre que selon les vues de Dieu? Heureux les lévites, heureux les prêtres, les missionnaires qui iront chercher l'amour des âmes dans les cœurs de Jésus, de Marie, de Joseph; qui s'uniront à eux dans la prière pour obtenir la conversion des pécheurs; qui sauront leur confier leur sollicitude et leur projet pour le bien et se reposer en eux des fatigues et des difficultés de leur ministère!

C'est là aussi que les religieux des deux sexes qui s'occupent des malades, des vieillards, des enfants, puiseront le courage dont ils ont besoin pour instruire, pour reprendre avec douceur, pour consoler, pour supporter, pour mener à Dieu ceux dont s'ont la charge.

C'est là enfin que tous les fidèles, les parents, les enfants apprendront à procurer le salut des membres de leur famille, en priant beaucoup pour eux, en employant de saintes industries pour les éclairer sur les vérités et les devoirs du chrétien, pour les retirer des habitudes vicieuses, pour leur persuader les pratiques de la piété chrétienne, pour les assister à l'heure dernière et leur ouvrir le ciel.

Qu'on ne l'oublie pas, celui qui n'a point de zèle n'aime pas Dieu. Ou l'amour n'existe pas, ou s'il existe, il opère de grandes choses. Et comme pour tous le premier et le plus grand des commandements, c'est d'aimer Dieu par-dessus tout, tous doivent avoir à cœur de le faire servir et aimer de ceux avec qui ils sont en rapport ; sans quoi ils sont convaincus d'aimer des lèvres seulement et non en œuvre et en vérité. Aiment-ils leurs enfants, les parents qui les élèvent mal et qui par leurs exemples leur montrent le chemin qui mène à l'enfer ? Aiment-ils leurs parents, les enfants qui ne font rien pour les ramener à la pratique des devoirs du chrétien ou qui les laissent mourir sans leur offrir les secours religieux ? Aimer quelqu'un, c'est d'abord aimer son âme immortelle, c'est lui procurer efficacement le salut, en dehors de là toute tendresse est menteuse ou vaine. A quoi sert de s'aimer dans le temps, s'il faut être séparé pendant l'éternité ?

Ceux qui ne font pas partie de notre famille n'en sont pas moins nos frères, puisqu'ils ont comme nous le même Père qui est au ciel. Leur salut éternel ne nous serait-il pas à cœur ? Si, rencontrant sur notre route, dans une nuit d'hiver, un homme inconnu, blessé par des assassins, dépouillé par eux, transi de froid et mourant de faim ; si pouvant l'assister efficacement, nous le laissions à son triste sort sans nous occuper de lui, et que nous apprissions le

lendemain sa mort, la dureté dont nous aurions usé à son égard, pèserait sur notre cœur comme un remords pendant toute notre vie. Que d'hommes autour de nous sont dans un état plus déplorable que ce malheureux ! Une âme est blessée mortellement par le péché, dépouillée des dons de la grâce, glacée par l'égoïsme, mourant de faim, car elle n'a plus la prière et les sacrements pour alimenter sa vie. Nous le savons et nous ne nous en occuperions pas ? O aveuglement des hommes ! « Une ânesse tombe, dit saint Bernard, et il se trouve quelqu'un pour la relever ; une âme tombe, et elle n'a personne qui la relève ! »

O Sainte Famille, communiquez donc à tous ceux qui vous honorent votre amour pour les âmes, et, par des prières ardentes, par de bons exemples, par de saints conseils, par de pieuses industries, ils convertiront les pécheurs, ils assisteront les mourants, afin de leur ouvrir le ciel ; ils contribueront de tout leur pouvoir à toutes les œuvres catholiques qui procurent la gloire de Dieu et le salut des hommes, surtout à celles de la Propagation de la foi, de la Sainte-Enfance, des écoles apostoliques, etc..... (1)

(1) Les œuvres des écoles apostoliques ont pour but d'élever dans la piété des enfants ou des jeunes gens qui ont la vocation pour les missions et qui, à cause de leur pauvreté, ne peuvent pas faire les frais de leur éducation. Nous avons entrepris nous-même avec la bénédiction de Léon XIII et sous la protection de Son Em. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, une œuvre de ce genre qui est placée sous le patronage de la Sainte Famille et a son siège à Grave, Hollande. Nous y admettons les jeunes gens qui ont une vocation tardive pour les missions, c'est-à-dire ceux qui, ayant dépassé quatorze ans, quand ils sont libres de suivre leur vocation, ne peuvent plus être admis dans d'autres maisons. Au moment où nous écrivons ces lignes, août 1906, ces jeunes gens sont dans notre maison au nombre de plus de 140, dont 6 sont devenus prêtres. La plupart sont incapables de payer leur pension. Que la charité des amis de la

Que de bien s'accomplirait si tous les chrétiens avaient un cœur d'apôtre ! Car dans la plus humble condition une âme qui a un vrai zèle opère des merveilles.

EXEMPLE

SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ

C'était un humble portier du couvent des Jésuites de Majorque, que Léon XIII a canonisé. Voyant l'amour qu'avait pour Dieu le jeune scolastique Pierre Claver, il lui tint ce langage : « Mon cher Frère, je ne puis assez vous exprimer la douleur de mon cœur à la pensée que Dieu est ignoré de la plus grande partie de la terre, parce que ses ministres manquent pour ces missions lointaines. Que de larmes ne demandent pas la vue de tant de peuples qui s'égarent parce qu'on ne leur présente aucune lumière pour les conduire, qui périssent, non qu'ils veuillent se perdre, mais parce qu'on ne fait aucun effort pour les sauver ! On voit tant d'ouvriers inutiles là où il y a si peu de moisson !..... Et là où elle est abondante il y a si peu d'ouvriers !..... Quelle multitude d'âmes n'enverraient pas au ciel, s'ils allaient en Amérique, tant de ministres qui vivent en Europe dans une sorte d'oisiveté ! On redoute la fatigue qu'il y aurait à les chercher et on ne craint pas le péril et le crime qu'il y a de les abandonner ; on estime les richesses de ces contrées, on en méprise les hommes !

Sainte Famille nous vienne en aide. Les bienfaiteurs de l'œuvre ont part aux prières de ces jeunes gens, qui vivent comme des religieux, et au Saint Sacrifice qui s'offre pour eux tous les samedis de l'année. Les offrandes et la demande d'admission doivent être adressées au directeur de la Sainte Famille, à Grave, Hollande.

« La charité ne peut donc aller sur ces mers que la cupidité sillonne depuis si longtemps. Il arrive dans les ports de l'Espagne des flottes entières chargées de leurs trésors : quel nombre d'âmes n'y pourrait-on pas conduire au port de la félicité éternelle ? Pourquoi faut-il que l'amour du monde soit plus ardent pour l'acquisition des uns que ne l'est l'amour de Jésus-Christ pour l'acquisition des autres ? Tout barbares que paraissent ces hommes, ce sont des diamants, encore bruts à la vérité, mais dont la beauté dédommage assez de la peine qu'il en coûte pour les polir. O saint Frère de mon âme, quel vaste champ à votre zèle ! Si la gloire de la maison de Dieu vous touche, allez aux Indes ! Allez y gagner tant de milliers d'âmes qui s'y perdent ! Si vous aimez Jésus-Christ, allez ! Oh ! allez recueillir son sang répandu sur des nations qui n'en connaissent pas le prix ; travaillez avec lui jusqu'à la mort pour le salut des hommes !..... »

Pierre Claver suivit les conseils de son saint ami et obtint la permission d'aller travailler à la gloire de Dieu dans les Indes occidentales où il devint l'apôtre des nègres et conquit la couronne des élus. Puissent un grand nombre de jeunes gens faire comme lui !

CHAPITRE VI

DE LA DOUCEUR

Cette vertu est la compagne inséparable de la charité. C'est elle qui modère la colère et l'empêche d'éclater, soit dans les paroles, soit dans les airs du visage, soit dans les actes. C'est elle qui, bannissant les discussions opiniâtres, les querelles, les mots piquants, les reproches blessants, les manières brusques, rend aimables les rapports que l'on a avec le prochain et concilie à la piété l'affection et l'estime de tous.

Mais où trouver un modèle plus parfait de cette vertu que la Sainte Famille ? N'est-ce pas en Notre-Seigneur que s'est accomplie la prophétie d'Isaïe : « Mon Bien-Aimé ne contestera pas, il ne criera pas, il ne fera pas entendre sa voix sur les places publiques, il ne brisera pas le roseau qui plie, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. Il gardera le silence comme une brebis que l'on conduit à la boucherie et comme un agneau que l'on tond. » Aussi saint Jean, voulant le faire connaître aux Juifs, le leur désignera-t-il par cette parole : « Voici l'Agneau de Dieu. » Aussi ce divin Sauveur pourra-t-il dire à ses Apôtres avec vérité : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Et saint Bernard dit de la Sainte Vierge : « En elle il n'y a rien d'austère ni de terrible, elle est toute douceur, offrant à tous le lait et la laine. Parcourez

avec soin toute la suite des récits évangéliques, et, si vous y trouvez quelque parole dure sortie des lèvres de Marie, quelque signe, même d'une légère indignation, vous pourrez alors vous défier d'elle et craindre d'en approcher. Mais si, comme il est certain, vous trouvez qu'en elle tout est plein de piété, de grâce, de mansuétude et de miséricorde, rendez grâce à celui qui dans sa très grande bienveillance vous a pourvu d'une telle médiatrice, dans laquelle rien ne peut inspirer une défiance, qui ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude : le prisonnier la liberté, le malade la santé, l'affligé la consolation, le pécheur le pardon, le juste la grâce, en sorte que personne ne puisse se soustraire à sa bienfaisante chaleur. » Aussi l'Eglise s'adressant à Marie lui dit : « O Vierge incomparable, douce entre toutes, rendez-nous doux et chastes ! »

Et que dire de saint Joseph ? Dieu sans doute n'a dit de Moïse qu'il était le plus doux des hommes que parce que Joseph n'avait pas encore paru sur la terre. En lui, en effet, rien de rude, rien d'amer, rien qui sente l'impatience, mais toujours le calme, la tranquillité, des paroles douces, des manières délicates, des procédés aimables, comme il convenait à celui qui tenait la place de Dieu dans une famille divine. C'est, en effet, au chef de famille sur lequel repose la sollicitude de tous les intérêts que la douceur convient principalement. « Ne soyez pas, dit le Saint-Esprit, comme un lion dans votre maison, bouleversant ceux qui l'habitent et opprimant ceux qui vous sont soumis. » Ce n'est pas par là qu'on se fait aimer ni qu'on inspire la confiance qui est si nécessaire à l'éducation et à la conduite des hommes. Sans doute, c'est un devoir pour les parents, pour les maîtres de maison, pour les supérieurs de reprendre et de corriger ceux dont ils ont la charge ;

mais si les réprimandes partent de la colère, elles aigrissent au lieu de guérir. Si celui à qui on veut les faire est trop ému ou si l'on se sent soi-même envahi par la colère, il faut savoir attendre un moment de calme.

Lorsqu'on a à traiter avec des hommes emportés, il est nécessaire, si on veut le faire utilement, d'être bien maître de soi et de ne pas répondre à l'injure par des paroles dures. « C'est une réponse douce qui brise la colère, dit le Seigneur, et un mot dur excite la fureur. » Et encore : « Une parole douce multiplie les amis et apaise les ennemis et elle abonde sur les lèvres d'un homme de bien. » « Heureux ceux qui sont doux, a dit Notre-Seigneur, car ils posséderont la terre. » (1)

Quelle terre posséderont ceux qui sont doux ? Souvent, comme ils ne troublent pas les autres, on les laisse posséder en paix les biens de ce monde qu'ils ont en partage. C'est une explication de saint Jean Chrysostome. Saint Bernard dit qu'ils posséderont la terre de leur cœur : car ils seront maîtres de ses mouvements ; ils posséderont aussi les cœurs des autres hommes en se conciliant leur affection ; mais, ce qui est plus sûr, ils posséderont la terre des vivants, c'est-à-dire le ciel, car la terre que nous habitons est celle des mourants.

« Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu », dit encore Notre-Seigneur. Ils ont, en effet, un trait particulier de ressemblance avec celui que les divines Ecritures appellent le Dieu de la paix ; ils en sont particulièrement aimés, car ils sont semblables au Fils unique de Dieu qui est venu sur la terre réconcilier les pécheurs avec son Père et qu'Isaïe désigne sous le nom de Prince de la

(1) *Matt.* v.

paix. Aussi posséderont-ils son héritage, et au ciel ils seront plus proprement encore les enfants de Dieu.

Heureuses donc les familles où, par l'imitation de la douceur de Jésus, Marie, Joseph, règne la paix et l'union; où les parents et les maîtres reprennent avec fermeté, comme c'est leur droit et leur devoir, mais avec bonté et sans colère ni brusquerie; où les enfants grandissent dans la confiance à l'égard de leurs parents et dans l'union entre eux; où tous se pardonnent mutuellement leurs torts réciproques sans reproches amers.

Heureuses surtout les communautés d'où sont bannies toutes les paroles blessantes, tous les procédés indéliçats, toutes les querelles, toutes les contestations opiniâtres; en elles s'accomplit la parole du psalmiste : « Les doux auront la terre en héritage, et ils seront heureux par l'abondance de paix dont ils jouiront. » (1)

EXEMPLE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Ce Saint passe à bon droit comme le type de la douceur chrétienne qu'il travailla à acquérir pendant plus de vingt ans. Il y réussit si bien que les plus graves injures ne pouvaient lui arracher une impatience. Un gentilhomme qui le haïssait amena un jour sous ses fenêtres ses chiens et ses valets, les uns pour aboyer, les autres pour insulter le Saint. Il monta lui-même dans sa chambre, vomit contre lui toutes sortes d'injures. Le Saint l'écouta sans mot dire, et son ennemi, prenant ce silence pour du

(1) Ps. XXXVI, 11.

mépris, redoubla de rage, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus de colère, il se retira. Les amis du Saint lui ayant demandé comment il avait fait pour ne rien répondre : « Nous avons fait un pacte, ma langue et moi, dit-il, il est convenu que ma langue ne dirait mot pendant que mon cœur serait dans l'émotion, et puis, pouvais-je mieux apaiser sa colère que par mon silence ? » Il est meilleur, en effet, si on ne peut répondre sans humeur à des paroles offensantes, de se taire absolument.

Jamais, au rapport de son historien, on ne vit de maître qui traitât mieux ses serviteurs et qui en fût plus tendrement aimé. Il ne leur disait jamais rien qui pût les contrister ; c'était comme en les priant qu'il leur donnait ses ordres ; il leur rendait toujours le salut de manière à leur témoigner sa tendresse ; il craignait beaucoup de les surcharger. S'il était obligé de les reprendre ou de leur donner quelques avis, il le faisait sans se fâcher.

Voici un trait bien frappant. Le Saint ayant reçu la visite d'un marquis, l'entretien se prolonge, si bien que la nuit vient et avec elle les ténèbres. Les domestiques n'apportent point de lumière. Cependant le marquis veut se retirer. Alors l'évêque, le tenant par la main, le conduit ainsi à tâtons à travers la galerie, jusqu'à la porte, où il trouve ses serviteurs qui conversent avec ceux du marquis. Le seul reproche qu'il leur fit ensuite fut de leur dire : « Mes amis, avec un bout de chandelle, nous nous serions fait aujourd'hui beaucoup d'honneur ! »

SECTION III

VERTUS ENVERS SOI-MÊME

Ce n'est pas assez pour l'homme de rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû, de pratiquer la piété filiale à l'égard des membres de sa famille, le respect et l'obéissance à l'égard de ses supérieurs, la charité sous ses diverses formes à l'égard du prochain, il faut de plus qu'il étouffe, dans son intérieur, les tendances mauvaises de la nature, en s'exerçant aux vertus qui leur sont contraires. Ces tendances mauvaises ne pouvaient être en Jésus, qui avait pris notre nature avec ses infirmités, mais exempte de tout péché et de toute inclination au mal. Une telle inclination aurait été un déshonneur pour sa Personne divine. Par le privilège de son immaculée conception, Marie était elle-même affranchie du péché et de la tendance au mal. Nul doute aussi que Joseph n'ait reçu du ciel des faveurs extraordinaires, en vertu desquelles la grâce régnait pleinement en lui.

Mais plus Jésus, Marie, Joseph étaient à l'abri des tendances mauvaises, plus facilement ils pratiquaient les vertus qui leur sont opposées. Ce sont ces vertus qu'il nous reste à étudier. Or, toutes ces tendances mauvaises de l'homme se résument à deux : l'orgueil pour l'esprit et la sensualité pour le corps. A l'orgueil est opposée l'humilité, à la sensualité sont contraires la pureté, la modestie qui en est l'ornement, la mortification qui en est la gardienne,

l'amour du travail qui aide à la conserver, la pauvreté qui triomphe de l'inclination qui nous porte vers les biens de la terre, la patience qui accepte avec courage les peines et les douleurs inséparables de notre condition en ce monde, la constance, la persévérance qui conserve toutes les autres vertus et leur assure la récompense.

Après avoir admiré d'abord dans un premier chapitre la vie cachée de Jésus, Marie, Joseph, nous consacrerons à chacune de ces vertus un des chapitres suivants, sans perdre jamais de vue les exemples de la Sainte Famille.

CHAPITRE PREMIER

LA VIE CACHÉE DE JÉSUS, MARIE, JOSEPH

Rien de plus obscur, rien de plus oublié que la Sainte Famille pendant les trente premières années de la vie du Sauveur. Etudions les motifs et recueillons les enseignements de ce mystère.

ARTICLE PREMIER

Motifs de la vie cachée.

Pourquoi Jésus, la splendeur éternelle de la face du Père, pourquoi Marie belle comme la lune, éclatante comme le soleil, pourquoi Joseph, plus grand par la grâce que par la noblesse de sa race royale, se couvrent-ils d'une obscurité volontaire? demande Bossuet, et il répond :

« Ah superbe! l'ignores-tu? Homme du siècle, ne le sais-tu pas? C'est ton orgueil qui en est la cause, c'est ton vain désir de paraître, c'est ton ambition infinie et cette complaisance criminelle qui te fait honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu. C'est pour cela que Jésus se cache. Il voit le désordre que ce vice produit; il voit le ravage que cette passion fait dans les esprits, quelles racines elle y a jetées, et combien elle corrompt toute notre vie, depuis l'enfance jusqu'à la mort; il voit les vertus qu'elle étouffe par cette

crainte lâche et honteuse de paraître sage et dévôt ; il voit les crimes qu'elle fait commettre, ou pour s'accommoder à la société par une damnable complaisance, ou pour satisfaire l'ambition à laquelle on sacrifie tout dans le monde. Mais, fidèles, ce n'est pas tout : il voit que ce désir de paraître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu.

» Jésus-Christ voit tous ces malheurs causés par le désir de paraître, et il se cache pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde. Il ne croit pas que sa croix suffise pour dompter cette passion furieuse ; il choisit, s'il se peut, un état plus bas et où il est en quelque sorte plus anéanti.

» Mais il ne refuse pas cette ignominie, pourvu qu'en se cachant avec Joseph et l'heureuse Marie, il nous apprenne par ce grand exemple que, s'il se produit quelque jour au monde, ce sera par le désir de nous profiter et pour obéir à son Père ; qu'en effet toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque sorte qu'il lui plaise de disposer de nous ; et enfin que cette obscurité, que nous craignons tant, est si illustre et si glorieuse qu'elle peut être choisie même par un Dieu.

» C'est un vice ordinaire aux hommes de se donner entièrement au dehors et de négliger le dedans ; de travailler à la montre et à l'apparence, et de mépriser l'effectif et le solide ; de songer souvent quels ils paraissent, et de ne penser point quels ils doivent être. C'est pourquoi les vertus qui sont estimées, ce sont celles qui se mêlent d'affaires et qui entrent dans le commerce des hommes ; au contraire, les vertus cachées et intérieures où le public n'a point de part, où tout se passe entre Dieu et l'homme,

non seulement ne sont pas suivies, mais ne sont pas même entendues. Et toutefois, c'est dans ce secret que consiste tout le mystère de la vertu véritable. En vain pensez-vous former un bon magistrat, si vous ne faites auparavant un homme de bien ; en vain vous considérez quelle place vous pourrez remplir dans la société civile, si vous ne méditez auparavant quel homme vous êtes en particulier. Si la société civile élève un édifice, l'architecte fait tailler premièrement une pierre, et puis on la pose dans le bâtiment. Il faut composer un homme en lui-même, avant que de méditer quel rang on lui donnera parmi les autres, et, si l'on ne travaille sur le fond, toutes les autres vertus, si éclatantes qu'elles puissent être, ne seront que des vertus de parade et appliquées par le dehors, qui n'auront point de corps ni de vérité. Elles pourront nous acquérir de l'estime, elles pourront nous former au gré et selon le cœur des hommes ; mais il n'y a que les vertus particulières qui aient ce droit admirable de nous composer au gré et selon le cœur de Dieu. » Nous ne sommes bien que ce que nous sommes devant Dieu. Toute notre perfection, toute notre vie surnaturelle est dans l'âme et dans les profondeurs qui ne paraissent pas aux yeux des hommes. Paraissions avec des dehors de vertu devant le monde tant que nous voudrons, si le fond de notre cœur n'est pas à Dieu, nous sommes morts. La vie seule véritable est cachée. *Vita vestra est abscondita.*

« Mais ici, continue Bossuet, toute la nature réclame et ne peut souffrir cette obscurité ; en voici la raison, si je ne me trompe : c'est que la nature répugne à la mort, et vivre caché et inconnu, c'est être comme mort dans l'esprit des hommes : car comme la vie est dans l'action, celui qui cesse d'agir semble avoir aussi cessé de vivre. Or, les hommes

du monde accoutumés au tumulte et aux empressements ne savent pas ce que c'est qu'une action paisible et intérieure, et ils croient qu'ils n'agissent pas, s'ils ne s'agitent, et qu'ils ne se remuent pas s'ils ne font du bruit : de sorte qu'ils considèrent la retraite et l'obscurité comme une extinction de la vie ; au contraire, ils mettent tellement la vie dans cet éclat du monde et dans ce bruit tumultueux, qu'ils osent bien se persuader qu'ils ne seront pas tout à fait morts, tant que leur nom fera du bruit sur la terre. C'est pourquoi la réputation leur paraît comme une seconde vie ; ils comptent pour beaucoup de survivre dans la mémoire des hommes ; et peu s'en faut qu'ils ne croient qu'ils sortiront en secret de leurs tombeaux pour entendre ce qu'on dira d'eux, tant ils sont persuadés que vivre, c'est faire du bruit et remuer encore les choses humaines, parce qu'ils mettent la vie dans le bruit. Voilà l'éternité que promet le siècle, éternité pour les titres, immortalité pour la renommée : *Quatenus potest præstare sæculum de titulis æternitatem de fama immortalitatem*. Vaine et fragile immortalité, mais dont ces anciens conquérants faisaient tant d'éclat. C'est cette fausse imagination qui fait que l'obscurité semble une mort aux amateurs du monde, et même, si je l'ose dire, quelque chose de plus dur que la mort, puisque, selon leur opinion, vivre caché et inconnu, c'est s'ensevelir tout vivant et s'enterrer, pour ainsi dire, au milieu du monde.

» Quoi qu'il en soit, il nous faut mourir de cette mort, afin de pouvoir dire avec saint Paul : « *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo* : Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde. » Car Dieu est tout, le monde n'est rien. Nous le comprendrons à la mort ; c'est pour nous le faire comprendre plus tôt que la Sainte Famille a mené une vie si cachée et si obscure.

EXEMPLE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Ce grand Saint avait pour devise : « *Deus meus et omnia*. Mon Dieu et mon tout. » Telle devrait être la nôtre. Nous n'avons à faire en ce monde que de contenter Dieu.

ARTICLE II

Enseignements de la vie cachée de la Sainte Famille.

« La vie cachée en Dieu, c'est, dit Bossuet, la haute perfection du christianisme, c'est là que l'on trouve la vie, parce que l'on apprend à jouir de Dieu, qui n'habite pas dans le tourbillon ni dans le tumulte du siècle, mais dans la paix de la solitude et de la retraite.

» Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ, caché avec toute son humble famille, avec Marie et Joseph, qu'il associe à l'obscurité de sa vie, à cause qu'ils lui sont très chers. Prenons-y donc part avec eux, et cachons-nous avec Jésus-Christ.

» Apprenons d'un si bel exemple qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bien heureux sans bruit, qu'on peut avoir la vraie gloire sans le secours de la renommée, par le seul témoignage de sa conscience. »

O vous qui êtes tenté de vous plaindre de la condition humble qui vous est faite par la Providence, qui enviez peut-être le sort de ceux qui sont plus élevés que vous aux yeux des hommes, consolez-vous. Ne savez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché ?

« Il souffre qu'on blasphème tous les jours son

nom et qu'on se moque de son Évangile, parce que l'heure de sa grande gloire n'est pas arrivée. Il est caché avec son Père, et nous sommes cachés en Dieu avec lui, comme parle le divin Apôtre. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas dans ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire. Mais quand Jésus-Christ se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paraître : *Cum Christus appa-ruerit, tunc et simul apparebimus cum illo in gloria.* O Dieu, qu'il fera beau paraître en ce jour, où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers et devant son Père céleste ! Quelle nuit, quelle obscurité assez grande pourra nous mériter cette gloire ? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour ! Toutefois, craignons, chrétiens, craignons cette terrible parole qu'il a prononcée dans son Évangile : « Vous avez reçu votre récompense. » Vous avez voulu la gloire des hommes, vous l'avez eue ; vous êtes payés, il n'y a rien plus à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes afin de nous ôter ceux de Dieu ; qui, par une reconnaissance malicieuse, s'offre à récompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense ! Malheureux ! je ne veux point de ta gloire ; ni ton éclat ni ta vaine pompe ne peut pas payer nos travaux. J'attends une couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paraîtra en sa majesté, c'est alors que je veux paraître.

» Aimons donc cette vie cachée où Jésus s'est enveloppé avec Marie et Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient ? Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas, et c'est lui faire trop d'injures que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur. Que si vous êtes dans les

grandes charges et dans les emplois importants, si c'est une nécessité que votre vie soit toute publique, méditez du moins sérieusement que vous ferez enfin une mort privée, puisque tous ces honneurs ne vous suivront pas. Que le bruit que les hommes font autour de vous ne vous empêche pas d'écouter les paroles du Fils de Dieu ; il ne dit pas : Heureux ceux que l'on loue ! mais il dit dans son Evangile : « Heureux ceux que l'on maudit pour l'amour de moi ! » Tremblez donc, dans cette gloire qui vous environne, de ce que vous n'êtes pas jugés dignes des opprobres de l'Evangile. Mais si le monde nous les refuse, chrétiens, faisons-nous-en à nous-mêmes ; reprochons-nous devant Dieu notre ingratitude et nos vanités ridicules ; mettons-nous à nous-mêmes devant notre face toute la honte de notre vie ; soyons du moins obscurs à nos yeux, par une humble confession de nos crimes, et participons comme nous pouvons à la confusion de Jésus », en pratiquant les vertus de la vie cachée de la Sainte Famille afin de participer à sa gloire.

Beaucoup de communautés religieuses imitent cette vie cachée en Dieu par leur éloignement absolu du monde, qui leur laisse la liberté de vaquer à la vie contemplative. Quelle belle vie que celle qui est placée sous le regard de Dieu et employée tout entière à sa louange et à son amour ! C'est une imitation de la vie des anges. Le monde ne l'apprécie pas, bien qu'il lui doive les bénédictions qui descendent du ciel sur la terre ; mais Notre-Seigneur lui-même s'est chargé d'en prendre la défense quand il a dit à Marthe : « Marthe, Marthe, vous vous occupez de beaucoup de choses, mais une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part. » S'occuper de Dieu est donc une chose plus parfaite que de vaquer aux œuvres de la charité corporelle à l'égard

du prochain. C'est ce qui fait honneur à tous les religieux et à toutes les religieuses qui n'ont aucun commerce avec le monde, et c'est ce qui doit faire leur consolation. Qu'ils s'unissent à la Sainte-Famille, qui est leur véritable modèle, et qu'ils aiment, louent, bénissent, prient en union avec Jésus, Marie, Joseph, dont ils reproduisent la vie cachée en Dieu! Ceux qui s'emploient principalement aux œuvres de miséricorde corporelle, bien que n'ayant que la moindre part, celle de Marthe, sont cependant bien partagés, car Notre-Seigneur regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait au plus petit des siens.

Ceux enfin qui allient à la vie contemplative le soin des âmes, par la prédication et l'enseignement, ont à la fois la part de Marie et celle de Marthe. Ils sont donc dans l'état de vie le plus parfait; mais qu'ils aient soin d'aimer la vie cachée, la vie intérieure, comme l'ont aimée tous les saints qui se sont dépensés pour le salut de leurs frères, s'ils ne veulent pas être un airain sonnante et une cymbale retentissante. Une hache, quelque effilée qu'elle soit, reste inutile, si elle n'est pas dans la main de l'ouvrier. Ce n'est qu'en restant unis à Dieu, l'Ouvrier par excellence du salut des âmes, que les hommes apostoliques qui sont ses instruments rempliront un ministère fructueux. Plus ils seront humbles et cachés en Dieu, plus grandes seront leurs œuvres.

EXEMPLE

Saint Euchère raconte qu'un homme désireux de parvenir à une plus haute perfection se rendit auprès d'un grand serviteur de Dieu et le pria de lui apprendre en quel lieu il pourrait trouver le Seigneur. Le saint homme, en entendant ces paroles, lui dit : « Venez avec moi » ; et, le prenant par la main, il le conduisit

dans un lointain désert où aucune créature humaine ne faisait son habitation. Arrivé là : « Voici, dit-il, le lieu où Dieu se trouve ! » et, tournant le dos, il laissa cet homme dans cette solitude. Si donc quelqu'un veut s'entretenir avec Dieu pendant la journée, il sait où l'on peut le trouver et il ira l'y chercher. On ne trouve pas Dieu dans le monde, dans ses sociétés, ses festins, ses promenades, mais dans un coin solitaire de sa maison. Avis à ceux qui ne se trouvent bien que hors de chez eux.

CHAPITRE II

DE L'HUMILITÉ

« Plus vous voulez être grand, dit le Saint-Esprit, plus il faut vous humilier en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu. » C'est ce qui s'est réalisé d'une manière incomparable dans la Sainte Famille. Rien de grand comme Jésus, Marie, Joseph. Personne n'en peut douter, s'il a la foi : et sur la terre, rien n'a été aussi humble que la Sainte Famille.

Jésus, c'est le Dieu « s'anéantissant lui-même », selon le langage de saint Paul, et « prenant la forme de l'esclave » ; c'est l'immense qui se renferme dans le sein virginal de Marie, puis dans une grotte de Bethléem, puis dans un atelier de charpentier à Nazareth jusqu'à trente ans, supportant l'injure de l'oubli, en attendant qu'il supporte celle des fouets des bourreaux.

La grande leçon qu'il vient donner au monde, plus par ses exemples que par ses paroles, celle qu'il veut que l'on retienne bien, ce n'est pas d'apprendre à créer l'univers ni à opérer des miracles, comme le remarque saint Augustin, mais c'est « d'apprendre qu'il est humble de cœur ». Il fallait qu'un grand médecin vint du ciel pour guérir le grand malade qui gisait à terre. Le grand malade, c'est l'homme que l'orgueil avait précipité dans la révolte. Le grand médecin, c'est Dieu qui vient lui apprendre à se relever par l'humilité.

Et que dire de Marie? Si c'est par sa virginité qu'elle a plu à Dieu, c'est par son humilité qu'elle a conçu le Fils de Dieu. Écoutons saint Bernard : « L'humilité de Marie, dit-il, ne se traduit pas seulement par son silence, elle éclate plus clairement encore dans ses paroles. L'ange lui avait dit : « Le » Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de » Dieu », et elle ne répond autre chose que ces mots : « Je suis la servante du Seigneur. »

» Quand elle alla chez Elisabeth, celle-ci, à qui le le Saint-Esprit avait fait connaître la gloire de cette Vierge incomparable, s'étonne de recevoir une si noble visite. « D'où me vient, dit-elle, que la Mère » de mon Dieu daigne me visiter? » Puis elle loue la puissance de sa parole : « Dès que la voix de » votre salutation a retenti, l'enfant a tressailli de » joie dans mon sein » ; elle exalte la foi de Marie : qu' « heureuse vous êtes d'avoir cru, car tout ce qui » vous a été dit par le Seigneur s'accomplira en » vous. » Grands sont les éloges ; mais l'humilité de Marie, toute dévouée à Dieu, ne souffre pas qu'elle en garde rien pour elle. Marie a soin de tout rapporter à celui dont on loue les dons qu'elle a reçus. Elle dit donc à sa cousine : Vous glorifiez la Mère de Dieu ; mais « mon âme glorifie le Sei- » gneur ; car il a regardé la bassesse de sa servante. »

» Il a regardé l'humilité plutôt que la virginité. Si elle a plu à Dieu par la virginité, c'est par l'humilité qu'elle l'a conçu. C'est ce qui prouve, à n'en pas douter, que l'humilité a fait que la virginité plût à Dieu. » Le saint Docteur s'écrie ensuite : « Quelle est donc cette vierge si vénérable que l'ange la salue, si humble qu'elle ait épousé un ouvrier? O quel heureux alliage de la virginité et de l'humilité! Elle ne plait pas peu à Dieu cette âme en qui l'humilité recommande la virginité, tandis que la

virginité orné d'humilité. Mais quelle vénération ne mérite-t-elle pas, celle dont la fécondité rehausse l'humilité et dont l'enfantement divin consacre la virginité.

» C'est donc à bon droit qu'elle est devenue la première, celle qui, étant la première de tous, se faisait la dernière. C'est à bon droit qu'elle est devenue la reine de tous, celle qui se faisait la servante de tous. C'est à bon droit enfin qu'elle a été exaltée au-dessus de tous les anges, celle qui, par une ineffable humilité, se plaçait au-dessous des veuves, au-dessous des pénitentes, au-dessous même de celle dont sept démons avaient été chassés. »

Nous extrayons tous ces passages de saint Bernard, de l'office de la fête de l'Humilité de la Sainte Vierge que l'Eglise permet de célébrer en certains endroits.

« Dieu dédaigne les orgueilleux ; il regarde les choses humbles », dit le Saint-Esprit. C'est la pensée que Bossuet expose ainsi : « Il ne choisit pas sur les apparences. Lorsqu'il envoya Samuel dans la maison de Jessé, pour y trouver ce grand homme que Dieu destinait à la plus auguste couronne du monde, David n'était pas même connu dans sa famille. On présente, sans songer à lui, tous ses aînés au prophète ; mais Dieu, qui ne juge pas à la manière des hommes, l'avertissait en secret de ne pas regarder à leur riche taille, ni à leur contenance hardie ; si bien que, rejetant ce que l'on produisait dans le monde, il fit approcher celui que l'on envoyait paître les troupeaux ; et, versant sur sa tête l'onction royale, il laissa ses parents étonnés d'avoir si peu jusqu'alors connu ce fils que Dieu choisissait avec un avantage si extraordinaire. »

On peut appliquer à Joseph, l'héritier de David lui-même ces mots : « J'ai cherché un homme selon mon cœur. » Dieu voulait déposer entre ses mains ce

qu'il avait de plus cher, son fils bien-aimé; la virginité de sa mère; le salut du genre humain, le secret le plus sacré de son conseil, le trésor du ciel et de la terre. Il laisse Jérusalem et les autres villes renommées, il s'arrête sur Nazareth et, dans cette bourgade inconnue, il va choisir encore un homme inconnu, un pauvre artisan, Joseph, en un mot, pour lui confier un emploi dont les anges du premier ordre se seraient sentis honorés.

Le secret de cette prédilection du Dieu « qui résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles », c'est l'humilité de Joseph. Et son humilité fut sans doute en proportion avec la grâce insigne qu'il reçut. Aussi Gerson l'appelle-t-il très profond en humilité. Il le fallait pour qu'il fût le gardien de la plus humble des vierges et le protecteur d'un Dieu anéanti. Il le fallait, pour ensevelir dans le silence les grands secrets de Dieu, qui lui avaient été confiés.

Voilà la source de la gloire de Jésus, Marie, Joseph. En eux s'accomplit la grande loi, portée par le Sauveur lui-même : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » Parce que le Fils de Dieu a pris la forme de l'esclave, « Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, de telle sorte qu'à ce nom tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. » C'est parce que Marie a attiré par l'humilité le Fils de Dieu sur la terre, que toutes les nations l'appellent bienheureuse et l'invoquent comme leur protectrice toute-puissante par sa prière, c'est parce que Joseph a été très profond en humilité que le Souverain Pontife a proclamé ce modeste ouvrier de Nazareth patron de l'Église universelle. « L'humilité précède donc la gloire, l'orgueil est odieux à Dieu et aux hommes. » Les hommes méprisent l'orgueilleux et Dieu le délaisse. Malheur

aux orgueilleux ! Les saints que l'Eglise honore pendant que Dieu les glorifie, ont été humbles. Les orgueilleux, s'ils ne se convertissent pas, n'auront ni les honneurs de la terre, ni ceux du ciel ; car l'orgueil est la source de toute perte. Pourquoi t'enorgueillir, cendre et poussière, homme sorti du néant, sans que Dieu t'ait demandé la permission de t'en tirer, ni de te donner tout ce que tu es, car tu tiens tout de lui et pour le corps et pour l'âme, et pour le temps et pour l'éternité. Aux dons de Dieu, qu'as-tu ajouté, sinon l'abus que tu en as fait, et des péchés qui te mettent au-dessous des êtres privés de raison, lesquels ne peuvent offenser Dieu, et au-dessous des démons eux-mêmes qui n'ont péché qu'une fois ? Sur quoi donc appuyer tes orgueilleuses prétentions, quand tu n'as que le néant en partage et ce qui est pire que le néant ?

Mais si ces raisons, pourtant si claires, ne suffisaient pas pour te persuader d'acquiescer l'humilité, regarde Jésus, Marie, Joseph. Regarde-les dans leur vie mortelle et ensuite dans leur vie glorieuse, dans l'une et dans l'autre ils sont les chefs-d'œuvre de la sagesse, de la puissance de Dieu. Rien n'honorera jamais l'humanité comme de leur ressembler. Imites-les donc, si tu es sage et si tu veux partager leur gloire.

Imitez-les, parents ; imitez-les, enfants ; imitez-les, pauvres artisans ; imitez-les, riches du siècle ; imitez-les, hommes du monde ; imitez-les, religieux. La virginité n'est pas le partage de tous, mais l'humilité convient à tous. La virginité n'est que de conseil, l'humilité est de précepte ; et saint Augustin préfère une femme humble à une vierge orgueilleuse. Loin de nous, par conséquent, des sentiments d'une vaine estime de soi-même qui n'est qu'un mensonge odieux ; loin cette complaisance secrète

qui s'applaudit de ses prétendus avantages ou de l'estime des hommes ; loin, ces airs d'arrogance et ces paroles de jactance qui n'attirent que le mépris ; loin, ces actions qui n'ont pour but que d'être vues des hommes et où l'on semble, comme les Phari-siens, sonner de la trompette pour les faire remarquer. Dieu ne les récompensera pas.

O Jésus, Marie, Joseph, donnez-nous part à l'humilité de votre vie cachée. Que pénétrés comme vous de la grandeur de Dieu, nous lui rendions toute la gloire qui doit lui revenir des dons qu'il nous a faits, ne nous en attribuant rien à nous-mêmes ; que, connaissant notre néant et nos infidélités, nous n'ayons que du mépris pour nous-mêmes ; que nous recherchions plutôt les humiliations que les louanges des hommes ; après tout, il suffit que Dieu nous pardonne et qu'il récompense le peu de bien que nous faisons en nous donnant son ciel. Ce serait folie d'ambitionner une autre gloire.

EXEMPLE

SAINT PIERRE DE LUXEMBOURG

Cet ange terrestre qui fut évêque de Metz à seize ans, et cardinal à dix-sept ans, et qui mourut à dix-huit ans, répétait souvent : « Méprisez le monde, méprisez-vous-même ; réjouissez-vous dans le mépris de vous-même ; mais gardez-vous de mépriser qui que ce soit ! » Quelle sublime leçon ! Faisons-en notre profit.

CHAPITRE III

DE LA PURETÉ

Il y a sur la terre la chasteté commune qui renonce à tout plaisir coupable; il y a la chasteté parfaite qui rejette, en vue de Dieu, tous les plaisirs même permis, et qui prend le nom de virginité. C'est dans la Sainte Famille que nous en trouverons un modèle divin, en Jésus d'abord, l'Époux et la couronne des vierges. Il ne s'entoure, en venant sur la terre, que d'une cour virginale. Il a pour précurseur saint Jean-Baptiste parce qu'il est vierge; il aura pour apôtre favori saint Jean parce qu'il sera vierge; il n'a choisi pour mère Marie qu'à cause de sa virginité incomparable; et Joseph pour père nourricier, que parce qu'il était l'émule de la vertu de Marie.

En sorte qu'après la pureté divine de Jésus, ce qu'il y a de plus ravissant sur la terre, c'est la pureté de Marie et celle de Joseph, que nous allons contempler dans un premier article, et nous recueillerons dans un second les leçons pratiques qui en découlent.

ARTICLE PREMIER

Virginité de Marie et de Joseph.

Comme Dieu dans l'éternité engendre son Fils par une génération virginale, ainsi il a voulu que

dans le temps, en se faisant homme pour notre salut, ce Fils naquit d'une vierge. Aussi les prophètes avaient-ils annoncé « qu'une vierge concevrait et enfanterait un Fils qui serait appelé l'Admirable, l'Emmanuel », c'est-à-dire Dieu avec nous. Dès lors, le peuple de Dieu attendait cette merveille qui faisait l'espérance du monde et dont l'Évangile nous fait voir le bienheureux accomplissement.

Il est clair que puisque Dieu voulait naître parmi les hommes pour les sauver, il convenait que sa mère fût vierge. La virginité en effet est une imitation de la vie des anges ; elle met les hommes au-dessus du corps par le mépris qu'elle a pour tous les plaisirs, et elle élève le corps lui-même, car par la virginité il a en lui quelque chose qui n'est pas du corps et qui le rapproche des esprits.

Dieu est un esprit très pur ; un corps qui ne serait pas virginal aurait trop de disproportion avec la sainteté infinie ; c'est pourquoi, pour rapprocher notre nature humaine de Dieu, il a fallu que la sainte virginité se mette entre l'une et l'autre. Ce sont les réflexions de Bossuet, qui ajoute :

« Nous voyons que la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse ; il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons ; mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature et tient quelque chose de la lumière. Ainsi, nous pouvons dire que la nature du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandait la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu, en quelque sorte, préparer la chair à être unie à cet esprit pur. C'est la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir

avec les hommes; c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel; et, étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde par son entremise des choses si éloignées par nature : *Quæ adeo natura distant, ipsa intercedens sua virtute conciliat, adducitque in concordiam.* »

C'est par la virginité que Marie a plu à Dieu et a mérité en quelque sorte de devenir sa mère. « O sainte et immaculée virginité, chante l'Eglise, par quelles louanges vous célébrer? Vous avez contenu dans votre sein celui que les cieux ne peuvent contenir. »

Mais ce mystère de la maternité d'une Vierge devait se réaliser d'une manière qui ne prêtât pas flanc à la calomnie et qui sauvégardât l'honneur du Fils de Dieu et de sa Mère. C'est pourquoi il s'est accompli sous le voile d'un mariage tout céleste. Il fallait à Marie un époux, pour qu'en devenant mère sa réputation ne fût pas compromise; et il lui fallait un époux qui fût le témoin et le gardien fidèle de sa virginité.

Celui qui avait préparé la Mère Vierge pour ses desseins de miséricorde, ne pouvait manquer d'avoir choisi en même temps cet homme fidèle auquel il confierait à la fois le dépôt de la virginité de Marie et la faiblesse de l'Enfant-Dieu qui naîtrait d'elle. C'est Joseph qui fut préparé par la Providence pour ce sublime ministère. Marie était vierge, elle avait fait le vœu de rester toujours vierge. Joseph était vierge comme elle, et comme elle le voulait rester toujours. Ils sont donc dignes l'un de l'autre; unis par l'amour de la chasteté, ils s'uniront par les liens du mariage, sachant sûrement que leur alliance ne sera pas un obstacle à leur résolution sainte, ils obéissent aux prêtres qui veulent les unir confor-

mément à la loi. Ils se donnent donc l'un à l'autre par un vrai mariage. Ils se donnent par conséquent l'un sur l'autre les droits que cet état suppose, en sorte que leur mariage est très réel.

Mais comme ils veulent être fidèles aussi à la virginité, ils promettent de se la garder l'un à l'autre. « O pureté, voilà ton triomphe ! s'écrie Bossuet. Voilà les promesses avec lesquelles s'allient Marie et Joseph. Ce sont deux virginités qui s'unissent pour se conserver éternellement l'une l'autre, par une chaste correspondance de désirs pudiques ; et il me semble que je vois, deux astres qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin, que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables. en cela même qu'elles sont plus saintes. »

Il fallait que Marie, la plus parfaite des créatures, sortie des mains de Dieu, il fallait que Joseph vierge fussent le modèle de tous les états de vie chrétienne, le modèle des époux, le modèle des parents, le modèle des vierges, comme nous allons le voir.

EXEMPLE

SAINTE DÉMÉTRIADE

C'est la virginité de la Sainte Famille qui a arboré dans le monde l'étendard de la virginité sous lequel se sont enrôlés depuis tant d'autres chrétiens. Nous ne mentionnerons qu'une seule de ces âmes héroïques.

Fille du consul Olibrius, admirable de beauté et unique héritière d'une immense fortune, la jeune Démétriaide était, comme parle saint Jérôme, la première dans le monde romain. Pouvait aspirer

aux partis les plus brillants de la terre, elle ne voulait d'autre époux que le Roi du ciel. Démétriade ne cessait de prier le Seigneur avec larmes de disposer l'esprit de ses parents à acquiescer à son ardent désir.

Or, le temps de faire connaître sa généreuse résolution étant arrivé, un jour, la jeune fille se présenta devant Julienne, sa mère, et Proba, son aïeule, se jeta à genoux, les conjurant en grâce de ne pas s'opposer à sa résolution d'être toute à Dieu.

Proba et Julienne n'avaient d'autre désir que de voir leur chère enfant se consacrer à Jésus-Christ. Ces femmes admirables, remplies du véritable esprit de l'Évangile, se hâtent de relever la jeune fille qui tremble encore de la peur qu'elle a de leur avoir fait de la peine, elles l'embrassent tendrement, la couvrent de baisers, l'inondent de leurs pleurs : « Soyez bénié, ma fille, disent-elles, vous allez donc rendre notre noble famille plus noble encore par la gloire de la virginité » ; et ce jour fut pour cette maison la plus douce et la plus joyeuse des fêtes.

« Le jour où cette auguste vierge se consacra à Dieu, dit le P. Ventura après saint Jérôme, fut un jour de bonheur pour toute l'Italie chrétienne, et pour Rome en particulier, dont les murs délabrés par l'incursion récente des barbares, parurent reprendre leur ancienne splendeur ; le parfait sacrifice de cet ange terrestre faisait espérer des temps meilleurs. »

Rien, en effet, n'est plus propre que de tels dévouements à faire descendre la bénédiction divine sur les familles et sur les nations. Grâce à Dieu, les nobles sentiments que nous admirons dans Proba et dans Julienne, vivent encore dans le cœur d'un grand nombre de mères.

ARTICLE II

Leçons pratiques qui découlent de la pureté de la Sainte Famille.

Il y en a pour ceux qui se préparent à l'état de mariage, il y en a pour ceux qui y sont engagés, il y en a pour les vierges elles-mêmes. C'est par une pureté parfaite que fut préparée l'union virginale de Marie et de Joseph. Marie avait grandi dans la solitude du Temple, dans la prière et dans la pratique de toutes les vertus. Joseph avait toujours vécu loin d'elle, s'exerçant comme elle à la piété et aux vertus par lesquelles il a mérité le beau titre de juste que lui donne l'Evangile. Ils ne s'unissent que pour obéir aux prêtres, et parce que la loi voulait qu'une orpheline, fille unique, se mariât à un parent de sa tribu ; et c'est par là que leur union est bénie du ciel et restera jusqu'à la fin du monde l'objet de l'admiration de l'Eglise et de toutes les âmes chrétiennes.

Jeunesse, soyez chaste, si vous voulez vous préparer au mariage heureux. Pas d'entrevues en tête-à-tête avec la personne à qui vous voulez unir votre vie. Point de familiarités ; n'oubliez pas que vous allez contracter de lourdes obligations, assumer de grands devoirs, pour l'accomplissement desquels vous aurez grand besoin de Dieu. Ne l'élignez pas de vous par des pensées ou des désirs coupables, car il regarde le cœur, et les mauvaises pensées séparent de lui. Vous voulez rester unis toujours, que ce ne soit pas par la passion, qui, si elle unit d'abord, divise bientôt après, pour mener à des ruptures scandaleuses. Sachez consulter le prêtre et suivre docilement ses conseils ; il y voit plus clair que vous et est plus désintéressé dans la question de votre

avenir; surtout ne faites rien contre les lois de l'Eglise dont les bénédictions assurent celles de Dieu.

Saint Thomas enseigne que Marie ne fit le vœu de virginité qu'après son mariage, et ceux qui pensent qu'elle l'avait fait avant, ainsi que saint Joseph, enseignent qu'elle ne l'épousa que parce qu'elle sut certainement que sa virginité serait parfaitement sauvegardée.

Il serait téméraire, en effet, pour ceux qui veulent garder la virginité, de s'engager dans le mariage avec le vœu de chasteté, car ce serait se créer le danger de violer ce vœu, et une telle imprudence serait coupable. Il y a une distance telle entre la pureté des chrétiens ordinaires et celle de Marie qu'ils doivent craindre d'exposer une promesse faite à Dieu au péril d'être violée. Quand on est sage, il faut se défier de sa faiblesse et de celle d'un autre, aussi faible et peut-être plus faible que soi, La virginité se garde, en règle ordinaire, d'autant plus parfaitement qu'on évite avec plus de soin la compagnie des personnes de sexe différent. Il n'est pas permis non plus de s'engager dans le mariage sous cette condition formelle qu'on y gardera la chasteté, car un mariage conditionnel est défendu. Mais rien n'empêche qu'en évitant de le contracter sous cette condition, deux époux se promettent entre eux, ou promettent à Dieu, d'un mutuel consentement, après avoir pris l'avis d'un confesseur éclairé, de garder la continence en vivant comme frère et sœur.

Une telle vie est non seulement louable, mais même digne d'admiration; c'est celle de nos premiers parents, tant qu'ils furent dans l'état d'innocence. L'histoire de l'Eglise nous offre d'illustres exemples de cette vie céleste dans le mariage chrétien. Il n'est pas inutile de le dire à un siècle tel que le nôtre. Sainte Cécile, des plus riches familles

de Rome, garda la chasteté virginalle avec son époux Valérien, et tous deux subirent le martyre. Sous le pape Clément VIII, on a retrouvé, dans les catacombes de Saint-Callixte, le corps de sainte Cécile parfaitement conservé, après plus de treize siècles. Sainte Pulchérie, fille de l'empereur Arcade, éleva dans la pratique de la piété et de la vertu son frère, l'empereur Théodose le Jeune, auquel elle succéda. Pour gouverner l'empire avec plus d'autorité, elle épousa Marcien; mais elle garda avec lui la virginité dans le mariage et s'appliqua de tout cœur à défendre la foi et à combattre l'hérésie d'Eutychès. Aussi tout le Concile de Chalcédoine l'acclama-t-il et l'appela-t-il : « Une nouvelle Hélène, l'appui de la vraie foi, la gloire des Eglises. » Enfin, ce qui est rare parmi les chefs d'empire, elle a mérité, par sa chasteté, sa justice et sa sainteté, d'être inscrite au catalogue des saints.

Saint Eméric, fils de saint Etienne, roi de Hongrie, étant en prière, pendant la nuit, dans l'église de Saint-Georges, se demandait à lui-même quel plus agréable présent il pourrait faire à Dieu, quand il fut environné d'un éclat céleste, et une voix du ciel lui dit : « La virginité est une grande vertu. Je demande de toi l'intégrité virginalle du corps et de l'âme; offre-les à Dieu. » Aussitôt, il forma la résolution de garder la chasteté. Toutefois, son père lui ayant ordonné de prendre une femme remarquable par sa noblesse, sa beauté et sa vertu, il obéit; mais, tous deux, au milieu des richesses de la cour et dans l'ardeur même de la jeunesse, surent, par la pénitence, le jeûne et la prière, vivre dans une perpétuelle chasteté.

Saint Henri, empereur d'Allemagne, à son lit de mort, fit appeler les parents de sainte Cunégonde, son épouse, et quelques-uns des princes de la cour,

et, prenant la main de sa chère impératrice : « Je vous recommande, leur dit-il, celle que vous m'avez donnée pour épouse; la voici, je l'ai reçue vierge, et vierge je vous la rends. » Ils avaient, pendant plus de vingt années, vécu dans l'union la plus virgineale et la plus sainte.

Nous pourrions citer bien d'autres noms d'époux illustres par leur mariage et par leur vertu. Du moins ne voulons-nous pas oublier l'admirable princesse Mathilde, duchesse de Toscane, la fille spirituelle du grand pape saint Grégoire VII. Pour protéger ce saint Pontife contre les attaques de ses ennemis et en particulier contre Henri IV, empereur d'Allemagne, elle ne craignit pas de se mettre à la tête de ses hommes d'armes et d'escorter ainsi le Vicaire du Christ; elle était vierge bien qu'étant mariée.

Et qu'on ne pense pas que le bras de Dieu s'est raccourci et que sa grâce ne soit plus de nos jours élever les âmes au-dessus de ce qui passe. Nous croira qui voudra : mais nous pouvons dire en toute vérité que dans un ministère de missionnaire qui date de plus de quarante-quatre ans, nous avons rencontré, et plus d'une fois, des époux qui ne le cédaient en rien à saint Henri et à sainte Cunégonde, et qui avaient gardé plus longtemps qu'eux la chasteté parfaite.

Pour élever si haut le mariage chrétien, il a fallu le modèle incomparable de l'union virgineale de Marie et de Joseph. « L'homme animal ne comprend pas ce qui est de l'esprit de Dieu », mais les âmes nobles, qui aiment l'Immaculée Mère de Dieu et son saint époux, s'efforcent de leur ressembler d'aussi près que possible; elles sentent que plus on s'élève au-dessus des plaisirs des sens, plus l'âme se purifie et s'approche de Dieu. Que les païens ne comprennent

rien à la chasteté, que les Juifs n'en connussent pas le prix avant la venue du Sauveur, cela s'explique, mais depuis que Marie et Joseph en ont donné l'exemple au monde, depuis que Notre-Seigneur par le Baptême a lavé notre âme par les eaux de sa grâce, nous devons avoir d'autres aspirations que celles de la terre,

Dieu ne nous appelle pas à l'impureté, mais à la sanctification en Jésus-Christ. La continence parfaite n'est que de conseil, il est vrai, pour les époux, et elle n'est permise que d'un mutuel consentement, mais la chasteté conjugale est obligatoire, et tous les époux doivent en connaître les lois afin de les respecter.

Malheur à ceux qui les transgressent en matière grave, cherchant à se persuader que tout est permis, comme s'il était un état chrétien où on pût s'affranchir de la raison et se mettre au-dessous des animaux eux-mêmes. Quel crime que d'être infidèle à un époux auquel on s'est uni au pied des saints autels et en face de l'Eglise! Quel désordre que de profaner par de honteuses passions le lit nuptial qui doit être sans tache, comme parle saint Paul! C'est un mariage saint qui prépare une génération sainte, des familles bénies de Dieu, une société chrétienne. Un bon arbre porte de bons fruits, et un mauvais arbre n'en peut porter de bons, au témoignage de Notre-Seigneur lui-même. D'un mariage profané naissent souvent des enfants vicieux, qui feront la honte et la désolation de leurs parents.

Pour ceux qui ne sont pas encore engagés dans les liens du mariage, ils sont tous tenus, quels que soient leur âge ou leur condition, à garder la chasteté parfaite. Heureux ceux qui ont le cœur pur, a dit Notre-Seigneur, car ils verront Dieu. On peut donc dire avec vérité : malheur à ceux qui n'ont

pas le cœur pur, car ils ne verront jamais Dieu, s'ils ne font pénitence. Qui montera à la montagne de Dieu, au ciel si élevé au-dessus de nos têtes? Celui dont les mains sont innocentes et dont le cœur est pur. Dieu a créé des flammes éternelles pour brûler ceux qui, ici-bas, se laissent brûler par le feu des mauvaises passions.

O enfants de Marie, ô protégés de saint Joseph, fuyez tout ce qui peut altérer votre pureté; chassez toute pensée coupable, tout désir contre la modestie. Puissiez-vous mériter par votre pureté, par votre modestie, par votre éloignement du monde, la grâce d'être appelés à la vie religieuse! C'est là l'état le plus agréable à Dieu, et celui où le salut est le plus assuré. C'est là qu'on peut plus facilement mener une vie angélique; ou du moins, puissiez-vous mériter de garder dans le monde, en vue de Dieu, la virginité chrétienne. Il est de foi, en effet, que cet état est plus parfait et plus heureux que le mariage. Au ciel est promise aux vierges une récompense spéciale, l'auréole qui rehaussera leur gloire; ce sont elles qui ont le privilège de suivre l'Agneau partout où il ira, précédées par la Vierge bénie qui a levé sur le monde l'étendard de la virginité. Ce sont elles qui chanteront un cantique qui réjouira la cité de Dieu et dont elles connaissent seules les accords. Qui peut comprendre comprene! Mais, si Dieu fait la grâce aux enfants de les appeler à la pratique des conseils, c'est un devoir sérieux pour les parents de ne pas s'opposer à cette vocation; et s'ils le faisaient injustement l'enfant devrait se souvenir de cette parole du Saint-Esprit : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (1).

(1) Voir le livre que nous avons publié sous ce titre : *Heurtaux les cœurs purs*.

EXEMPLE

UN PARRICIDE

Saint Alphonse de Liguori rapporte un fait qui est de nature à faire réfléchir ceux qui détourneraient leurs enfants de suivre leur vocation.

A Tudela, en Espagne, un homme fort riche avait un fils unique appelé à l'état religieux. Deux fois le fils entra au couvent, deux fois le père l'en retira malgré lui. Il lui persuada même de se marier. Le fils voulait se choisir une épouse, et le père lui en imposa une autre, ce qui amena entre eux des divisions. A la suite d'une dispute, le fils tua son père et alla ensuite périr à la potence. Le père eût bien mieux fait de laisser son fils suivre sa vocation.

CHAPITRE IV

DE LA MODESTIE

C'est une vertu qui règle les mouvements extérieurs de l'homme, ses paroles, ses actions, sa mise, l'état de sa maison, de manière à ce que tout soit convenable à la dignité d'une âme raisonnable et appelée à posséder Dieu.

La modestie de Notre-Seigneur était telle, et les premiers chrétiens en avaient une si haute idée, que saint Paul, voulant presser les Corinthiens de faire ce qu'il demandait d'eux, leur disait : « Je vous en supplie par la modestie de Jésus-Christ. »

Tout l'extérieur de Notre-Seigneur était non seulement convenable et digne, mais même divin. Napoléon I^{er} disait : « Je défie de citer aucune existence comme celle du Christ, exempte de la moindre altération, qui soit pure de toute souillure et de toute vicissitude. Depuis le premier jour jusqu'au dernier il est le même, toujours le même, majestueux et simple, infiniment sévère et infiniment doux. Dans un commerce de vie, pour ainsi dire public, Jésus ne donne jamais de prise à la moindre critique : sa conduite si prudente ravit l'admiration par un mélange de force et de douceur. Qu'il parle ou qu'il agisse, Jésus est lumineux et comme immuable et impassible. Le sublime, dit-on, est un trait de la divinité, quel nom donner à celui qui réunit en soi tous les traits du sublime ? Tout du

Christ m'étonne; son esprit me dépasse et sa volonté me confond. Entre lui et quoi que ce soit au monde, il n'y a pas de terme possible de comparaison. Il est vraiment un être à part; plus j'approche, plus j'examine de près, tout est au-dessus de moi, tout demeure grand d'une grandeur qui écrase. « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un homme, a avoué J.-J. Rousseau, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. »

Après Jésus, Marie est le modèle de la modestie la plus parfaite. Saint Denis, qui la vit, en fut tellement frappé qu'il l'eût prise pour une divinité, s'il n'avait pas eu la foi. Tout était noble et simple dans sa parole, dans son maintien, dans sa mise, dans la tenue de son humble demeure. Et saint Bernard dit : « Si vous aimez Marie, si vous avez soin de lui plaire, soyez jaloux d'imiter sa modestie, car il n'y a rien qui convienne mieux à un homme et à un chrétien. »

Joseph, en rapports constants avec Jésus et Marie, ne pouvait manquer de chercher à leur plaire, en pratiquant la modestie comme eux.

Ainsi donc, cette vertu éclatait dans toute la Sainte Famille, elle en réglait toutes les paroles et toutes les manières; on n'y pouvait surprendre aucune trace de brusquerie ou de rudesse, point de regards curieux, point de recherche ni de négligence dans la mise : tout était d'une convenance parfaite, et d'une noble simplicité. Les vertus secrètes de ces saintes âmes rejaillissaient sur le corps qu'elles animaient; c'est ainsi que les parfums précieux que renferme un vase se trahissent par les odeurs embaumées qui s'en échappent, selon la comparaison de saint Jean Chrysostome.

Que le monde a besoin aujourd'hui d'un tel modèle! On ne vit que par les sens, et les âmes, au

lieu de les diriger, s'en font les esclaves. On parle sans réfléchir, et les passions inspirent les paroles que la modestie ne sait plus contenir. Que de témérité dans certains discours et dans certaines allures. On veut tout voir, tout entendre, tout lire, comme si on était confirmé en grâce, tandis qu'on est au contraire d'une faiblesse effrayante. Il n'y a pas moins de dangers à être vu qu'à voir, surtout si l'on se produit avec tous les atours de la vanité. Mais on cherche à plaire aux hommes, et on ne réussit que trop et pour leur malheur et pour le sien propre.

« Si je plaisais aux hommes, je ne serais plus le serviteur de Jésus-Christ », disait saint Paul. Le luxe des vêtements, des meubles, des habitations, engloutit des fortunes et cache mal le désordre des affaires qui aboutit souvent à des banqueroutes scandaleuses. On fait assaut à qui brillera le plus et éclipsera les autres; et en s'élevant toujours au-dessus de sa condition, on se prépare une chute d'autant plus lourde qu'on s'était hissé plus haut. L'expérience de la ruine des autres qui devrait ouvrir les yeux aux moins clairvoyants, n'apprend rien; et tout en blâmant les autres de leur sot orgueil, qui a préparé leur ruine, on ne manque pas de les imiter. On ne goûte plus les douceurs d'une vie simple et paisible; il faut qu'on s'élève à tout prix, dût-on, pour cela, quitter le toit qui abrita son enfance, l'église où l'on a été baptisé, où l'on a reçu la première fois son Dieu, la tombe de ses ancêtres, pour chercher ailleurs la fortune et le bien-être; mais la fortune, comme l'ombre, fuit ceux qui la poursuivent. Aussi ne rencontre-t-on le plus souvent que les déceptions et la misère.

O sainte Famille de Nazareth, que vos exemples apprennent donc à tous à aimer la modestie, la sim-

plicité, à avoir en horreur la vanité et l'ambition!

Si les mondains ne savaient pas imiter vos exemples, que du moins dans les communautés religieuses on fasse plus de cas de ce qui plait à Dieu que de ce qui donne du relief devant les hommes; qu'on cherche plutôt à faire des œuvres qu'à embellir des maisons; que chacune des âmes qui ont été appelées à l'état de perfection, retrace dans ses discours, dans ses regards, dans ses allures, dans tout son extérieur, cette modestie qui, étant la bonne odeur de Jésus-Christ, fait l'édification des hommes et l'admiration des anges eux-mêmes.

EXEMPLE

MARIE PERNET

Ce fut une des premières religieuses de la Visitation, qui entra au couvent à seize ans, au moment où elle ne savait rien du monde, sinon qu'il ne vaut pas Dieu. Toute enfant, elle avait fait admirer son innocence, à ce point qu'on l'avait surnommée le petit ange d'Annecy. Devenue plus grande, sa modestie augmenta encore. « Jamais on ne lui put persuader, dit un historien, d'aller la gorge découverte suivant la coutume de ce temps-là; mais elle inventa une certaine mode de mouchoir de cou, qui la fermait aussi étroitement qu'une religieuse. » Saint François de Sales ayant considéré la pureté de ce cœur virginal en eut de l'admiration et s'écria tout haut : « Cette petite ici est la vraie fille de la Sainte Vierge! » Puissent tous les enfants de Marie mériter le même éloge!

CHAPITRE V

DE LA MORTIFICATION

C'est la vertu qui détache le cœur des choses qui l'attirent dans un sens contraire à la raison, et qui lui fait pratiquer par là même le renoncement aux satisfactions des sens et à ses propres inclinations.

Notre-Seigneur n'avait pas à réprimer comme nous des passions rebelles; car tout était admirablement ordonné dans sa sainte âme et dans son corps très pur. Le foyer de toute convoitise était aussi éteint dans la Vierge immaculée dans sa conception, et par conséquent elle était à l'abri des suites malheureuses du péché originel. Joseph lui-même, quoi qu'il n'ait pas été affranchi de la tache originelle, fut, au témoignage d'auteurs graves, sanctifié dès le sein de sa mère, et il vécut comme un ange dans un corps mortel, ou comme un homme sans corps. Et cependant nous voyons Jésus, Marie, Joseph vivre dans l'abnégation la plus complète des choses terrestres. « Jésus-Christ n'a point cherché à se plaire à lui-même, » dit saint Paul; il restera jusqu'à la fin des siècles le modèle de la mortification chrétienne qu'il a enseignée à ses disciples par ces paroles : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » Par quelle voie le suit-on? Par celle de la croix; car en entrant dans le monde il s'est offert à son Père

comme victime pour le péché. Sa mère a renouvelé cette offrande en le présentant au Temple, et elle a entendu le vieillard Siméon lui dire qu'un glaive de douleur transpercerait son âme. Elle a emporté, dès lors, ce glaive dans le cœur, associant son martyre à celui de son Fils. Celle qui déjà, pendant son enfance passée dans le Temple, ne s'accordait de la nourriture que pour éviter la mort, et non pour se procurer une satisfaction, comme le rapporte saint Ambroise, usait de toutes les choses de la terre avec indifférence et ne s'en accordait que ce qu'elle ne pouvait se refuser.

Joseph, à qui tous les secrets du ciel étaient révélés par les anges, ne pouvait que partager les sentiments de Jésus et de Marie, à Bethléem, dans une étable devenue la demeure de cet héritier d'un des plus grands rois, sur la route de l'Égypte, dans l'exil, et plus tard à Nazareth. Aux peines de son âme s'ajoutaient les fatigues d'un rude labeur, nécessaire pour fournir le pain de chaque jour à sa sainte famille! Mais comme nous le dirons mieux plus loin, il était loin de se plaindre de cette situation qu'il savait utile au salut du monde. Quand on connaît le prix des biens célestes, on méprise ceux de la terre et on se réjouit d'en être privé, afin de s'attacher plus étroitement à ceux qui ne passent pas.

L'attachement aux choses d'ici-bas est, en effet, une glue qui empêche l'élan des ailes spirituelles, comme parlent les saints. Que d'âmes entravées par cette glue! Elles sont les esclaves de leur corps : par des aliments de choix, par des boissons qui attisent les passions mauvaises, elles flattent ce traître qui en devient plus rebelle. Elles ont en horreur toute privation et toute souffrance, et elles n'en deviennent que plus malheureuses; car il est écrit que ceux qui

craignent la gelée seront accablés par la neige (1).

On a d'autant plus de peine à porter la croix qu'on la redoute davantage. C'est donc un grand malheur pour l'enfance et pour la jeunesse que d'être élevées dans la mollesse. Les païens eux-mêmes avaient compris qu'une telle éducation ne peut faire ni des soldats, ni des citoyens vigoureux et capables de grandes choses. Mais une vaine délicatesse, au sein du christianisme, semble une apostasie pratique de l'Évangile; comment pourrait-elle faire des saints ?

Saint Paul dit : « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. » C'est donc se soustraire à Jésus-Christ que de caresser sa chair avec ses inclinations perverses. Qu'ils l'entendent bien les parents qui ne vantent devant leurs enfants que les plaisirs, le bien-être, et les richesses qui les procurent, au lieu de les porter au renoncement et au sacrifice. Loin de faire de leurs enfants des chrétiens, ils n'en feront pas même de bons citoyens, ni même des hommes vigoureux. Les instituteurs de l'enfance ne doivent pas perdre de vue cette parole d'un évêque célèbre : « Dans l'œuvre de l'éducation, quiconque ne sait pas qu'il faut déclarer la guerre à la triple concupiscence, à l'orgueil par conséquent, à l'amour des plaisirs et des richesses, ne sait rien et ne peut rien. »

Les âmes religieuses appartiennent au Christ; ce sont elles par conséquent qui pratiquent le mieux la mortification chrétienne. Qu'elles craignent toutefois que le vent du monde ne s'infilte dans leurs saints asiles et n'y fasse pénétrer la mollesse et le sensualisme qui envahit tout. Saint Jean de la Croix

(1) *Job.* vi, 16.

a dit : « Si quelqu'un enseigne une doctrine qui porte au relâchement dans la mortification de la chair, on ne doit pas y ajouter foi, lors même qu'il la confirmerait par des miracles. »

Portons donc toujours la mortification de Jésus-Christ dans notre corps, dans nos yeux et nos oreilles, dans tous nos sens, car la mort entre par les fenêtres. Que la vie de Jésus se manifeste dans notre corps mortel. Plus nous nous refuserons les satisfactions de la terre, plus abondamment nous jouirons, et pour le corps et pour l'âme, de la béatitude du ciel.

EXEMPLE

Thomas Morus, après avoir quitté l'Université d'Oxford, vint à Londres pour y faire des études de droit au milieu du bruit et des séductions de la capitale. Ayant toujours sous les yeux le spectacle de la paresse, du jeu, de la débauche et de tous les vices, Morus sentit le besoin de redoubler de vigilance envers lui-même et, pour nous servir de ses propres expressions, il fit tous ses efforts pour que la servante, la sensualité, ne devint pas trop insolente envers sa maîtresse, la raison. Comprenant la vérité de ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Celui qui hait sa vie en ce monde la conserve pour la vie éternelle », il s'imposait privation sur privation. Les nombreuses tentations qui l'assiégeaient de toutes parts rendirent le combat long et difficile ; il eut recours aux jeûnes et aux veilles, n'accordant jamais plus de quatre à cinq heures au sommeil. Un banc ou la terre lui servait de lit, avec une bûche pour oreiller. Il usait de la discipline tous les vendredis et tous les jours de jeûne, pensant que c'était la meilleure nourriture qu'il pût

donner à son corps rebelle. Il prit même plus tard le parti de porter un cilice de crin, qu'il ne quitta jamais, pas même lorsqu'il fut devenu chancelier d'Angleterre. Admirable exemple pour les étudiants de nos villes et pour tous les chrétiens.

CHAPITRE VI

DE L'AMOUR DU TRAVAIL

L'amour du travail est une branche de la mortification et de la pénitence chrétienne qui a une telle importance pour la vie pratique, qu'il est nécessaire de présenter sur ce sujet, à nos lecteurs, les exemples de la Sainte Famille.

Tout le monde travaillait dans le peuple juif. On y avait appris de Moïse, le législateur du peuple choisi, que Dieu plaça l'homme, en le créant, dans le paradis terrestre, afin qu'il y travaillât; et qu'après la désobéissance d'Adam, toute la race humaine fut condamnée à cultiver la terre à la sueur de son front. Aussi les Juifs de toute condition se faisaient-ils un devoir de former leurs enfants à quelque travail utile, leur confiant l'agriculture ou le soin des troupeaux, ou les exerçant à un métier.

Fidèles observateurs des coutumes salutaires de leur nation, Marie et Joseph travaillaient avant même leur union; ils durent à cause de leur pauvreté travailler encore davantage après, pour subvenir aux besoins du divin Enfant; et Jésus lui-même, en grandissant, accomplit la prophétie que David avait fait à son sujet; et dès sa jeunesse il fut dans le labeur et dans la peine. Les mains divines de celui qui a créé les mondes et qui les gouverne ne dédaignent pas d'aider sa mère dans les plus humbles soins du ménage et de façonner avec saint

Joseph des charrues et des jugs; et cela non par passe-temps ou par agrément, mais par un vrai besoin. Et tous les moments qui n'étaient pas consacrés à la prière, ou à une réfection et à un sommeil nécessaires, étaient employés au travail par Jésus, Marie, Joseph.

Aussi quand Jésus commencera sa vie publique, les Juifs diront : « N'est-ce pas là l'ouvrier, et le fils de l'ouvrier ? » Quand le travail n'a pas été trouvé indigne d'un Dieu, quand il a été anobli par Marie et par Joseph, qui oserait le croire indigne de sa condition ? Qui ne serait honoré d'être obligé de travailler ? A-t-on lieu de se plaindre de ce qu'on a en ce monde la part que le Fils de Dieu s'est choisie, et oserait-on rêver une situation où l'on n'eût rien à faire ? Rien ne convient mieux à l'homme que le travail. Dieu n'a fait des êtres que pour qu'ils agissent selon leur nature. Il n'a fait l'homme que pour qu'il produise des œuvres utiles à lui-même, à la société dont il est membre, et à la gloire de Dieu. Ne rien faire, c'est se mettre en dehors des vues de la Providence; c'est se mettre en dessous des êtres sans raison qui agissent conformément à leur nature; c'est une honte, par conséquent, mais de plus, c'est un péril.

Vu la déchéance de notre nature, celui qui ne fait rien ne tarde pas de faire beaucoup de mal, car, au témoignage du Saint-Esprit, « l'oisiveté enseigne beaucoup de malice. » Cent démons s'acharnent à la fois contre une âme oisive, tandis que celle qui est active n'en a qu'un à combattre. La rouille ronge une épée dont on n'use pas, et la teigne, les vêtements qu'on ne porte plus. L'eau qui ne coule pas se corrompt et devient le repaire de reptiles immondes. Hélas ! que d'hommes, que de jeunes gens des deux sexes l'oisiveté a perdus ! Samson, David, Salomon,

saints dans le travail, se perdirent dans le désœuvrement.

Du reste, interrogeons notre passé. Quand avons-nous fait des chutes dans notre vie ? Le plus souvent quand nous n'étions pas absorbés par le travail ou que nous nous y appliquions avec négligence. L'histoire et l'expérience du passé doivent nous instruire pour l'avenir. C'est le travail qui sera pour nous une diversion utile aux tentations, qui donnera de l'énergie à notre âme et des forces à notre corps, qui nous fournira l'occasion d'expier nos fautes et nous préservera d'en commettre d'autres, qui procurera le nécessaire à nous et à notre famille, qui nous permettra de faire de plus grandes aumônes, si nous avons assez pour nous et pour les nôtres.

Ils seraient donc les ennemis de leurs enfants, les parents qui, sous prétexte que rien ne leur manquera, les laisseraient grandir dans l'oisiveté, ou dans des passe-temps plus amusants qu'utiles, éternant ainsi pour toujours leur caractère et leurs facultés morales, et leur préparant une vie stérile. « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas, dit saint Paul. Vous dormirez un peu, vous somnerez un peu, vous vous croiserez un peu les mains pour prendre du repos, et la pauvreté viendra sur vous comme un courrier et la mendicité comme un gendarme. » C'est ainsi que parle le Saint-Esprit ; et, en effet, les fils paresseux ont vite dissipé un riche héritage.

Que ceux qui sont dans une condition où le travail est nécessaire en bénissent Dieu ; qu'ils aiment leur rude labeur, moins à cause des ressources qu'il leur procure qu'à cause des avantages spirituels qu'il leur apporte et de la ressemblance qu'il leur donne avec Jésus, Marie, Joseph. Pauvres artisans, que vous êtes heureux, parce que vous mangez le

fruit du travail de vos mains, vous dirai-je avec le Saint-Esprit. Jésus, Marie, Joseph n'ont pas fait autrement. Unissez votre travail au leur. Sanctifiez-le comme eux par l'esprit de prière et de pénitence, vous conservant toujours en état de grâce, et outre les ressources que le travail vous fournira, il vous fera acquérir des mérites pour le ciel.

C'est dans les maisons religieuses que le temps est le mieux employé. On s'y lève de bonne heure, si on ne passe pas en veilles saintes une partie de la nuit, et le règlement avertit de se rendre au labour fixé par l'obéissance. Une communauté bien réglée est comme une ruche où aucune abeille n'est oisive ; chacune travaille pour l'utilité commune, ou plutôt c'est une copie de la Sainte Famille de Nazareth ; car tous ses membres prient avec ferveur et travaillent avec activité, non à des ouvrages de fantaisie, mais à des occupations qui doivent servir à l'honneur de Dieu ou à l'utilité du prochain et à celle de la maison. Il faudrait chasser, comme on chasse les mouches, selon le langage de saint Liguori, ceux qui n'y feraient que fredonner et voltiger de côté et d'autre. Bannir la paresse d'une maison, c'est en bannir le péché.

EXEMPLE

MADAME DE CHANTAL

Jamais on ne trouvait sainte Jeanne-Françoise désoccupée, écrit l'historien de sa vie. Quand, après avoir entendu la Messe, elle avait visité les cours, les cuisines et quelquefois même les fermes les plus éloignées, on la voyait rentrer gaie et joyeuse et reprendre son ouvrage ; elle ne l'interrompait que par nécessité ou pour s'adonner à la lecture. Tous

les moments que ses travaux lui laissaient libres, elle les employait à la *Vie des Saints*, aux *Annales de la France* ou à quelque autre histoire utile ; mais jamais à aucun livre suspect en matière de foi ou libre en matière de mœurs. Loin de lire de tels livres, elle ne les souffrait même pas dans sa maison et les jetait au feu dès qu'elle les trouvait. S'il lui venait des visites, c'était l'ouvrage en main qu'elle les recevait. Une femme de chambre la priait un jour de se reposer : « Oh ! non, dit-elle, si je perdais du temps inutilement, je croirais faire un vol à l'Eglise et aux pauvres. » Elle formait ses enfants sur ce modèle ; dès qu'ils purent tenir l'aiguille, elle leur apprit à broder des nappes pour les autels, à coudre des habits pour les pauvres et à ne rester jamais oisifs. Mères de famille, efforcez-vous de lui ressembler

CHAPITRE VII

DE LA PAUVRETÉ

La pauvreté évangélique est une vertu qui se rattache à la modestie et à la mortification, et qui dépend le cœur de l'amour des richesses de ce monde. Nous avons à ce sujet à admirer les exemples de la Sainte Famille. Tout ce que l'histoire peut nous rapporter des saints qui ont, pour pratiquer cette vertu, renoncé à des trésors et même à des couronnes ne nous offre rien de comparable. Car dans la Sainte Famille il s'agit du Roi des rois, de l'Héritier de l'univers, de Marie, la Reine du ciel et de la terre, de Joseph, le descendant de David; et ce sont ces trois saints personnages que nous voyons ne pas trouver placé dans une hôtellerie à Bethléem et être obligés de se réfugier dans une étable. C'est là que la Vierge sans tache dut déposer dans une crèche, sur un peu de paille dérobée à la litière de deux animaux, le Créateur du monde. Qui empêchait le Fils de Dieu de se choisir un palais, de se faire façonner un berceau d'or enrichi de pierreries, de s'entourer d'une cour composée des puissants du siècle et même des esprits angéliques? S'il fût venu dans ces conditions, il ne nous eût pas guéris de l'amour des biens de ce monde qui perd tant d'hommes, selon le langage du Saint-Esprit : « Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les filets de Satan et dans beaucoup de

désirs inutiles et nuisibles qui plongent les hommes dans la perte et dans la damnation ; car la racine de tous les maux, c'est la cupidité. »

C'est elle en effet qui amène la dureté envers les pauvres, l'envie et l'injustice à l'égard du prochain, quelquefois même la perte de la foi que l'on sacrifie à un vain intérêt, comme parle l'Apôtre. Pour nous en guérir il fallait la pauvreté de la Sainte Famille. Aussi les anges, en annonçant la naissance du Sauveur, donnent-ils aux bergers son signalement en ces termes : « Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » C'est par cette pauvreté qu'il est Sauveur et qu'il apporte le remède à cette plaie de notre nature qui nous fait nous attacher à la terre et perdre de vue le ciel.

Marie et Joseph partageaient cette pauvreté et en sentaient les privations, plutôt pour le divin Enfant que pour eux-mêmes. Mais cette grotte abandonnée avait cependant un toit pour abriter les animaux. Notre-Seigneur n'y peut rester longtemps ; il faut qu'on l'emporte au loin sur une terre étrangère pour fuir la rage d'Hérode.

Il restera plusieurs années en exil, et après la mort d'Hérode, on le rapportera dans sa patrie avec le même dénuement ; et il trouvera à Nazareth l'atelier de Joseph délabré par la longue absence de ses habitants. C'est là qu'il grandira dans une maison pauvre, avec un ameublement pauvre, avec une nourriture pauvre, et dans le travail des pauvres ; et cela, non pour faire fortune, car tout en se contentant de peu, Jésus, Marie et Joseph n'améliorent pas leur situation. De telle sorte qu'en prêchant son Évangile et en promulguant cette béatitude : « Heureux les pauvres d'esprit », c'est-à-dire ceux qui ont le cœur détaché de la terre, Notre-Seigneur a pu ajouter : « Les renards ont leurs tanières ; les

oiseaux du ciel ont leur nid ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Et à ceux qui voudront le suivre de plus près, il donnera ce conseil : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez ce que vous avez, venez, suivez-moi et vous aurez un trésor dans le ciel. »

C'est cette promesse qui, depuis vingt siècles, a peuplé les déserts et les monastères de pauvres volontaires qui, renonçant à leurs propres biens, n'ont voulu d'autres richesses que la pauvreté de Jésus-Christ, se condamnant à se procurer par leur travail ou à recevoir en aumône le pain de chaque jour. Et qu'on ne s'imagine pas que cet héroïsme est éteint dans l'Eglise. Toujours il y a des âmes religieuses qui quittent tout pour suivre Jésus-Christ ; toujours il y a des riches qui n'usent de leurs richesses que pour adoucir le sort des pauvres. D'autres, sans aller jusque-là, conservent ce qu'ils ont acquis légitimement ; mais, loin de chercher à l'accroître par l'injustice, ils en réservent une part pour l'infortune, et ils aimeraient mieux tout perdre que de transgresser la loi de Dieu. Tous ceux que nous venons d'énumérer, lors même qu'ils sont riches, sont assez détachés de la terre pour espérer un trésor dans le ciel.

Mais il est clair que ce trésor sera d'autant plus abondant que le renoncement en ce monde aura été plus parfait. « L'homme moissonnera ce qu'il aura semé. » Ainsi quand saint Pierre eut dit à Notre-Seigneur : « Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre, qu'en sera-t-il pour nous ? — Vous, répondit-il, vous qui avez tout quitté, vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. » Et de peur qu'on crût que cette promesse n'était que pour les Apôtres, il ajouta : « Quiconque laisse à cause de mon nom maison, ou frère, ou sœur,

ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou terres, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » (1) Heureuses les communautés religieuses qui pratiquent exactement la pauvreté, comme on la pratiquait à Nazareth ! Le ciel est assuré à leurs membres, car il leur est promis par le Dieu qui ne ment pas.

Heureux les riches généreux dont le superflu devient le patrimoine des pauvres ! C'est le Saint-Esprit lui-même qui les assure que « le Seigneur les délivrera aux jours mauvais ». Mais, au contraire, qui ne redouterait le sort du riche avare, dont l'Évangile nous dit qu'en mourant il fut enseveli dans l'enfer ? Donc, gardez-vous de vous amasser des trésors sur la terre, où la rouille et la teigne les rongent et où les voleurs les déterrent et les pillent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où la rouille ni la teigne ne les rongent et où les voleurs ni ne les déterrent ni ne les pillent (2). Ces trésors-là, les plus pauvres peuvent les acquérir en aimant leur pauvreté et en acceptant les privations en union avec Jésus, Marie, Joseph. Quel bonheur, quand on a la foi, d'avoir en ce monde le même partage que la Sainte Famille ! Riches, soyez charitables ; pauvres, soyez soumis et résignés et le ciel est à vous !

EXEMPLE

MADAME LOUISE DE FRANCE

Cette princesse, fille des rois, devenue Carmélite et prieure du Carmel de Saint-Denis, avait pour bas des chausses de grosse toile, pour souliers des pantoufles de corde sans talon. Elle n'avait jamais

(1) *Matt.* XIX, 17 et s.

(2) *Matt.* 6, 17 et s.

qu'une seule robe; elle porta la dernière huit ans. Elle l'avait raccommodée elle-même à plusieurs endroits avec de l'étoffe neuve. Une religieuse qui voulait la déterminer à la changer, lui dit que ce serait une honte pour le monastère, si elle recevait en cet état la famille royale. « Depuis quand serait-ce une honte de suivre l'esprit de notre saint état? répondit-elle. Ma famille sait bien que j'ai fait vœu de pauvreté, et que c'est surtout dans ma charge qu'on doit en donner l'exemple. » Elle occupait la cellule la plus incommode, et n'y laissa faire aucune des réparations qu'elle eût permise à toute autre. Les croisées joignaient si mal que le vent éteignait sa lampe, elle les calfeutrait avec du papier. Etant devenue malade, ses religieuses et ses propres sœurs lui proposèrent de s'installer dans l'appartement où elle recevait la famille royale. « Vous y serez plus commodément, dirent-elles. — Oui, sans doute, dit-elle, mais le commode n'est pas ce qu'on vient chercher ici; et en maladie comme en santé, il faut se souvenir qu'on est Carmélite. »

Gustave, roi de Suède, alla la visiter dans sa cellule; n'y trouvant qu'un crucifix, une chaise de bois, une botte de paille sur deux tréteaux, il s'écria : « Quoi, c'est ici qu'habite une fille de France! — Et c'est ici encore qu'on dort mieux qu'à Versailles, répondit la princesse carmélite. » Le roi voulut voir son couvert du réfectoire composé d'une cuiller de bois et d'un gobelet de terre. En quittant Saint-Denis, il disait : « Paris et la France, Rome et l'Italie ne m'ont rien offert de comparable à la merveille que renferme le Carmel de Saint-Denis. »

CHAPITRE VIII

DE LA PATIENCE DANS LES ÉPREUVES

La patience, c'est la vertu qui rend l'esprit ferme dans le support des afflictions. Et comme la terre est la vallée des larmes et que les jours ténébreux y sont plus fréquents que les jours sereins, on peut dire à tous la parole de l'apôtre saint Jacques : « La patience vous est nécessaire afin que, faisant la volonté de Dieu, vous receviez la récompense promise. » Mais rien de plus propre à nous faire pratiquer cette vertu que l'exemple de la Sainte Famille. Etudiez-le, vous tous qui êtes affligés et chargés du poids de la croix, et vous y trouverez, sinon un allègement à vos douleurs, du moins la force de les supporter et de les rendre méritoires pour le ciel.

Jésus est venu, nous l'avons dit, pour être la victime pour le péché; c'est pourquoi son Père lui a donné un corps capable de souffrir. *Corpus autem aptasti mihi*. Aussi toutes les douleurs de la terre lui sont réservées. Devant expier tous les péchés, il portera les peines qui en sont les suites, et ceux qui l'approcheront de plus près y participeront plus que tous les autres.

C'est ce qui explique Bethléem, l'étable, la crèche, la fuite en exil, le séjour sur une terre étrangère et idolâtre, les longues années d'obscurité et de rudes travaux à Nazareth; c'est ce qui expliquera la trahison de Judas, la désertion des autres Apôtres,

les fouets, les soufflets, les insultes des bourreaux, le portement de la croix, le crucifiement, le fiel et le vinaigre. « Dieu a posé sur lui les iniquités de nous tous, et ses plaies sont la guérison de nos maux. »

C'est pourquoi ce divin Sauveur, dans l'amour infini qu'il a pour nous, supporte avec joie toutes ses souffrances et semble les rechercher toutes, afin que tous les hommes, quelles que soient leurs épreuves, puissent se dire : « Notre-Seigneur a passé par là, je n'ai qu'à le suivre. Je suis pauvre, il l'a été plus que moi ; je suis banni de ma patrie, il l'a été avant moi ; je suis accablé de travaux, il en a eu plus que moi ; je suis trahi et persécuté, il l'a été comme moi ; je souffre, il a plus souffert que moi. »

Marie et Joseph étaient associés aux douleurs de Jésus. Laissons-le dire à Bossuet :

« Joseph et Marie étaient pauvres ; mais ils n'avaient pas encore été sans maison, ils avaient un lieu pour se retirer. Aussitôt que cet enfant vient au monde, on ne trouve point de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce, sinon celui dont il est écrit que « venant en son » propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens », et qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer sa tête. Mais n'est-ce pas assez de leur indigence ? Pourquoi leur attire-t-il des persécutions ? Ils vivaient ensemble dans leur ménage, pauvrement mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu. Mais Jésus ne leur permet pas ce repos. Hérode ne peut souffrir que cet enfant vive ; la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret : il découvre Jésus-Christ par une étoile et il semble qu'il ne lui amène de loin des adorateurs que pour lui susciter dans son pays propre un persécuteur impitoyable.

» Que fera ici saint Joseph ? Représentez-vous ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Egypte et de souffrir un exil fâcheux ; et cela pour quelle raison ? Parce qu'il a Jésus-Christ avec lui. Cependant croyez-vous qu'il se plaigne de cet enfant incommode, qui le tire de sa patrie et qui lui est donné pour le tourmenter ? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir, c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même ? Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces ? Non, fidèles, il ne l'attend pas ; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devait souffrir ce cher Fils : il en voit déjà le commencement et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés. »

Voilà le lot de la Sainte Famille, des craintes, des périls, des persécutions, des privations de toute sorte. Et dans toutes ces peines, jamais de murmure, jamais une plainte, jamais de défiance ou d'abattement. Toujours la confiance, la paix, l'amour de la volonté de Dieu, l'acceptation de toutes les croix que sa main distribue ; toujours le désir de souffrir davantage pour le glorifier plus efficacement et pour expier plus complètement les péchés du monde.

Voilà le partage de tous les saints. « Mon fils, en entreprenant de servir Dieu, préparez votre âme à l'épreuve, » dit le Saint-Esprit ; et l'archange Raphaël disait à Tobie : « Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. » Dieu ne pense pas comme les hommes. Il en est qui, parce qu'ils souffrent, osent

se croire abandonnés de Dieu. Dieu pense à eux puisqu'il les éprouve. Quel est le père qui n'aime pas son enfant? Mais en l'aimant il le châtie, afin de le corriger, et afin de répandre le fiel sur les plaisirs qui pourraient le perdre. Que d'hommes n'ont été ramenés au bien que parce que Dieu a mis sur leur route une haie d'épines pour les forcer d'aller le droit chemin. Rien de plus terrible que le bonheur insolent des méchants. La Providence les laisse jouir en paix des joies de cette terre, leur réservant le châtement pour le jour de sa justice.

Heureux ceux qui pleurent avec Jésus, Marie, Joseph, ils seront consolés! Dieu ne nous donne du reste à boire qu'avec mesure la coupe de pleurs qu'il nous prépare; en nous mesurant la souffrance, il nous accorde des grâces à proportion, pour nous aider à les supporter; il nous fournit l'occasion de lui prouver la fidélité de notre amour. De même qu'il nous a prouvé l'étendue de sa charité en souffrant et en mourant pour nous, ainsi il attend de nous la preuve la moins équivoque de notre amour pour lui, qui est de savoir souffrir et au besoin mourir pour faire sa volonté. C'est le véritable amour qui est la principale source du mérite. Souffrir par amour, c'est donc la condition la plus heureuse pour acquérir la béatitude du ciel: « Si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous serons glorifiés avec lui. »

Dans tout ce que nous pouvons faire pour Dieu; nous pouvons mettre notre volonté, et par conséquent perdre en partie notre mérite; mais notre volonté ne risque pas de se mêler à la souffrance qui lui répugne. On est donc plus sûr d'être agréable à Dieu en portant sa croix qu'en entreprenant les plus grandes œuvres en vue de lui. La douleur passe, la plus longue vie est courte, le temps de

nos tribulations est d'un moment, il nous prépare, par de légères souffrances, un poids immortel de gloire.

O Sainte Famille, je ne mérite pas, je ne demande pas d'être mieux traité que vous ici-bas. J'accepte donc toutes les épreuves qu'il plaira à la Providence de m'envoyer. Jamais je n'en murmurerai, car j'ai mérité l'enfer, et mon Père du ciel ne me les ménage que pour expier mes péchés. Jamais je ne m'en plaindrai, car ce serait me plaindre d'avoir l'occasion de gagner le beau ciel que j'ai si souvent perdu par ma faute. Obtenez-moi même d'aimer la souffrance, de la préférer à tous les plaisirs de la terre, de l'embrasser avec toute la joie qui remplissait votre cœur au milieu de toutes les épreuves.

EXEMPLE

SAINT PHILIPPE DE NÉRI

Ce Saint, demeurant à Rome dans la maison de saint Jérôme de la Charité, était abhorré des sacristains qui ne laissaient passer aucun jour sans l'inquiéter et lui donner toutes sortes de marques de mépris, afin de l'engager à aller exercer les fonctions du ministère dans une autre église. Le Saint ne se plaignit jamais d'eux aux supérieurs de la maison. Au lieu de leur témoigner du mécontentement, il les traitait avec respect et leur rendait tous les services qui dépendaient de lui : « Je ne veux pas fuir la croix que Dieu m'envoie », disait-il à ses amis qui l'invitaient à quitter ce lieu. Cependant, voyant qu'il ne pouvait gagner ses persécuteurs par sa charité et son humilité, et que, loin de les adoucir, ils devenaient plus intraitables, il s'adressa à Jésus-Christ en fixant les yeux sur une croix : « O mon

bon Jésus! Pourquoi ne m'écoutez-vous pas? Il y a si longtemps que je vous demande avec tant d'instances la patience, pourquoi ne m'avez-vous pas exaucé? » Il lui sembla alors entendre au dedans de lui-même Jésus-Christ qui lui disait : « Ne me demandes-tu pas la patience? Je te la donnerai, mais je veux que tu l'acquiesces par ce moyen. » Ce lieu où il trouvait tant à souffrir fut dès lors pour lui un lieu de délices; il y demeura trente ans et n'en sortit que par l'ordre du Souverain Pontife, pour aller demeurer dans la maison des Oratoriens, dont il était l'instituteur. Souvent accablé d'infirmités, il paraissait toujours très content; il ne parlait jamais de son mal à d'autres qu'aux médecins, et on ne lui voyait donner aucun signe de douleur. C'est par là que ce saint homme mérita la gloire dont il jouit au ciel. Nous pouvons l'acquiescer nous-mêmes en pratiquant la patience.

CHAPITRE IX

DE LA PERSÉVÉRANCE

C'est une vertu qui nous fait persister dans le bien, malgré les difficultés qui durent longtemps ; elle a pour compagne la constance qui rend comme immuable dans le bien, de telle sorte qu'on garde un esprit égal au milieu des plus grandes difficultés. Cette vertu est nécessaire à la vie chrétienne. « Celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » Sur quoi saint Jérôme remarque qu'il ne sert de rien de bien commencer, si on finit mal. Judas commença bien, il fit des miracles, il prêcha l'Évangile, il finit par se pendre de désespoir. Paul commença mal, il persécuta d'abord les fidèles, mais il finit par être l'Apôtre des nations. Apprenons donc à l'école de la Sainte Famille la persévérance dans la grâce, dans la pratique de la vertu, la constance qui jamais ne se dément et que les difficultés sont impuissantes à ébranler.

Il ne pouvait être question pour Notre-Seigneur d'inconstance ou de faiblesse dans l'accomplissement de sa mission sur la terre.

Il pouvait dire comme son Père : « *Ego Dominus et non mutor*. Je suis le Seigneur et je ne change pas. » Il avançait dans la vie comme le soleil dans sa course, manifestant avec plus d'éclat la lumière de ses exemples, jusqu'à ce qu'au midi de sa carrière, à trente-trois ans, il expirât sur la croix, laissant

au monde le modèle de l'héroïsme dans le sacrifice.

Soutenus par lui, Marie et Joseph sont toujours intrépides; pas la moindre éclipse de leurs sublimes vertus. Joseph, juste avant son union à Marie, croitra en justice jusqu'à sa bienheureuse mort, dans laquelle il fut assisté par Jésus lui-même et par sa divine Mère.

Marie survivra à Joseph et à Jésus lui-même. Quand les Apôtres épouvantés auront pris la fuite, elle sera la compagne de Jésus en croix, elle assistera au douloureux martyre de son Fils et de son Dieu. Elle pleurera parce qu'elle est mère, mais elle se tiendra debout, car elle est la femme forte dont parlent les Saints Livres. Elle sera prête à souffrir elle-même avec Jésus pour le salut des hommes, elle recevra entre ses bras le corps de Jésus descendu de la croix, elle restera sans lui sur la terre après sa sépulture et son ascension au ciel, et cela pour être le soutien des Apôtres et des premiers fidèles. Son amour grandira avec ses douleurs jusqu'à ce que, ne pouvant plus être contenu dans un corps mortel, il arrache à la terre son âme sainte, pour la transporter dans le sein du Dieu après lequel elle soupire uniquement.

« Prenez garde à vous, dit saint Jean, de peur de perdre le fruit de vos œuvres. Si le juste se détourne de la justice et commet l'iniquité, est-ce qu'il vivra? » dit le Seigneur par la bouche du prophète Ezéchiel, « Je ne me souviendrai plus d'aucun des actes de justice qu'il a accomplis et il mourra dans les prévarications dont il s'est rendu coupable et dans le péché qu'il a commis. » Malheur à qui vit dans le péché, il risque de mourir dans cet état, et c'est la damnation, mais, une fois qu'on est affranchi du péché, qu'on se souvienne de la parole de Notre-Sei-

gneur lui-même : « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu. »

Par conséquent, qu'on veille et qu'on prie afin de ne pas succomber à la tentation. La vigilance écarte les périls, la prière assure le secours de Dieu. Personne ne peut acquérir un droit strict à la persévérance finale, mais on peut l'obtenir sûrement par la prière.

Aussi saint Alphonse de Liguori recommande-t-il instamment de demander tous les jours à Dieu cette grâce des grâces qui nous assure le salut. Donc, « gardez bien ce que vous avez », c'est l'avertissement que nous donne l'Apôtre saint Jean, « et que personne ne vous ravisse votre couronne. Soyez fidèle jusqu'à la mort et je vous donnerai la couronne de vie. En faisant le bien, ne nous relâchons pas, car, le moment venu, nous moissonnerons sans relâche. » Notre béatitude au ciel n'aura ni interruption ni fin. *Merces Dei manet in ætèrnum.*

O Jésus, Marie, Joseph, donnez-nous part à votre constance dans le bien, malgré les difficultés et les épreuves. Nous sommes de faibles roseaux que tout vent de tentation ou de tribulation fait courber ; mais si vous êtes pour nous, qui sera contre nous ? Soyez avec nous dans la vie, afin de nous préserver des chutes et de la tiédeur. Soyez avec nous à la mort, à ce moment suprême où le démon tentera tout pour nous perdre, où le souvenir de nos fautes se présentera pour nous épouvanter et nous porter au découragement.

« Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous, secourez-nous, sauvez-nous. Ainsi soit-il. » Au ciel, sachant que nous vous devons notre bonheur sūprême, nous vous bénirons éternellement avec les anges et avec les saints.

EXEMPLE

SAINT HYACINTHE, DOMINICAIN

Ce Saint était à l'autel quand, tout à coup, les Tartares, qui assiégeaient la ville de Kiow où il résidait, la prirent d'assaut, la saccagèrent et y mirent le feu. On vint lui dire qu'il n'a pas de temps à perdre s'il veut échapper aux barbares et à l'incendie. Aussitôt, prenant entre les mains le saint ciboire pour le soustraire à la profanation, il se dirigea vers la porte. Comme il passait devant une statue de la Vierge, il la prit aussi entre ses bras, bien qu'elle pesât de huit à neuf cents livres; mais elle devint entre ses mains légère comme une plume. Le Saint, portant ce double et saint fardeau, gagna la porte de la ville et prit la route de la Pologne, échappant ainsi à la fois et aux Tartares et aux flammes. Arrivé sur le bord du Borysthène, aujourd'hui le Dniéper, qui lui barrait le chemin, et n'y trouvant ni bateau ni batelier, il s'avança sur les eaux qui devinrent fermes sous ses pas. Toutefois, les traces de ses pieds restèrent longtemps imprimées sur le fleuve, et au procès de la canonisation quatre cents témoins attestèrent les avoir vues.

L'Eucharistie, la dévotion à Marie, voilà ce qui fait échapper les âmes à la fureur de Satan, aux flammes des passions humaines, aux vagues des tentations; voilà ce qui assure la persévérance.

CHAPITRE X

LE BONHEUR DE LA SAINTE FAMILLE MÊME SUR LA TERRE

Tout ce que nous avons dit des rudes travaux, des épreuves de la Sainte Famille, pourrait peut-être faire croire à certains esprits que tout fut triste au divin foyer de Nazareth, et que tout bonheur en fut banni. Qu'on se détrompe et qu'on apprenne une bonne fois que le bonheur n'est pas dans les richesses, dans les plaisirs, dans la gloire terrestre, que le malheur ici-bas n'est pas dans la pauvreté, dans la pénitence, dans l'humiliation et les souffrances, quand on sait les supporter en vue de Dieu. Le bonheur de l'homme ne peut être en dehors de lui, et tout ce qui est créé est en dehors de nous, ne fait pas partie de nous et ne peut, par conséquent, rien ajouter à notre valeur personnelle.

Supposons un homme privé de la grâce de Dieu et qui a en partage toutes les dignités, toutes les satisfactions de la terre : ce n'est au fond qu'un pauvre homme. Toutes ses richesses ne font que faire ressortir davantage la laideur du tableau de sa vie, et ses honneurs, ses plaisirs sont incapables d'amortir les remords de sa conscience, si peu qu'il lui reste de raison. On peut lui appliquer en toute vérité la parole de l'Apocalypse : « Vous dites : Je suis riche et dans l'abondance, je ne manque de rien, et vous ne savez pas que vous êtes malheureux,

misérable, pauvre, aveugle et dépouillé de tout » ; car Dieu vous manque. Dieu est le bien de tous les biens, le malheur suprême est d'en être privé. Lui être uni dans l'éternité, ce sera le bonheur du ciel ; lui être uni sur la terre, c'est le seul vrai repos ici-bas, c'est la seule vraie noblesse, la véritable perfection de l'homme.

Il est donc clair qu'on est d'autant plus parfait et plus heureux qu'on est uni plus intimement à Dieu. Or, qu'est-ce qui nous unit à Dieu le plus intimement ? C'est l'amour qu'on a pour lui. C'est par l'amour que le cœur de l'homme embrasse Dieu et s'attache à lui de manière à faire un même esprit avec lui (1).

Mais qui a tant aimé Dieu sur la terre que Jésus, Marie, Joseph ? Donc, Jésus, Marie, Joseph ont eu sur la terre, avec la plus haute perfection, le plus grand bonheur de ce monde. C'est ce que faisait ressortir M^{gr} Van de Ven, évêque de Bois-le-Duc, dans le mandement par lequel il publiait pour son diocèse l'association universelle de la Sainte-Famille. Après avoir déploré la décadence des mœurs et de l'éducation de l'enfance et remarqué que la principale cause de cette déchéance, c'est le peu de soins qu'ont les parents d'élever chrétiennement leurs enfants, s'en reposant entièrement sur les écoles religieuses auxquelles ils les confient (qu'en serait-il donc s'ils les confiaient à des écoles indifférentes ?) ; après leur avoir prouvé que les meilleures écoles ne peuvent pas tout pour former l'enfance à la vie chrétienne, et qu'elles ne dispensent pas les parents de travailler par eux-mêmes à faire de leurs enfants des chrétiens ; que si les parents, même ouvriers, se désintéressent de leur plus grand devoir, ce qu'ont

(1) Voir notre ouvrage *l'Art d'être heureux*, que tous les fidèles feraient bien de méditer.

fait le prêtre et les écoles religieuses sera vite effacé, ce vénéré prélat ajoute :

« Si jamais en ce monde une famille a été heureuse, c'est certes la Sainte Famille de Nazareth; la sainteté des personnes dont elle se composait est une preuve de cette assertion. Si l'homme le plus saint est aussi le plus heureux, personne ne peut nier que la Sainte Famille, à laquelle on n'en peut comparer aucune autre en sainteté, a dû être de toutes la plus heureuse.

» Mais en quoi consistait ce bonheur? Rappelez-vous la simple ou plutôt la pauvre maison de Nazareth, où Jésus vécut avec Marie et Joseph jusqu'à sa trentième année. Où y trouve-t-on richesses, magnificence et éclat? Où y trouve-t-on le luxe et ce qui peut flatter les sens? On n'y voit que pauvreté, indigence, souffrance, mortification. Si donc cette famille a été heureuse et même plus heureuse que toute autre sur la terre, il en faut conclure qu'il y a d'autres biens que ceux de ce monde dans lesquels on peut trouver le bonheur. Et, en effet, il y en a; et ce sont ces biens d'un ordre supérieur que la Sainte Famille possédait à un très haut degré. Les grâces divines étaient ses richesses; l'éclat de sa vertu était sa gloire, et l'amour de Dieu faisait ses délices. C'est dans cette famille qu'on trouvait dans la plus haute perfection le respect et l'obéissance à l'égard de l'autorité légitime, la concorde et l'amour, le dévouement mutuel de chacun de ses membres.

» Ces biens faisaient un ciel terrestre de cette famille si pauvre, si indigente, si méconnue, et ils lui procuraient un bonheur que le monde ne connaît pas. Ce sont ces biens que nous devons apprendre à estimer, Si cette Sainte Famille y a trouvé un si grand bonheur, pourquoi ne chercherions-nous pas

à y participer en quelque manière ? L'expérience l'apprend : tous ne peuvent pas acquérir les biens de ce monde, mais tous les hommes de ferme volonté peuvent acquérir les biens dont jouissait la Sainte Famille.

» C'est d'elle que nous pouvons apprendre que la religion et la vertu, même à défaut des biens terrestres, peuvent rendre heureux ; que l'homme doit chercher le bonheur non au dehors de lui, mais dans son intérieur.

» Qu'il s'efforce d'être un vrai chrétien, et il sera heureux même en ce monde. Et plus il aspirera à être parfait, plus il sera heureux. S'il néglige de vivre chrétiennement, il ne sera pas heureux, lors même qu'il aurait l'univers en partage..... Si les familles chrétiennes prennent pour modèle la Sainte Famille, nous osons nous promettre un avenir plus heureux ; alors la famille deviendra ce qu'elle doit être : l'école de la religion et de la vertu, qui sont des sources de bénédictions et de bonheur ; alors la société sera tirée de la misère où elle est tombée aujourd'hui, car la réforme de la société suit naturellement celle de la famille. La société a pris la voie de l'injustice, elle a méconnu ses devoirs religieux et moraux, elle s'est jetée passionnément sur les biens et les jouissances de ce monde, et elle a constaté, qu'au lieu d'y trouver son bonheur, elle est déchue jusqu'à une misère extrême. Qu'elle cherche donc le bonheur en prenant une route opposée, la route de la vertu et du vrai devoir, route qui nous est merveilleusement tracée par la Sainte Famille de Nazareth. »

C'en est assez pour nous convaincre que l'imitation de la Sainte Famille fera la perfection des communautés religieuses, des familles chrétiennes et de la société elle-même.

EXEMPLE

UNE FEMME COMME IL LE FAUT

Vincentine Lomelin, cette illustre Génoise qui, dans la suite, fonda les Annonciades Célestes, fut d'abord mariée à Etienne Centurion, gentilhomme de Gênes. Elle trouva, dit l'historien de sa vie, au commencement de son mariage, plus d'épines que de roses. Quoique son mari eût pour elle beaucoup d'estime et d'affection, il la fit extrêmement souffrir, parce qu'il était naturellement prompt et colère, difficile à contenter, trouvant à redire à tout ce qu'elle faisait ou disait, et souvent sans avoir aucun sujet, ainsi qu'il l'avouait lui-même. Elle ne lui opposait que la patience, la douceur, la complaisance qui le firent enfin rougir de ses humeurs et de ses brusqueries; il reconnut que sa femme, toujours égale, toujours prévenante, ne méritait que sa tendresse. Bientôt le calme et la paix succédèrent aux tempêtes et aux querelles. Chérie et respectée de son époux, elle eut encore le bonheur de le voir, comme elle, se donner tout entier à Dieu et partager ses bonnes œuvres et ses pieux exercices. C'est par des moyens semblables que la femme chrétienne réussira à ramener son mari aux pratiques religieuses, s'il en est besoin.

CHAPITRE XI

LE BONHEUR DE LA VIE DE FAMILLE

En contemplant et en admirant la paix qui régnait dans la Sainte Famille, comment ne pas désirer que toutes les familles chrétiennes, en imitant Jésus, Marie, Joseph, partagent dès ici-bas leur bonheur ? L'homme est fait pour être heureux, et il est fait aussi pour vivre en famille ; donc il faut qu'il trouve le bonheur dans la famille où Dieu l'a placé. Sans doute, il est un bonheur surnaturel qui lui vient directement de Dieu et qui est le fruit du Saint-Esprit. Les consolations de la grâce, les douceurs de la virginité gardée en vue de Dieu et de la vie religieuse sont ineffables. Elles proviennent de l'amour de Dieu et l'emportent sur tous les bonheurs de la terre ; mais après ces joies surnaturelles, il n'en est point parmi les consolations naturelles de plus grandes et de plus pures que celles de la famille. Elles viennent de Dieu aussi, car c'est Dieu qui a établi la famille et a voulu que l'homme en venant sur la terre y trouvât les secours et le repos dont il avait besoin. C'est là que, dès notre berceau, nous avons senti que nous étions aimés ; c'est là que nous avons grandi, entourés de la tendresse d'une mère, de l'amour si fort d'un père, de l'affection peut-être plus tendre de nos grands-parents et de l'amitié si douce de nos frères et de nos sœurs : « Qu'il est bon, qu'il est agréable que des frères vivent ensemble,

dit le Saint-Esprit, c'est là que Dieu envoie sa bénédiction. »

On risque donc d'être privé de cette bénédiction quand on quitte indûment la famille. Les consolations que l'on cherche au dehors, souvent ne sont pas de celles que Dieu veut. Les plaisirs que l'on rencontre hors du foyer domestique, sont le plus souvent dangereux, s'ils ne sont pas coupables. Aussi le Saint-Esprit dit-il : « Goûtez le bonheur de vivre avec la femme que vous aimez, tous les jours de cette vie passagère qui vous ont été donnés sous le soleil..... C'est là votre partage dans la vie et dans la peine que vous avez à porter en ce monde. » (1) Aussi les poètes, les orateurs, ont-ils célébré les joies de famille, le toit paternel, ne fût-il qu'une humble chaumière : « La famille, disait Lacordaire, est devenue le lieu de la joie, de l'honnêteté, le lieu d'élection de toute âme qui n'est pas corrompue..... Je vous le demande sans crainte, quel est celui de vous qui ne sache pas et qui ne sente pas qu'il y a plus de contentement dans un quart d'heure passé au sein de la famille, à côté du père, de la mère, des frères, des sœurs, qu'il n'y en a dans tous les enivrements du monde? O foyer domestique des peuples chrétiens, maison paternelle où, dès nos premiers ans, nous avons respiré, avec la lumière, l'amour de toutes les saintes choses, nous avons beau vieillir, nous revenons à vous avec un cœur toujours jeune, et n'était l'éternité qui nous appelle, en nous éloignant de vous, nous ne nous consolierions pas de voir chaque jour votre ombre s'allonger et votre soleil pâlir ! »

Le paganisme nous avait fait une société barbare et une famille où le père était un tyran, la femme

(1) *Eccl.* ix, 9.

une esclave, et où les enfants devenaient la victime de la brutalité du père. C'est l'Évangile qui a fait la société et la famille chrétienne, et plus les enseignements de l'Évangile seront en honneur dans les familles, plus on cherchera à y imiter la divine Famille de Nazareth, plus on y goûtera de paix et de véritable bonheur. Il suffit d'avoir un grain de foi et de connaître tant soit peu l'histoire pour en être convaincu.

Si nous aimons le bonheur, si nous désirons le procurer aux autres, rendons la famille chrétienne, aimons à vivre en famille et ne laissons pas les enfants s'éloigner de leurs parents qui sont établis par Dieu pour être les gardiens de leurs vertus et de leur foi. Hélas ! que de pauvres jeunes gens, que de jeunes filles surtout, perdent tout en quittant leur foyer, pour aller au loin chercher fortune ! Les parents, bercés par de trompeuses illusions, les laissent partir ; et Dieu seul sait ce qu'il en résulte de malheurs et de fautes ! Qu'il vaut mieux partager avec ses enfants le pain noir de la misère et ne pas les perdre de vue, que de leur permettre de se lancer à travers l'océan du monde, où l'on risque de les voir faire un triste naufrage : les émigrations des campagnes dans les villes sont un fléau qui fait plus de victimes que la peste. Parents, gardez vos enfants avec vous ; ou, si cela vous est impossible, qu'ils ne vous quittent qu'à la condition d'être confiés à des mains sûres qui sauront les garder et les protéger.

Mais, si nous disons de retenir les enfants sous le toit paternel, c'est afin qu'ils y soient sous l'œil vigilant des parents qui est leur sauvegarde. Il ne faut donc pas que les parents désertent eux-mêmes leur maison. Comment ! Vous êtes père, vous avez un cœur de père, comment pourriez-vous être heureux d'un bonheur que votre femme et vos enfants

ne partagent pas ? La douleur, peut-être, est assise à votre foyer, votre présence l'adoucirait ; et vous pourriez vous réjouir ailleurs quand vous savez que votre femme et vos enfants pleurent, et qu'en pleurant avec eux, vous essuieriez leurs larmes ? La douleur viendra aussi pour vous, le mal vous étreindra un jour. Sont-ce vos amis de plaisirs qui viendront à vous, quand vous ne pourrez plus aller à eux ? Vous soigneront-ils dans vos infirmités et vos maladies ? Qui ne voit que ce n'est que de votre famille que vous pourrez attendre des soins dans l'épreuve, si vous avez su, en ne la délaissant pas, lui apprendre ses devoirs envers vous.

Tout passe en ce monde, mais les consolations de la famille sont les plus durables. Aussi, quiconque a le sens droit plaint-il l'orphelin qui n'a point de famille et le vieillard qui a vu mourir tous ses enfants. Comment peut-on s'imposer à soi-même ce malheur, en fuyant sa famille ou en s'en excommuniant ? Aïe ! donc à vivre au milieu de nos proches ; préférons leur compagnie à toute autre. N'est-ce pas d'eux que nous sommes les plus aimés ? Et n'est-ce pas eux qui ont droit à nos plus tendres affections ? Pourquoi les contrister en en recherchant d'autres qui les désolent et qui nous perdent ? Retenons avec nous ceux que nous aimons ; loin de nous, leur salut ne sera pas aussi en sûreté.

Rien de plus salubre pour développer l'amour de la famille et pour faire qu'on aime à y rester, comme dans l'asile de la vertu et du bonheur, que de célébrer avec un certain éclat les grandes fêtes religieuses, la Pâque, la Noël, puis les fêtes de famille, le Baptême des enfants, la fête du Patron d'un des membres de la famille, le premier jour de l'an, et enfin tous les dimanches de l'année. Ces réjouissances domestiques contribuent puissamment à faire

aimer à la fois la religion et la famille elle-même, pourvu qu'on évite tout excès dans la nourriture, la boisson, les chants et les conversations, et que tout y soit digne d'un foyer chrétien !

Une mère chrétienne sait trouver de pieuses industries pour retenir auprès d'elle son époux et ses enfants, le dimanche, en leur préparant un repas plus soigné, en y invitant un convive chrétien dont la présence sera agréable à tous.

Ce que nous disons de la vie de famille dans le monde a son application aux familles religieuses. Chaque âme religieuse doit aimer sa communauté plus que toutes les autres. Elle doit mettre son bonheur à y vivre et à y mourir, ne s'en écartant jamais que par l'obéissance et s'estimant comme en exil quand elle ne se trouve plus au milieu de ses frères ou de ses sœurs en religion. C'est loin d'eux qu'on rencontre des périls, c'est avec eux qu'on trouve l'édification, la paix, la sécurité.

EXEMPLE

RACINE

Le plus célèbre des poètes français, Jean Racine, fut invité à dîner dans une société choisie par le duc de Bourbon-Condé, au moment où, venant de faire une absence de huit jours, il rentrait dans sa famille. Sa femme avait fait provision d'une carpe pour fêter son retour, le poète s'excusa donc auprès de l'envoyé du duc.

En vain celui-ci représenta-t-il le mécontentement de son seigneur et de tous les nobles convives qui avaient compté sur la présence du poète. « C'est impossible, répondit Racine. Voyez cette carpe et jugez vous-même si je puis affliger ces pauvres

enfants qui ont voulu me régaler et qui n'auraient plus de plaisir s'ils mangeaient ce poisson sans moi. »

Cette conduite doit faire réfléchir ceux que le monde, ses festins, ses amusements, ses sociétés arrachent aux joies de la famille et aux soins de leurs enfants.

CONCLUSION

Nous avons donc dans la première partie de ce livre établi la légitimité du culte de la Sainte Famille, et dans la seconde nous avons présenté, en elle, le modèle le plus parfait des vertus qui sanctifient l'individu et la famille. Si on nous a compris, Jésus, Marie et Joseph seront honorés et invoqués tous les jours par tous les chrétiens et dans toutes les familles chrétiennes. Tous iront chercher en eux le patronage le plus puissant auprès de Dieu et les plus saints exemples. « Que tous viennent contempler ce céleste modèle, écrivait le digne évêque de Bois-le-Duc. Qu'ils viennent, les parents, les supérieurs, tous ceux en un mot qui ont quelque autorité, afin d'apprendre comment ils doivent la porter, comment ils sauront se concilier par leur conduite le respect et l'amour de leurs subordonnés, et les diriger, surtout par leurs exemples, dans la voie du bien et de la vertu. Qu'ils viennent, les enfants et les inférieurs, afin d'apprendre comment ils doivent remplir leurs devoirs à l'égard de leurs parents, de leurs supérieurs et de leurs égaux, et afin de bien comprendre qu'il faut chercher leur plus bel ornement et leur plus grand bonheur, non dans le désordre et la satisfaction de leurs passions, mais dans la vraie vertu et l'accomplissement de leurs obligations. »

Qu'ils viennent, ajouterons-nous, les riches, afin d'y recevoir de grands enseignements de simplicité et de modestie, qui, s'ils les mettent en pratique,

leur permettront de venir généreusement au secours des pauvres ; qu'ils viennent les pauvres, les artisans de toute sorte et tous ceux qui ont ici-bas en partage les épreuves et les souffrances, et qu'ils apprennent à se contenter de leur sort que n'ont pas dédaigné Jésus, Marie et Joseph, et à sanctifier leurs peines par la soumission à la volonté de Dieu, par l'esprit de pénitence et de prière. Qu'ils viennent, les pécheurs, en Jésus ils trouveront un Sauveur miséricordieux ; en Marie, une mère ; en Joseph, un refuge. Qu'ils apprennent d'eux à haïr l'iniquité et à aimer la vertu.

Venez aussi vous, justes ; la Sainte Famille est, en effet, un miroir de justice, offrant le tableau d'une perfection plus sublime que celle des anges. Admirez-le, copiez-le, et reproduisez-le dans vos pensées, dans vos sentiments, dans vos paroles et dans vos œuvres ; et ainsi vous serez vraiment pour vos frères la bonne odeur de Jésus-Christ.

Gens du monde, venez à la Sainte Famille qui a vécu comme vous dans le monde, mais sans être du monde, et apprenez que, dans votre condition, vous pouvez acquérir une perfection très élevée ; car il a été dit à tous : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Venez, prêtres, à l'école du Prêtre éternel, à l'école de Marie, la Reine du clergé ; à l'école de Joseph, le gardien des vierges. Apprenez d'eux l'éloignement du siècle, l'union à Dieu, la prière continuelle pour le salut du monde, et l'amour de la pureté qui fait votre gloire.

Venez, religieux de tout sexe et de tout Ordre ; vos maisons deviendront des Nazareth aux yeux des anges, si vous y faites régner les vertus de la Sainte Famille, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, la concorde et la paix.

Venez surtout, mes enfants et petits enfants, qui êtes enrolés dans l'Institut des missionnaires de la Sainte Famille, soit comme religieux, soit comme aspirants missionnaires. Vous êtes placés sous le patronage de cette Famille divine dans laquelle a grandi le divin Missionnaire envoyé par Dieu au monde pour le sauver; grandissez tous comme Jésus, en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, en copiant le modèle céleste qui vous a été offert et que votre nom même vous invite à reproduire fidèlement. Si, par impossible, les vertus de la Sainte Famille étaient bannies partout de ce monde, il faudrait qu'elles trouvassent un asile parmi vous. Personne plus que vous ne doit avoir à cœur de les pratiquer, d'en donner l'exemple à tous, afin qu'un jour vous puissiez porter la bonne odeur de Jésus-Christ à travers le monde.

Soyez-en convaincus; car c'est une vérité certaine : votre ministère sera d'autant plus fécond que vous vous approcherez de plus près de la pauvreté, de la pureté, de l'obéissance de la Sainte Famille. C'est pour vous surtout que nous avons écrit ce petit livre. C'est un souvenir et une règle de conduite que nous vous laissons. Bientôt, sans doute, la mort viendra pour nous et nous ne pourrons plus vous parler des exemples de la Sainte Famille. Ce livre vous restera; il vous rappellera nos recommandations, il vous dira ce que nous attendons de vous. Les exemples de la Sainte Famille sont le trésor que nous vous léguons, mais un trésor enfoui; il faut, par la méditation, fouiller l'intérieur de Jésus, de Marie, de Joseph, afin de découvrir toutes les richesses qu'il renferme. Méditez-le donc et vous y trouverez dans leur perfection, non seulement les vertus que nous n'avons fait qu'indiquer, mais encore toutes les vertus qui feront de vous de vrais

religieux, de saints prêtres, capables d'en former d'autres et, quand Dieu voudra, des missionnaires au cœur apostolique.

Jésus, Marie, Joseph, soyez honorés, soyez imités sur la terre; et tous ceux qui vous honoreront sincèrement et vous imiteront avec persévérance auront le bonheur de vous posséder au ciel. *Amen!*

TESTAMENT D'UN VIEUX MISSIONNAIRE

en faveur des familles chrétiennes.

Qu'il soit permis à un prêtre de plus de quarante-quatre ans de sacerdoce et qui a déjà un pied dans la tombe, de n'y pas descendre sans se tourner vers les parents chrétiens et vers leurs enfants pour leur donner avec affection ses derniers conseils, complétant et réunissant par là tout ce qui a été dit dans ce livre; et cela, dans le seul but de procurer le bonheur temporel et éternel de ceux auxquels il s'adresse.

Heureux ceux qui l'auront cru, ils l'en remercieront en paradis. Recevez donc, chers frères et chères sœurs, ou plutôt chers enfants, car c'est un grand-père qui vous parle, recevez cette recette qui vous assurera le ciel.

AUX ÉPOUX

Époux, aimez-vous les uns les autres, vivez unis, vous respectant mutuellement, supportant les défauts l'un de l'autre, pardonnant afin qu'on vous pardonne, vous aidant avec une affection sincère à supporter les peines de la vie, à pratiquer les devoirs religieux, à garder la chasteté qui convient à votre état, et recourant dans ce but à la prière et à la fréquentation des sacrements; car il est impos-

sible d'être pur sans le secours de Dieu. Evitez toute familiarité avec d'autres que votre époux à qui seul vous appartenez. Des relations suspectes seraient un scandale pour vos enfants et une honte pour vous. Gardez-vous toutefois l'un et l'autre de soupçons jaloux, et ne croyez pas facilement aux langues médisantes qui, par de faux rapports, peuvent semer la discorde dans les familles.

Il est dans l'ordre, toutefois, que vous viviez ensemble et qu'en dehors des travaux et des affaires nécessaires ou utiles, vous passiez votre temps au foyer domestique, vous délassant de vos fatigues et goûtant les joies de la famille, plutôt que les attrait perfides des sociétés du monde. Ne laissez jamais paraître devant les enfants des divisions qui affaibliraient le respect qu'ils vous doivent. Si l'un de vous reprend un enfant, que l'autre se garde bien de le contredire. Pour la même raison, loin de vous adresser devant eux des paroles ou de laisser paraître des signes qui sentent le mépris, ayez soin de vous donner l'un à l'autre des marques d'un respect sincère. Que le mari regarde sa femme comme sa compagne, et non comme une servante: qu'il ait égard à la faiblesse de son sexe et à ses infirmités, supportant par conséquent ses imperfections, et, si elle a besoin de réprimande, qu'il emploie à son égard des raisons sérieuses et des paroles douces, au lieu de menaces ou d'injures. S'il veut qu'elle remplisse tous ses devoirs, qu'il lui donne l'exemple d'y être fidèle lui-même. S'il désire qu'elle soit pure, qu'il lui apprenne à le devenir, en respectant toujours avec elle les lois de la chasteté chrétienne. L'homme qui ruine la pudeur dans une femme la lance sur une pente où elle pourra rouler bien bas. Femmes, soyez soumises à votre époux en tout ce qui est juste, ne gardant toute

l'énergie de votre courage que pour ne pas être complice du mal. C'est respecter votre mari, c'est l'aimer véritablement que de ne pas céder à ce qui le perdrait avec vous. Mais pour tout ce qui est légitime ou indifférent, sachez céder, sacrifiant vos goûts, vos pensées, afin de lui être agréable en vue de Dieu. Gardez-vous de chercher à plaire à d'autres yeux qu'aux siens. Evitez de le contredire quand l'honneur de Dieu n'y est pas engagé. Laissez-lui le dernier mot de bonne grâce, et sachez que, pour obtenir beaucoup d'un homme, il ne faut pas lui commander, mais s'insinuer dans son cœur par le respect, le dévouement, les prévenances, et lui faire ensuite une prière qui sera bien accueillie.

Si, en suivant cette ligne de conduite, vous ne réussissez pas, persévérez-y néanmoins, et au mérite du devoir accompli vous ajouterez celui de la patience qui rend les œuvres parfaites.

Jamais de reproches durs, jamais de réprimandes, surtout quand un homme est en colère ou dans l'ivresse; agir autrement, c'est l'aigrir à pure perte. C'est le moment de garder le silence et de prier.

Dès les premiers jours du mariage, disposez toutes choses pour que vous puissiez mener avec lui une vie chrétienne. Les premiers jours sont les plus favorables; si vous les laissez s'écouler inutilement, ils ne reviendront plus, et l'influence que vous auriez pu ensuite exercer, pourrait être ruinée, du moins en grande partie. D'abord, obtenez qu'on fasse disparaître de la maison tout ce qui pourrait plus tard scandaliser les enfants: livres mauvais ou dangereux, peintures légères, statues immodestes. Remplacez-les par un crucifix dans chaque appartement, un bénitier au moins dans votre chambre à coucher, des images saintes, surtout celle de la Sainte Famille; et cela étant en place, qu'on orne ensuite tant

qu'on voudra la maison par des tableaux historiques irréprochables ou d'une autre manière. C'est aux premiers jours du mariage aussi qu'il est bon de disposer le sanctuaire de la famille, c'est-à-dire, s'il se peut, un appartement destiné à la prière, avec une sorte d'autel, dominé par un crucifix et une statue de la Sainte Vierge. C'est là qu'on se réunit ensemble pour la prière. On commence le jour même des noces, on continue le lendemain et tous les jours de la vie, avec les parents, les serviteurs de la maison et les enfants, si le bon Dieu en donne. Là, dans les moments d'épreuve ou de tentation, on va épancher son cœur dans celui de Dieu. Si on ne peut consacrer un appartement entier à un si saint usage, on peut, du moins, contre la muraille d'un appartement convenable, placer le crucifix et le tableau de la Sainte Famille, et c'est devant eux qu'on fait la prière, matin et soir, ou au moins le soir.

C'est dans les premiers jours du mariage encore qu'il faut demander et obtenir qu'on ne travaille pas le dimanche, qu'on assiste ensemble aux saints offices, qu'on respecte l'abstinence, qu'on s'approche des sacrements régulièrement, surtout que l'on n'omette pas le devoir pascal.

Si on ne peut pas tout obtenir d'un premier coup, il faut éviter des insistances inopportunes et revenir à la charge doucement, quand on en trouve l'occasion favorable.

AUX PARENTS

Souvenez-vous que vous répondez devant Dieu du corps et de l'âme des enfants qu'il vous donne. Ces enfants seront votre couronne en paradis, si vous en faites des saints; ils feront une partie de

vos tourments en enfer, si vous vous perdez et s'ils se perdent avec vous par votre faute.

Donc, qu'aucune imprudence de votre part ne compromette la vie ou la santé de vos enfants, ni avant leur naissance ni après. Avant la naissance d'un enfant, la mère doit savoir que des excès dans la boisson, dans les travaux, dans les chagrins, dans les colères peuvent porter à l'enfant un préjudice grave. Après sa naissance, la malpropreté, l'humidité, des cris prolongés qu'on ne cherche pas à apaiser, le feu, des animaux auxquels on le laisse exposé, peuvent aussi lui nuire sérieusement.

Que la mère ne se décharge pas sans raison du soin de nourrir son enfant et qu'elle évite de le mettre coucher avec elle, au risque de l'étouffer, et de le confier à d'autres enfants incapables de le préserver d'accident. Quand les enfants grandissent, il importe de ne pas les laisser oisifs et de ne pas non plus trop les surcharger; un travail trop assidu peut ruiner leur santé pour toujours. Qu'on évite cependant la mollesse dans les soins qu'on leur donne. Qu'on ne flatte pas leur palais par des mets recherchés. Qu'on les habitue à régler leurs repas, à se contenter d'une nourriture simple et frugale. L'eau est pour les enfants la meilleure boisson.

Les soins du corps des enfants, tout en étant voulus de Dieu, sont aux yeux de la raison et de la foi bien secondaires par rapport aux soins de leur âme. Le corps est destiné à être la proie de la mort et des vers; l'âme est immortelle. C'est une grande douleur pour le cœur d'un père et d'une mère quand ils perdent leurs enfants; mais si ces enfants meurent dans la grâce, ils ont lieu de se réjouir, à travers leurs larmes, d'avoir au ciel un protecteur qui les attend.

Ce qu'il faut craindre surtout pour les enfants,

c'est la mort de l'âme, c'est le péché. C'est pourquoi, dès la naissance d'un enfant, les parents doivent sans retard lui faire administrer le baptême; car s'il venait à mourir sans l'avoir reçu, il serait éternellement séparé de Dieu. Le baptême doit être administré lors même que par suite d'un accident, l'enfant viendrait au monde longtemps avant le terme, et aussitôt après avoir été conçu. Tout homme, toute femme peut administrer le baptême et le doit en cas de nécessité. Pour cela il suffit, en ayant l'intention de faire ce que fait l'Eglise, de prendre de l'eau naturelle, de la verser sur la tête, et si on ne le peut sur un autre membre de l'enfant, en disant en même temps : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Quand la mère meurt avant de mettre au monde son enfant, il faut aussi prendre les moyens de le baptiser, car il ne meurt pas toujours en même temps que sa mère. Mères de famille, lisez le livre que nous avons écrit, exprès pour vous, et qui a ce titre : *La mère selon le cœur de Dieu*. Les bons pères de famille liront avec non moins de profit notre livre intitulé : *L'homme tel qu'il doit être*.

Les parents, c'est-à-dire le père et la mère, ont la charge de procurer à leurs enfants les moyens de vivre conformément à leur condition, de leur donner par conséquent une instruction et de leur créer une position qui convienne à leur état, à leur goût et à leurs aptitudes. Qu'ils aient soin toutefois de garder leurs enfants près d'eux autant que possible, afin qu'ils ne soient pas soustraits trop tôt à la salutaire influence de leurs parents. S'il est nécessaire de les laisser s'éloigner, que du moins on ne les confie qu'à des pensions, qu'à des ateliers, à des maisons sûres où l'on exerce sur eux une vigilance attentive, et où leur foi et leur vertu soient à l'abri.

Qu'on charge alors quelques personnes vraiment chrétiennes de les suivre, de les conseiller et de rendre compte à leurs parents de leur conduite. Si on apprend qu'ils s'égarerent, il ne faut pas hésiter à les ramener auprès de soi, afin de les retirer de la voie de la perdition.

Quand il s'agit du choix d'un état pour les enfants, il faut, en leur donnant de bons conseils, les laisser libres de choisir le mariage, ou le célibat chrétien, ou la vie religieuse. La virginité gardée en vue de Dieu et la vocation religieuse sont une bénédiction du ciel pour les familles. Loin donc d'en détourner les enfants qui y sont appelés, il faut les encourager à suivre leur vocation. Il est même tout à fait à propos de leur faire comprendre de bonne heure la perfection de la virginité et de l'état religieux, de leur en exposer les avantages et de leur dire qu'on serait bien heureux de les voir les embrasser pour leur bonheur en ce monde et en l'autre.

Retarder trop à un enfant la permission de se marier, quand il le désire, c'est l'exposer à mal faire. Obliger au mariage une jeune fille qui veut offrir à Dieu sa virginité, c'est la priver d'une liberté que Dieu lui laisse, et c'est se priver soi-même dans ses vieux jours de ses soins et de son dévouement.

« Le père doit veiller, sous peine de faute grave, dit M^r Gousset, à ce que ses enfants connaissent bien les vérités de la religion, le Symbole des Apôtres, l'Oraison dominicale, les commandements de Dieu et de l'Église et ceux des sacrements dont la connaissance est nécessaire à tout fidèle.

» Il doit les former de bonne heure à la pratique de la piété et de la vertu, en leur faisant faire les prières du matin et du soir, en les accoutumant à aller à l'église, aux catéchismes de la paroisse, à la

Messe les dimanches, et à confesse quand ils ont l'usage de la raison, ainsi qu'à observer l'abstinence prescrite par l'Eglise. »

Si les parents se désintéressent de l'instruction religieuse de leurs enfants et de leur formation à la piété, à la crainte de Dieu et aux vertus chrétiennes, c'est un grand malheur pour ces jeunes âmes auprès desquelles personne ne peut remplacer l'influence paternelle ou maternelle. Les meilleures écoles sont impuissantes, si leur action n'est pas préparée et soutenue par la famille.

Cette instruction religieuse peut être donnée aux enfants, le soir, surtout dans les longues veillées d'hiver, et tous les dimanches et jours de fêtes. Pour la rendre facile, nous avons publié plusieurs ouvrages, mais surtout le *Livre de tous*, qu'il faudrait faire lire aux enfants; nous avons aussi écrit le *Livre des petits enfants* et enfin la *Méthode facile* pour les préparer à l'absolution.

A l'aide de ces livres, tout père, toute mère de famille apprendra à ses enfants tout ce qu'il faut pour devenir de bons chrétiens.

Ce n'est pas assez que les enfants connaissent la religion, il faut qu'ils l'aiment, qu'ils en goûtent les devoirs; il faut donc leur inspirer la crainte de Dieu, le respect de son nom, la vénération pour les choses saintes, l'horreur de toute faute, l'amour de la vertu, le mépris des plaisirs, des biens et des honneurs de ce monde, qu'il vaut mille fois mieux sacrifier que d'offenser Dieu même légèrement. Et comme on ne peut être fidèle à Dieu sans qu'il nous aide par sa grâce, il faut faire aimer aux enfants la prière et les sacrements qui sont les sources de la grâce. Sans la fréquentation des sacrements et sans la prière, l'enfant perdra vite son trésor le plus précieux : l'innocence. Sans elles, tombé, il ne se relè-

vera pas ; il deviendra libertin et peut-être finira-t-il par l'impiété.

Les parents peuvent et doivent même se faire aider dans la grande œuvre de l'éducation de leurs enfants. Par conséquent, qu'ils les envoient au catéchisme, aux prônes du dimanche, aux instructions de la paroisse, mais qu'ils aient soin de ne pas les confier à des maisons d'éducation où leur foi et leur vertu seraient exposées. M^{gr} le cardinal Gousset a dit : « Un père de famille pêche mortellement s'il confie ses enfants à des personnes sans foi, sans religion, sans mœurs, capables de pervertir la jeunesse, ou par leurs principes, ou par leurs mauvais exemples, ou simplement par leur indifférence. »

Tout en semant la bonne semence de l'Évangile dans l'âme de vos enfants, veillez sur eux ; car si vous dormez, l'homme ennemi y sèmera l'ivraie qui l'étouffera. Que vos enfants ne voient rien, n'entendent rien dans votre maison qui puisse leur faire soupçonner le mal. Modestie, par conséquent, en les levant, en les habillant, en les portant, en les lavant, en les couchant. C'est une imprudence souvent fatale de faire coucher plusieurs enfants, fussent-ils de même sexe, dans le même lit et surtout dans le lit de leurs parents, de laisser plusieurs petits enfants seuls dans la maison sans surveillance. Il faut les mener avec soi, ou les confier à des voisins sur lesquels on puisse absolument compter, ou à une communauté religieuse. C'est plus grave encore de les laisser courir dans les rues, dans les cours, dans les champs, avec d'autres enfants de même âge. C'est ainsi qu'ils rencontrent d'autres enfants libertins qui leur apprennent le mal et qu'ils contractent des habitudes détestables, dont ils auront peine à se corriger plus tard. Qu'on sache se

défier de certains cousins des enfants et de certains domestiques.

Il faut donc retenir ses enfants autour de soi, leur faire aimer la maison, la leur rendre agréable, en leur permettant de petits amusements, et en les occupant à de petits travaux à leur portée; en leur présentant l'exemple de l'Enfant Jésus.

Quand les enfants grandissent, les passions se développent, c'est le moment de redoubler de vigilance pour les écarter des mauvaises compagnies, des conversations familières avec des personnes d'un autre sexe, des cabarets, des danses, des théâtres, des mauvaises lectures. Car ces occasions, au témoignage de tous les saints, confirmé par l'expérience de tous les jours, sont le grand écueil de la vertu de la jeunesse. Voilà qui ruinerait tous les fruits salutaires d'une bonne éducation. Donc jamais, même en vue d'un mariage à conclure, des entrevues d'un jeune homme et de la personne dont il demande la main, autrement qu'en présence des parents. Et que les parents ne supportent point dans leur maison des paroles mauvaises; soit contre la foi, soit contre la pudeur, ne craignant pas d'imposer silence ou au besoin de faire voir la porte à qui viendrait par ses discours scandaliser leurs enfants.

Malgré la vigilance des auteurs de leurs jours, les enfants ont des défauts qu'il faut corriger, si l'on ne veut pas les voir grandir pour leur perte temporelle et éternelle. C'est aux parents à redresser de bonne heure ces jeunes plantes afin qu'elles ne se courbent pas d'une manière tortueuse. Il faut donc avertir les enfants de leurs défauts, leur dire les mauvaises conséquences qui en peuvent résulter, les déterminer à veiller sur eux-mêmes pour s'en corriger; et s'ils ne tiennent pas compte des avertissements, les réprimander plus ou moins fortement et

au besoin les punir, sans colère toutefois et par raison.

Il ne faut pas souffrir que les enfants manquent de respect ni à Dieu, ni à sa loi, ni à l'autorité de leurs parents. Les enfants qu'on laisse tout faire, dont on flatte la gourmandise, la vanité, l'amour-propre, deviennent des enfants gâtés, c'est-à-dire perdus, qui font un jour le supplice de leurs parents.

Il faut cependant éviter dans la correction une rigueur excessive, qui fermerait le cœur des enfants, et leur enlèverait la confiance et l'amour qu'ils doivent à leurs parents.

Ce n'est pas assez d'instruire, de veiller, ni même de réprimander. Les enfants font plutôt ce qu'ils voient faire que ce qu'ils entendent dire. Il faut donc que les parents, non seulement ne portent pas leurs enfants au mal, ce qui serait un crime, mais encore qu'ils les édifient, en leur offrant le spectacle d'une vie chrétienne. C'est toujours une faute grave de blasphémer, de profaner le dimanche, de violer l'abstinence, etc., mais quand les parents se rendent coupables de ces fautes devant leurs enfants, ces fautes ont une double gravité.

Pères, mères, donnez à vos enfants l'exemple soutenu du respect des lois de Dieu et de l'Eglise, de l'assistance aux offices, de la réception régulière des sacrements, et vos enfants vous imiteront. Si vous ne le faites pas, vous aurez beau exhorter, vous démolirez d'une main ce que vous bâtirez de l'autre.

Au bon exemple ajoutez la prière pour vos enfants, « Si Dieu n'édifie une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui l'élèvent. »

Faire de l'enfant un chrétien, un héritier du ciel, c'est une œuvre divine qui ne peut s'accomplir sans le secours de Dieu. Sans la grâce, les instructions, la vigilance, les réprimandes et les bons exemples

eux-mêmes ne pénètrent pas les âmes et ne les entraînent pas si efficacement dans la voie du bien. Or, la grâce s'accorde à la prière et à la fréquentation des sacrements. C'est donc aux sacrements et à la prière qu'il faut recourir et qu'il faut faire recourir vos enfants pour faire descendre sur eux et sur vous la bénédiction de Dieu.

Les associations pieuses sont un moyen efficace de favoriser la prière et la réception des sacrements. Ne négligez donc pas de vous enrôler et de faire enrôler vos enfants dans celles qui conviennent à votre condition et à la leur. Vous vous assurerez ainsi les prières des autres associés qui vous soutiendront dans votre tâche. Pères et mères, je vous en conjure, priez pour vos enfants, priez quand ils sont sages afin qu'ils persévèrent, priez quand ils s'égarèrent afin que Dieu ramène ces prodiges. Priez au besoin avec des larmes, comme Monique, et vous obtiendrez leur conversion, et vous aurez le bonheur de vous trouver avec eux au ciel.

AUX CHEFS DE MAISON

N'employez point de serviteurs sans foi et sans pudeur, ils pervertiraient vos enfants et vos autres serviteurs, au salut desquels il faut vous intéresser; car ils font aussi partie de votre famille. Par conséquent, cherchez à les instruire des vérités de la religion; qu'ils assistent aux prières et aux bonnes lectures que vous ferez en famille; donnez-leur le temps de s'approcher des sacrements et de remplir tous les devoirs du chrétien, et excitez-les à le faire par vos exemples et par vos paroles. Ecartez-les, comme vos enfants, des occasions de péché, des mauvaises lectures, des fêtes du monde, des sorties nocturnes, des mauvaises fréquentations qui compromettraient leur réputation et la vôtre. Ne laissez

pas ensemble des domestiques de sexe différent.

L'oisiveté engendre tous les vices. Que vos domestiques ne soient donc pas désoccupés. Reprenez-les avec douceur et fermeté quand ils offensent Dieu. Que votre bonté à leur égard ne dégénère point en une familiarité qui ruinerait le respect qu'ils vous doivent. Ne leur donnez pas des travaux au-dessus de leurs forces. Ne leur épargnez pas les aliments dont ils ont besoin, et surtout payez exactement leur salaire en veillant à ce qu'ils en fassent bon usage, leur recommandant de confier leurs économies à une caisse d'épargne ou à une banque sûre. Par votre bonté et vos bons soins, assurez-vous leur affection et leur dévouement; et ils vous seront dès lors fidèles.

AUX ENFANTS

Mes petits enfants, et je vous donne ce titre lors même que vous auriez de la barbe au menton, car la mienne a blanchi, écoutez-moi; car vous avez beau être intelligents, vous ne pouvez, d'après Aristote, avoir encore la sagesse. Elle suppose, en effet, l'expérience que vous ne pouvez avoir acquise. C'est cette expérience qui vous dicte mes derniers avis.

N'oubliez jamais la fin de la vie que Dieu nous donne. Celui qui ne connaît pas le but, tire à droite ou à gauche; mais il ne l'atteint pas. La vie n'est qu'un chemin pour aboutir au ciel, ne vous écartez pas de la route; vous aboutiriez à un précipice affreux. Si vous vous égariez de bonne heure, vous auriez un long trajet à faire pour revenir. Car il est écrit : « Le jeune homme ne s'écartera pas, même dans sa vieillesse, du chemin qu'il aura suivi dans sa jeunesse. » Donc ne contractez pas de mauvaises habitudes, ce seraient des chaînes de fer par lesquelles le démon vous traînerait où il voudrait. Pour

vous en préserver ou vous en affranchir, priez, invoquez fréquemment Jésus, Marie, Joseph; fréquentez les sacrements assez souvent pour ne consentir jamais à une mauvaise pensée et au moins tous les mois. Entrez dans quelque association pieuse qui favorise pour vous la prière et la fréquentation des sacrements.

Si vous voulez vivre longtemps, honorez votre père et votre mère. Vos parents sont les guides que la Providence vous a ménagés pour vous conduire à travers les précipices. Respectez-les comme les représentants de Dieu pour vous. Jamais à leur égard une parole, un signe qui sente le mépris. Écoutez-les, non pas certes s'ils osaient vous conseiller de mal faire, ni s'ils s'opposaient à une vocation sainte, mais dans tout ce qui est dans l'ordre. Faites avec soin le travail qu'ils vous imposent, surtout obéissez quand ils vous ordonnent de remplir vos devoirs religieux ou qu'ils vous défendent de vous exposer aux occasions de vous perdre. Vous seriez bien à plaindre et vous les rendriez bien malheureux si vous ne fuyiez pas les périls qu'ils vous signalent. Leurs ordres sont à votre profit plutôt qu'au leur. Vous seriez les ennemis de vous-mêmes en n'en tenant pas compte. N'entreprenez aucune affaire de quelque importance, pas même un voyage, sans les avoir consultés.

Surtout ne contractez pas un mariage sans leur consentement, car, quand il s'agit de cet état, ils ont plus d'expérience que vous et sont moins exposés à se laisser illusionner. Si votre intention est de vous engager dans cet état, sachez que les charges qu'on y doit porter sont lourdes, qu'on a grand besoin pour s'y sanctifier du secours de Dieu; par conséquent n'attirez pas sa colère sur vous, en l'offensant par des fréquentations coupables. Jamais ne donnez

vosre main à un époux sans foi et sans pudeur, autrement vous lui deviendrez semblable, et vos enfans seroit encore pires que vous et iroht peupler l'enfer de génération en génération. L'Eglise a toujours détesté les mariages que les catholiques contractent avec des hérétiques; elle déteste aussi ceux qu'un catholique contracterait avec un franc-maçon ou un membre de quelque Société secrète. Et certes, de bonne foi, quel bonheur peut-on attendre de semblables unions?

Dans le choix d'un époux ou d'une épouse, considérez la vertu plus que la fortune. On est toujours riche quand on a la crainte de Dieu.

La virginité gardée en vue de Dieu dans le monde même, affranchit de bien des sollicitudes, laisse plus de liberté pour le service de Dieu; et il est de foi qu'elle est plus parfaite et plus heureuse que le mariage. Elle est possible à tous avec le secours de la grâce, et tous ceux qui s'y sentent appelés ont un droit de l'embrasser que personne ne peut leur ravir.

L'état religieux est plus parfait encore, il met à l'abri des dangers du monde; il retranche presque toutes les occasions de péché et il fournit les moyens les plus efficaces de se sanctifier.

Sachez-le, et pour ne pas vous tromper dans le choix d'un état, choix qui intéresse au plus haut point votre bonheur en ce monde et en l'autre; pour le faire d'une manière prudente, priez, consultez un bon prêtre, et demandez-vous ce que vous voudriez avoir fait à la mort ou ce que vous conseilleriez de faire à un autre qui serait dans le même cas que vous. Et faites ce que vous voudriez avoir fait quand il faudra mourir.

Vous devez tout à vos parents et vous ne pourrez jamais leur rendre l'équivalent de ce que vous avez

reçu d'eux. Du moins ayez pour eux un bon cœur qui vous porte à faire pour leur plaisir et pour les servir le plus que vous pourrez. Assistez-les donc dans leurs travaux, prenez la peine pour vous afin de la leur épargner ; consolez-les par votre bonne conduite, par vos égards envers eux, par vos prévenances ; aidez-les à supporter les incommodités de l'âge, sans tenir compte des défauts qui sont inséparables de notre condition en ce monde, priez pour eux. S'ils deviennent malades, assistez-les de tout votre dévouement et surtout préparez-les à recevoir les sacrements en pleine connaissance.

Si la mort vous les ravit, ne les oubliez pas. Faites célébrer pour eux le Saint Sacrifice, et tous les jours récitez pour eux une prière. Saint Louis, roi de France, après la mort de sa mère, faisait célébrer pour elle tous les jours la Sainte Messe dans sa chapelle, et il y assistait. Ne manquez pas d'exécuter consciencieusement leurs dernières volontés. A l'égard de vos maîtres d'école, sachez aussi pratiquer le respect, la reconnaissance, la docilité.

Ayez pour vos frères et vos sœurs une affection sincère, étouffant à leur égard tout sentiment d'aversion ou de jalousie ; ayez à cœur leurs intérêts, comme s'ils étaient les vôtres ; loin de les porter au mal par vos paroles ou vos exemples, aidez-les à vivre dans la piété et la pureté. Secourez-les dans leurs adversités, et sachez plutôt sacrifier quelques biens temporels à leur profit que de blesser l'amour fraternel. « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble dans la concorde ! »

Si vous êtes obligés de quitter le toit paternel, ne le faites jamais sans vous assurer que dans un collège, dans un atelier d'apprentissage, ou dans une maison de service, vous serez à l'abri des dangers de perdre la vertu. Si, malgré ces précautions,

vous constatez ensuite que vous vous êtes trompés, avertissez-en au plus tôt vos parents, et, malgré tout, quittez un lieu où votre salut est en péril. Domestiques ou ouvriers, travaillez consciencieusement, obéissez à ceux qui vous emploient dans tout ce qui regarde le service que vous leur devez, gardant toute votre force de résistance pour lutter contre les séductions que vous pourriez rencontrer, et pour savoir ne jamais vous prêter à être le complice du mal ou de l'injustice.

A TOUS

Tous, soyez dévoués à la patrie, observant toutes les lois justes de votre pays, acquittant exactement vos impôts, respectant toute autorité légitime, n'oubliant pas toutefois qu'une loi injuste n'est pas une loi, mais une tyrannie, et qu'il « faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». Ne donnez jamais vos suffrages dans les élections à ceux qui peuvent porter des décrets ou prendre des mesures contre la religion, ou contre l'honneur de Dieu, ou contre l'ordre social, ou contre les droits de la famille. Ce serait un crime que de mettre en de telles mains les intérêts d'une nation ou d'un pays.

Avec vos concitoyens, soyez charitables, aimant à rendre service à tout le monde et donnant de bonne grâce l'aumône, selon vos ressources, à ceux qui en ont besoin. Mettez de la franchise et de la loyauté dans votre commerce avec tous. S'il faut craindre qu'on ne soit injuste envers nous, il faut craindre mille fois plus de l'être à l'égard des autres. Si on vous fait tort, vous pouvez faire valoir vos droits sans rancune, mais en évitant autant que possible les procès qui ruinent les plaideurs plutôt qu'ils ne sauvegardent leurs intérêts. Choisissez pour trancher un différend un arbitre consciencieux.

Loit de rendre le mal pour le mal, triomphez du mal par le bien, en rendant service à ceux qui vous ont fait et en disant du bien d'eux; et vous serez ainsi les fils de votre Père céleste qui fait pleuvoir et lever son soleil sur les méchants comme sur les bons.

N'oubliez pas que votre prochain a une âme immortelle; et que ce que vous pouvez faire de plus utile pour lui, c'est de l'aider à la sauver, en lui donnant de bons conseils, en lui faisant voir les suites des habitudes coupables qu'il peut contracter, en l'invitant à aller avec vous aux offices, en avertissant à temps le prêtre quand il est en danger, et en le préparant à recevoir avec plaisir sa visite. « Si vous sauvez une âme, vous prédestinez la vôtre au ciel. »

Ceci est mon testament, écrit de ma propre main, en pleine connaissance; par lequel je lègue aux familles chrétiennes plus que l'or et l'argent; c'est-à-dire des conseils utiles. Recueillez donc cet héritage que je vous livre même avant ma mort. Lisez souvent ce testament avec le même cœur que celui avec lequel je l'ai écrit, et si vous suivez les conseils que je vous donne, vous me direz en paradis si vous avez eu lieu de vous en repentir.

APPENDICE

Nous réunissons ici, d'abord les prières et les exercices de dévotion les plus usités, ensuite le récit de l'apparition de la Salette où la Vierge a tant recommandé la prière, puis une méthode pour assister les mourants que nous voudrions voir pénétrer dans toutes les familles, et enfin le plan d'un mois de la Sainte-Famille, d'une neuvaine en son honneur et d'une retraite faite en famille.

I. — PRIÈRES ET EXERCICES

DE DÉVOTION LES PLUS USITÉS

Rien n'aide aussi efficacement à être fidèle à ces exercices qu'à ces prières qu'un règlement de vie. Traçons-le donc d'abord, et disons ce qu'il faut faire chaque année, chaque mois, chaque semaine et chaque jour.

1° RÉGLEMENT DE VIE

1. *Chaque année.* — Une petite retraite, accompagnée d'une revue de sa conscience faite à son confesseur ordinaire ou à un confesseur extraordinaire; c'est le conseil de saint Liguori. Célébrez l'anniversaire de votre baptême, de votre Première Communion, de votre confirmation, comme aussi la fête de votre patron et de votre bon ange. Ces jours-là, tâchez de vous approcher des sacrements; suivez dans votre paroisse ou faites en famille les exercices du mois de saint Joseph ou de la Sainte Famille, du mois de Marie et du mois du Sacré Cœur. Donnez, si vous pouvez, l'obole de la propagation de la foi; c'est, à bien peu de frais, conquérir les âmes à Jésus-Christ.

2. *Chaque mois*, au moins, s'approcher du tribunal de la pénitence et de la Sainte Table, si le confesseur le juge bon; ne pas négliger la préparation avant de recevoir les sacrements et l'action de grâces après les avoir reçus.

Le dernier dimanche de chaque mois, faire une petite retraite pour examiner la manière dont on a passé le mois.

3. *Chaque semaine*, au moins, réciter le saint Rosaire en l'honneur de la Sainte Vierge, faire le catéchisme aux enfants et aux domestiques et les envoyer aux instructions. Assister aux saints offices et communier. La communion fréquente est un des plus puissants moyens de salut. Observer religieusement l'abstinence. Éviter, le dimanche, les divertissements du monde et les lectures profanes ou frivoles.

4. *Chaque jour*, à son réveil, offrir à Dieu toutes les actions de la journée et demander la bénédiction de la Sainte Vierge. Se lever promptement et autant que possible à une heure réglée. S'habiller sans lenteur et avec modestie. Faire au plus tôt la prière du matin. Se ménager un moment dans la matinée, ou au moins dans l'après-midi, pour faire une lecture méditée.

Ne pas se priver par sa faute du bonheur d'entendre la Sainte Messe et faire chaque jour la communion spirituelle.

Ne pas manquer de faire prier, matin et soir, jusqu'aux plus petits enfants.

Consacrer quelques instants à la lecture spirituelle. Cette pratique est d'une grande importance dans les familles chrétiennes.

Elever souvent son cœur à Dieu dans la journée et ne pas perdre de vue sa présence. Faire, au moins le soir, la prière, et, s'il se peut, la lecture en famille. Ne jamais omettre l'examen de conscience. Avant de prendre son repos, demander la bénédiction de la Sainte Vierge.

20 PRIÈRE DU MATIN ET DU SOIR

Dans les familles où quelques membres trouveraient trop longue la prière usitée dans leur diocèse, il sera facile de réciter en commun les prières suivantes qui ne demandent que quelques minutes.

Prière du matin.

1. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

2. Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation ; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

3. Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

4. Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre ; et en Jésus-Christ son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.

Je crois au Saint-Esprit, la Sainte Eglise catholique, la communion des Saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle. Ainsi soit-il.

5. Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours vierge, à saint Michel archange, à saint Jean-Baptiste, aux Apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les saints (et à vous, mon Père), que j'ai beaucoup péché par pensée, par parole, par action ; c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute : c'est pourquoi je supplie la bienheureuse Marie toujours vierge, saint Michel archange, saint Jean-Baptiste, les Apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les saints (et vous, mon Père), de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.

Que le Dieu tout-puissant nous fasse miséricorde, et qu'après nous avoir pardonné nos péchés, il nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde le pardon, l'absolution et la rémission de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

6. *Acte de foi.* — Mon Dieu, ma raison me fait comprendre et vous m'avez appris que vous êtes la vérité même et la science infinie; vous avez parlé aux hommes, vous les en avez assurés, et vous l'avez prouvé par les miracles éclatants qui ont accompagné vos paroles et qui sont attestés par l'histoire la plus authentique; vous avez donné au Pape et aux évêques la mission de m'apprendre tout ce que vous avez enseigné, leur promettant de les préserver de toute erreur. Les miracles opérés et les grandes vertus pratiquées dans l'Église catholique montrent en effet que vous êtes avec elle; et qu'elle est véritablement divine. C'est donc de tout cœur que je sou mets mon esprit à votre autorité, ô mon Dieu; je crois tout ce que vous avez dit et tout ce que le Pape et les évêques enseignent, parce que vous l'avez révélé et que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper.

7. *Acte d'espérance.* — Mon Dieu, vous m'avez appris vous-même que vous êtes tout-puissant, bon pour vos créatures; capable de les rendre heureuses et fidèle dans vos promesses. Vous m'avez assuré que vous me promettez le bonheur de vous voir face à face, et de vous posséder au ciel; et le secours nécessaire pour arriver à cette fin sublime; vous avez prouvé par des miracles la vérité de vos promesses comme celle de vos paroles; c'est pourquoi j'espère en vous, et je compte sur votre paradis et sur votre grâce, parce que vous me l'avez promis et que vous êtes tout-puissant; bon et fidèle dans vos promesses.

8. *Acte de charité.* — Mon Dieu, vous êtes le souverain bien; la perfection infinie, je le sais par votre enseignement divin. Je vous aime donc par-dessus tout, parce que vous le méritez, étant souverainement parfait et aimable; et j'aime aussi, pour l'amour de vous, votre image qui est l'âme de mon prochain.

9. *Offrande de ses actions.* — Mon Dieu, par amour pour vous, je vous offre toutes mes actions. Je veux gagner aujourd'hui toutes les indulgences que je pourrai, et je les applique à toutes les âmes du Purgatoire, surtout

à celles pour qui j'ai une plus grande obligation de prier.

10. *Acte de contrition.* — Mon Dieu, infiniment parfait, infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus tout, et pour l'amour de vous j'ai un grand regret de vous avoir offensé; je prends la ferme résolution de ne plus vous offenser à l'avenir, d'en éviter les occasions et d'en faire pénitence

Examen de prévoyance.

11. Le matin, après la prière ou après l'oraison, recueillez-vous un instant : « Prévoyez, dit saint François de Sales, les affaires dont votre prudence doit s'occuper ce jour-là, les occasions que vous y aurez de glorifier Dieu et les tentations que la colère ou la vanité, ou quelque autre passion, pourraient vous y faire naître. Après cette inspection, préparez-vous par une sainte résolution à bien profiter de tous les moyens de servir Dieu et d'avancer votre perfection; d'autre part, armez-vous de toute la fermeté de votre esprit pour éviter ou pour combattre et vaincre tout ce qui vous y fera quelque obstacle. Mais cette simple résolution ne suffit pas; il faut la soutenir par la préparation des moyens que vous pourrez avoir de l'exécuter; par exemple, si je prévois que je dois traiter de quelque affaire avec une personne que la colère enflamme aisément, non seulement je me précautionnerai du mieux que je pourrai pour ne pas l'offenser, mais, afin de prévenir son humeur, je préparerai les manières de parler les plus douces et les plus honnêtes; ou bien, j'engagerai quelques personnes à s'y trouver avec moi. Si je prévois que j'ai à visiter quelques malades, j'en disposerai l'heure, toutes les circonstances, les manières les plus utiles de les consoler, et les secours que je pourrai leur donner.

» Reconnaissez ensuite que vous ne pouvez rien sans la grâce, et demandez à Dieu la force d'exécuter vos bons desirs. Cet exercice que vous devez faire le matin, avant de sortir de la chambre s'il se peut, doit être vif et ardent; afin que la bénédiction de Dieu que vous y aurez obtenue se répande sur toute la journée; mais je vous prie, Philothée, de ne l'omettre jamais. »

Examen particulier.

12. Outre l'examen de prévoyance, on fait avec grand fruit, à midi ou le soir, l'examen particulier, ainsi nommé parce qu'il ne porte que sur la manière dont on s'acquitte d'un devoir particulier, dont on se corrige d'un défaut dominant, dont on acquiert une vertu particulière. On compte ses fautes, on les marque en faisant un nœud à une corde ou au moyen de quelques grains de chapelet; et si le nombre des fautes du soir est plus grand qu'aussi grand que celui de la veille, on s'impose une pénitence, comme de se donner la discipline, de dire cinq *Pater* et cinq *Ave* les bras en croix, etc. Le bienheureux Louis de Grenade parle d'un religieux qui se corrigea ainsi d'un défaut invétéré.

Saint Ignace faisait cet examen à toutes les heures du jour, et il y persévéra jusqu'à la fin : le jour de sa mort, il avait encore noté ses manquements sur un petit cahier.

Marceau, lieutenant de vaisseau, une fois converti, déclara une rude guerre à la colère qui était son défaut dominant. Il notait tous les jours ses victoires et ses défaites : et l'on vit cet homme qui avait été la terreur des matelots, un jour que son équipage était en révolte, aller passer une heure devant le Saint Sacrement et revenir ensuite. Le calme était rétabli.

Enfin, on s'excite à la contrition, c'est le principal.

Prière avant le repas.

13. Bénissez-nous, Seigneur, et bénissez ce que nous allons prendre et que nous tenons de votre libéralité, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Prière après le repas.

Nous vous rendons grâces, Dieu tout-puissant, pour tous les bienfaits que nous avons reçus de vous, qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Prière du soir.

14. La même que le matin, comme ci-dessus n^o 2 ; mais, avant l'acte de contrition, on récite les commandements de Dieu et de l'Eglise.

Commandements de Dieu.

Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.
 Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement.
 Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement.
 Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement.
 Homicide point ne seras, de fait ni volontairement.
 Luxurieux point ne seras, de corps ni de consentement.
 Le bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras à ton escient.
 Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement.
 L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.
 Biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement.

Commandements de l'Église.

15. Les fêtes tu sanctifieras, qui te sont de commandement.
 Les dimanches messe ouïras et les fêtes pareillement.
 Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an.
 Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement.
 Quatre-temps, vigiles, jeûneras et le Carême entièrement.
 Vendredi chair ne mangeras ni le samedi mêmement.

16. *Examinons-nous sur le mal commis envers Dieu :*
 Omission ou négligence de nos devoirs de piété, jurements, murmures, manque de confiance ou de résignation. Envers les supérieurs : pensées, paroles ou actes contraires au respect, à l'obéissance, à l'amour dus aux parents, aux maîtres, aux supérieurs.

Envers le prochain : Jugements téméraires, haine, jalousie, désir de vengeance, querelles, emportements, scandale, mépris, injures, médisances, mensonges, railleries, faux rapports, injuste usurpation ou détention du bien d'autrui.

Envers nous-mêmes : Vanité, respect humain, pensées, désirs, discours, regards et actions contraires à la pureté; intempérance, colère, impatience, vie inutile et sensuelle, paresse à remplir les devoirs de notre état.

Acte de contrition et un « Notre Père » et un « Je vous salue, Marie » pour les défunts qu'il ne faut jamais oublier. Avant ou après la prière, qu'on n'omette pas de faire en famille une bonne lecture.

3^e AUTRES PRIÈRES

17. Les prières ci-dessus suffisent pour la récitation en commun. Chacun peut en ajouter d'autres, qu'il dira en particulier.

18. Beaucoup de prières sont indulgenciées. Par conséquent, on peut, en les récitant, satisfaire à Dieu pour ses péchés, ou, si on applique les indulgences aux âmes du Purgatoire, on peut soulager efficacement ces âmes et abrégier leur supplice et même les en délivrer entièrement. Les indulgences ont donc une grande valeur; et si nous reproduisons ici beaucoup de prières indulgenciées, c'est afin que ce livre soit utile aux morts comme aux vivants.

L'indulgence plénière remet, à celui qui la gagne, toute la peine temporelle due aux péchés déjà pardonnés. L'indulgence partielle ne remet qu'une partie de cette peine.

Pour gagner une indulgence, du moins pour soi, il faut être en état de grâce; pour gagner une indulgence plénière, il est même nécessaire de n'avoir aucune affection au péché véniel.

Pour toute indulgence, il faut, pour la gagner, en avoir l'intention, et pour qu'elle serve aux âmes du Purgatoire, il faut qu'elle leur soit applicable et qu'on leur en fasse l'application. On peut formuler le matin, pour toutes les indulgences du jour, l'intention de les gagner et l'application que l'on en fait aux âmes du Purgatoire; et si on l'a fait, cela suffit. Il est clair qu'il est nécessaire, pour gagner les indulgences, d'accomplir toutes les conditions auxquelles elles sont accordées. Il faut aussi réciter avec un cœur contrit et avec dévotion les prières auxquelles sont attachées les indulgences.

A) Prières à Dieu.

19. *Signe de la croix*: Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. (En prononçant ces paroles et en les accompagnant du signe de la croix, on gagne chaque fois 50 jours d'indulgences, et 100 jours si on le fait avec de l'eau bénite.)

20. Mon Dieu et mon tout. (Indulgence : 50 jours chaque fois.)

21. Qu'en tout soit accomplie, louée et exaltée à jamais

la très juste, très haute et très aimable volonté de Dieu.
(100 jours, une fois le jour.)

*Offrande du précieux Sang
de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

22. Père éternel, je vous offre le Sang très précieux de Jésus-Christ en expiation de mes péchés et pour les besoins de la Sainte Eglise. (Indulgence : 100 jours, chaque fois.)

Offrande de saint Ignace :

23. Recevez, Seigneur, toute ma liberté. Acceptez ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté. Tout ce que j'ai ou que je possède, vous me l'avez donné, je vous le rends, et le livre entièrement à la disposition de votre volonté. Donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce, et je suis assez riche et ne vous demande rien de plus. (Indulgence : 300 jours, une fois le jour.)

Prière pour demander la persévérance.

24. O Dieu tout-puissant, qui permettez le mal pour en tirer le bien, écoutez les humbles prières par lesquelles nous vous demandons de vous rester fidèles jusqu'à la mort, et donnez-nous, par l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie, la force de pouvoir nous conformer toujours à votre très sainte volonté. (Indulgence : 100 jours, une fois le jour.)

B) Prières à la Sainte Famille.

25. Léon XIII, en établissant l'Association universelle des familles chrétiennes, y a vu un moyen efficace de sanctifier les familles et de régénérer par là la société. Rien, à ses yeux, n'est capable de conjurer les maux qui menacent la société comme le culte de la Sainte Famille de Nazareth, le plus parfait modèle de toutes les vertus domestiques. Pour faire partie de cette association, il faut que les familles se consacrent à la Sainte Famille de Nazareth et se fassent inscrire par leur pasteur dans le registre de l'association, qu'elles exposent une image de la Sainte Fa-

mille dans leur maison, et récitent en commun une prière devant cette image.

En France, dans les paroisses où cette association n'est pas établie, on peut se faire inscrire par les Pères Rédemptoristes.

*Consécration à la Sainte Famille
approuvée par Léon XIII*

26. O Jésus, notre très aimable Rédempteur, qui, envoyé du ciel pour éclairer le monde par votre doctrine et votre exemple, avez voulu passer la plus grande partie de votre vie mortelle dans l'humble maison de Nazareth, obéissant à Marie et à Joseph et consacrant cette famille qui devait être le modèle de toutes les familles chrétiennes, accueillez avec bonté notre famille, qui, aujourd'hui, se consacre tout entière à vous. Protégez-la, défendez-la, et faites-y régner votre sainte crainte, avec la paix et la concorde de la charité, afin qu'elle devienne semblable au divin modèle de votre famille et que tous ses membres sans exception obtiennent le salut éternel.

O Marie, Mère très aimante de Jésus-Christ et notre Mère, que votre piété et votre clémence fassent agréer à Jésus cette consécration de notre famille, et nous obtiennent ses bienfaits et ses bénédictions.

O Joseph, très saint gardien de Jésus et de Marie, secourez-nous de vos prières dans toutes les nécessités de l'âme et du corps, afin qu'avec vous et la bienheureuse Vierge Marie, nous puissions éternellement louer et remercier Jésus-Christ, notre divin Rédempteur. (Cette consécration peut se faire en particulier par chaque famille.)

*Prière à réciter chaque jour devant l'image
de la Sainte Famille.*

27. O très aimant Jésus, qui, par les ineffables vertus et par les exemples de votre vie domestique, avez consacré la famille que vous vous étiez choisie sur la terre, regardez favorablement notre famille qui, prosternée devant vous, implore votre clémence. Souvenez-vous que cette famille est vôtre, parce qu'elle s'est dédiée et consacrée à vous d'une